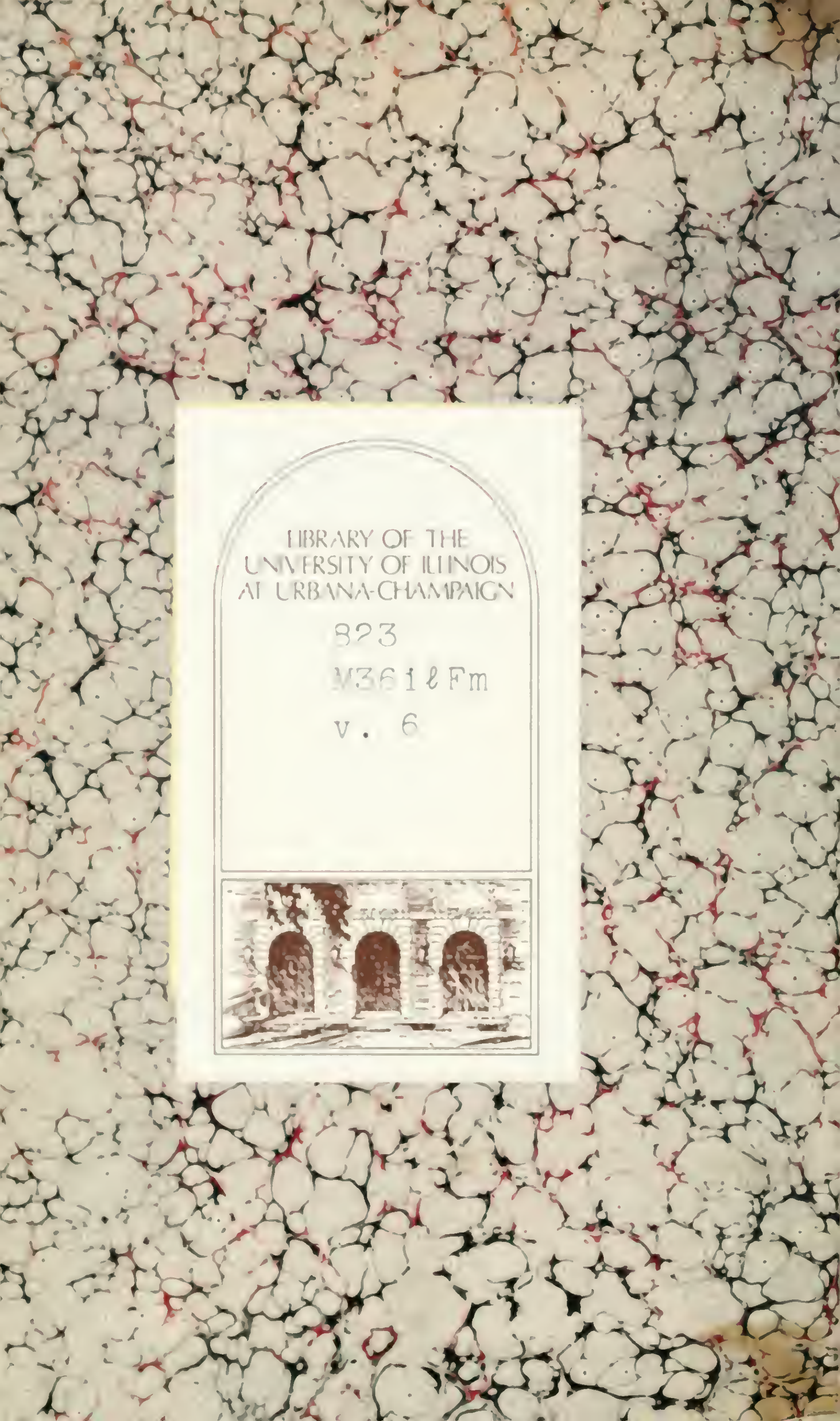
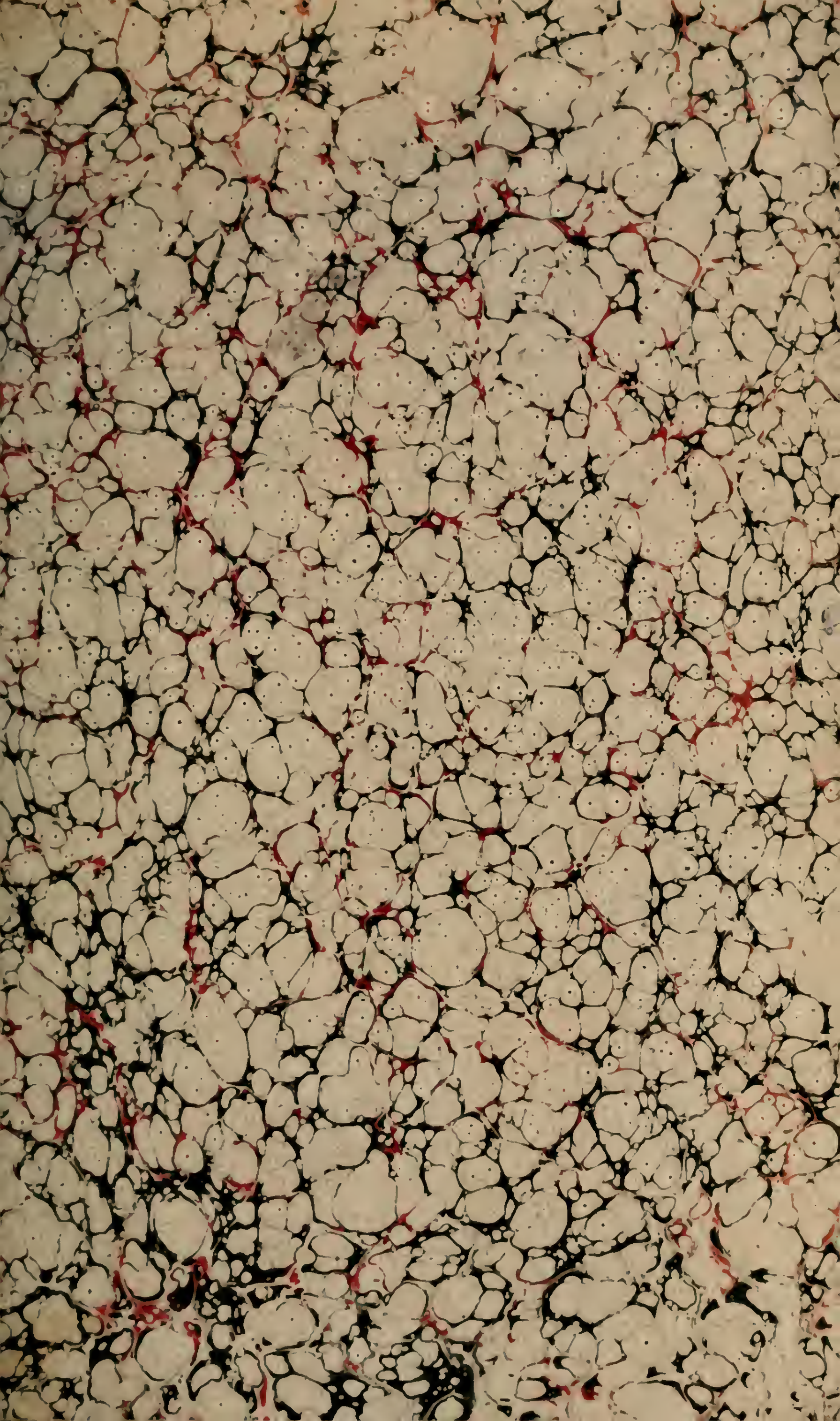




LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AT URBANA-CHAMPAIGN
823
M361ℓFm
v. 6



CONTES

DE MISS HARRIET MARTINEAU

SUR

L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

TOME VI.

ANGERS, IMPRIMERIE DE COSNIER ET LACHÈSE.

CONTES

DE

MISS HARRIET MARTINEAU

SUR

L'ÉCONOMIE POLITIQUE,

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR M. B. MAURICE,

ÉLÈVE DE L'ANCIENNE ÉCOLE NORMALE.

TOME SIXIÈME.

LA FABRIQUE ET LA CONTREBANDE. —
— MM. VANDERPUT ET SNOEK.

PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

LIBRAIRIE DE PAULIN,

PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXXIX

LA FABRIQUE

ET

LA CONTREBANDE.

SOMMAIRE

DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

Les divers pays du monde diffèrent dans leurs facilités à produire les choses d'utilité et de luxe.

Les habitants du monde entier éprouvent tous le besoin ou le désir de se procurer toutes les choses d'utilité ou de luxe que le monde produit. Ce besoin et ce désir ne peuvent être satisfaits en aucuns degrés que ce soit autrement que par des échanges mutuels. Ils ne peuvent être entièrement satisfaits que par un système d'échange absolument universel et libre.

Par un système universel et libre d'échange—c'est-à-dire, si chaque individu a la permission d'échanger ce dont il a le moins besoin contre ce dont il a le plus besoin.—Ainsi s'établit un système parfait et absolu de l'économie des ressources, parce que le monde entier se trouve compris dans cet arrangement.

Le défaut actuel de consentement du monde entier à adopter ce système n'en invalide pas le principe

appliqué à une seule nation. Il doit toujours être de l'intérêt d'une nation d'échanger les produits indigènes dont elle a le moins besoin, contre ceux des produits étrangers dont elle a le plus besoin. Si on lui refuse ce dont elle avait le plus besoin, il sera sage à elle de prendre le produit dont elle aurait besoin en second lieu, et ainsi de suite, tant qu'il restera un produit quelconque étranger préférable pour elle à ses produits indigènes.

Dans ce cas, le blâme de la privation s'attache au gouvernement prohibant, mais le mal de la prohibition affecte les deux nations commerçantes, — on empêche l'une de se procurer ce dont elle a le plus besoin, — on empêche l'autre de se défaire de ce dont elle a le moins besoin.

Comme l'intérêt général de toute nation demande qu'il y ait une liberté parfaite dans l'échange des produits, toute restriction mise à cette liberté au profit d'une ou de plusieurs classes de particuliers est un sacrifice de l'intérêt du plus grand nombre à l'intérêt du plus petit, — c'est-à-dire une faute de la part du gouvernement.

Cette faute se commet :

1° Quand on accorde une *protection* assez puissante pour tenter les citoyens de l'éluder, et qu'on amène ainsi la déloyauté, la fraude et les sentiments haineux.

2° Quand on consume un capital improductif à entretenir un appareil de restriction.

3° Quand le capital est consumé improductivement pour mettre les nationaux qui produisent plus cher

que l'étranger, à même de vendre au dehors aussi bon marché que lui, — ce qu'on appelle primes à l'exportation.

4° Enfin, quand le capital est détourné de son cours naturel et employé à produire dans le pays ce qui y est cher et de qualité inférieure, au lieu d'y produire ce qui s'échangerait à l'étranger contre le même article bon marché et de qualité supérieure, — c'est-à-dire quand on impose des restrictions à l'importation.

Mais quoique l'intérêt général soit sacrifié, aucun intérêt particulier ne bénéficie d'une manière permanente par une protection spéciale ; puisque des lois restrictives en faveur du petit nombre sont violées toutes les fois que leur violation est de l'intérêt du plus grand, et que toute diminution des capitaux du consommateur amène une diminution de clientelle pour le producteur.

En d'autres termes, l'absence de concurrence et la diminution de la clientelle se réunissent pour rendre ses produits inférieurs et chers : infériorité et cherté qui font décliner son commerce de plus en plus.

Tels sont les maux qui suivent la protection d'une classe de producteurs qui ne peuvent soutenir la concurrence avec ceux qui produisent le même article à l'étranger.

Si les producteurs indigènes peuvent lutter avec les producteurs étrangers, ils n'ont pas besoin de protection, car, *cæteris paribus*, il vaut mieux acheter sous sa main qu'acheter à distance. La libre concurrence ne peut manquer d'être avantageuse à toutes les parties :

Aux consommateurs, en leur assurant le meilleur

marché possible et le plus grand perfectionnement possible de l'article ;

Aux producteurs, par l'extension perpétuelle de la demande ;

Et enfin, à la société en général, en dirigeant les capitaux dans leurs canaux naturels.

LA FABRIQUE

ET

LA CONTREBANDE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

PRENDRE UN ORDRE.

Par une sombre soirée d'hiver, M. Culver, fabricant de soieries, rentrait chez lui après l'heure ordinaire de son dîner. Il avait assisté, à Mansion-House, à une assembl e en faveur des ouvriers en soie de Spitalfields, dont la détresse déplorable, quand on était à peine à la moitié de l'hiver, donnait des craintes affreuses sur l'état auquel elle pourrait arriver avant le retour de la belle saison et une reprise plus active des affaires. Dans le trajet de Mansion-House à son domicile, dans Devonshire-Square, trajet qu'il parcourait d'un pas lent et triste, M. Culver se demandait si son commerce reprendrait jamais quelqu'activité, et, dans ce cas, combien de temps cette activité pourrait durer.

D'année en année, depuis qu'il était entré dans la fabrique, on l'avait flatté de l'espoir que le temps viendrait d'une prospérité permanente, que les dames anglaises continueraient à regarder les étoffes de soie comme celles qui habillent le mieux, et qu'elles deviendraient assez consciencieuses pour refuser les soieries de contrebande quand les métiers anglais en produiraient de toutes les qualités et dans tous les prix.

C'étaient là les espérances dont M. Culver se berçait naguère encore. Mais depuis quelque temps, il commençait à y renoncer, et s'avouait fatigué, vaincu par la manière d'agir des consommateurs et par celle des ouvriers. Aussitôt qu'un nouveau dessin prenait bien et que les commandes arrivaient, il s'ensuivait presqu'immédiatement une suspension de travaux de la part des ouvriers qui demandaient une augmentation de salaires, partant toujours de ce principe qu'une manufacture, protégée par des prohibitions, doit être à même de donner de bons salaires à ceux qu'elle emploie. A peine leur demande était-elle accordée, et le prix de la marchandise élevé d'autant, que la place était inondée d'un déluge de soieries de contrebande. Tandis que les boutiquiers ne pouvaient suffire à la vente, le manufacturier contemplait d'un œil humide ses magasins encombrés d'étoffes qui ne seraient plus de mode l'année suivante. Se trouvant, ainsi qu'il le disait, le jouet de trois classes d'individus — des ouvriers avides — des consommateurs capricieux — et des boutiquiers favorisant la fraude, le manufacturier déclarait qu'il ne lui restait aucunes chances de prospérité, et cependant des millions de contribuables auraient pu lui dire qu'on leur imposait des sacrifices pour que son industrie fût florissante, et qu'il n'avait pas le droit de se plaindre quand un si grand nombre de ses concitoyens payaient la protection accordée à son établissement. M. Culver trouvait difficile d'être reconnaissant de cette belle protection qui ne lui faisait aucun bien, et se sentait singulièrement disposé à abandonner le privilége et la manufacture. Son seul regret était de ne l'avoir pas fait dix ans plus tôt, alors qu'il aurait pu se retirer des affaires plus riche qu'il ne l'était aujourd'hui.

Dans le moment actuel, toutes les manufactures du royaume étaient dans un état de souffrance qui l'encourageait peu à mettre le reste de son capital dans une autre industrie. Et cependant s'il le laissait improductif, ce capital suffirait à peine aux besoins matériels de ses enfants — de ses enfants privés de leur mère — et dont l'avenir dépendait uniquement de son travail. Ce qui le faisait hésiter à quitter les affaires immédiatement, c'était quelque chose qu'il avait entendu à Mansion-House et qui venait confirmer des bruits antérieurement répandus — à savoir que le gouvernement était dans l'intention d'introduire un changement important dans le commerce des soieries, — de permettre avec certaines restrictions l'importation de celles fabriquées à l'étranger. Cette rumeur avait excité de bruyantes réclamations dans le sein de l'assemblée, et amené de telles discussions entre les détaillants et les fabricants, et des dissentiments si aigres, qu'on avait perdu de vue l'objet principal de la réunion — les intérêts des ouvriers affamés. M. Culver était un de ceux qui désiraient qu'on levât les prohibitions existantes, parce qu'il voyait et sentait que rien ne pouvait être pire que l'état actuel du commerce en Angleterre, qu'il croyait que la rage des produits étrangers pourrait bien diminuer dès qu'il serait facile de s'en procurer, et que dans tous les cas c'était déjà une bonne chose que d'essayer à mettre sur un nouveau pied une manufacture qui actuellement fonctionnait au détriment de toutes les parties intéressées. Si donc M. Culver continuait la fabrication, c'était dans l'espérance de ce changement; mais il se demandait si, même dans ce cas, il lui conviendrait de continuer longtemps encore, et s'il n'y avait pas, dans la nature même de ce négoce, quelque chose qui l'empêche-

rait d'être jamais florissant d'une manière permanente.

Quand il approcha de sa maison, il vit ses filles qui regardaient à travers la persienne attendant son retour, et dans le fond il aperçut le haut bonnet de la nourrice, toujours blanc, comme par miracle, au milieu d'une pareille atmosphère.

— O papa! s'écria Charlotte, nous croyions que vous ne viendriez jamais.

— Le dîner sera trop cuit, je gage, ma chère; mais n'importe. Je m'en soucie peu, pourvu que la cuisinière ne soit pas contrariée.

— Mais le petit laquais des Bremes a apporté un billet pour vous, il est venu deux fois chercher la réponse, et il a été obligé de s'en retourner sans.

— Quel vilain petit laquais, papa! s'écria Lucy. Ma bonne dit qu'à tant faire de se donner un laquais, ils auraient bien pu en prendre un qui n'eût pas le nez camard comme son maître.

— Et quelle livrée ridicule, papa! C'est trop drôle de voir un petit bout d'homme comme celui-là en culotte courte, et sur son habit carré il a des boutons grands comme les saucières de ma poupée! Ma bonne dit....

— Taisez-vous, mes enfants; et quand nous aurons dîné, j'ai à causer avec vous de quelque chose de plus important que les boutons de l'habit du petit laquais de M. Bremes.

Pendant que le fabricant lisait son billet, la nourrice, qui était une domestique privilégiée, ne quitta pas l'appartement, mais se mit à marmotter quelque chose entre ses dents, se demandant quels changements étaient survenus que les boutiquiers fussent tout autres qu'ils avaient coutume d'être. Elle se rappelait une

époque où les Bremes n'auraient pas plus songé à avoir un laquais qu'à se loger dans le palais du roi. Si de son temps les filles des boutiquiers apprenaient à danser dans leur jeunesse, elles se contentaient de simples robes blanches tout unies, au lieu de se parer de soieries et de rubans de gaze comme les miss Bremes.

C'était là cependant qu'était tout le secret, c'étaient les soieries d'où tout le reste était venu. Tout le monde savait que les Bremes vivaient de la violation de la loi. — La boutique du vieux Breme, à Londres, et celle de son fils, à Brighton, étaient pleines de marchandises de contrebande.

— Et elles en seront pleines, dit M. Culver, aussi longtemps que les grandes dames de la cour et que les grandes dames de la ville qui les singent, achèteront des marchandises françaises aussi vite qu'on les pourra passer en fraude. — Charlotte, voyez si le dîner est servi. Je suis très-pressé ; il faut que je sorte de nouveau immédiatement après.

— Papa ! dit Lucy, il me semblait que vous aviez quelque chose d'intéressant à nous dire et maintenant vous parlez de sortir aussitôt après le dîner.

— Je vous le dirai aussi bien ce soir en revenant, ou demain matin. Ce n'est rien de bien agréable. Mais quoi que ce soit, c'est toujours meilleur à dire que de vous voir sans cesse critiquer ce que font ou ce que disent les Bremes. Que peut-il vous faire à nous ou à moi que leur laquais ait le nez camard ou pointu?

— Non certainement cela ne nous fait rien, papa ; mais il est si vilain aux Bremes de passer en contrebande la moitié des marchandises de leurs magasins, tandis qu'ils savent qu'à leur porte les pauvres ouvriers en soie meurent de faim. Ma bonne, dit... — Ah ! voici le bœuf ! mais c'est égal, je peux toujours vous racon-

ter cela pendant que vous servez les autres. Ma bonne dit...

— La bonne, dit M. Culver, ce serait pitié que vous restassiez là pour couper les morceaux de cette enfant; Charlotte en aura soin.

La bonne se retira assez mécontente. Peut-être eût-elle essayé de rester si elle avait su ce que son maître tramait contre elle. Il se disait en ce moment-là même qu'il lui fallait trouver moyen de mettre un terme à tous les propos qui se tenaient chez lui contre les voisins; propos qui, dans le cas des Bremes, se trouvaient assaisonnés d'un degré de mauvais vouloir, qu'on n'aurait jamais cru ma bonne Nicholas capable de porter à aucun être humain. Il prévoyait qu'il serait difficile de la séparer d'enfants qu'elle considérerait toujours comme les siens, même quand elle vivrait assez longtemps pour les voir marier tous. Mais il fallait diminuer son influence, s'il ne voulait pas que ses filles devinssent les plus grandes cancanières du voisinage. Il crut que le retour de leurs frères du collége aux vacances qui approchaient, frères plus âgés tous les deux que Charlotte, l'aînée de ses filles, lui fournirait une bonne occasion de rompre l'habitude où était la bonne de rester au parloir toute la journée, pendant qu'il était absent. Il venait donc de commencer le changement en la renvoyant avant le dîner, au lieu de ne le faire qu'immédiatement après.

— Le vieux Short, continua Lucy, a dit à ma bonne... — Vous connaissez le vieux Short, Papa?

— Ma chère, il travaillait pour moi avant que vous ne fussiez née.

— Eh bien, le vieux Short a dit à ma bonne, que depuis un mois, il n'y a pas un métier qui batte dans tout Crispin-Street, tandis que les pelisses sont plus

de mode qu'elles ne l'ont jamais été. Les Bremes en avaient de si belles dimanche dernier à l'église ! Vous les avez vues, papa?

— Non, ma chère ; je ne vais pas à l'église pour regarder les pelisses des gens.

— Oh ! eh bien, elles sont faites à la mode de Paris, et de soie française. Les vôtres ne sont pas assez bonnes, à ce que dit la mère Nicholas, pour de hautes et puissantes demoiselles comme celles-là.

— Tout cela aura bientôt une fin, observa Charlotte, qui attribuait ce qui se peignait de sérieux sur la figure de son père au déplaisir de voir ravaler sa fabrique; tout cela aura bientôt une fin, et le fils de ma nourrice va y contribuer.

— Oui, s'écria Lucy, car il va entrer dans le service *prétentif.*

— Là, là, Lucy ! vous voulez dire le service préventif, s'écria Charlotte.

— Pour *prévenir*, c'est-à-dire empêcher qu'on ne débarque des marchandises prohibées, pour empêcher les smugglers d'approcher de la côte. Maintenant, vous comprendrez, Lucy, ce que c'est que le service préventif. Ainsi, Nicholas va entrer dans les gardes-côtes; sa mère est contente, je suppose.

— Je ne sais trop, répondit Charlotte. Il dit que c'est un service très-dur par le temps qui court, et je crois que sa mère se figure qu'il a en lui l'étoffe d'un amiral. Il doit garder la côte de Sussex, et ma bonne dit qu'il y a plus de smugglers sur celle-là que partout ailleurs.

Lucy émit l'opinion qu'il fallait qu'il eût quelqu'un pour l'aider. Il n'était guère possible qu'il pût empêcher les bateaux de débarquer, si plusieurs se présentaient pour le faire à la fois. Il fallait qu'il fût bien

brave, à en juger par ce qu'on lui donnait à faire, et ma bonne avait bien raison d'être fière d'un tel fils! Nicholas baissa quelque peu dans son estime, quand elle apprit qu'il ne serait pas seul pour garder la côte de Sussex, mais qu'il aurait des compagnons à portée, de la vue dans le jour, et de la voix pendant la nuit.

— Mais tous ont-ils des appointements comme Nicholas? demanda Lucy. On lui en donnera à lui en sus de la pension qu'il touche pour avoir été blessé dans une bataille. Je voudrais que le vieux Short et quelques autres pauvres diables, dont il parlait à ma bonne, pussent entrer aussi dans les gardes-côtes ; mais qu'est-ce qui les paie?

— Qui pensez-vous qui doive les payer, mon enfant? Voyez, cherchez, réfléchissez un peu.

— Charlotte fut d'avis que son père et les autres fabricants étaient probablement ceux qui devaient payer pour prévenir la contrebande, d'autant plus que quelques boutiquiers et le public en général n'avaient pas d'objections, eux, à la contrebande. Mais quand elle réfléchit combien les douaniers devaient être nombreux, pour être toujours à portée de vue les uns des autres, sur toute l'étendue des côtes, elle commença à comprendre que cette dépense serait trop forte pour les fabricants et dépasserait leurs bénéfices. C'était tout au plus s'ils pourraient payer chacun un douanier. Elle demanda lequel coûtait le plus cher à entretenir d'un douanier ou d'un laquais.

Votre idée, je suppose, répondit son père, est que, comme après tout, le service préventif n'empêche pas la contrebande, nous ferions aussi bien de nous donner un laquais et de faire les grands personnages comme les Breme. Mais savez-vous, Lucy? je crois que si nous le faisions, les Bremes auraient bien plus

raison de se moquer de nous que nous n'en aurions de nous moquer d'eux en ce moment. Je pense que M. Bremes s'enrichit, et il ne doit pas ignorer que je vais m'appauvrissant.

Charlotte reprit le cours de ses questions relativement aux gardes-côtes. Elle n'eût pas été fâchée de savoir que son père eût à sa paie quelque serviteur mâle outre les commis du magasin. Mais, quand elle connut le chiffre de ce qu'il en coûtait chaque année pour entretenir une garde contre les smugglers, sur la côte et à la mer, elle comprit que cela dépassait les moyens de tous les manufacturiers dont elle eût jamais entendu parler. C'était plus de quatre cent mille livres sterling (10 millions), — somme si considérable, qu'elle ne pouvait s'en faire une idée exacte.

— Oui, ma chère, on paie chaque année 400 mille livres sterling pour ne pas empêcher la contrebande; car vous voyez qu'il y en a toujours de plus en plus.

— Comment cela se fait-il? demanda Lucy; est-ce que les douaniers dorment, qu'ils ne voient pas venir les bateaux? ou bien, sont-ce des paresseux ou des lâches? je crois qu'il ne se fera plus de contrebande sur la côte de Sussex maintenant que Nicholas va y être.

Son père se prit à rire et lui dit qu'il faudrait un plus grand homme que Nicholas pour mettre un terme à la contrebande sur la côte de Sussex, et que quand les gardes-côtes tiendraient les yeux ouverts autour d'eux pendant vingt-quatre heures par jour, quand ils seraient actifs comme des chevaux de course et braves comme des lions, ils n'empêcheraient pas la contrebande tant que les gens aimeraient mieux les soieries de France que celles d'Angleterre; et que les gens les aimeraient mieux tant que, pour la même somme, ils

se procureraient en France des soieries de meilleure qualité qu'en Angleterre.

Pourquoi les anglai fabriquaient-ils moins bon que les Français? c'est ce que M. Culver n'avait pas le temps de leur expliquer en ce moment. Il se hâta de manger son fromage et d'avaler son vin de Port, recommandant à ses filles d'apprendre tout ce qu'elles pourraient de leur bonne sur le service préventif, et aussi peu qu'elles le pourraient sur les méfaits des Bremes. Puis il sortit pour aller voir précisément ce même homme contre lequel l'éloquence de la bonne se donnait si ample carrière.

M. Bremes sembla avoir quelque chose d'une importance toute particulière à montrer à M. Culver, à la manière dont il monta le gaz dans son arrière-boutique au moment où il vit entrer son ami. — Ils s'appelaient encore amis, bien que, dans leurs rapports d'affaires, il s'élevât chaque jour des difficultés qui diminuaient leur bon vouloir réciproque et menaçaient de le changer avec le temps en une inimitié déclarée.

—Venez, mon cher monsieur, dit Bremes, regardez, — mais j'aurais voulu que vous vissiez cela au jour; vous ne sauriez vous faire une idée du brillant que cela a au jour;—regardez-moi cette pièce de soie et dites-moi si vous en avez jamais fabriqué qui ressemble à cela. M. Culver déroula un coin de la pièce, promena l'extrémité de ses doigts sur la surface, plia et déplia l'étoffe dans sa largeur, examina de près le dessin, la disposition, et confessa que c'était effectivement un article tout à fait supérieur. Il doutait qu'il eût jamais rien vu de plus beau à Lyon, et il était sûr que ce n'était ni Macclesfield, ni Spitalfields qui avaient produit cette pièce-là.

— Spitalfields peut-il en produire une semblable ou

quelque chose qui lui ressemble? voilà précisément la question que je voulais vous faire, mon cher monsieur. Apportez-moi un échantillon qu'on puisse prendre pour français, et je vous donnerai un ordre plus considérable qu'aucun que j'aie donné depuis un an. Pourvu bien entendu que vous livriez sans délai.

— Il ne s'agit pas de délai, il y a plus de métiers inoccuppés à Spitalfields que ne peut en mettre en mouvement un ordre donné par une seule maison, quelque considérable qu'il soit. La difficulté est dans l'infériorité de la fabrication anglaise — infériorité qui semble presque insurmontable. Il n'y a pas une enfant de dix ans habillant sa poupée qui ne reconnaisse les soieries de France d'avec celles d'Angleterre à la première vue. Bouchez-lui les yeux, elle en fera la distinction au toucher.

— Vous devriez vaincre cette infériorité, mon cher monsieur, dit Bremes avec un sourire engageant, et alors nous serions fort heureux, je vous jure, de travailler exclusivement avec vous. Nous aimons mieux (*cæteris paribus*) faire travailler nos compatriotes. Vous devriez vaincre cette infériorité et alors.....

— La vaincre! je voudrais bien savoir comment. Quand nos ouvriers s'obstinent à demander des salaires qu'ils croient leur être dûs par des fabricants privilégiés, et ne veulent pas se mettre en tête que leur prospérité dépende le moins du monde de la bonne confection de leurs ouvrages. Tant qu'ils se figureront que la loi protège exclusivement leur fabrication, ils ne se donneront pas la moindre peine pour la perfectionner. Il n'y a rien de tel que la libre concurrence pour amener le perfectionnement.

— Eh bien! les salaires de vos ouvriers ne seront bientôt plus réglés par la loi, ce sera un point de

gagné. Vous pourrez lutter contre Macclesfield et Paisley, ce que vous ne pouviez pas faire tant que vôtre Spitalfields-Act était en vigueur. Remuez-vous, je vous le conseille, ou les étrangers vous enlèveront tout.

— Je me remuerai pour faire lever nos droits protecteurs, c'est là ma seule espérance; mais vous ne joindrez pas vos efforts aux miens, monsieur Bremes. Les marchandises de contrebande ont trop de charmes pour vos pratiques et vous rapportent trop de profit, pour que vous désiriez la liberté du commerce. Prenez garde cependant de ne pas être pincé quelque jour.

— Fiez-vous-en à moi du soin de mes propres affaires. Quant à ce que vous dites de mon goût pour les marchandises de contrebande, je vous citerai en confidence une chose qui vous prouvera combien je suis disposé au contraire à encourager la fabrique nationale. A mon dernier voyage à Paris, un fabricant m'offrit de me fournir telle quantité de soieries que je voudrais, rendues dans la maison de Londres que je lui désignerais, moyennant dix pour cent d'assurance; eh bien, monsieur, j'ai repoussé cette offre séduisante.

— Parce que vous saviez qu'il vous était aisé d'avoir les marchandises à Londres sans payer d'assurance. Voila qui est bien méritoire en effet, monsieur Bremes. Toutefois, je ne suis pas homme a parler du patriotisme, de la loyauté et de tout ce qu'il peut y avoir dans la question; je tiens que les violations fréquentes et impunies de la loi prouvent suffisamment que la loi est mauvaise. Je tiens que le vrai devoir du négociant envers la société est d'acheter les marchandises là où elles sont au meilleur marché, pour les revendre là où elles sont le plus cher, aidant ainsi ceux qui ont besoin de vendre et ceux qui désirent acheter. Je ne vais

point vous chercher querelle pour acheter vos soies à l'étranger: tout ce que je vous demande c'est de réunir vos efforts aux miens pour que nous jouissions d'une libre concurrence avec les Français.

— C'est très-libéral, mon cher monsieur! c'est très-beau! vous me ferez grand plaisir si vous pouvez accepter l'ordre dont je vous parlais tout à l'heure. A propos, étiez-vous à la dernière vente de la Compagnie des Indes?

— Naturellement.

— Comment se sont vendus les foulards?

— Probablement vous le savez aussi bien que moi, je ne fais pas l'exportation de foulards.

— Voulez-vous dire que je la fasse, moi? les détaillants ont autre chose à faire, je vous assure.

— Oh! oui, — ils ont à les vendre quand ils sont revenus, mais vous savez comment on les vend à la maison des Indes; combien il coûte pour les porter à Guernesey et pour les rapporter en dépit du service préventif, avant de savoir si vous devez les vendre 7 ou 8 shillings dans votre arrière-boutique.

— Ma parole d'honneur, vous êtes un habile homme, dit Bremes en riant.

— On devient habile à ses dépents, repliqua Culver. Voyons, cette année on a vendu près d'un million de foulards à la maison des Indes à raison de quatre shillings (5 francs). Maintenant il en a bien été remporté 800 mille pour être vendus au détail à raison de 7 et 8 shillings. En sorte que les consommateurs de foulards paient une prime de 800 mille fois trois shillings par an aux spéculateurs et aux smoggiers, outre leur part dans les dépenses de blocus et de gardes-côtes payés pour les empêcher de se procurer des mouchoirs. — En vérité, voilà un beau système!

— Laissez-le marcher tranquillement jusqu'à ce que ceux qui y sont lésés y voient clair. Vous ne devriez pas vous plaindre, vous, puisque tout cela est fait pour protéger votre manufacture.

— S'il plaisait au gouvernement de protéger la bourse des consommateurs, il leur resterait plus à employer dans le produit de mes métiers. Tout ce que je demande, c'est qu'on protège la bourse du public, et qu'on nous laisse, nous autres producteurs, nous tirer d'affaire comme nous le pourrons. Il y a si longtemps que le gouvernement nous tue dans sa tendresse, que je doute que nous en revenions jamais. Quoi qu'il en soit, coupez-moi un échantillon de votre étoffe ; je me consulterai avec le plus habile de mes ouvriers, et je vous ferai savoir ce que nous pourrons faire ou non.

— Certainement, c'est-à-dire, je puis m'en fier à votre parole.....

— A mon intérêt, si ce n'est à mon honneur. Vous devez savoir que nos livres d'ordres ne sont pas tellement remplis aujourd'hui, que nous devions nous amuser à perdre la chance d'une commission quand elle se présente.

— C'est vrai, c'est très-vrai ! mais une maison rivale...

— Ne viendra pas sur votre marché tant que vous nous ferez des conditions honorables. Je m'en vais chez mon factotum ainsi que je l'appelle pour les affaires de fabrication. J'espère que madame Bremes et ses filles se portent bien ?

— Les enfants vont assez bien ; mais ma femme n'est pas encore bien remise de l'effet des brouillards d'automne. Je n'ai jamais pu lui persuader de quitter Brigthon avant le départ de la cour. Il en est résulté précisément ce que je craignais. Sa poitrine est si délicate ! Je ne sais si elle pourra mettre le pied dehors de tout l'hiver.

C'est une scène très-animée, très-fascinante quand la cour est à Brigthon. On se porte bien chez vous?

—Merci, fort bien. Bonsoir, mes compliments très-respectueux à Madame.

—Bonsoir! ah, M. Culver, encore un mot! Vous avez parlé de vos marchandises en magasin; avez-vous un bon assortiment où l'on puisse prendre quelques pièces—dans des couleurs sombres—et dans des prix doux.

—Oh! oui; voulez-vous venir voir?

—Ma foi oui, répondit Bremes en cherchant son chapeau.—Avez-vous beaucoup de noirs.

—Naturellement; mais vous feriez mieux de venir voir cela au jour, vous n'avez pas l'intention de choisir des nuances à la lumière.

—Certainement non; mais je puis toujours voir vos prix, et remporter une ou deux pièces de noirs. Smith! vous m'enverrez tout à l'heure Johnson au magasin de M. Culver, avec son sac. Quant à ces foulards—M. Culver...

Culver répondit à sa question par une autre.

—Est-ce que le roi est mort?

—Sur mon âme, quelle idée! Sa Majesté morte? Non pas que je sache; je n'ai pas même entendu dire qu'elle fût malade.

Cette réponse ne satisfit pas entièrement M. Culver, tant lui avait parue remarquable la manière dont Bremes lui avait parlé de ses étoffes noires, précisément à la fin de leur conversation, et cependant avec un désir évident de s'en procurer immédiatement plusieurs pièces. Il ne se trompait pas tout à fait. Bremes avait reçu par voie particulière avis qu'il allait y avoir immédiatement un deuil de cour de peu de durée. Il lui importait donc de s'assortir en noir, et d'avoir l'étoffe

fabriquée à l'imitation du modèle français, prête à mettre en vente dès que le deuil serait fini.

Culver se tint assez sur ses gardes pour ne rien laisser sortir de ses magasins à aussi bas prix qu'il l'aurait fait peut-être, s'il n'avait eu aucuns soupçons.

Quand l'affaire fut finie, il courut dans Crispin-Street pour se consulter avec le plus habile de ses ouvriers sur l'ordre conditionnel qu'il venait de recevoir.

CHAPITRE II.

DONNER UN ORDRE.

M. Culver avait coutume de visiter ses ouvriers chez eux, et, dès en ouvrant la porte, il savait ce qu'il allait voir. Mais le hasard voulait qu'il ne fût jamais allé chez aucun d'eux par une soirée de janvier — triste mois pour la fabrique, et le plus triste de l'année pour la température. Il ne s'attendait donc pas à trouver beaucoup de misère chez Cooper, car Cooper était assez bon ouvrier pour être occupé toute l'année, tant qu'il y avait tant soit peu d'ouvrage. Sa femme était aussi adroite, aussi propre qu'aucune femme d'ouvrier, et son petit enfant était loin de ressembler à ces misérables petites créatures qu'on peut voir dans toutes les rues de Londres, le menton amaigri, les lèvres bleues, le nez rouge, les reins courbés par suite de mauvaise nourriture, et les jambes arquées pour avoir été trop tôt chargées du poids d'un ventre enflé. Le petit enfant de mistriss Cooper souriait sans qu'il eût

rien de sépulcral dans son sourire, et dansait dans les bras de son père, quand celui-ci avait le temps, au lieu de briser son cœur par ses cris quand il dormait comme on dort après une journée d'un travail pénible.

Sachant tout cela, M. Culver fut assez surpris de l'aspect que lui présenta ce soir-là l'appartement de Cooper. L'atmosphère en semblait composée des restes du brouillard du matin, de la fumée de la cheminée, qui ne pouvait s'élancer dans l'air supérieur, de celle qui sortait de la pipe du vieux bonhomme accroupi au coin d'un triste foyer, et enfin de celle qui s'échappait en festons magnifiques des chandelles humides placées à droite et à gauche du métier — chandelles dont la dixième partie à peine semblait destinée à donner de la lumière, les neuf autres étant composées de suif jaune, qui se dégageait sous forme de chou-fleur et de fumée. Le métier battait avec son éternel tic-tac, faisant de compte à demi avec une ouverture sous la porte, un aussi admirable ventilateur qu'on eût pu le désirer dans les journées les plus chaudes du mois d'août. Mistress Cooper remplissait plusieurs fonctions à la fois; tantot elle mouchait les chandelles qui baissaient rapidement, tantôt elle donnait une nouvelle impulsion au berceau criard de son enfant; mais, le plus souvent, elle rattachait les fils de son mari, tandis que celui-ci, du pied, de la main et de l'œil, s'occupait de son état compliqué.

Il semblait une division tant soit peu inégale du travail que les deux époux eussent une tâche si lourde, tandis qu'un troisième individu était assis paresseusement à fumer sa pipe au coin du feu et qu'il aurait pu tout aussi bien prendre soin de l'enfant. Mais le vieux Short avait une autre occupation d'une immense importance à ses propres yeux, bien que ceux qui l'en-

touraient l'eussent souvent volontiers dispensé de s'y livrer. Le vieux Short grognait sans cesse. Comme c'était une vocation à laquelle il avait toujours trouvé le temps d'obéir, même dans ses moments les plus occupés, on ne devait pas s'attendre qu'il la négligeât maintenant qu'il n'avait absolument rien autre chose à faire. Aussi, sa voix s'élevait-elle grondeuse a tous les intervalles de la musique du métier de Cooper, et lui formait-elle un perpétuel accompagnement.

C'était un sujet d'étonnement pour M. Culver, que Cooper et sa femme qu'il croyait en droit de vivre confortable s'ils l'avaient voulu, continuassent à donner une place au coin de leur feu à un vieillard chagrin avec lequel ils n'avaient aucuns liens de famille ou d'affection. En entrant donc, la première observation qu'il fit à voix basse fut celle-ci :

— Ainsi, vous avez toujours le vieux gentleman avec vous, il ne devient pas plus content, je suppose, des temps où nous nous trouvons.

Cooper fit une grimace négative et sa femme sourit.

— Attendez-vous quelque chose de lui? ou bien quel motif vous porte à le loger? il est fort en état de pourvoir à ses besoins, à ce que je crois du moins.

— Très en état en effet, monsieur, il est aussi capable que jamais de faire de bon ouvrage quand il en trouve, et quelquefois il est fatiguant de l'entendre parler. Mais il n'est pas le seul, je vous jure, à sentir la rigueur des temps, et il faut passer sur quelques légers défauts de caractère quand au bout du compte on a un locataire honnête.

— Il nous paye régulièrement, dit la femme, le peu que nous lui demandons, pour sa place au feu et à table, et par degrés nous nous accoutumons à son caractère hargneux, — excepté l'enfant il est vrai. On dirait,

qu'il comprend ce que dit le vieux Short à la manière dont il s'agite et dont il crie chaque fois que celui-ci commence une nouvelle complainte.

Pendant tout ce temps Short s'écoutait trop attentivement lui-même pour prêter la moindre attention à ce qui se disait à l'autre bout de la chambre. Il n'entendit donc pas M. Culver plaindre Cooper de ce qu'il était obligé d'avoir un pensionnaire pour ajouter à ses ressources; mais il se réveilla quand celui-ci tira de sa poche l'échantillon de soie française. Toutefois il éprouvait un mépris trop profond pour le regarder de près quand il sut ce que c'était; il supposait que c'était là une de ces mauvaises drogues de dessins inventés depuis que les ouvriers de Spitalfields s'étaient laissé enlever leur légitime salaire. Il avait prédit à cette époque ce qui arriverait quand ses camarades avaient consenti à recevoir moins que ce que *l'Act* leur accordait. La fabrique méritait d'aller toujours en décroissant.

— Je suis entièrement de votre opinion, dit M. Culver, nous méritons d'aller toujours en décroissant si nous n'améliorons pas nos produits. Regardez-moi le lustre de cet échantillon, et touchez comme cela est corsé. Nous ne méritons pas de prospérer si nous ne perfectionnons pas notre fabrication, ayant devant nous un tel exemple de ce que l'on peut faire.

— Laissons les Français s'occuper de leurs affaires, répondit le vieillard, et que les Anglais portent comme ils le doivent ce qui est le produit de mains anglaises.

— Vous aurez de la peine à les y forcer, mon ami, tant qu'ils préféreront les produits français.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, monsieur, c'est un caprice, c'est un caprice blâmable que de préférer les marchandises française. Pour l'usage, par

exemple, y a-t-il rien qui en fasse autant que nos brocards pour lesquels il y avait de si fortes demandes quand j'étais jeune? Et pour le choix, il y en avait assez en bonne conscience; il y avait les doubles et les triples raies, il y avait les étoffes à pois et à fraises, et....

— Oh! oui, je me rappelle, M. Short. Le premier gilet avec lequel j'ai dansé un cotillon, était une étoffe semée de fraises comme vous dites-là. Rien de tel pour l'user, vous avez raison; ma petite Lucy l'a mis l'autre jour pour nous faire rire et il est certain que les couleurs en sont aussi vives que jamais; mais il est vrai d'ajouter qu'il n'y avait rien non plus qui coûtât si cher que vos brocards.

Short détestait ces récriminations sur le prix des choses qu'on était sûr d'entendre de tous côtés depuis que les Français avaient mis le pied dans le pays. Dans le bon temps, ceux qui pouvaient se permettre de porter de la soie ne regardaient pas à y mettre le prix.

— C'est très-vrai, mais il y a beaucoup plus de gens qui portent de la soie maintenant, et forment une classe de personnes auxquelles il importe de ne payer que ce qui est strictement nécessaire.

— Et pour plaire à ces personnes, vous avez fait votre tissu de plus mince en plus mince. Vous êtes parvenu à le faire trop mince pour ceux-là même qui veulent acheter au meilleur marché, et maintenant il vous faut apprendre des français à corser d'avantage vos produits.

— Je crains bien que nous ne puissions faire aussi beau que cela pour le même prix, dit M. Culver, attendant impatiemment l'opinion qu'émettrait Cooper, quand il aurait quitté la loupe avec laquelle il examinait l'échantillon.

— Je crois que nous le pouvons faire, monsieur,

décida enfin Cooper ; il me semble que je comprends cette étoffe et que je l'imiterais bien, non pas avec le même corps naturellement, nous ne pouvons pas mettre la même masse de matières pour le même prix, mais peut-être un tissu plus léger, en reproduisant toujours le modèle se vendrait-il encore bien.

— S'il m'était permis de me mêler à la conversation, dit Mistress Cooper, je serais plutôt d'avis d'un prix plus élevé que d'un tissu moins corsé. C'est plutôt, à ce que j'ai entendu dire, pour leur force que pour leur dessin que les soieries françaises sont préférées aux nôtres.

— Ma chère, répondit le mari, je ne saurais prétendre à rivaliser avec un ouvrier français, quand bien même vous me donneriez la liberté d'employer tout ce qui a jamais passé de soie sur son métier, cela est au-dessus de moi. Nous ferons donc mieux de nous contenter de les imiter le moins loin que nous pourrons pour le coup d'œil et le prix.

— Je ne saurais concevoir, continua-t-il, tournant l'échantillon sens dessus dessous, et l'exposant à divers accidents de lumière, comment les Français peuvent vendre leurs soies à un prix tellement bas que nos détaillants soient tentés de courir les risques du commerce de contrebande.

—Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, s'écria de nouveau Short. Vous ne croyez pas que les Français vendent réellement au prix que vous disent nos boutiquiers ; tout cela est un mauvais tour de vos marchands contre la fabrique anglaise, dont ils sont jaloux depuis longtemps. Ils peuvent nous faire mourir de faim, mais tôt ou tard la loi sera plus forte qu'eux

—J'espère plutôt, répondit M. Culver, que ce seront eux qui seront plus forts que la loi. Si nous pouvions

seulement la faire changer, nos jours de prospérité pourraient revenir. Nous devrions déjà comprendre aujourd'hui que nous n'avons plus de chances d'exporter nos soies, à moins que nous ne perfectionnions, comme vos voisins, nos produits, au lieu de nous envelopper de l'idée que personne ne peut faire aussi bien que nous.

— Ah! oui, reprit Cooper, je crois que c'est dans l'idée que l'exportation est une belle chose, qu'on vous a défendu d'importer des soieries. Si on nous avait laissés avoir quelques conversations avec les Français sur leurs manufactures, peut-être aurions-nous aujourd'hui quelque chose d'aussi bon qu'eux à vendre à l'étranger.

— Ou, à défaut de soies, quelque autre chose que nous eussions produit avec ce que nous eussions évité de perdre dans notre ruineuse fabrication. Si j'avais seulement le capital englouti à suivre nos méthodes inférieures, quelles belles choses je voudrais faire pour ma famille, et par suite pour mon pays.

— Je ne saurais m'imaginer, répéta Cooper, comment font les Français pour vendre leurs produits à ce prix. Soit que les vivres étant meilleur marché chez eux, les salaires soient moins élevés, ou que leurs machines soient mieux perfectionnées, j'aimerais bien à lutter contre eux à chances égales. Si nous pouvions seulement arriver à l'égalité, nous serions sauvés; nous avons des acheteurs sous la main pour tout ce que nous pourrions produire. Si, au contraire, nous ne pouvons pas lutter avec eux, mieux vaudrait le savoir une bonne fois, et nous tourner vers quelque autre industrie, que d'être supplantés par un commerce de contrebande, tandis que l'argent de nos maîtres se perd sans utilité à garder la côte.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, s'écria de nouveau le vieux Short; vous autres mécontents vous plaignez le moindre liard qui n'est pas immédiatement dépensé pour vos besoins personnels.

— Oh! oui, répondit Cooper en souriant, nous autres mécontents, nous plaignons chaque half-crown (3 fr.) dépensé en soies françaises dans notre voisinage, et ce n'est pas étonnant, mon ami.

— Je veux parler des gardes-côtes, répondit le vieillard. Voilà le fils de Mrs Nicholas qui vient d'obtenir une bonne place dans le service préventif, et maintenant vous voulez renverser tout le système de douanes. Que deviendrait ce pauvre garçon, je vous le demande?

— Cooper lui apprendra à tisser, répondit M. Culver en riant. Tant de gens de plus porteraient de la soie, si nous avions la libre concurrence, que de temps en temps nous pourrions faire un utile ouvrier d'un inutile garde-côtes.

— Je craindrais, dit Cooper, qu'il ne fût difficile d'apprendre mon métier à Nicholas; c'est un garçon qui ne brille pas sous le rapport de l'intelligence; mais j'essayerais plus difficile que cela, si je croyais amener une chance de changement dans l'état déplorable de la fabrication. Je suis aussi peu porté que qui que ce soit à me désespérer, j'ai plus de probabilités que beaucoup de mes camarades d'être employé tant qu'il y aura de l'ouvrage; mais je ne puis m'empêcher de trembler pour l'avenir, quand je vois le prix de mes façons diminuer de mois en mois.

— Ah! vous voilà bien, murmura le vieux Short, vous avez laissé les maîtres libres de ne payer que ce qu'ils voudraient, et maintenant vous vous plaignez de ce que les façons soient à si bas prix. En vérité la sottise des gens est un mystère pour moi.

— Un aussi grand mystère que la teinture en noir — n'est-ce pas, M. Short? dit Mme Cooper.

Le vieillard sourit d'un air de condescendance, et M. Culver demanda ce que c'était que cette teinture en noir.

— Oh! c'est seulement que M. Rose se plaignait quelquefois de ce que ses étoffes n'étaient pas teintes conformément au modèle — et le teinturier donnait je ne sais quelle excuse sur l'air. — Je ne sais plus ce qu'il disait, que ça tenait à ce que l'air n'était pas deux jours de suite dans le même état à cette époque de l'année, comme si l'air avait rien à voir dans la teinture! non, non — ce n'est pas à moi qu'il faut venir conter cela!

— C'est pour vous un aussi grand mystère peut-être que le malheur arrivé l'autre fois au bateau à vapeur, M. Short!

— Ah! oui, à propos, en voilà une autre bêtise. Je me trouvais près de là, il y a cinq ans, lorsque leur petit bateau à vapeur sauta en l'air. J'ai vu les planches et tout le reste tomber propre et sec sur le rivage, et ils voulaient me faire accroire que c'était la vapeur qui avait fait tout cela. Ce n'est pas à moi, leur ai-je répondu, qu'il faut venir raconter que ce soit la vapeur qui fait tout cela.

— En ce cas, comment supposez-vous que la chose soit arrivée?

— Qu'est-ce que ça me fait? Ils ont pu le faire sauter avec de la poudre à canon, pour le souci que j'en ai. Mais quant à la teinture, c'est une autre affaire, aussi bien que le prix des façons, puisque notre pain dépend de l'un et de l'autre. Quant à ouvrir notre commerce à ces gredins de Français, ne venez pas me dire que vous n'êtes pas tous des idiots si vous désirez

une pareille chose. J'ai tissé ma dernière pièce, Monsieur, si vous parvenez à amener un Français pour me supplanter. Faites attention à ce que je vous dis, Monsieur, j'ai tissé ma dernière pièce.

— J'espère que non, Short; j'espère que vous m'en tisserez encore beaucoup avant de mourir, de quelque façon que nous arrangions les choses avec les Français. En attendant, si Cooper découvre le secret de cet échantillon, et je crois qu'il y parviendra, il faut que vous trouviez place pour votre métier à l'autre coin de la chambre, et que vous soyez prêt à prendre votre part de l'ouvrage.

Short murmura entre ses dents que les nouveaux dessins n'allaient pas à de vieux yeux et à de vieux bras comme les siens; qu'il lui fallait mourir de faim avec les affamés, puisqu'il n'avait pas chance de vivre avec ceux qui étaient fous de changements. — Ces mots, mourir de faim, ne laissèrent pas à la compagnie le courage d'entreprendre d'autres sujets de conversation, et M. Culver partit tandis que Cooper retournait à son métier. Le vieillard reprit sa pipe, plein de mépris pour tous les maîtres qui se laissaient prendre à un nouveau dessin, et pour tous les ouvriers qui consentaient à tremper dans de pareilles innovations. Il aurait bien voulu qu'ils s'adressassent d'abord à lui pour leurs nouveaux projets; il aurait eu le plaisir de leur dire de se mettre eux-mêmes au métier, s'ils voulaient chaque jour avoir de nouveaux caprices.

CHAPITRE III.

Cooper avait de bonnes raisons de douter qu'il fût capable d'enseigner son état à Nicholas, et pour regarder une pareille tâche comme la pire conséquence qui pût résulter pour lui de l'abolition ou de la réduction des gardes-côtes. Il y avait en effet peu de choses que Nicholas pût apprendre, et c'était une circonstance heureuse pour sa mère et pour lui que la nomination que l'on venait de lui faire obtenir. Il avait de bons yeux, des membres robustes, en sorte qu'il avait autant de chances qu'un homme plus habile, d'apercevoir un bateau au large et de faire ses six heures de faction à la satisfaction de son officier, en temps ordinaire. Comment il se conduirait en cas de quelque crise, — s'il ferait ce qu'il devait faire en apercevant une voile suspecte approcher de la côte, ou si aucun pouvoir humain pourrait le contraindre à altérer son pas et son allure quand il était de faction, sans déranger toute l'économie de ses facultés — c'était une autre question. Mais comme aucune circonstance de cette nature ne s'était présentée depuis sa nomination, Nicholas jouissait, quant à présent, d'une excellente réputation auprès de tous ceux qui l'entouraient. Le lieutenant Storey ne l'avait jamais trouvé en faute, et Mrs Storey avait daigné lui adresser plus d'une fois un mot ou un sourire en réponse à son salut révérencieux et à l'admiration qui le faisait rester la bouche grande ouverte chaque fois

qu'il apercevait la jeune femme de son officier. Ses camarades le laissaient ordinairement tout seul, excepté dans ces moments d'ennui où le premier venu était aussi bon qu'un autre pour faire des observations sur l'état de la mer, du temps et les chances probables de la pêche. Quant aux villageois, pour une cause ou pour une autre, ils étaient plus polis envers Nicholas qu'ils ne le sont en général envers les hommes de sa profession ; en sorte qu'il concluait au moins une fois par jour, en lui-même, qu'il était le favori de la fortune et qu'il avait des raisons peu communes de rendre grâce à la Providence. Cela lui arrivait au moins une fois par jour ; — car au moins une fois par jour il venait poser un genou en terre sur une certaine grosse pierre sur la grève, et regardait au large avec son télescope. La première fois qu'il avait fait ce petit exercice, il lui était entré dans l'idée que sa mère l'admirait beaucoup et que tout le monde était bien bon pour lui. Chaque fois qu'il répéta la même action dans la suite, il se prit à penser que tout le monde était bien bon pour lui et que sa mère l'admirait beaucoup ; en sorte qu'il prit du goût pour cette pierre, et pour faire usage de son télescope précisément sur ce point déterminé. Par une sorte d'instinct, il se relevait et renfermait son instrument dans son étui, chaque fois que quelque distraction inopportune se présentait ; en sorte qu'il était à peu près sûr de conserver son impression favorite dans son état primitif.

Cette méthode toute spéciale d'avoir un temps et un lieu particulier pour jouir, et un autre pour souffrir, contrariait ceux qui se plaisaient à le tourmenter. Les enfants du village ne pouvaient jamais saisir Nicholas sur sa pierre, et quand il était de garde, il aurait supporté quoi que ce fût. Comme c'était une affaire pour

ainsi dire arrangée, ils cessèrent de l'attaquer dans ces moments-là, laissant au vent et à la pluie le soin de troubler sa tranquillité s'il le pouvait. Toutefois Nicholas n'était pas destiné à être en ce point toujours plus favorisé que ses compagnons, plus irritables ainsi qu'il le vit bien par une rude journée de février, quand les rigueurs de la faction l'étaient assez à elles seules pour mettre en défaut une patience ordinaire.

Un brouillard froid et épais descendait si bas qu'il n'eût servi de rien de monter la garde sur les hauteurs; aussi avait-on échelonné les douaniers sur la grève exactement dans la position voulue pour être arrosés d'écume de mer, caressés par le vent du nord et étouffés par le brouillard, tandis qu'ils contemplaient l'ennuyeuse mer qui avait bien plutôt l'air d'une masse d'huile en ébulition que d'une quantité d'eau quelconque. Il ne servait pas à grand'chose de regarder au large, car le brouillard pendait comme un rideau à une toise de la côte. Il n'était pas plus consolant de regarder du côté de la terre. Les rochers voisins de Beachy-Head étaient couverts de glace, et les oiseaux de mer qui y habitaient semblaient consignés dans leurs trous par le froid. Les huttes des pêcheurs avaient cet aspect triste qu'ont toujours les maisons de bois quand leurs toits sont chargés de neige, et même le station-house (corps-de-garde, poste) perché sur le point le plus élevé de la colline semblait privé dans ce moment de son air habituel d'aisance et de propreté. Juste au moment où le brouillard était le plus glacial, où l'écume de mer fouettait plus désagréablement la figure, où le rugissement des vagues était le plus rude et le plus désagréable, une troupe d'enfants vinrent flanant par là. Quelques-uns des plus petits semblaient au moment de pleurer de froid, mais l'esprit de méchan-

ceté n'était pas encore glacé chez les plus grands. C'étaient les élèves de M. Pim, le maître d'école du village. Ils sortaient de sa classe bien chauffés et s'en retournaient chacun chez soi. L'un d'eux, un beau brun, un superbe mauvais sujet d'enfant courut droit sur Nicholas :

— Dites donc, monsieur, — je ne sais pas votre nom, — dites donc, monsieur chose, quelle heure est-il, hein ?

Naturellement Nicholas ne fit pas de réponse. La question lui fut posée de nouveau sous toutes les formes qui pouvaient en amener une. — Tout cela ne servit de rien.

— Dites donc, monsieur, — voulez-vous que je vous tienne votre lunette tandis que vous soufflez dans vos doigts ? vous voyez bien que vous ne pouvez pas la tenir, la voilà qui va à droite, qui va à gauche, en haut, en bas, — il ne peut pas tenir sa longue-vue, c'est comme un enfant de trois jours.

La plaisanterie fut ensuite de lui tirer la basque de son habit ou de le déranger de toute autre façon, de manière à lui faire baisser sa lorgnette chaque fois qu'avec ses doigts engourdis il essayait de la porter au niveau de son œil.

— Voyez donc, voyez donc ! comme il ferme les yeux chaque fois que le vent souffle, et comme il détourne la tête à chaque bouffée de brouillard qui lui arrive ! Une belle faction que vous montez-là ! Dites donc, vous autres, qu'est-ce que c'est donc que ce point noir là-bas; c'est un bateau, ma foi, un beau bateau ; dites donc, monsieur, vous devriez regarder par là, vous.

— Non, non, de ce côté-ci, dit un autre, — là, à droite à côté du rocher; — non, non, plutôt là, à

gauche. Ah! ça vous avez donc perdu les yeux, monsieur?

Les gamins étaient enchantés de voir qu'encore que Nicholas ne répondait pas, sa tête errait de droite à gauche et de gauche à droite, dans le sens où il leur plaisait de la faire tourner. Quand il eut regardé jusqu'à ce que le brouillard lui eût donné des vertiges et que sous le vent qui les coupait, il eut de la manche de son habit essuyé ses yeux qui n'en pleuraient que davantage, la plaisanterie fut perfectionnée. Les enfants s'entassèrent dans un coin où ils étaient à l'abri et invitèrent Nicholas à venir aussi se mettre à son aise au lieu de rester là à se faire souffleter par le vent comme une mouette stupide. Puis ils le tantalisèrent du détail de ce qu'ils allaient faire quand ils seraient chacun chez soi. — Ils lui parlèrent de bouillon bien chaud, de pommes de terre bien cuites, d'une bonne chaise au coin du feu et de toutes les choses confortables dont il allait être privé pendant six grandes heures de faction qu'il avait encore presque tout entières devant lui. Nicholas était immobile et quand, fatigués de le tourmenter, ils se furent sauvés avec des expressions de pitié insultante, il reprit d'un pas tranquille sa promenade habituelle sans donner aucun signe de colère ou de mécontentement. La première émotion quelconque qu'il manifesta, ce fut par un véhément éclat de rire en voyant ce qui arriva ensuite au beau petit gamin brun qui avait commencé l'attaque sur lui.

Ses compagnons l'avaient averti qu'il était inutile d'essayer à provoquer Nicholas, et lui avaient recommandé de s'adresser plutôt à Brady - Brady l'Irlandais qui avait besoin, on le savait, d'avoir présent à la pensée la crainte des punitions pour retenir sa langue. quand il était tourmenté par ceux qui abusaient de la

défense qui lui était faite de répondre. La bande de gamins alla donc s'épandre autour de Brady et ils lui en firent tant et tant, qu'à la fin se retournant tout à coup il saisit Uriah Faa le fils de la Bohémienne, et l'étendit de son long au milieu d'une énorme vague qui avançait. L'enfant poussa des hurlements affreux, Brady continua sa promenade, les autres enfants décampèrent pleins de crainte et de ressentiment, et Nicholas poussa un grand éclat de rire.

— En vérité, je trouve cela bien cruel, dit une petite voix douce derrière lui ; je ne voudrais pas faire pareille chose pour le monde entier, et je serais bien fâchée d'en avoir ri. Ne pensez vous pas comme moi, Elizabeth ?

— Oh ! oui ; mais que voulez-vous attendre de créatures comme ces gardes-côtes, on les a mis ici comme une peste dans le pays, répondit Elizabeth.

Nicholas se trouva accablé de chagrin et de honte, la langue liée sous le poids d'une accusation qui le blessait au cœur. Le mépris d'Elizabeth ne le tourmentait pas beaucoup quoiqu'un étranger eût pu la trouver plus grande dame que sa compagne, parce qu'elle était vêtue avec plus d'élégance et qu'il y avait quelque chose de plus imposant dans sa physionomie. Son chagrin était que la petite dame au cœur si tendre, à la voix si douce, qui n'avait jamais porté de mauvais vouloir à personne, pût le croire un homme cruel. Son devoir était de ne paraître point faire attention à ce qu'on disait de lui et de continuer à regarder s'il voyait venir des bateaux; mais Nicholas trouvait difficile de jouer ainsi l'hypocrite quand c'était de M. Storey qu'il s'agissait. Un observateur aurait pu s'amuser du regard plein de misère avec lequel il semblait prêt à demander la permission de se jeter à genoux et d'aller lui

demander pardon sur la grève humide. Qui l'aurait vu suivre de l'œil les dames dans leur froide promenade, aurait été convaincu qu'il ne songeait guère à sa garde et aux contrebandiers. La seule consolation de Nicholas fut de songer qu'il pourrait parler pour sa propre défense et celle de son camarade aussitôt qu'on l'aurait relevé de faction.

Très-peu de temps après on aurait dit que les paroles de la dame, aussi bien que les cris de l'enfant, avaient été entendus dans le village. De toutes les cavernes du rocher, on vit descendre des figures pittoresques en costume de Bohémiennes, toutes dirigeant leurs pas vers le point de la grève où stationnaient Brady et Nicholas. Deux ou trois pêcheurs mirent tranquillement le nez à leur porte pour regarder ; mais leurs femmes plus actives s'enveloppèrent de leur manteau, et se hâtèrent de descendre pour voir quelles conséquences aurait le bain infligé à ce mauvais gamin.

—Mon Dieu, Mathilda ! s'écrie Élizabeth, elles viennent de ce côté; mon Dieu, elles viennent nous parler! où nous sauver? que faire?

Et, sans attendre de réponse, Élizabeth se mit à fuir, gravissant la rampe escarpée aussi vite que ses jambes tremblantes la pouvaient porter, et poussant de grands cris chaque fois qu'une personne s'approchait plus près d'elle qu'une autre. Mathilda, trop raisonnable pour la suivre de ce pas-là, mais très-alarmée néanmoins, se trouva immédiatement entourée de Bohémiennes vociférant dans une langue qu'elle ne comprenait pas, et lui montrant les gardes avec des gestes si pleins de colère, qu'il était évident qu'elle ferait mieux de ne se point mettre sous leur protection. L'état des affaires ne fut point amélioré par l'adjonction des femmes de pêcheurs.

—Oh! Mrs Alexander, s'écria la dame, s'adressant à la première figure qu'elle reconnut le plus, qu'est-ce que me veulent ces femmes-là? et qu'est-ce qu'elles vont faire?

—Elles veulent, Madame, que vous portiez témoignage de la manière dont le jeune Uriah a été traité par ces voleurs, ces scélérats cruels, qui ne se soucient pas du mal qu'ils font avec leurs mains, eux qui n'ont jamais une langue dans la tête, mais qui rampent çà et là comme des espions.

—Peut-être, dit la dame tremblante, est-il bien heureux que toutes les langues soient du même côté, autrement on ne saurait dire comment les querelles finiraient.

—Grand Dieu! comme vous tremblez de froid, Madame; pensez seulement un peu ce que ce doit être que d'être étendu de son long dans l'eau comme Uriah l'a été des mains de ce monstre-là. Quand elle lui aurait gélé jusqu'aux poignets, il n'aurait eu que ce qu'il méritait. On croirait que vous sortez de l'eau aussi, Madame, à vous voir trembler.

—Oh! je suis dans l'eau chaude, dit Mathilda, s'efforçant de sourire; ne pourriez-vous engager ces vilaines gens à ne pas se presser ainsi autour de moi, vous semblez les connaître?

—Oh! oui, Madame, certainement, et vous les connaîtriez aussi, si vous aviez été plus longtemps dans le pays. C'est le vieux Faa, le Bohémien, et sa tribu qui viennent ici tous les hivers. La dame qui était avec vous il n'y a qu'un instant, sait bien qui ils sont et où ils demeurent, quoiqu'elle affecte de se sauver si vite.

—Dans ce cas, je voudrais bien qu'elle revînt, car,

en vérité, je ne sais que leur dire. M. Faa! Quel est M. Faa?

— Un vieux Bohémien à cheveux blancs fit un pas en avant.

— Vous ne me soupçonnez pas, j'espère, d'avoir été la cause de ce qui est arrivé à votre enfant?

Tous s'inclinèrent, et témoignèrent combien ils étaient loin de cette idée.

— Vous ne vous attendez pas non plus que j'aille vous donner l'ordre de jeter ces hommes dans l'eau. Il fait très-froid aujourd'hui, et je suis si fâchée d'avoir vu quelqu'un prendre un bain, que je serais désespérée, je vous jure, qu'il en arrivât autant à d'autres.

C'étaient là peut-être les paroles les plus mal à propos que Mathilda pût prononcer, puisqu'elles mirent dans la tête des mécontents l'idée d'une vengeance sommaire. Elle comprit son erreur à la rage croissante des Bohémiens, et à l'expression de défi que prit la figure de Brady. Il ne lui servit plus de rien de dire que peut-être les torts avaient été réciproques, et qu'il vaudrait mieux les pardonner des deux côtés. Il ne lui servit de rien d'offrir de raconter au lieutenant ce qui était arrivé, et de garantir que pareille chose ne se représenterait plus. Les mécontents étaient résolus à se servir de l'occasion qui se présenterait de satisfaire leur haine contre les gardes-côtes, profitant de cette circonstance qu'ils avaient la femme de leur officier de leur côté. Tous les actes désagréables que les douaniers avaient jamais pu commettre se présentèrent à la fois à la pensée de la multitude. Comment un habitant du village avait été arrêté et fusillé sur la grève, comment on avait forcé un autre à éteindre son feu sur le rocher, sous prétexte que ce pouvait être un signal; comment le ba-

teau d'un troisième ne pouvait jamais rentrer sans être visité par ces espions; comment enfin, une fois, une personne avait eu la cervelle brûlée par un membre furieux du service préventif. Il semblait que tous ces péchés allaient être punis dans la personne de Brady et de Nicholas, quand un médiateur parut, qui n'était autre que M. Pim, le maître d'école, le personnage le plus influent depuis les tours du Martello jusqu'au trou du curé *Darbey*, nom que portaient différents points du rocher.

M. Pim ne devait son influence ni à sa force physique, quoiqu'il fût l'homme le plus grand et le plus fort de cinq milles à la ronde; ni à la *richesse*, car il faisait profession de ne posséder rien autre chose, pour élever sa famille, que sa petite école de village; ni à aucuns rapports avec les grands, car c'était un personnage fier et sans gêne, et se souciant peu des bonnes grâces de qui que ce fût; ni enfin à son esprit supérieur, car personne ne s'était jamais aperçu qu'il fût le moins du monde remarquable sous ce rapport là. Son influence, il la devait en partie à ce que tout le village lui devait le peu de science et de religion qu'il possédait; plus encore peut-être à ce qu'il y habitait depuis longtemps avec ses enfants, après y avoir perdu sa femme de bonne heure. Mais ce qui faisait surtout le grand charme de M. Pim, c'était sa grosse joie, manifestée par une voix assez puissante pour vaincre en volume toutes les vagues de Beachy-Head. Il aimait à s'entendre dire qu'avec une voix comme la sienne, il aurait dû se faire prédicateur; et chaque fois qu'on le lui disait, il se prenait à jouer le révérend pendant une minute ou deux. Mais de sa magnifique voix, il ne pouvait guère tirer que de grosses plaisanteries assaisonnées d'un tout petit peu d'esprit, par l'excellente rai-

son que son cerveau ne lui fournissait rien de plus. Il est vrai que rien de plus n'était nécessaire pour en faire l'homme le plus populaire dans la sphère où il se mouvait.

— Hi ! hi ! qu'est-ce que c'est que tout cela ? fut la question qu'on entendit vibrer dans l'air aussitôt qu'on put apercevoir son grand corps venant du côté des maisons. Pourquoi diable faites-vous ici tout ce bruit, tandis que votre jeune garçon est à se rôtir chez moi aussi sec que le morceau de morue pendu au-dessus de sa tête ? oui, à se rôtir au coin de mon feu. Je l'ai rencontré trempé comme un canard ; il voulait m'échapper, mais je l'ai empoigné comme cela ; à ces mots, M. Pim saisit un petit garçon qui se trouvait près de lui, le jeta d'une main sur son épaule, et puis d'une main le tint par la ceinture comme si c'eût été une poupée, c'est ainsi que je l'ai porté assez mécontent à ma fille Rebecca. Tenez, Beck, lui dis-je, empoignez-moi ce gaillard-là et faites-le moi rôtir jusqu'à ce que je revienne lui donner une fessée, et maintenant il m'attend, ce qui fait qu'il faut que je m'en aille, aussitôt que vous voudrez bien abandonner votre querelle et vous retirer chacun chez vous. Oui, une bonne fessée ; il n'y a pas de doute, pour avoir troublé ces hommes dans leur devoir. C'est une très-belle chose à vous, messieurs les Bohémiens, d'avoir mis vos aimables enfants sous ma férule, mais ce serait pitié que je ne m'en servisse pas ; il n'y a pas d'autre moyen pour leur faire sortir le diable du corps.

— Mais ce petit garçon a-t-il réellement fait une faute, demanda Mrs Storey. Dans ce cas même il a été à coup sûr assez puni.

— Non, tant qu'il leur reste de la mauvaise humeur, jamais je ne cesse de fouetter mes enfants jusqu'à ce

qu'ils rient avec moi ; alors tout rentre dans l'ordre comme auparavant. Si M. Faa veut entreprendre de faire rire son garçon aussi fort qu'il pleurait il y a une demi-heure, il est parfaitement le maître de l'aller chercher; mais il faut que cette sotte affaire soit finie là. Quant à vous, monsieur, dit-il à Brady, faites-moi le plaisir de remettre votre pistolet dans votre poche, ou je m'en vais vous aider à le jeter plus loin dans la mer que vous ne vous soucierez de l'aller chercher.

Brady eut alors l'air d'aussi mauvaise humeur que les Bohémiens l'avaient l'instant d'auparavant, en apprenant qu'Uriah devait être fouetté ; mais ni l'une ni l'autre des parties ne purent résister longtemps à la bonne humeur et au style impératif de Pim. Il finit par faire rire tout le monde, tournant l'attention des gardes du côté de la mer, dispersant le groupe de mécontents dans différentes directions, ajournant du moins la querelle, s'il ne pouvait la faire cesser. En reconduisant la dame au station-house, il lui expliqua combien peu d'espoir il y avait qu'on pût jamais faire vivre de bon accord les douaniers et les habitants.

— Je plains de tout mon cœur les pauvres diables qui sont là en bas, dit-il, s'arrêtant sur la première hauteur pour regarder les douaniers qui avaient repris leur désagréable promenade : je ne les plains pas tant d'être exposés au froid, quoiqu'ils se soufflettent de leurs deux bras pour se réchauffer, comme ce pavillon quand le vent est fort. Ce n'est pas pour le froid que je les plains, puisqu'une jeune dame comme vous leur tient compagnie.

— Je reste rarement renfermée toute la journée, surtout quand miss Storey est avec moi, répondit Mathilda; mais je ne voudrais pas m'engager à supporter

ce froid six heures de suite, et je plains beaucoup ces pauvres hommes.

— Et moi aussi, madame, parce que, de quelque côté qu'ils se tournent, ils ne rencontrent que des visages plus froids encore que le temps, ce qui ne vous arrivera jamais à vous, madame, parce que vous n'êtes point une espionne.

— Mais ces hommes ne sont espions qu'à l'égard de ceux qui violent les lois. Vous ne voulez pas dire que les innocents soient mécontents d'être gardés?

Pim prit un air fin pour répondre, qu'il ne connaissait qu'un seul innocent dans le pays, et que le hasard voulait qu'il fût parmi les espions et par conséquent très-populaire. Miss Storey ne se paya pas de cette plaisanterie, et lui demanda si c'était que généralement dans le pays on eût quelque chose à craindre de l'exécution de la loi.

— J'élève mes enfans dans des sentiments si religieux que cela vous ferait plaisir à voir, répondit Pim. Ils savent leur bible d'un bout à l'autre, et tout le catéchisme de l'église, comme vous vous en convaincrez si vous nous faites l'honneur d'une visite quelqu'un de ces jours.

— J'irai demain, M. Pim.

— Si nous disions plutôt à la fin de la semaine, madame, quand ils sont fourbis à neuf pour le pasteur; vous auriez plus de chance d'être satisfaite vers la fin de la semaine. Mes élèves sont très-moraux, je m'en pique.

— En ce cas, il me semble qu'ils n'ont aucune raison de craindre les espions.

— Oh! cela dépend, madame, des idées des personnes sur ce que c'est que d'être moral, et comme il y a une si grande divergence d'opinions à cet égard, il

me paraît assez naturel que chaque individu résolve la question de la manière qui lui est personnellement le plus agréable. Que pensez-vous des gens comme il faut qui se rendent à Hastings, à Brighton et dans tous les autres endroits où l'on prend les bains de mer?

— Mais il me semble qu'ils sont à peu près comme les autres personnes de leur condition. Mais quel rapport cela a-t-il avec la moralité de vos élèves?

— Ah ! voici la chose. Si, dans leurs promenades, les dames comme il faut font connaissance avec les enfants des pêcheurs, et puis se servent de ce prétexte pour faire visite à leurs mères, et qu'elles laissent tomber dans la conversation qu'elles ne seraient pas fâchées d'avoir une douzaine de gants ou de bas de soie fabriqués de l'autre côté de l'eau, les filles de village, quand elles verront tirer les marchandises de l'arche au pain ou de l'armoire à linge, ne croiront-elles pas que c'est là un commerce fort agréable et fort honnête? Et si les gentlemen s'arrêtent tantôt ici, tantôt là, le long de la côte, pour goûter de l'eau-de-vie de France et mettre dans la poche quelques cigarres, n'est-il pas naturel que les jeunes matelots qui ont du goût pour les aventures, comprennent et tentent la fortune sur mer dans l'obscurité d'une belle nuit?

— Est-ce que cette conduite est ordinaire chez les gens comme il faut qui visitent la côte?

— Elle est on ne peut plus générale, et ceux qui ne se soucient pas de franchir eux-mêmes le seuil de la porte d'un pauvre pêcheur, ne demandent pas mieux que d'acheter des marchandises de contrebande à Brighton et ailleurs de ceux qui les importent en grand. Or, n'est-ce pas ce que la loi appelle immoral? tandis que les citoyens ne voient aucune raison de l'appeler ainsi.

— Et quel parti prenez-vous — vous qui rendez vos élèves si moraux?

— Moi, dans mon enseignement, je ne me prononce ni pour l'une ni pour l'autre solution ; je laisse les enfants résoudre la question individuellement, suivant que leurs parents sont pêcheurs ou douaniers, qu'ils habitent les cabanes ou le corps-de-garde. Mais il y a une chose que je m'efforce de leur enseigner — c'est à ne point avoir de querelles avec les autres sur le juste et l'injuste, à ne haïr personne et à laisser le monde aller comme il va. Dieu sait que j'ai là une tâche assez rude, mais je m'efforce de l'accomplir. Sa tâche est rude, car ils haïssent chacun de ces douaniers comme s'ils avaient chacun une longue queue et des griffes aux pieds.

— Et comment vous y prenez-vous pour faire aimer les douaniers?

— Oh, oh! je ne vais pas jusque-là, ce serait trop fort à essayer, par exemple, et ce serait doublement difficile pour moi qui ai un fils dans la douane, ce qui m'expose au soupçon de partialité. Mais je leur dis toujours : Haïssez-les dans vos cœurs tant que vous voudrez, mais vous devez à votre roi et à votre pays de ne le pas laisser voir. Soyez aussi civils avec les serviteurs du roi que vous le seriez pour Sa Majesté elle-même.

— Je crains que vous ne réussissiez pas toujours. Autant vaudrait dire à un homme que peu importe qu'il ait la fièvre, mais qu'il doit bien prendre garde de n'avoir pas les mains chaudes.

— Quand nous ne pouvons pas tout faire, madame, il faut nous contenter de faire ce que nous pouvons. Comment pourrais-je empêcher que les douaniers ne soient odieux au peuple, quand de jour et de nuit ils font métier d'espionner le peuple? Voudriez-vous que je dise qu'ils sont toujours dans leur bon droit, quand

l'essence même de leur institution est d'empêcher leurs concitoyens de se procurer les marchandises dont ils manquent, et que par conséquent ils veulent avoir. Tant que les gens voudront boire de l'eau-de-vie, fumer du tabac, porter des soieries et des dentelles, je ne vois pas grande utilité à leur prêcher d'acheter cher ce qu'ils peuvent acheter bon marché. Tout ce à quoi je vise, c'est que de cette fausse position il sorte le moins de mal possible; c'est de persuader à mes voisins de vendre leurs esprits au lieu de les boire, et d'éviter les querelles avec un ennemi qu'ils doivent se soumettre à avoir continuellement sur leur tête.

— Avec mon mari et ses hommes? dit mistriss Storey, souriant à l'idée que son mari pût être l'ennemi de qui que ce fût au monde, idée qui, pour des raisons différentes, lui paraissait aussi absurde que si on l'eût émise par rapport à Nicholas.

— N'oubliez pas, madame, que le bureau de douane n'est pas seulement un désagrément dans un port, c'est encore une chose très-coûteuse. Quand les citoyens paient leurs taxes et qu'ils jettent les yeux sur le bureau de douane voisin, chaque fois qu'ils voient un habit neuf sur le dos d'un employé, ils ne peuvent s'empêcher de songer qu'ils paient ces gens-là pour les espionner. Cela est irritant, vous me l'avouerez, et c'est ce qu'on vient souvent me jeter à la figure, à moi qui ai, comme je vous le disais, un fils dans la douane.

— Pourquoi ne leur dites-vous pas que s'il n'y avait pas de droits de douane, ils perdraient leur gagne-pain en même temps qu'ils seraient débarrassés de leurs ennemis? Ne voient-ils pas qu'on n'emploierait plus des pêcheurs pour aller chercher des soies et des esprits, si la loi ne défendait plus aux marchands de se

les procurer ouvertement et à meilleur marché. Je voudrais bien voir de quoi ce pays aurait l'air si on abattait tous les postes de la douane le long de la côte, et qu'on envoyât tous les employés du service préventif vivre comme ils le pourraient d'un autre état.

— Ma foi, dans ce cas je suppose, les pêcheurs ne seraient plus simplement que des pêcheurs, et il faudrait que mon fils vînt m'aider à tenir ma classe — si tant il y avait que j'eusse encore une classe à tenir.

— Mais comment l'abolition du système des douanes aurait-elle aucune influence sur votre école?

M. Pim donna mystérieusement à entendre à la jeune dame qu'en général les pêcheurs ne pourraient pas payer des mois d'écolage pour leurs enfants, s'ils n'avaient quelques ressources de plus que leurs bateaux et leurs filets. Personne ne pourrait dire, sur la quantité d'argent en circulation dans le pays, quelle portion provenait de la violation de la loi, qu'un certain nombre cependant était payé pour faire respecter.

Ce serait, continua-t-il, une consolation que nous aurions moins de taxes à payer, et si le gouvernement conservait des droits raisonnables, ce qui serait assez juste, le fardeau en paraîtrait léger à chacun. Le gouvernement ne serait plus trompé, et l'on ne nous ferait plus l'insulte de ces taxes inutiles et de ces espions qui...

— Et quelques-uns d'entre vous auraient leurs poches plus légères d'argent mal acquis; leurs cœurs plus légers aussi d'une masse de haine à laquelle il est effrayant de penser.

— Quoiqu'il en soit, nous verrions moins de Bohémiens. Que ce soit un bien ou un mal, c'est une question sur laquelle tout le monde n'est pas d'accord, mais il est certain qu'ils ne se fixeraient pas tous les hivers

sur des côtes épouvantables comme celles-ci, s'ils n'avaient pas chance que quelque chose doive arriver pendant les longues nuits, pour compenser ce qu'ont de rude les courtes journées. Ils ne préféreraient pas le sable tout nu de notre grève ou nos froides cavernes aux chambres bien fermées de Londres, s'ils ne trouvaient ici quelques bonnes choses qu'ils ne sauraient se procurer à la ville.

— Vous perdriez un élève ou deux si les Bohémiens ne venaient plus ici. Comment avez-vous persuadé à ces gens-là d'envoyer leurs enfants à l'école ?

Pim rit de bon cœur, mais ne donna pas d'explications. Comme ils approchaient du rempart en gazon du poste de la douane, il s'arrêta pour l'examiner, et dit que c'était une petite habitation bien propre, et bien plus agréable, pour une dame, que les tours du Martello, plus loin. Il y avait dans ces tours quelque chose d'aride et d'attristant. Il semblait qu'elles dussent être froides en hiver et brûlantes dans l'été, perchées qu'elles étaient sur le sable nu, et construites de murailles épaisses percées de peu de jours, tandis que la maison blanche du poste pourrait être garnie de fleurs et d'arbustes, maintenant qu'il y avait le bon goût d'une femme pour la décorer. Ce devait être un lieu bien confortable dans les soirées d'hiver, et quand Pim y voyait une lumière percer l'obscurité comme un petit fanal, il ne pouvait s'empêcher de plaindre le lieutenant d'être obligé de quitter quelquefois un si bon feu à l'intérieur, pour aller au milieu de scènes où — où....

— Où il est moins le bienvenu, ajouta Mathilda, en souriant. Je crois bien que tous, tant que vous êtes — pêcheurs, Bohémiens, maîtres d'école, etc., vous recommanderiez volontiers à mon mari de se tenir con-

fortablement au coin du feu, arrive que pourra sur la côte.

— Et vous aussi, madame, vous devriez le lui recommander comme son épouse affectionnée. Si vous saviez....

— Non, ne me parlez pas de cela, se hâta de répondre Mathilda, il n'y a que mon mari dont je veuille apprendre ces sortes de choses.

Tandis que M. Pim se disait à part lui qu'il n'était pas probable que la femme du lieutenant pût apprendre de celui-ci ce qu'il y avait de pire à dire, miss Storey vint en courant à la grille, demandant à Mathilda ce que les Bohémiens lui avaient fait, et ce qui lui était arrivé depuis qu'elle même l'avait si vaillamment abandonnée. Mathilda ne prit pas la peine de dépenser avec Élizabeth plus de politesses qu'elle n'en méritait; elle en réserva le surplus pour le maître d'école, qu'elle invita à s'asseoir et à se chauffer.

M. Pim n'avait le temps de rester que ce qu'il en fallait pour complimenter la jeune dame sur le courage avec lequel elle avait supporté le froid perçant sur la grève. Il termina en disant que sans doute elle ne sortirait plus jusqu'à ce que le temps fût devenu plus doux.

— Oh! pardonnez-moi. Que le temps soit ce qu'il voudra, répondit Mathilda, j'irai faire visite à votre fille et voir comme vous rendez vos élèves moraux, les Bohémiens et les autres.

M. Pim déclara que les Bohémiens devaient être les gens les plus moraux du monde, à en juger par la ponctualité et la libéralité de leurs paiements, et que, le démon fouetté hors de leur corps, ils faisaient d'excellents écoliers. Après cette explication, le joyeux maître d'école prit congé par un geste intermédiaire entre

un salut et une inclinaison de tête, se mit à siffler, les mains derrière le dos, et descendit rapidement le sentier étroit qui conduisait à la mer.

CHAPITRE IV.

UNE PROMENADE APRÈS DINER.

Mathilda ne pouvait s'imaginer pourquoi Elizabeth ne s'en était pas allée chez elle au lieu d'attendre si long-temps dans le Station-House. Il devait être plus que l'heure du dîner de Mrs. Storey, et il y avait quelques raisons de craindre qu'Elizabeth n'eût l'intention de rester toute la journée. Dans ce cas, il faudrait qu'elle s'invitât elle-même, Mathilda l'avait résolu, car il s'en fallait qu'il fût de son goût d'avoir aucun convive ce jour-là, — le jour du retour de son mari, après une absence d'une demi-semaine; — la terrible première absence, après un mariage qui ne datait que d'un mois et demi. Ils ne s'étaient vus qu'une heure dans la matinée, le dîner allait le ramener à la maison, et il serait bien contrariant qu'un tiers vînt les gêner, surtout si ce tiers était Elizabeth, pour laquelle le lieutenant témoignait plus d'affection que sa femme ne pouvait se l'expliquer. Elizabeth s'apercevrait, si elle le voulait, qu'elle n'était pas la bien-venue, c'était une vérité que Mathilda n'avait pas l'intention de lui cacher. Elle ne s'assit pas elle-même et n'invita pas Elizabeth à s'asseoir, mais après avoir ôté son chapeau, elle se mit à fourgonner le feu, puis à rectifier la pendule d'après l'heure de sa montre.

— Ma chère, commença Elizabeth, tout en se chauffant activement.

— Je voudrais bien qu'elle ne m'appelât pas ma chère, pensa Mathilda, c'est trop vieille fille; mais Mathilda aurait dû savoir qu'une femme de vingt ans est assez naturellement appelée ma chère, par une belle-sœur de trente-cinq.

— Ma chère, reprit Elizabeth, vous parliez d'aller voir l'école de M. Pim, nous ferions aussi bien d'y aller ensemble. Donnez-moi votre jour et votre heure.

— Je ne saurais, répondit Mathilda, prendre aucun rendez-vous à présent. Mon mari vient de faire une absence, et pendant quelques jours mes engagements vont être subordonnés aux siens.

— A merveille! mais je sais qu'il est toujours absent de dix à une heure, c'est donc là le temps où vous êtes libre, et je vous attendrai l'un de ces jours entre dix heures et midi, puisque l'école ferme à midi. Elle est, pour ainsi dire, à ma porte; mais cependant si vous désirez que je vienne vous prendre, je le ferai volontiers.

— Pas du tout, je vous remercie; nous nous reverrons avant la fin de la semaine, et nous pourrons fixer un jour et une heure. M. Pim désire que nous n'y allions pas avant la fin de la semaine, parce que c'est le moment où les enfants savent leur catéchisme sur le bout du doigt.

— Que nous devions nous revoir bientôt, c'est ce que j'ignore, reprit Elizabeth; je m'en vais être très-occupée pendant quelques jours, et il est temps à propos que je m'en aille, car j'ai promis à ma mère de lui tailler un bonnet avant la nuit. — Elizabeth étendit la main pour prendre son manchon.

— Vrai! s'écria Mathilda, dans un mouvement de joie mal comprimé, je veux vous reconduire une partie

du chemin ; il faudra que vous me permettiez de vous aider dans une partie de votre ouvrage, car vous savez que je n'ai rien à faire, et...

— C'est ce qu'il paraît, répondit Elizabeth, promenant un sourire de dédain sur la table à ouvrage vide, sur les livres parfaitement arrangés dans la bibliothèque et sur le piano fermé, objets qui, tous ensemble, donnaient bien l'idée du manque d'occupations d'une nouvelle mariée.

— Si vous désirez m'envoyer les mouchoirs de votre mère, dit Mathilda froidement, j'aurai grand plaisir à les faire.

— Pas pour tout au monde, répondit Elizabeth. — Son frère aimait trop entendre Mathilda faire de la musique ; ils avaient tant de livres à lire ensemble, Mathilda ne devait songer aux affaires de personne autre qu'aux siennes propres ; — décision à laquelle Mathilda se soumit en silence. Elizabeth s'acquitta ensuite d'une douzaine de recommandations de sa mère pour la jeune femme, sur le boucher, sur le laitier et leur cher pêcheur favori, qui fournissait beaucoup mieux que celui auquel Mathilda s'était adressée. Il fallait absolument qu'elle commençât à lui acheter son poisson, bien que sa mère et elle ne voulussent pas pour tout au monde se mêler des petites affaires de son ménage ; mais peut-être ne savait-elle pas que Georges aimait par dessus toutes choses.....

Mathilda sauta à la fenêtre, ayant aperçu à travers le brouillard quelque chose qui ressemblait au collet d'un manteau d'homme. Ce n'était que la sentinelle ; elle s'en revint désappointée et s'occupa à voir si ses jacinthes avaient suffisamment d'eau.

— Plus qu'un mot, dit Elizabeth : Vous excuserez ma mère d'avoir remarqué, mais nous n'avons pas pu

nous empêcher de le faire, la manière dont sont plissées aujourd'hui les chemises de Georges. Il est impossible que vous connaissiez encore tous ses goûts, ses petites manières. — Et, en effet, comment les connaîtriez-vous? Ainsi, par exemple, vous me permettrez de vous dire qu'il est habitué à....

— Oh! mon Dieu, comme il commence à se faire tard, dit Mathilda regardant encore une fois à la fenêtre; oh! non, il ne fait pas si vilain dehors, reprit-elle quand elle eut relevé le store. En vérité, il est impossible de savoir le temps qu'il fait avec ces doubles fenêtres, toujours empreintes de l'humidité de la mer. Je voudrais bien, Elizabeth, vous qui avez de si belles idées de ménage, que vous m'apprissiez comment toujours tenir les fenêtres claires et transparentes sur les bords de la mer. Cela ôte la moitié du plaisir qu'on aurait à travailler ou à lire sur le petit banc. Cependant, en été, quand on peut s'asseoir, la fenêtre ouverte, ce doit être délicieux. — Mais, en vérité, voilà la nuit.

— Je m'en vais, dit tranquillement Élizabeth; vous aurez votre mari à vous toute seule aujourd'hui, ma chère. Mais à propos! avez-vous dessein de lui parler de la petite scène de ce matin sur le rivage?

— Si j'ai dessein de lui en parler! s'écria Mathilda étonnée, à coup sûr; je lui dis tout.

— Oh! très-bien; j'aurais voulu seulement vous faire comprendre que ce plan-là n'est pas toujours bien prudent, voilà tout. Vous êtes dans une situation de grande responsabilité, vous ne devriez pas l'oublier, votre mari et ses hommes sont dans une position si délicate, si fausse avec tout le monde. — Un peu d'indiscrétion de votre part, — parfaitement naturelle à votre âge, — peut amener une effusion de sang. — Vous le comprenez, n'est-ce pas? Savez-vous, ma chère, que je

ne voudrais pas être à votre place pour tout au monde.

— Vous ne le voudrïez pas? répondit Mathilda avec une étonnante tranquillité.

—Ma foi non. Songez seulement au petit incident de ce matin. Savez-vous quelles en peuvent être les conséquences, si vous en parlez à Georges? Il faut qu'il informe, tandis qu'autrement la chose serait tombée d'elle-même.

— Sans qu'il sache comme vous avez poussé des cris d'effroi, et comme vous vous êtes sauvée, pensa Mathilda, et elle était bien tentée de le dire tout haut; mais elle se retint, et quand Elizabeth jugea enfin qu'il était réellement temps qu'elle partît, si elle voulait rentrer chez elle avant la nuit, les deux belles-sœurs se séparèrent en bons termes.

Le lieutenant avait l'air un peu plus grave qu'à l'ordinaire, quand il revint pour dîner, et peu disposé à causer tant qu'il y aurait un tiers dans la salle à manger. Toutefois il semblait prêter l'oreille dans les intervalles de silence que laissaient le cliquetis des assiettes et des couteaux, et le craquement des souliers de la domestique. Quand le fromage fut servi, et que celle-ci eut enfin fermé la porte, au lieu de s'approcher immédiatement du feu, il se dirigea vers la fenêtre pour regarder dehors,— vers la fenêtre si triste, et qui permettait si mal de voir à travers ses vitres chargées de vapeurs salines. Il était au moment de monter à un étage supérieur, pour regarder plus à son aise, quand Mathilda, se couvrant la tête d'un schall, abattit le châssis.

— Vous voudriez me faire accroire, dit-elle pour répondre à son mari, qui craignait qu'elle ne s'enrhumât, vous voudriez me faire accroire que je ne suis pas assez forte pour vivre ici; mais je défie le vent et le brouillard. Si vous aviez l'intention de poser une sen-

tinelle au trou du curé Darby, je serais, je crois, aussi bonne qu'une autre, — aussi longtemps, bien entendu, qu'il ne s'agirait pas de se battre.

— Voyons toujours ce que vous pourrez faire ce soir, sans aller dens le trou du curé Darby. Si vos yeux et vos oreilles valent mieux que les miens, ils pourront nous être utiles tout à l'heure.

— Qu'est-ce qu'il faut que je regarde et que j'écoute? Cette mer mugissante nous empêche de rien entendre autre chose, si ce n'est deux de vos vilains douaniers qui causent près de cette fenêtre. Que pensez-vous que je puisse entendre de plus?

— Peut-être un coup de sifflet, qui s'entend toujours au-dessus de toute combinaison possible de sons graves.

— Mais vos propres subordonnés sifflent.

— Pas ce soir. Ils ont des ordres contraires.

— M. Pim siffle perpétuellement, quand il ne s'occupe pas à imiter les cris d'un enfant fouetté, ou qu'il n'attend pas l'effet de quelque grosse plaisanterie. Qu'est-ce qu'il arrivera au pauvre M. Pim, s'il est pris sur le fait?

— Il prendra soin de n'être pris sur aucun fait de nature à lui attirer du désagrément. Dites moi seulement si vous entendez un coup de sifflet, voilà tout. Et montrez-moi tout signal que vous pourriez apercevoir. — Mais je parie que vous ne savez pas comment les épier.

— Sortons ensemble, et vous me donnerez une leçon.

— Quoi maintenant? par une soirée semblable? Mon amour, vous auriez peine à ne pas tomber avec un pareil vent. Et puis il fait si noir....

— Cela n'en vaut que mieux pour une première leçon. Si vous devez effectivement sortir, je vous en prie, emmenez-moi avec vous.

En deux minutes Mathilda était prête, riant de la fi-

gure qu'elle devait faire, la tête emmaillottée dans un grand schall, et le reste de sa personne dans un manteau, pour éviter ce qu'auraient eu de gênant par un grand vent ses vêtements ordinaires. S'appuyant sur son mari, faisant plus d'un faux pas, riant invariablement après avoir retrouvé l'équilibre, elle gagna le sommet du rocher, et se trouva au milieu de tout ce qu'a de sublime une nuit orageuse sur les côtes de la mer. Le vent venant par bouffées lui enlevait la respiration; la voix de son mari se perdait, pour ainsi dire, dans les mugissements des vagues, tandis que les sons plus aigus de la sienne se faisaient entendre au milieu de cette vaste commotion.

— Maintenant enseignez-moi à chercher de l'œil les signaux, dit-elle; à coup sûr ils n'allument pas de feux sur le promontoire!

— S'ils le voulaient faire, répondit son mari, il faudrait qu'ils en demandassent la permission au vent aussi bien qu'à nous, et ils savent que cette permission ils ne l'obtiendront ni d'un côté ni de l'autre cette nuit. Non, ils allument leurs feux dans les fissures des rochers, dans les cavernes et. .

— J'en vois un, j'en vois un, s'écria Mathilda, lui montrant une lumière qui allait et venait comme un serpenteau brillant à l'horizon.

— Ceci, mon amie! ce seraient de hardis smugglers, qui se dirigeraient sur une pareille lumière; c'est celle du poste de Belltoot, que le brouillard fait paraître plus éloignée. C'est à l'est qu'il faut vous tourner, et chercher plutôt les reflets d'une lumière que la lumière elle-même. Si vous voyez une raie d'un rouge pâle, ou le moindre point éclairé sur un brouillard qui passe, faites-le-moi remarquer. Ce sera signe qu'il y a un feu allumé dans un puits à chaux ou une caverne:

Après avoir cherché des yeux longtemps en vain, Mathilda demanda si on avait quelque raison de supposer que les smugglers fussent particulièrement actifs cette nuit-là. Ne sachant pas qui pouvait être près d'eux dans l'obscurité, son mari lui pressa le bras pour lui faire comprendre que c'était là une question à laquelle il préférait ne répondre qu'au logis.

Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils vinssent sur une sentinelle dont l'opinion fut qu'il ne se passerait rien d'extraordinaire cette nuit-là, parce que la tempête s'élevait à un tel point de fureur, que les plus hardis smugglers n'oseraient approcher de la côte.

— Vous l'entendez, Mathilda, dit le lieutenant. Avez-vous vu maintenant tout ce vous désiriez voir?

— Pas du tout, répondit-elle en riant, mais puisqu'il parait que nous ne gagnerions rien à rester plus longtemps, vaut mieux rentrer finir votre vin, et nous pourrons recommencer demain soir notre promenade.

Le calme et la tranquillité soudaine du petit parloir firent que le lieutenant se frotta les mains dans une sensation de confort, tandis que Mathilda, rejetant en arrière les boucles de cheveux qui lui pendaient sur les yeux, se préparait à lui conter l'histoire du matin. Le lieutenant la connaissait déjà. Mathilda fut enchantée de cette circonstance; puis elle lui demanda s'il pourrait jamais résulter aucun mal de l'habitude qu'elle s'était promise de prendre de raconter à son mari tout ce qui lui arriverait et tout ce qu'elle verrait. — Non seulement il ne pouvait en résulter aucun mal, mais peut-être au contraire beaucoup de bien. Cela pourrait la mettre sur ses gardes, et l'empêcher de faire ou de dire des choses parfaitement innocentes et aimables en elles-mêmes, mais qui pouvaient être imprudentes dans certaines circonstances. — Comme, par

exemple, de se montrer indignée en voyant le petit garçon d'une Bohémienne plongé dans l'eau, tandis que les habitants étaient déjà assez irrités de cet événement. Le lieutenant aimait à voir son ardeur dans une telle cause; mais il était fâché d'ajouter qu'elle ne s'accordait pas avec la prudence que devaient observer à cause de ses fonctions, tous ceux qui lui appartenaient. C'en fut assez pour que Mathilda en dît toute sorte de mal, jusqu'à ce qu'elle se rappelât que c'étaient ces fonctions qui permettaient à son mari de demeurer à ses côtés, tandis qu'autrement on eût pu l'envoyer à l'autre bout du monde. Il fallait cette considération-là et bien d'autres, pour réconcilier le lieutenant lui-même avec son service, qui cadrait si mal avec les dispositions généreuses d'un officier brave et entreprenant, qui ne trouvait point de plaisir à jouer le rôle d'espion sur une grande échelle, et qui trouvait poignant, pour une âme ouverte et aimante comme la sienne, de vivre au milieu d'une multitude d'ennemis. Il avait hésité longtemps à accepter sa nomination. Outre que l'emploi ne lui plaisait pas, il craignait que ce ne fût un obstacle à toute promotion postérieure. Si ce n'avait été que sa mère et sa sœur étaient en grande partie à sa charge, et qu'ayant attendu jusqu'à quarante ans, il désirait se marier, il eût difficilement sacrifié l'espoir de l'avancement à des avantages pécuniaires; mais, dans les circonstances où il se trouvait, il crut qu'il fallait accepter une nomination qui lui permettait de cumuler une solde d'activité avec le fruit de ses anciens services. Bien qu'il fût convaincu que ce qu'il avait fait, il avait eu raison de le faire; bien qu'il goûtât, en l'appréciant, le bonheur d'être toujours chez lui, en ménage, il ne demandait pas mieux que d'entendre, à son foyer même, critiquer raison-

nablement le service préventif, et exalter, par comparaison, le service militaire.

— Qui a donc pu vous mettre dans la tête qu'il pût y avoir le plus petit mal à me tout dire? La prudence dont je vous parlais tout à l'heure, c'est dans vos rapports avec les étrangers qu'il la faut mettre, et non pas avec moi. Encore une fois, qui a pu vous fourrer une pareille idée dans la tête?

— C'est Élizabeth, qui pense que je ferais mieux de ne vous pas tout dire. Mais si j'avais un rôle important à jouer, et que je dusse le faire sans votre secours, je serais bien malheureuse; je n'ai jamais su prendre une résolution dans ma vie.

— Jamais? demanda son mari en souriant; il m[e] semble, mon amour, qu'il y a une décision au moin[s] dont vous pouvez vous vanter.

— La moitié au moins du mérite de cette décisio[n] vous appartient; et, quant à me diriger moi-mê[me] sans vous, cela est tout à fait hors de question. A[insi] donc, il faut que je vous dise tout ce qui arriver[a]. [Il] faut que vous m'appreniez comment agir envers [les] étrangers.

Son mari s'arrêta réfléchissant un moment quel malheur c'était qu'avec un caractère naturel aussi charmant, Mathilda fût dans la nécessité de le comprimer par suite de sa position. C'était une tâche pénible que de lui apprendre à se méfier de tous ceux qui l'entouraient, et à diriger sa conduite d'après ses soupçons.

— Vous, vous n'avez besoin d'aucune réserve avec moi, dit-il; quant à Élizabeth, elle a, je n'en doute pas, ses petits mystères.

Mathilda leva ses yeux surpris; elle n'avait jamais auparavant entendu le lieutenant parler de sa sœur autrement qu'avec affection et confiance.

— Je ne veux point lui en faire de reproches, continua-t-il. Élizabeth est une bonne créature et la meilleure des sœurs pour moi; je veux dire seulement qu'elle a ses goûts de femme, et que, comme toutes les autres femmes, elle les veut satisfaire. Or, elle comprend qu'il est très-convenable qu'elle ne me fasse rien savoir de ses visites confidentielles aux femmes des pêcheurs. Je ne puis pas l'empêcher de faire ce que tous les autres font, et il vaut mieux que je ne sois pas obligé d'avoir l'air de le savoir.

— Que voulez-vous dire? s'écria Mathilda; est-il possible qu'Élizabeth ait aucun rapport avec les smugglers? — que...

— Là! là! vous voilà encore dans une fausse route, ma chère; n'allez-vous pas vous figurer Élizabeth à la mer, la nuit, dans le lougre que nous épions, ou aidant à débarquer les marchandises; et, la première fois que vous serez un jour sans la voir, n'allez-vous pas vous l'imaginer faisant une petite excursion à Guernesey? Ne commencez-vous pas à voir, au contraire, comment s'expliquent mille petites circonstances mystérieuses? Ne pouvez-vous maintenant vous rendre compte de...

Mathilda levait la tête comme pour demander à être entendue, tandis que son mari s'amusait des signes de l'impatience que lui causaient ses railleries. — Elle protesta qu'elle comprenait parfaitement jusqu'où allait l'accusation qu'il portait contre Élizabeth; à savoir : que celle-ci trouvait moyen d'acheter des objets de toilette de meilleure qualité et à meilleur marché sur le bord de la mer qu'elle n'eût pu le faire dans une boutique; mais elle ajouta que, quant à elle, elle l'acquittait de cette accusation même ainsi restreinte.

Elle n'avait rien vu qui pût lui faire soupçonner qu'Élizabeth se livrât à de telles pratiques.

— Il pourra se passer quelque temps, ma chère, avant qu'elle ne vous mette dans sa confidence pour ces sortes d'affaires. Cependant ne parlons pas d'accusation et d'acquittement, comme si Élizabeth avait commis un crime; si je croyais que c'en fût un, je ne voudrais admettre le fait sur le témoignage de qui que ce soit.

— Alors comment pouvez-vous remplir les fonctions que vous remplissez, si vous ne croyez pas que la contrebande soit un crime? Comment vous engagez-vous à passer toutes vos journées dans le soupçon, toutes vos nuits dans la veille et même à verser le sang humain, s'il est nécessaire, pour empêcher la contrebande?

—Mes fonctions découlent d'une série de lois et de réglements arbitraires qui peuvent être nécessaires, après tout, au bien général de la société. Dans tous les cas, ces lois et réglements subsistent, et force leur doit rester tant que la nation n'aura pas décidé leur abolition. C'est tout ce que nous autres officiers des douanes avons à y voir. Il ne s'ensuit pas que nous devions condamner une dame, parce qu'elle préfère certaines dentelles ou certains bas de soie à d'autres, ou parce qu'elle essaie de se les procurer quand elle sait que le gouvernement a échoué dans ses efforts pour les empêcher de pénétrer dans le pays.

— Vous dites cela parce que c'est d'Elizabeth qu'il est question. Supposez que je dénonçasse la chose à l'Amirauté ou au Bureau du Commerce. — Quel effet cela ferait-il sur le papier?

— Je suis convaincu que vous ne trouveriez pas à l'Amirauté, ou quelque part ailleurs que ce soit un

homme de sens qui voudrait dire que ce ne soit pas une chose bonne en elle même que le goût des produits étrangers, que le désir de se procurer la plus grande variété de produits possible et dans les meilleures qualités. Aucun homme de sens ne désire que la société dans laquelle il vit soit dans un état d'apathie qui ne désire pas ce qui est mieux, mais seulement de n'être pas troublée. L'homme de sens ne conseillera pas non plus que le désir de ce qui est mieux soit satisfait au prix des plus grandes dépenses et des plus grands troubles.

— Certainement on aimerait mieux voir ses concitoyens désirer les soieries de France que se contenter de peaux de bêtes, et s'il faut qu'ils portent de la soie, on aimera mieux en faire venir les matériaux de l'Italie ou de l'Inde, qu'élever des vers à soie en Angleterre où ils couteraient extrêmement cher.

— A coup sûr, autant vaudrait tout d'un coup prétendre nous procurer du sucre de betteraves anglaises ou du Bordeaux fait avec les raisins de nos serres chaudes, que condamner chez Elizabeth son désir de se procurer des dentelles de France. Quant à ce que nos compatriotes tâchent d'avoir du tabac sans payer les droits quand les droits sont de mille pour cent de la valeur première, — il n'y a rien là de bien étonnant. Quoiqu'il en soit le désir de se procurer des marchandises étrangères amène de grandes épargnes. Il n'est pas vrai de dire que ces marchandises soient toujours recherchées uniquement parce qu'elles sont étrangères. La réputation qu'elles ont acquise vient de ce qu'elles sont à meilleur marché ou de meilleure qualité que les nôtres. Si la concurrence a lieu, de deux choses l'une, ou nos produits du même genre se perfectionnent, ou l'industrie y renonce et se porte

sur d'autres produits qu'à notre tour nous pouvons offrir à l'étranger de meilleure qualité ou à meilleur marché que ce qui se fait chez lui. Si personne ne se souciait chez nous de Bordeaux et de tabac, des milliers de nos concitoyens employés à produire ce qui se donne en échange de ces articles, demeureraient oisifs. Si nous nous entêtions à faire venir du tabac chez nous, et à y faire du vin en dépit du sol et du climat, au lieu de l'acheter chez nos voisins, les dépenses seraient épouvantables et n'amèneraient, certainement, aucun bon résultat quelconque. Élizabeth est donc parfaitement libre de désirer des dentelles de Bruxelles, si elle les préfère à celles de Honiton, comme je me crois parfaitement libre de remplir mon verre de ce bon vin de Porto que je préfère au vin de groseilles de ma mère.

— Je crois qu'il ne peut y avoir aucun doute quant au vin, au sucre et au tabac ; mais, quand il est question de manufactures qui peuvent réellement soutenir la concurrence — c'est là, je crois, le cas de dire qu'il est mal de désirer des marchandises étrangères. Tant qu'on peut réellement faire en Angleterre de bonnes soieries et de belles dentelles à un prix modéré, a-t-on besoin d'en acheter à l'étranger ?

— Qu'on en ait besoin ou non, c'est ce qui est bientôt prouvé par le fait, qu'on en demande ou non à l'étranger. Comme je vous le disais auparavant, si ces articles se font aussi bien chez nous, nous n'irons pas les faire venir de plus loin ; si nous ne pouvons les faire aussi bons, c'est perdre de l'argent et de la peine que de nous y entêter, au lieu de produire autre chose que les étrangers seraient bien aises de nous acheter en échange de leurs soieries et de leurs dentelles. Si les deux fabrications indigènes et étrangères

marchent réellement de pair, laissez-les lutter, et les deux nations seront sûres de ne pas payer plus qu'il n'est nécessaire les produits qu'elles achèteront. Si elles ne marchent pas de pair, c'est une dépense inutile de vouloir soutenir la plus faible, et le goût des marchandises étrangères a cela d'utile, qu'il nous montre infailliblement le point où pèche la fabrique nationale.

— J'ai entendu accorder tout cela quant aux choses nécessaires, comme l'eau-de-vie et le sucre qui ne se peuvent produire jamais en Angleterre; mais j'ai entendu de nombreux sermons sur ce point, qu'il ne fallait acheter des objets de luxe que ceux manufacturés dans le pays, et, en vérité, il semble que ce soit un petit sacrifice que se contenter des objets de luxe faits dans le pays, au lieu de ceux faits à l'étranger.

— Ceux qui vous faisaient ces sermons, mon amour, avaient plus à cœur de vous rendre propre à devenir la femme d'un officier au service préventif que de vous enseigner le simple bon sens. Ils ne vous ont pas dit que cette sorte de sacrifice, comme la plupart des sacrifices arbitraires, nuit à toutes les parties. Ils ne vous ont pas fait voir que tout achat d'une superfluité étrangère présuppose la fabrication chez nous de quelque chose par l'échange duquel cette acquisition est faite. L'éventail français avec lequel vous jouiez si joliment la première fois que...

— Oh! vous rappelez-vous cet éventail? cette soirée?

— Si je me rappelle le premier bal où j'ai dansé avec vous, ma bonne amie? il serait étrange que je l'eusse oublié.

Et le lieutenant perdit quelques instants le fil de son raisonnement.

— Fort bien! dit enfin Mathilda. Quelle grosse vi-

laine chose faite en Angleterre supposez-vous que j'aie donnée pour cet éventail?

— Vous, probablement, vous n'avez donné rien de plus gros et de plus vilain qu'une brillante guinée d'or ou une légère bank-note ; mais, quand vous aurez pénétré les mystères du change, vous verrez que quelques verges de coton ou quelques paires de ciseaux ont été échangées contre cet éventail avec un profit pour le fabricant de l'un ou de l'autre de ces articles. Ainsi, tout achat d'un article étranger, nécessaire ou superflu, présuppose quelques produits indigènes dont nous avons obtenu la vente.

— Et il doit en être de même à l'égard des éventaillistes français. Eux ou leurs voisins se sont procuré pour leurs femmes des robes de coton ou des ciseaux qu'ils eussent achetés plus cher en France. Ainsi, il y a avantage des deux côtés, à moins que mon éventail n'eût pu être fait aussi bien en Angleterre.

— Auquel cas il y aurait eu un éventail de fait au lieu d'un nombre correspondant de paires de ciseaux, voilà tout; et un éventail anglais vous aurait fait précisément le même plaisir.

— Et à vous aussi? demanda Mathilda en souriant.

— Je n'ai jamais vu un éventail qui me plût autant, répondit le lieutenant; mais je ne saurais dire ce que j'eusse pensé de tout autre éventail dans la même circonstance.

— Eh bien, je dirai à Élisabeth, si elle me met dans sa confidence, qu'elle peut venir ici couverte de produits français, sans crainte de vous déplaire.

— Je ne m'amuserai pas à me tourmenter de ce dont ne paraissent pas s'inquiéter ceux qui y ont plus d'intérêt que moi. Si les soies françaises brillent à la cour du monarque, et si nos législateurs déploient des

foulards des Indes en pleine assemblée, je ne vois pas pourquoi les officiers du gouvernement s'aviseraient d'avoir des scrupules. Mon affaire est d'empêcher qu'on ne débarque des marchandises de contrebande sur ce point de la côte, et non de rechercher qui en profite quand elles sont une fois débarquées.

Ceci rappela au lieutenant de regarder encore une fois dehors, et Mathilda resta quelques instants à réfléchir au coin du feu. Il lui sembla que nos manufacturiers indigènes étaient bien maltraités, privés de l'aiguillon au perfectionnement, que cause toujours une loyale et libre concurrence, tandis qu'on allait au rabais contre eux sur leur propre place, avec la connivence de ceux qui leur faisaient la moquerie d'un semblant de protection. Il lui sembla que les habitants de la côte étaient bien maltraités, leur devoir envers le gouvernement étant mis arbitrairement en opposition directe avec leurs intérêts; leur punition étant sévère et, de sa nature, capricieuse à proportion qu'on leur rendait forte la tentation. Elle s'approcha de la fenêtre, entendant son mari crier holà! hé! à quelqu'un au dehors, et elle vit se dessiner l'ombre d'un individu qui paraissait également privé du mouvement et de la parole.

Il se passa un temps considérable avant qu'on pût obtenir aucune explication. A la fin, une grosse voix dit d'un ton mélancolique :

— Je croyais que je pourrais peut-être par hasard voir madame. — J'étais là pour tâcher de voir madame.

— Et où espériez-vous me trouver, Nicholas? demanda Mathilda, regardant par-dessus l'épaule de son mari, vous avez pu me voir quelquefois m'asseoir sur ce canon ou m'appuyer contre ce parapet, mais je ne choisis pas une pareille heure et un pareil temps.

Nicholas ne savait qu'une chose. c'est qu'il ne pourrait goûter aucun repos jusqu'à ce qu'il lui eût présenté ses excuses pour ne lui avoir pas répondu quand elle lui avait parlé ce matin. Il désirait lui dire qu'il lui était défendu de parler quand il était de faction; mais quant à avoir manqué de respect à madame —

Mathilda l'acquitta immédiatement d'une telle énormité, et l'aurait renvoyé heureux en l'assurant qu'elle ne le regardait pas comme un cœur de pierre pour avoir ri du bain pris par Uriah-Faa. Mais le lieutenant avait un mot à lui dire sur l'état des choses le long de la plage. Nicholas répondit qu'il n'avait été donné aucune alarme, bien qu'il ne voulût pas jurer pour sa part que le navire attendu ne fût pas proche. Il n'avait pas vu ce navire non plus que tout autre; car, ainsi que le lieutenant l'avait pu observer, il faisait trop noir pour rien voir, mais il ne voudrait pas jurer qu'on ne pût pas voir ce navire s'il faisait jour. Cela était tout ce qu'on pouvait tirer de Nicholas, il lui fut permis d'aller prendre du repos, repos dont il n'avait pas peu besoin, car il avait rodé plus d'une heure après les six de sa faction, dans la vague espérance de voir Mathilda, mais sans prendre aucune mesure pour y parvenir. Il détendit ses membres fatigués au coin du feu, pensant, quoiqu'il fût à un quart de mille de sa grosse pierre sur la grève, qu'il était un homme heureux et que tout le monde était bien bon pour lui.

CHAPITRE V.

PROMENADE DU MATIN.

Le lendemain l'aurore se leva claire et brillante, à la grande surprise de tous ceux qui croyaient se connaître au temps, et au grand désappointement de certains individus qui auraient eu intérêt à ce que les brouillards continuassent.

Sur la pente rapide, au milieu des rochers de Beachy-Head, au pied et à l'abri d'une épaisse muraille de chaux, était réunie une troupe d'hommes, d'enfants et de femmes, qui, à en juger par les apparences, ne semblaient pas avoir couché dans leurs lits. Les hommes, pour la plupart, étaient étendus de leur long, buvant ou regardant tranquillement au large. Les deux femmes, l'une jeune, l'autre d'un certain âge, brune, hâlée, mal vêtue, les cheveux pendants le long des oreilles, fumaient et s'occupaient à faire un *acquit*, c'est-à-dire qu'elles entassaient certains paquets au fond de grands paniers destinés aux dos de trois ânes qui regardaient du haut de la berge, soupirant en vain après les rares et inaccessibles brins d'herbes du talus. Deux petites filles, aussi brunes que la plus âgée des deux femmes, s'amusaient à ramasser les boules d'écume que la vague impétueuse avait amenées sur la rive, et les renvoyaient tremblantes contre le vent. Uriah-Faa, qui semblait avoir oublié les disgrâces de la veille, était assis ballotant ses talons sur une projection de rocher. A quelques pas, isolément du groupe, se tenait un homme qui semblait ne point

appartenir à ce lieu, à ces personnes, à cette heure de la journée. Il s'appuyait contre l'ouverture d'une caverne, dans le puits à chaux, quelquefois bâillant, quelquefois boutonnant sa grande redingote à mesure que la brise du matin se faisait sentir davantage, et puis promenant attentivement les yeux d'un point à l'autre des rochers voisins, comme s'il eût craint d'y voir apparaître la figure d'un espion. Il regardait à sa montre, et semblait si contrarié, si impatient, que la plus jeune des deux femmes prit sur elle de le consoler en lui disant que d'un moment à l'autre le sloop viendrait prendre son chargement de chaux, et que tout serait en sûreté avant que les espions eussent pu y voir aussi loin que le bout de leur nez.

— Mais la division n'est pas encore faite, objectait l'agent; mes foulards sont empaquetés avec quelques objets à Salomon, et vous savez qu'Alexandre m'abandonne sa part de rubans et de dentelles.

— Qui est-ce qui vous a mis cela dans la tête, grommela Alexandre, se soulevant à demi et regardant l'agent d'un air sombre. Croyez-vous que j'aie couru le risque d'aborder dans un pareil brouillard, et que j'aie travaillé depuis minuit pour abandonner ma part à qui que ce soit? Vous pourrez prendre votre chance la première fois. Vous trouverez que la chose vaut la peine de rester ici.

— Mais vous savez, Alexandre, que nous étions convenus que j'aurais la première fournée débarquée.

— Une nuit vous va aussi bien qu'une autre, demeurant sur les lieux.

— Pas du tout, quand l'un de ballots est en sûreté à terre, et que l'autre et encore à la mer.

— Mais considérez que je ne puis perdre deux jours; on m'attend d'heure en heure à Brighton, et

j'ai promis à Bremes qu'il aurait les marchandises.

Tout cela paraissait toucher fort peu Alexandre, tant qu'il avait son paquet en sûreté sur ses épaules. Il se repassa un nouveau coup de *gin*, et prit la figure d'un homme qui ne veut plus même écouter.

— Essayez Salomon, conseilla Mrs Draper, il est libéral et accommodant ; il prendra la chance d'une autre nuit, si vous vous arrangez de manière à ce que cela en vaille la peine.

— Voici Salomon lui-même, s'écrièrent ensemble plusieurs voix. Un coup de sifflet bien connu annonça l'approche de quelqu'un, et M. Pim déboucha par un sentier latéral, si tant il y avait qu'on pût appeler cela un sentier, les mains derrière le dos et sa joyeuse figure brillant au milieu de l'obscurité.

— Je pensais bien que vous dirigeriez votre promenade du matin de ce côté, dit Mrs Draper, lui présentant une petite tasse, et lui indiquant du doigt le meilleur baril.

— Il serait temps de nous séparer plutôt que de nous réunir, dit M. Pim ; nous allons avoir, avant peu d'instants, une matinée extrêmemens claire.

—Mon père, s'écria Uriah-Faa, le brouillard se dissipe, et voici le sloop qui vient là-bas.

— Trinité, amène ici l'âne, cria Mrs Draper à sa petite fille, qui se roulait à quatre pattes sur la partie la plus rapide de la rampe.

— Hola ! Lusha, mon bijou, dit le vieux Faa à son petit-fils, aide-moi à remplir les paniers, mon oiseau.

Uriah vint aider. Une quantité fort respectable de chaux fut amoncelée sur les paquets, dans les paniers que l'on descendit et que l'on attacha sur le dos des ânes. Le vieux Faa plaça les enfants les jambes nues sur le dos de chacun de ces animaux, leur recomman-

dant d'avoir soin les uns des autres. D'un pas lent et sûr, les animaux se mirent à marcher à travers les monceaux de chaux qui formaient la grève, tandis que les enfants se retournèrent pour entendre ce que leur disait M. Pim.

— Trinité Draper, j'espère que vous n'oubliez pas votre catéchisme, mon enfant! Il y a une dame qui doit venir dans un jour ou deux, et tant pis pour vous si vous ne le savez pas. Uriah et Lusha vous entendez ce que je dis; rappelez-vous votre catéchisme.

Cet avertissement du pédagogue rappela aux enfants leur tâche du samedi; ils se mirent à réciter leur catéchisme tous ensemble, et l'on entendait leurs voix longtemps après les avoir perdus de vue. Mais le coursier de Trinité ayant fait un faux pas, la galanterie d'Uriah l'emporta sur son amour de la science; il mit pied à terre, et se mit à travailler le dos de l'âne fautif avec une grâce et une vigueur tout à fait dignes d'un jeune Bohémien.

Un pâle rayon de lumière descendit de l'horizon à l'entrée de la caverne où l'agent fatigué et non rasé faisait son marché avec M. Pim. Ce premier rayon de soleil était un signal qu'on ne devait pas négliger; les plus paresseux de la troupe sautèrent sur leurs pieds, et se hâtèrent de déposer leurs barils et leurs ballots sous la chaux qui formait le chargement apparent du sloop qui se balançait en bas dans les eaux légères et blanchâtres. A mesure que le brouillard se dissipait de plus en plus, deux ou trois des hommes appuyèrent leur longue-vue contre les projections du rocher, pour s'assurer si le lougre qui s'était approché de la côte à la faveur de l'obscurité, s'en éloignait suffisamment avant le jour. Il était à peine visible quand tout l'horizon se fut éclairci, et faisait force de voiles

vers son pays natal. Quoiqu'il y eût raison d'espérer que tout était sauvé, du moins en ce qui concernait le lougre, cependant il était à craindre que les smugglers ne fussent surpris par la patache de la douane venant de l'est ou de l'ouest, avant que toutes les précautions nécessaires n'eussent été prises; aussi se donna-t-on prodigieusement de mouvement parmi les plus actifs et les plus timides de la troupe. En une demi-heure le feu fut éteint, les cendres jetées au vent; les hommes s'éloignèrent dans différentes directions, et personne ne resta plus sur cette scène pittoresque que M. Pim, regardant à droite et à gauche, sifflant un air aux oiseaux de mer, et Mrs Draper qui laissait aller devant le reste des Bohémiens pour satisfaire sa sollicitude maternelle et amicale concernant les progrès de sa fille et des Faas à l'école.

A force de questions, elle apprit que ses enfants seraient probablement d'excellents chrétiens, puisqu'ils savaient parfaitement leur Bible; qu'ils seraient d'une haute moralité, puisqu'ils recevaient le fouet chaque fois qu'ils faisaient mal; aussi patriotes que s'ils n'avaient point appartenu à une tribu étrangère, puisqu'ils ne laissaient échapper aucune occasion d'insulter les membres du service préventif, et enfin extrêmement savants, puisqu'ils avaient appris à rester assis une demi-heure de suite, talent qu'il avait d'abord paru extrêmement difficile de leur inculquer. Le cœur de la mère se dilata tellement à ce bon rapport, et Pim trouvait tellement plus avantageux de se promener en sifflant par un soleil d'été au lieu de faire le pédagogue, que la conversation se prolongea bien au-delà de l'heure où il aurait dû commencer ses fonctions. Mais il se consolait en pensant que Rebecca aurait soin de donner quelque chose à faire aux enfants.

Tandis qu'il se délectait ainsi et se donnait du bon temps, il fut dérangé par une voix qui partait d'en haut. Il leva les yeux, et aperçut Rebecca elle-même qui, du sommet de la berge, gesticulait de la manière la plus animée. Elle criait, elle faisait des signaux, et semblait dans une telle fièvre d'impatience, que son père en conclut qu'il fallait que quelque désastre fût arrivé.

— Hi, hi, Beck! cria-t-il de sa grosse voix, commençant à remonter la rampe par laquelle il était descendu, est-ce que la maison est en feu, ma fille, ou bien les espions viennent-ils m'arrêter? demanda-t-il avec une prodigieuse tranquillité; ou bien encore, et là-dessus il ralentit singulièrement son pas, est-il arrivé quelque accident à l'un de mes galopins?

— Les dames sont venues! les dames! et personne à la maison que moi et la vieille servante, s'écria Rebecca. — Son père reçut cette nouvelle avec presque autant de vexation qu'elle la racontait avec agonie.

—Elles vont chicaner mes petits babouins, grogna-t-il de sa voix la plus basse; après toute la peine que j'avais dessein de prendre aujourd'hui, elles vont les coller sur la Bible, encore qu'à moi ils puissent me la réciter tout entière. Heureusement les Faas et les Draper n'y seront pas, il n'y aura que les enfants les plus rangés.

Il se trompait, les élèves bohémiens étaient là avec les autres, ils faisaient partie d'une classe que Mathilda avait réunie autour d'elle, et qu'elle s'occupait en ce moment à examiner.

— Pourquoi êtes-vous venue vous même! dit Pim à sa fille à demi voix, pourquoi n'avoir pas envoyé la servante, il n'y aurait pas eu de mal à ce qu'elle sût où j'étais.

— Je ne sais trop si elle aurait pu aller jusque-là, et

revenir avant le diné, répondit Rebecca; nous avons été vite et les dames ne peuvent pas en être encore bien loin.

Elles en étaient assez loin cependant pour voir que si les enfants avaient commencé à lire dans la Bible, comme ils le disaient, ils n'avaient pas lu toute la Bible comme le disait leur maître, ou que du moins s'ils l'avaient apprise avec la langue, leur intelligence n'y avait été pour rien. Les enfants que Mathilda interrogeait, avaient tous de 10 à 15 ans, et par conséquent étaient capables de donner une réponse intelligente sur l'histoire des patriarches qu'ils venaient de lire, s'ils avaient pu le faire pour aucune partie de la Bible.

— Que firent-ils ensuite? demanda-t-elle, après avoir choisi le lieu où ils se fixeraient.

— Ils plantèrent leurs tentes (to pitch) avant qu'il ne fît nuit.

— Savez-vous comment on plante une tente?

— Oui, madame; on la couvre en entier de poix (pitch).

Uriah-Faa qui savait parfaitement tout ce qui concernait les tentes et le campement, corrigea l'erreur de son camarade.

— Quand ils se saluèrent l'un l'autre que firent-ils? Qu'est-ce que c'est que de saluer?

— Ils se gourmandèrent l'un l'autre beaucoup.

— S'ils avaient voulu se gourmander l'un l'autre, il est probable qu'ils ne se seraient pas fait de si beaux présents; — qu'il n'y aurait pas eu de donnés tant de moutons, de bœufs, d'ânes et de chameaux. — Qu'est-ce que c'est qu'un chameau?

— C'est une truie.

— Mais ils avaient été en colère l'un contre l'autre? observa un enfant.

— Oui, mais ils allaient se raccommoder quoiqu'ils se crussent l'un l'autre en faute. Devons-nous être fâchés ou colères quand les autres sont en faute?

— Colères.

— Pourquoi?

— Parce que les autres n'ont pas besoin de faire mal.

— Et si les autres sont colères contre nous, que devons-nous faire?

— Nous mettre en colère plus fort qu'eux.

Mathilda commença à désespérer de la moralité si vantée des élèves de M. Pim, mais pour leur faire beau jeu, elle prit le Nouveau Testament et les questionna sur une histoire que, de l'aveu de leur maître, ils devaient connaître parfaitement.

— Quand l'apôtre n'avait ni argent ni or, qu'est-ce qu'il donna au boîteux?

— Un halfpenny (un sol).

Les explications données au sujet de ce halfpenny, conduisirent à un commentaire sur l'histoire de la pauvre veuve et de l'obole qu'elle jeta dans le tronc.

— Maintenant, mon petit homme, dit Mathilda à l'un des plus jeunes enfants qui depuis le commencement s'était fait un joujou de la pointe de sa palatine, qu'est-ce que c'était que cette obole de la veuve? Qu'est-ce que c'est qu'une obole?

— C'est une mouche.

— Il sait parfaitement l'Ancien Testament, observa son maître, désireux de changer de terrain encore une fois.

— Oui, répondit Mathilda, il m'a raconté l'histoire de Jacob et d'Esaü, et du plat de potage. Qu'est-ce que c'est qu'un plat, mes enfants?

— Des cendres, de la crotte, des décombres, s'écrièrent-ils.

— Et qu'est-ce que c'est que le potage ?

— Une tête de mouton et des abats.

Mathilda crut convenable de les interroger sur les commandements. Est-il permis de convoiter ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes heureux quand nous possédons les choses.

Comme dernière épreuve, elle revint à la première page de la Bible, et trouva qu'ils pouvaient dire que le monde avait été créé en six jours ; ce qu'entendant M. Pim, il commença à reprendre un peu courage.

— Quelles sont les deux grandes lumières qui ont été créées pour régler le jour et la nuit.

— Dungenesse et le North Foreland.

C'étaient les noms des deux phares les plus voisins. Mathilda se leva et le maître d'école envoya toute la classe déhors en un clin d'œil avec un coup de poing sur l'oreille à celui-ci, une claque au second, un coup de pied au troisième, etc. Les remontrances de Mathilda se perdirent au milieu du tumulte de cris, de pleurs et de gémissements qui s'éleva. Au premier moment que le soin de corriger ses élèves laissa de libre à M. Pim, il apprit à Mathilda qu'ils avaient fait peu de progrès depuis quelque temps, parce qu'il était impossible d'obtenir des parents qu'ils les envoyassent régulièrement, quand il y avait quelque ouvrage à faire en un certain point sur la grève.

— Vers B irling Gap, n'est-ce pas ? dit Mathilda ; mais ces sortes de travaux, c'est la nuit qu'on s'y livre.

— Oui, mais les enfants sont très-occupés le lendemain matin pour faire disparaître les marchandises. Dans ces occasions-là, ils se lèvent et partent aussitôt que j'ai le dos tourné.

— Mais vous tournez le dos, je le crains, pour vous livrer aux mêmes occupations. Si vous aimez mieux siffler sur les rochers et faire du trafic sur la côte que de vous tenir devant votre table, comment pouvez-vous croire que les enfants ne se donneront pas la même distraction dès que vous leur en fournissez l'occasion ?

M. Pim regarda autour de lui pour voir qu'elle heure il était, et volontiers il eût déclaré qu'il était temps de renvoyer les enfants chez eux ; mais M[rs]. Storey ne voulait pas l'en tenir quitte à si bon compte. Elle lui prouva qu'il n'était qu'onze heures à peine, et dit qu'elle était bien plus curieuse de voir la classe marcher comme à l'ordinaire, que d'usurper les fonctions d'interrogatrice. Quand les enfants et le maître eurent repris courage, la classe commença réellement, et Mathilda fut aussi surprise de l'habileté avec laquelle certaines choses furent enseignées, qu'elle avait été choquée de ce qu'il y avait d'imparfait dans l'enseignement de ce que M. Pim savait le moins lui-même. Maintenant elle lui envia le pouvoir qu'il exerçait sur l'esprit de ces enfants, l'effet qu'il savait produire par une plaisanterie à propos, par une explication familière ou un rappel à des faits que les enfants connaissaient déjà. Elle aurait seulement désiré qu'il se piquât un peu moins de moralité au moment même où il faisait la plus violente des oppositions aux intérêts de la société qui l'entourait. Il ne pouvait parler d'aucune vertu sans démontrer que ses amis l'avaient, et que les employés du service préventif en étaient dépourvus. La présence même de la femme du lieutenant semblait retenir difficilement les expressions de haine qui se présentaient continuellement sur les lèvres de celui qui enseignait et sur celles de ses disciples.

Les dames ne quittèrent pas la classe jusqu'à ce que es enfants fussent sortis; elles les suivirent pour voir comment quelques-uns entraient dans leur maison respective, et où les autres dirigeaient leurs pas. Celle qui se trouva la dernière, ce fut Trinité Draper qui tournait sa tête pour ainsi dire à chaque pas, comme peu satisfaite de se voir suivre par les deux étrangères. Celles-ci cependant n'étaient pas disposées à la perdre de vue. Elles avaient envie de faire une promenade, et eur curiosité se trouvait excitée par le mélange de barbarie et de civilisation qu'offraient les enfants de cette tribu errante.

Au bout d'un certain temps, elles commencèrent à soupçonner que la petite fille n'avait pas l'intention de eur faire connaître son domicile, à en juger par ses tours et détours, ses allées et ses venues du rivage vers a campagne, de haut en bas et de bas en haut. Après eur avoir fait faire un long circuit, elle se dirigea droit vers la campagne, gravissant un sentier creux, montant, solitaire, dont les deux côtés surexaucés imitaient la vue, où le sol raboteux fatiguait les pieds du promeneur, et à l'extrémité duquel on ne voyait que la mer blanchâtre, sur laquelle en ce moment on n'apercevait aucune voile.

— Je m'étonne que vous n'ayez pas peur de mettre le pied dans ce lieu sauvage, alarmée comme vous le paraissiez hier de vous trouver au milieu de ces gens-à, dit Mathilda à sa compagne, quand elles arrivèrent en vue d'une tente de Bohémiens, déployée sur un morceau de gazon, et abritée par un banc de sable. Je m'étonnais tout le long du chemin que vous ne demandassiez pas encore à retourner sur nos pas.

Elizabeth répondit qu'elle avait déjà visité ce camp auparavant sans crainte, sachant bien que les hommes

étaient absents à ce moment de la journée, et qu'il n'y avait rien à redouter des femmes et des enfants.

— Ils se rassemblent à l'heure du repas, je m'imagine, dit M[rs]. Storey, et ne voyez-vous pas la fumée de leur cuisine?

La fumée bleuâtre tourbillonnait autour du tronc d'un arbre dans les racines creuses duquel le feu était allumé. Trinité hâta le pas pour l'alimenter avec quelques broussailles arrachées aux haies voisines. Elle découvrit le pot qui bouillait sous les trois perches qui le supportaient, et en tira avec une fourchette de bois une sorte de viande dont la forme et la couleur parurent nouvelles aux deux dames. Elles demandèrent ce que c'était, et Trinité, pour réponse, leur montra dans un fossé une peau récemment écorchée, et qui était incontestablement celle d'un chien brun. Mathilda exprima son horreur, l'enfant en parut surprise.

— Papa dit que la même main a fait le chien et le mouton.

— Où vous êtes-vous procuré ce chien, Trinité, demanda Elizabeth, j'espère qu'il n'est pas volé?

Trinité répondit qu'elle croyait qu'Uriah l'avait trouvé sous un buisson. Elle prit la tête qui était restée attachée à la peau et leur montra par les dents qu'il fallait que l'animal fût très-vieux.

— Bon Dieu! s'écria Elizabeth, je suppose que vous ramassez tous les animaux morts qu'on trouve dans la campagne.

— Maman dit que les bêtes qui meurent par la main de Dieu, sont meilleures que celles qui meurent par la main de l'homme, répondit Trinité.

Un sourd gémissement sortit en ce moment de dessous la tente qui parut frapper l'enfant de surprise et

de terreur. Elle sauta sur ses pieds, et regarda attentivement le rideau de toiles qui fermait l'entrée, mais sans se hasarder à le soulever. Mathilda s'informa s'il y avait quelqu'un de malade sous cette tente. La petite fille secoua la tête et répondit :

— Ce n'est pas de maladie qu'il s'agit, mais de mort. Ce gémissement est celui de la mort.

M[rs] Storey ouvrit immédiatement la tente, pensant qu'on pourrait y avoir besoin de ses secours, elle vit M[rs] Draper debout à côté du corps d'une très-vieille femme soutenue dans une position assise, les traits et l'attitude pleins de calme. M[rs] Draper était calme aussi, elle avait les bras croisés dans son manteau rouge; elle se balançait en avant et en arrière, poussant par intervalle ces lamentations, qu'on appelle le cri de mort. Après l'avoir répété plusieurs fois, elle se tourna vers les deux belles-sœurs, et leur demanda d'un ton de voix indifférent ce qu'elles désiraient, tout en souriant, en même temps qu'elle jetait, avec affectation, un coup d'œil sur leurs mains. Elizabeth ne parut pas partager la surprise de Mathilda, à ce passage rapide d'une série d'idées à une autre. Elle rendit le sourire de M[rs] Draper; elle n'ôta pas ses gants, mais elle y fit remarquer plusieurs taches, plusieurs irrégularités dans la peau, et dit : Quels gants affreux! J'achetais à Brighton de vrais amours de gants. Je voudrais bien pouvoir m'en procurer ici de semblables.

— Nous ne sommes que des charroyeurs, répondit la Bohémienne, il vous faut aller un mille à l'Est pour trouver la femme d'un *Batman* (1).

(1) On appelle Batman les souteneurs de contrebande, les hommes qui ordinairement armés de gros bâtons ferrés font métier de protéger contre les douaniers le débarquement et le transport des marchandises de contrebande.

Et du doigt, elle désignait d'une manière significative la petite maison d'Alexandre. Elizabeth demanda si les charroyeurs n'étaient pas payés de leurs services, en marchandises aussi bien que les Batman ou champions. Mais il lui fut répondu que les Bohémiens préféraient recevoir leur paie en argent que de se charger de marchandises plus ou moins volumineuses ; il était évident qu'il fallait qu'Elizabeth s'adressât ailleurs pour se procurer des gants.

Cependant Mathilda s'efforçait d'attirer Trinité sous la tente pour apprendre d'elle quelques particularités sur la défunte, dont Mr Draper paraissait supporter la perte avec tant de tranquillité ; mais Trinité reculait devant la vue de la morte, encore qu'elle ne demandât pas mieux que de dire tout ce qu'elle en savait. C'est-à-dire, que cette femme avait appartenu à la troupe depuis tout le temps que Trinité se pouvait rappeler, qu'elle l'avait toujours connue aveugle, et qu'à chaque déplacement de Bohémiens on l'asseyait sur un âne toujours conduit par la personne la plus prudente et la plus soigneuse de la troupe. Elle avait survécu à tous ceux de sa famille, et les Faat et les Draper ne s'en étaient chargés que parce qu'il ne restait personne autre pour en prendre soin. Elle avait passé toute sa vie d'une manière errante ; Trinité croyait, ainsi qu'elle le lui avait entendu dire, qu'il y avait 70 ans qu'elle n'avait pas couché dans un lit. Il ne paraissait pas qu'on se fût attendu qu'elle dût mourir immédiatement, puisque les hommes qui avaient servi comme charroyeurs la nuit précédente, étaient allés à Brighton ou à quelque distance dans le pays, et quand Trinité était partie pour l'école le matin, elle avait laissé la vieille femme faisant à l'ordinaire du filet. Mr Draper ramassa en ce moment un filet inachevé, et dit qu'il était tombé une

demi-heure auparavant des mains de la vieille femme quand elle était morte. C'était pitié, ajouta-t-elle, que cet événement eût été si soudain, parce que la veillée de la première nuit ne serait pas aussi honorable qu'on eût pu le désirer. Ils feraient de leur mieux pour rassembler, pour la seconde nuit, la multitude de pleureurs la plus considérable qu'il leur serait possible ; en attendant, Trinité allait convoquer tous les membres de la tribu qu'elle pourrait trouver dans le voisinage, et si les dames avaient la complaisance de sortir de la tente, elle allait fermer le rideau pour que personne ne pût y entrer, et lâcher le chien pour la garder tandis qu'elle serait absente.

Mathilda ne put s'empêcher de trouver étrange de laisser ce cadavre sans aucun être humain pour le garder pendant le jour, afin d'aller chercher pour le garder pendant la nuit dix fois plus de monde qu'il n'était nécessaire. Cependant il n'y avait rien autre chose à faire qu'à obéir à l'invitation de la Bohémienne, et il était évident que ce serait une très-grande affaire que de se proposer de toucher au cadavre, ou de rester auprès de lui.

Comme elles courbaient la tête sous le petit cerceau qui supportait le rideau servant de porte, Elizabeth assez étourdiment se permit de dire qu'il était fort heureux que cette pauvre femme n'eût pas eu une longue maladie dans un séjour si misérable.

— Vous qui habitez dans des maisons plafonnées, répondit Mrs Draper fièrement, vous vivez comme ont vécu vos pères, et nous, nous faisons comme ont fait les nôtres.

— Mais y être malade, y mourir, cela est différent.

— S'il nous plaît de mourir comme nos pères sont morts, qui est-ce qui nous en empêchera? continua la

Bohémienne d'un ton qui reduisit son interlocutrice au silence. Mme Draper rendit à peine le salut de ses visiteuses, et se tint devant la tente jusqu'à ce qu'elles fussent presque hors de vue. Alors elle attacha le chien par une corde lâche à l'une des pièces de l'entrée, elle enleva la marmite, jeta de l'eau dans le feu et gravit la berge pour poursuivre son chemin sur la dune, dans une direction opposée à celle que suivait Trinité. Bien différent était l'aspect de l'intérieur de Mme Alexandre qu'Elizabeth insista pour visiter, afin d'y acheter des gants, et dans l'espoir d'y voir bien d'autres choses, en outre, qui réjouiraient toujours sa vue, quand bien même l'état de sa bourse ne lui permettait pas de se les procurer. Mathilda refusa positivement de l'accompagner, et préféra faire une visite à sa belle-mère.

Mme Alexandre était occupée avec ses jeunes enfants à cheviller les pattes des homards pris dans la matinée, ouvrage qui demandait quelque dextérité. Les enfants ne l'aidaient qu'avec crainte, toujours prêts à s'effrayer dans le moment critique, et à lâcher l'animal s'il montrait quelques dispositions à la résistance. Deux ou trois questions dans un style convenu suffirent à Mme Alexandre pour lui faire quitter sa tâche, se laver les mains, et conduire Elizabeth dans son petit cabinet derrière sa maison, où elle promit de la rejoindre dans quelques minutes. Où elle alla, c'est ce que ne put deviner Elizabeth; mais elle revint dix minutes après le tablier plein de choses mystérieuses, et suivie de deux de ses garçons portant à eux deux un paquet presque trop gros pour passer à travers la porte étroite. Une petite fille était déjà en sentinelle à celle de l'extérieur, prête à donner l'alarme à l'approche de toute personne suspecte, et l'aîné des garçons reçut l'ordre

de monter la garde à la porte du cabinet, tout en ayant l'air d'être profondément occupé à creuser un petit bateau de bois de trois pouces de long.

Mr Alexandre dit, qu'outre des gants, elle avait un choix extraordinaire de batistes et de soieries, et quelques pièces de magnifiques dentelles parmi lesquelles madame pourrait faire son choix, si elle le voulait, avant que ces marchandises ne fussent envoyées dans l'intérieur, ce qui ne devait pas tarder. Elizabeth ne s'engagea pas à acheter, mais naturellement elle accepta l'offre de tout examiner, et alors quels trésors tentateurs furent déployés devant ses yeux!

— Oh! que c'est joli! s'écria-t-elle. Quelles couleurs, je ne sais si cela serait de durée. Comme cela est délicat, comme c'est riche! Il n'y a que les Français pour obtenir de si belles nuances.

Mr Alexandre, comme la reconnaissance lui en faisait un devoir, fit chorus aux éloges des fabricants de Lyon et de leurs teintureries.

— Cette nuance est parfaitement belle à coup sûr, mais l'étoffe de cette pièce est plus forte ; — et celle-ci — et celle-là, continua-t-elle, les touchant toutes d'un air connaisseur. Il me semble que toutes les pièces de ce dessin — la verte olive — la bleue — et la violette — sont d'une étoffe moins corsée que le reste, mais le dessin est complétement français à coup sûr.

Mr Alexandre lui fit observer que les dames de Brighton et quelques-unes à Hastings avaient pris un goût particulier pour ce dessin, et qu'il se vendait rapidement dans quelques-uns des principaux magasins.

— A la bonne heure, mais si j'avais vu ces pièces-là dans une boutique — si je les avais vues partout ailleurs qu'ici, je les aurais crues anglaises.

Il est bien étrange que toutes celles d'un même dessin soient moins fortes que les autres. Faisaient-elles partie du même chargement?

— Emballées bord contre bord dans le lougre qui était encore en vue il n'y a pas six heures.

— Je suppose que toutes ces marchandises sont récemment débarquées ; vous ne voudriez pas conserver un assortiment si considérable par devers vous avec tant d'ennemis qui vous entourent. Est-ce que vous n'avez pas peur?

— Ce n'est que pour quelques heures, juste le temps nécessaire pour que les charroyeurs puissent revenir. Je ne vends rien, moi, que quelques petits articles, en passant — par hasard.

— J'avais toujours supposé que votre mari était un Batman, et l'on dit qu'ils sont souvent payés en marchandises.

— En partie, madame, mais la plus grande partie de ce que vous voyez là, je ne l'ai qu'en dépôt, en garde. Nous avons soin de les dérober aux regards du petit nombre d'individus dont la profession est de ruiner la côte. Mais quant à cela, les bras qui ont débarqué et emmagasiné dix fois autant de marchandises qu'en voilà, sont assez forts pour défendre ce qu'il en reste; — les charroyeurs vont être bientôt de retour, et alors...

— Et alors, ils auront autre chose à faire que de repartir immédiatement pour Brighton — si ce sont les Bohémiens dont vous voulez parlez: et là-dessus Elizabeth répliqua que pendant deux ou trois nuits de suite, ils auraient à veiller la vieille défunte.

Cette nouvelle était si importante que Mrs Alexandre envoya immédiatement l'un des enfants à la recherche de son mari, et parut ne plus s'inquiéter que sa visi-

teuse fît des acquisitions ou non. Après avoir choisi un paquet de gants, trop gros pour cacher dans sa poche, et que par conséquent il lui fallait laisser là jusqu'à ce qu'une occasion favorable se présentât de les emporter sans être vue, Elizabeth prit un échantillon de deux pouces de la pièce de soie dont le dessin lui plaisait le plus, et qui cependant était un peu meilleur marché que les autres, à cause de l'infériorité de l'étoffe. Elle dit qu'elle consulterait sa mère et que probablement elle ferait la commande de deux ou trois robes. L'envie qu'elle avait de profiter des bénéfices de l'importation s'augmenta encore de l'indifférence apparente de Mrs Draper. Elle résolut donc de se rendre en toute hâte chez elle, de persuader à sa mère, et, s'il était possible à Mathilda de saisir cette occasion de s'habiller en soie de contrebande.

Cependant elle n'était pas destinée à arriver chez elle aussitôt qu'elle se l'imaginait. Au lieu d'Elizabeth on vit paraître un enfant du voisinage, hors d'haleine et en nage, qui vint prier Mathilda de se rendre dans une maison bien connue, sur la berge, et d'envoyer chercher le lieutenant en toute hâte. Il était évident qu'Elizabeth avait été arrêtée par les gardes-côtes et conduite dans la maison de la matrone désignée pour fouiller toutes les femmes soupçonnées d'avoir sur elles de la contrebande. C'était là un acte d'audace de la part des gardes-côtes que Mathilda n'avait pu prévoir, sans quoi elle eût eu recours à des moyens de persuasion plus puissants pour empêcher sa belle-sœur de se lier en quoi que ce fût avec le trafic mystérieux qui se faisait autour d'elle. Elle était loin de se douter que cette aventure était la suite de la réprobation que la veille Elizabeth et elle avaient manifestée de la conduite de Brady envers le petit Bohémien.

Brady avait vu miss Storey entrer dans la maison suspecte de Mrs Alexandre, il avait remarqué des allées et des venues pendant son séjour. Enfin, il avait attendu et la voyait se diriger vers la demeure de sa mère, d'un pas extrêmement rapide. Brady ne comprenait pas pourquoi une dame du monde se ferait plutôt un jeu de son office qu'une pauvre femme pour qui la tentation devait être plus grande. Il n'était pas fâché de déployer son autorité contre une personne qui l'avait blamé quand il ne pouvait pas se défendre, et l'avait exposé aux mauvais traitements de la populace. Il se planta donc droit devant elle-dans le petit sentier et la somma de lui remettre les articles de contrebande qu'elle portait sur elle.

La conscience de ce qui venait de se passer dans la maison de Mrs Alexandre, priva Elizabeth du sentiment de son innocence dont elle aurait pu autrement se parer, puisque, par le fait, elle n'avait pas sur sa personne de marchandises entrées en fraude. Elle songea aussitôt à l'échantillon d'étoffe de soie et s'efforça de le cacher d'une manière qui confirma les soupçons de son ennemi. Il n'y avait rien autre chose à faire, il fallait se rendre dans la maison désignée; mais chemin faisant, elle pensa à envoyer chercher quelqu'un de sa famille. Elle avait l'air dans une telle tribulation quand Mathilda arriva, qu'il était peu douteux qu'elle ne fût effectivement en défaut, et que quelques moyens d'évasion ou de retard ne fussent ce qu'il y avait de mieux.

— Avez-vous demandé à être conduite devant un magistrat? — ce fut la première question de Mathilda.

— Un magistrat! hélas, non! quelle horrible idée que de paraître devant un juge-de-paix! Je suis sûre

que je n'oserais jamais. C'est horrible rien que d'y penser.

— Pas si horible que de tolérer une insolence comme celle-ci. Si j'étais que de vous, je donnerais à ces gens là tout le mal possible dans l'affaire qu'ils se sont attirée sur les bras, et je leur ferais sentir leurs torts avant qu'ils ne pussent s'en tirer.

— Mieux vaudrait ne pas faire tant de bruit, dit la vieille chercheuse, et ne pas avoir l'affront d'être conduite par la garde. Mieux vaudrait prendre la chose tranquillement; et là-dessus, elle ouvrit la porte du cabinet intérieur, destiné à la terrible opération. Elizabeth y jeta un coup d'œil, et puis elle en ramena un sur Mathilda, où se peignait toute son inquiétude, tout en disant cependant qu'elle n'avait rien sur elle, qu'elle n'eût montré immédiatement au douanier s'il le lui eût demandé avec politesse, au lieu d'attirer la moitié de la populace après elle.

— Alors allez devant un magistrat, et parlez-lui dans ce sens, dit Mrs Storey d'un ton impérieux. C'est un privilége que la loi vous accorde, et les personnes innocentes ont tort de ne pas en user.

Elizabeth ne pouvait se résoudre à obliger Brady de déclarer quelles raisons il avait eues de la soupçonner; elle hésita jusqu'à ce que ses ennemis déclarèrent qu'ils ne voulaient pas attendre plus longtemps. On la fouilla et l'on ne trouva rien, si ce ne fût au dernier moment que le petit échantillon tomba de son gant. Cette découverte fut désolante pour les deux dames, et Brady triompha en le mettant sous les yeux du lieutenant, quand celui-ci accourut hors d'haleine pour voir quel malheur était arrivé aux dames de sa famille.

— Est-ce là tout ce que vous avez pris? Je vous félicite pour la part qui vous revient dans la sai-

sie, dit-il à Brady en lui repoussant la main. J'espère qu'une autre fois vous attendrez à être plus sûr de votre fait avant que d'insulter une dame.

Brady répondit qu'il fallait qu'il remplît ses fonctions, n'importe à qui elles pouvaient être désagréables, et ajouta qu'il tenait à la main ce qui serait pour lui une justification suffisante. Là-dessus il déposa avec soin ses deux pouces d'étoffe dans sa tabatière.

— Laissez-moi le regarder, demanda le lieutenant.

Brady tourna ses yeux vers le feu comme s'il craignait que ce dût être là bientôt le lieu de dépôt de son précieux chiffon. Le lieutenant rit d'un air de dédain et se rendit à l'autre extrémité de la chambre, tendant toujours la main pour recevoir l'échantillon.

— Ma foi, mon ami, dit-il enfin, vous feriez bien d'apprendre un peu mieux votre métier, si vous ne voulez pas devenir la fable de tout le pays. Ceci n'est pas plus de la soie française que votre habit n'est de crêpe de Chine. Tenez, reprenez-la, montrez-la à la première personne qui s'y connaisse, et elle vous dira que cela a été fait à Spitalfields ou à Macclesfield.

Brady murmura quelque chose entre ses dents qui ressemblait à l'idée qu'on voulait le tromper. La chercheuse se donna beaucoup de peine pour expliquer qu'il ne lui appartenait pas de choisir les victimes, et que son affaire se bornait à fouiller les femmes qu'on lui amenait. Le lieutenant lui imposa silence en passant devant elle avec sa femme et sa sœur sous le bras. La foule qui s'était rassemblée à la porte s'ouvrit pour les laisser passer, et se referma autour de Brady pour apprendre de lui le résultat de sa loyale entreprise. Il était de trop mauvaise humeur pour leur donner aucune explication, prévoyant bien ce qui arriva en effet, que cet exploit lui serait jeté à la figure pendant des

mois entiers, par tous ceux qui, hommes, femmes ou enfants, ne professaient pas une patriotique affection pour le service préventif.

L'officier ne parla pas jusqu'à ce qu'il fût temps de déposer sa sœur à sa porte.

— Maintenant, Elizabeth, dit-il, j'espère que cela vous fera une leçon. Ma mère et vous, vous êtes venues habiter ici à cause de moi, et à cause de moi il faudra vous en aller, à moins que vous ne puissiez mettre vos habitudes mieux en rapport avec ma profession. C'est un hasard heureux pour vous que ce chiffon se trouve de fabrique anglaise, autrement.....

— Oh! mon frère, est-ce que vous croyez réellement qu'il n'est pas de fabrique française?

— A coup sûr, sans cela je ne l'aurais pas dit, répondit le lieutenant d'un ton marqué de déplaisir. S'il me convenait de dire des mensonges pour vous protéger, vous pourriez rester ici et continuer vos pratiques jusqu'au jour du jugement dernier. C'est parce que je veux toujours dire la vérité sur les personnes qui m'appartiennent, que je vous engage à vous en aller si vous devez faire des choses qu'il vous serait pénible d'entendre, et à moi plus pénibles de dire.

— Là, là, mon bon monsieur, ne vous mettez pas en colère; je croyais seulement que vous employiez une de ces petites ruses auxquelles chacun a recours en semblable matière dans le bureau de la douane et ailleurs.

— Non pas tout le monde, comme vous voyez, répondit l'officier, et j'espère que c'est la dernière fois que vous m'exposerez au soupçon de ruser ou de mentir en votre faveur.

Mathilda dégagea à moitié son bras de celui de son mari, terrifiée du mode et de la force d'une réprimande

qui l'aurait presque annihilée, elle, mais qu'Elizabeth supporta avec une merveilleuse indifférence, lui souhaitant le bonjour absolument comme à l'ordinaire.

— C'est une bonne créature, dit le lieutenant, après avoir fait quelques pas en silence, c'est une bonne créature, mais elle est quelquefois terriblement irritante. Une jolie affaire dans laquelle elle a manqué se mettre là et nous tous avec elle.

— Rappelez-vous, répondit Mathilda, combien il y a peu de temps que vous justifiiez le goût des marchandises étrangères en général, et celui d'Elizabeth en particulier.

— Eh bien! tout ce que je disais était très-vrai, je crois, reprit l'officier souriant de son apparente inconséquence. Ma foi est toujours aussi entière dans la vérité de ce que je vous disais.

— Votre doctrine est donc qu'Elizabeth a raison d'éprouver ce désir et de le satisfaire, mais qu'elle a tort de se faire prendre sur le fait.

— Ma foi, je crains que ce ne soit à peu près cela. Ma doctrine est que, les devoirs se contredisant dans ce cas, la conscience est en défaut et qu'il faut avoir recours à la loi pour décider la chose. Je ne vois aucun crime dans le goût d'Elizabeth, à part les moyens qu'elle peut employer pour le satisfaire; mais la loi dit qu'elle a tort, et par conséquent nous devons le dire avec la loi.

— Les devoirs se contredisent en effet, et si un seul cas est si pénible, nous devons comprendre quelle est l'étendue du mal pour la société entière. Même sans sortir de ce petit pays, voilà M. Pim qui ne saurait, comme il le dit, enseigner l'honneur à ses élèves sans leur inculquer l'idée qu'il y a du mérite à cacher la

fraude et leur désigner une classe entière de citoyens comme des objets de haine et de mépris. Les habitants, presque sans exception, regardent le gouvernement comme un tyran et ses serviteurs comme des oppresseurs; ils se font un mérite d'éluder ses lois et de défier son pouvoir. Les serments on s'en fait un jeu, les sentiments les plus purs de la nature on les allie à des idées de fraude, et ils en deviennent, pour ainsi dire, la sanction. Il n'y a pas un homme autour de nous qui ne regarde la fraude comme nécessaire, pas une femme qui ne s'en fasse une vertu, pas un enfant qui ne soit élevé dans son amour et sa pratique. Voilà la moralité qu'une seule institution enseigne de village en village, tout le long de nos côtes. — Déjouant les efforts du curé et du maître d'école, créant une multitude d'ennemis au gouvernement, et tout cela pourquoi?

— Pour nous aider dans le budget national auquel, après tout, la douane ne rapporte pas grand'chose.

— Et pour protéger certaines classes de producteurs qui n'y gagnent pas grand'chose non plus, si ce que l'on dit est vrai.

— Spitalfields est dans une condition pire que jamais, et il y a de terribles plaintes de nos fabricants de gants et de dentelles.

— Quand cela ne serait pas, — quand la protection servirait effectivement l'intérêt de quelque producteur, cela ne changerait pas beaucoup la question. La prospérité pécuniaire n'est désirable que comme nécessaire pour amener de plus grands biens, — la moralité et le bonheur. Quand bien même la protection légale assurerait la prospérité de nos fabricants de gants, de soieries et de dentelles, cette prospérité serait achetée trop cher au prix de la moralité de cette multitude de citoyens corrompus par nos lois restricti-

ves. Il ne peut rien y avoir dans la nature des choses qui rende la vexation et la démoralisation de plusieurs millions de citoyens nécessaire à la prospérité de quelques centaines d'autres. La providence ne peut avoir remis aux gouvernements le choix de pareils maux, et.....

— Et vous, ma chère, pour votre part, vous allez retirer votre amour et votre fidélité à un gouvernement qui s'efforce d'instituer une telle opposition.

— Le monde est peut-être trop vieux pour que nous nous rebellions sur de pareils motifs, répondit Mathilda en souriant. Des gouvernements tels que ceux dont nous venons de parler sont morts et disparus depuis longtemps. À coup sûr notre gouvernement n'accorde plus de nouvelles protections ou de nouvelles prohibitions !

— Mais je croyais que vous alliez lui chercher querelle pour ne point abolir celles qui existent. Je croyais que vous étiez disposée à bénir l'ordre qui nous arriverait à nous autres du service préventif de vider nos postes et de nous en aller chacun chez nous.

— Certainement je suis plus mécontente du gouvernement aujourd'hui que jamais, de voir que dans un pays comme le nôtre chacun peut être arrêté et fouillé sur un simple soupçon.

— Avec ce privilége, ne l'oubliez pas, de demander auparavant la décision d'un magistrat.

— Lequel magistrat peut ordonner que la fouille aura lieu s'il trouve les soupçons suffisamment fondés. Et cet outrage est une très-petite partie du grand système inventé pour protéger les intérêts de certaines classes, au grand préjudice de toutes les autres, et ce qu'il y a de plus remarquable, au préjudice des pro-

tégés eux-mêmes, ainsi que beaucoup d'entre eux le disent. On s'indigne rien que d'y penser.

— C'est la loi, ma chère, et tant qu'elle existe il faut lui obéir. Il faut que moi j'ordonne à mes hommes de vous arrêter si vous venez à partager les goûts d'Elizabeth. Qu'en dites-vous, Mathilda?

— Faites-le, je vous en conjure, si vous me trouvez à frauder; mais peut-être ma part de la tentation touche-t-elle à sa fin. J'espère que tous les maux dont vous parlez finiront par amener en une active concurrence avec l'étranger ceux de nos industriels qui restent, les mains derrière le dos, à contempler les gens riches d'Angleterre se parer d'étoffes de contrebande. Il n'y a point de danger que vous perdiez vos places, il restera toujours l'eau-de-vie et le tabac que nous ne saurions produire, et que le gouvernement continuera de frapper d'un droit assez fort ponr encourager la contrebande. Il n'est pas probable que vous soyez inutiles de longtemps.

— Ni que de longtemps nos voisins soient aussi fidèles aux ordres du gouvernement que vous le désireriez.

— Ni qu'ils vivent en paix avec franchise et honnêteté.

— Ni que Pim enseigne à ses élèves une morale bien pure.

— Ni que nos fabricants jouissent d'une libre concurrence.

— Ni que l'on soit plus juste envers l'impôt et ceux qui concourent à sa perception. Hélas! que nous sommes encore loin de la perfection.

— Et cependant nous y tendons toujours, car si nous ne le croyions pas, nous ne croirions pas en la providence, puisqu'il est de toute évidence que sa loi

est la progression infinie. Oui nous allons en avant quoique lentement, et quand nous serons arrivés en vue de la perfection comparative, nous comprendrons qu'un système de restriction qui avilit et appauvrit tous ceux qu'il régit, est tout à fait incompatible avec un bon gouvernement.

— Alors je gagnerai mon dîner de quelque autre manière, et d'une manière plus agréable sans doute qu'aujourd'hui. Je ne puis me faire à mes fonctions, Mathilda, surtout quand j'entends parler de mes camarades les officiers dans l'armée.

— Oh ! vous redoutez votre patrouille de cette nuit parce qu'il commence à neiger, répondit Mathilda en souriant. Rentrons, vous vous fortifierez d'un peu d'eau-de-vie qui a payé les droits, et d'eau de rivière qu'on n'a pas encore songé à taxer. Et puis après, si vous me permettez de sortir avec vous, nous défierons les smugglers aussi énergiquement que s'ils devaient être à perpétuité les ennemis du bon ordre.

— Vous ne sortirez plus dorénavant la nuit, mon amour; cela m'ôtait hier tout mon courage de vous voir si près de l'arête du rocher, au milieu d'un vent qui aurait pu vous enlever comme une mouette. C'est tout au plus si ces lieux sont bons pour vous à habiter dans les plus beaux jours ; vous n'avez rien de bon à gagner dehors par les nuits orageuses.

CHAPITRE VI.

UNE NUIT DE GARDE.

La nuit de la veillée de la vieille Bohémienne fut l'une des plus froides et des plus éclairées par la lune. Une telle nuit, — où le plus petit esquif paraissait noir sur une mer resplendissante, où chaque oiseau qui volait, projetait son ombre sur les roches calcaires, où chaque individu, qui se tenait droit et isolé sur les hauteurs, se dessinait en profil fortement accusé, — était peu propre pour les entreprises de contrebande. Cependant les officiers des gardes-côtes soupçonnaient fortement qu'on tenterait le débarquement de marchandises probibées, en dépit de madame la lune et des douaniers qui bénissaient son utile lumière. Une fête de Bohémiens fournissait un excellent prétexte pour rassembler les paysans en nombre suffisant pour braver la garde. On soupçonnait que ceux-ci le pensaient de même, à en juger par l'empressement avec lequel les invitations à la fête avaient été envoyées et reçues dans tout le pays. Le lieutenant Storey tint conseil avec ses collègues, les officiers commandant les postes voisins, et toutes les précautions furent prises pour réunir promptement une force considérable sur le point quelconque où il semblerait probable qu'un débarquement dût être tenté. Deux ou trois hommes éprouvés furent envoyés pour surveiller la cérémonie d'une hauteur voisine, afin de pouvoir rendre compte du nombre et des dispositions apparentes de ceux qui

y prendraient part, et le lieutenant Storey fit sa ronde de ce côté aussitôt le commencement de la veillée.

— Eh bien! quelles nouvelles? demanda Mathilda avec inquiétude, quand le lieutenant rentra dans le parloir où sa mère, sa sœur et sa femme l'attendaient pour souper.

— Quelles nouvelles! C'est une belle nuit de gelée, répondit-il en se frottant les mains et acceptant le siége qu'on lui offrait tout auprès du foyer ardent. Ainsi donc, vous avez Elisabeth pour vous tenir compagnie, comme je vous l'avais conseillé; c'est très-bien fait, car, sans doute, vous ne consentirez à aller vous coucher que très-tard. Et vous aussi, ma mère! qui aurait pensé que vous eussiez grimpé jusque chez nous à une pareille heure?

— Mais les Bohémiens! s'écrièrent les dames; avez-vous vu la veillée?

— J'ai plus entendu que je n'ai vu, car les bancs sont si hauts qu'on peut à peine apercevoir une tête ou deux de temps en temps; mais leurs torches jetaient de vives lumières, parce qu'il y a peu de lune, je suppose, dans les bas fonds. Le bruit que l'on entend est réellement inconcevable. Quels cris! quels gémissements! et quels chants! car sans doute ils appellent cela chanter. Ils tiendront éveillés tous les moutons dans les parcs, à un mille à la ronde.

— Ils sont réunis en bien grand nombre, n'est-ce pas? demanda Mathilda.

— Je le croirais assez; je n'ai jamais entendu un bourdonnement, un tapage comparable à celui-là, excepté peut-être quand le vent et les voiles se querellent sur une mer orageuse. Mais allons, soupons, il faut que je sorte de nouveau immédiatement après, et l'air qui souffle n'est pas de nature à ôter l'appétit.

Sa mère lui demanda si elle pourrait apprendre quelque chose de ce qui se passerait en regardant par les fenêtres, ou s'il leur faudrait attendre son retour pour avoir des nouvelles. Il répondit : Vous ne verrez rien en allant à la fenêtre qu'un aussi beau clair de lune maritime que vous en ayiez jamais vu, le phare, et peut-être le pauvre Nicholas, rôdant autour, comme c'est son devoir. S'il y a quelques mouvements, ce sera au loin et tout à fait hors de votre vue. Nous surveillons particulièrement Birling et Crowlilk-Gap; l'un et l'autre pourraient être des rendez-vous fort commodes au sortir de la veillée. Vous serez tranquilles ici comme la mort, et je vous conseille d'aller vous coucher jusqu'à ce que je vous réveille pour m'ouvrir. Sa mère et sa sœur lui demandèrent de quoi il les croyait faites, pour aller se coucher dans un pareil moment. Mathilda remit une bûche au feu et regarda si la lampe était suffisamment garnie d'huile.

— Eh bien! reprit le lieutenant, j'ai ordonné à Nicholas de venir de temps à autre vous dire s'il apprend quelque chose ou s'il n'apprend rien. Je l'ai placé à la première batterie où je suis à peu près sûr qu'il n'aura rien à faire; ainsi, il peut fort bien venir jusqu'à la grille, si vous voulez vous donner la peine d'y descendre pour apprendre qu'il n'a rien à vous dire.

— Ne soyez pas si présomptueux, mon cher fils, dit Mrs Storey. Comment osez-vous être sûr qu'il n'arrivera rien?

— Ce n'est qu'une légèreté de paroles, ma mère. Je n'ai pas été présomptueux en réalité, et vous en seriez convaincue si vous voyiez comme nous sommes complétement préparés. Encore un peu d'ale, s'il vous plaît, Elizabeth, et maintenant je ne puis rester davantage. Je m'en vais parler à Nicholas, mais ayez soin

de ne pas le retenir trop longtemps éloigné de son poste.

Mathilda courut devant lui pour recevoir son baiser d'adieu à la grille, et pour le suivre de l'œil tant qu'elle le pourrait. La lumière du phare tourna en ce moment d'aplomb sur sa figure plus intense que celle de la lune, et fit voir les larmes qui baignaient ses joues.

— Je ne saurais vous gronder, dit son mari en les essuyant. Je vous plains, vous autres femmes, d'être obligées de rester à attendre à la maison quand quelque chose doit arriver; il me semble que je pleurerais comme un enfant si j'étais obligé de le faire. Mais allons, soyez bonne fille, rentrez.

— Je rentrerai dès que je ne vous verrai plus. Vous ne sauriez nous dire, je suppose ; — vous ne sauriez *me* dire à *moi* — quand il est probable que vous serez de retour.

— Impossible ; dans deux heures, peut-être, — peut-être dans douze.

Mathilda ne pouvait que prier le ciel que ce fût dans deux heures, tandis qu'elle suivait de l'œil son mari se dirigeant vers le poste de Nicholas. Il s'arrêta pour parler à la grande ombre qu'on voyait perchée sur l'arête du rocher. Elle vit la grande ombre porter la main à son chapeau. Le lieutenant agita la sienne du côté de sa maison et bientôt disparut. Mathilda rentra dans le parloir dont elle eût changé volontiers le feu clair, les doubles fenêtres et les portes bourrelées pour le vent glacial de Hotcombeflat à côté de son mari.

Pendant l'heure qui s'écoula avant que Nicholas ne soulevât le locquet de la grille dont le bruit attendu attira les trois dames à la porte, Mathilda avait eu vingt fois le temps de regretter de ne pas être seule. Elizabeth se créait des sujets chimériques de crainte,

tandis qu'elle tournait en ridicule toutes celles des autres, et Mrs Storey faisait un sermon sur la patience chaque fois que Mathilda se remuait sur sa chaise, et cependant elle épiait avec anxiété sa figure chaque fois qu'elle revenait d'une petite excursion à la fenêtre de l'étage supérieur. Le méthodique Nicholas fut encore plus fatigant ; il commença par expliquer les ordres qu'il avait reçus d'apporter des nouvelles aux dames, et du motif qui le faisait se présenter en ce moment devant elles. Puis, il continua par la description de l'endroit où il était en faction ; comment il avait regardé et écouté tout autour de lui ; comment il avait pensé ceci et cela, et ce ne fut qu'à la fin, tout à la fin de sa narration, qu'on put comprendre qu'il n'avait rien vu et rien entendu de particulier.

— Et croyez-vous que vous pourriez entendre un coup de pistolet de Birling-Gap ou d'aussi loin que Crowlilk-Gap?

Nicholas ne pouvait répondre à cela, n'ayant jamais entendu un coup de pistolet de l'une ou l'autre de ces directions, quand il s'était trouvé en faction dans la batterie où il était en ce moment. Mais bientôt il se rappela que son officier lui avait dit que la nuit était très-calme, et que certainement il pourrait entendre le bruit en question de la plus éloignée des Sept-Sœurs. Nicholas croyait donc fermement qu'il entendrait un coup de pistolet aussitôt qu'il serait tiré.

— Très-bien, dit Mathilda, s'aventurant à violer la discipline jusqu'à lui offrir un verre d'ale ; nous ne vous retiendrons pas plus longtemps, on nous l'a recommandé, mais revenez dans une heure, ou plus tôt s'il arrive quelque chose...

Le cœur de Nicholas, toujours échauffé pour la jeune dame, fut réellement électrisé par les honneurs et les

profits qui lui arrivaient cette nuit. Se voir pour ainsi dire attaché à son service personnel, — être régalé de douces paroles de ses lèvres et d'un verre d'ale de sa propre main ; c'en était assez avec l'ale en elle-même pour élever ses esprits au plus haut degré d'animation dont il fût susceptible. Il eut beaucoup de peine à s'empêcher de siffler en retournant à son poste, et oublia réellement ses devoirs au point de frédonner des « *Rule Britannia* » en s'étendant de son long dans une sorte de niche, au sommet du rocher d'où son devoir était de regarder sans cesse l'immense plaine des eaux.

— « *Rule Britannia !* » — Oui, cette jeune dame en vaut mille de plus grosses et de plus pimpantes, et mille de plus vieilles aussi, s'il est permis à un homme de rien de penser ainsi. — « *Britannia rule the waves.* »

— Ah ! ah ! d'où diable est donc venu ce sloop que je ne l'aie pas vu auparavant? Il paraît qu'il attend pour faire demain de bonne heure son chargement de chaux. Il est étonnant que je ne l'aie pas vu plus tôt ; après cela, il est si près en dessous qu'il faut absolument se baisser pour le voir. — Et revenez dans une heure, m'a-t-elle dit, ou plus tôt s'il arrive quelque chose...

— Je voudrais bien savoir quelle heure il est? — « *Britons never shall be slaves !* » — Si j'avais en ce moment la vieille montre de ma mère ! Dieu la bénisse, elle dort maintenant, je suppose, dans son lit, entre ses rideaux verts à pans festonnés. Elle dit qu'elle pense à moi dans ses prières et qu'elle a toute la mer devant elle quand elle va se coucher, et qu'elle me voit me promener autour, contribuant à garder la nation.

— « *Britannia rule the waves !* » il est donc juste que je pense à elle quand elle dort, comme j'espère qu'elle le fait maintenant. Seigneur Dieu ! comme elle avait coutume de me battre ! et tout cela, comme elle le dit

maintenant, pour faire de moi un grand homme. — A coup sûr je ne m'en doutais pas à cette époque-là. — « *Britons never shall be slaves never! never!* » Je ne sais pas si je ne ferais pas mieux de marcher; c'est bien différent d'être assis ici pendant la nuit ou quand le soleil reluit, faisant mûrir de la paille pour mon chapeau. Il est temps à propos que j'en aie un neuf. Il me semble que j'ai vu la dame le regarder. Dire qu'elle fasse attention à de si petites choses! Bon cœur, va! — Revenez dans une heure, a-t-elle dit, ou plus tôt s'il arrive quelque chose. — Ainsi je parierais qu'elle est là à la fenêtre et qu'elle regarde. Oh oui! je vois une petite lumière. Mais non, je ne la vois plus. C'est la volonté de la Providence qu'elle s'occupe ainsi de moi. Je voudrais qu'elle sût ce que ma mère pense de moi, mais ce n'est pas mon affaire, c'est encore celle de la Providence. Je ne sais pas si jamais personne a été aussi heureux que je le suis, toujours par la volonté de la Providence, grâce à ma mère, à tous les gens qui m'entourent, et surtout à la jeune dame! C'est quelque chose encore que de voir une mer brillante comme celle-là, juste comme je l'ai vue dans un optique à la foire de Weyhill, lorsque ma mère m'en a régalé quand j'étais petit gamin. A coup sûr tout le monde est prodigieusement bon pour moi. Je ne sais pas quelle heure il est. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il fait diablement froid, et il me semble que je ferais mieux après tout de me mettre à l'abri là-dessous. — « *Britons never, ne.... ver....* »

Et Nicholas s'étendit de nouveau dans sa cachette, où il se berça doucement de l'harmonie des vagues et regarda vainement l'immensité des eaux, y cherchant la plus petite ombre, la plus petite tache qu'il eût pu s'occuper à épier. Bientôt il trouva que ses observa-

tions eussent été peut-être mieux placées plus près de son poste. En venant jusque là, il avait dédaigné le sentier bien connu tracé dans la chaux à quelques pieds de la berge, pour servir de guide aux douaniers dans la nuit sombre. Comme il faisait suffisamment clair pour qu'il n'y eût aucun danger, il profita de l'occasion qui se présentait de varier sa promenade, et se mit à marcher droit devant lui comme il l'avait fait jusque là, soit au nord, soit au midi, sans faire la plus petite attention à ce qui pouvait se passer à droite ou à gauche. Il avait été aussi trop prompt à décider que le sloop qu'il voyait dans le bas n'était qu'un navire attendant un chargement de chaux.

En regardant un peu de côté, tout autre dans la position actuelle de Nicholas aurait remarqué dans tous ses développements le sentier tortueux, périlleux et presque perpendiculaire qui conduisait au point où les Bohémiens avaient dernièrement aidé à décharger le lougre contrebandier. On eût pu voir sur ce sentier, à de petites intervalles, quelques trous de pas, mais elles étaient si imparfaites et le sentier était si droit, qu'il fallait le secours de cordes ou d'un appui mutuel à ceux qui auraient voulu le gravir chargés ou non d'un fardeau. Comme la marée avait été trop haute jusque là pour permettre l'accès de ce point par la rive, ç'avait été l'un des derniers par lesquels Nicholas se fût attendu à voir venir des ennemis. Faute de quelque chose à faire, il prit deux ou trois cailloux sur un tas qui se trouvait près de lui, et s'amusa à les jeter en bas pour voir quelle direction ils prendraient. Tandis qu'il se penchait pour suivre de l'œil les tours et les détours de l'un de ces cailloux, son oreille fut frappée d'un bruit sourd étouffé, que le caillou n'avait pu produire. Regardant un peu sur la droite, sans se retirer en ar-

rière, il aperçut quelque chose se mouvoir dans le sentier obscur. N'avait été le son qui avait excité ses soupçons, il aurait pensé avoir troublé dans son trou quelque cormoran ou quelqu'autre oiseau de mer, et il examina attentivement pendant quelques minutes, se demandant si ce n'était pas cela tout en effet. Mais bientôt il devint évident pour son œil exercé, qu'il y avait une ligne d'hommes montant péniblement le sentier et portant chacun deux petits barils sur ses épaules. Qu'ils eussent une forte corde dont chacun pût se servir, ou qu'ils se soutinssent les uns les autres, c'est ce qu'on ne pouvait discerner à la distance où se trouvait Nicholas. Il ne put voir non plus si les inconnus s'apercevaient ou non de sa présence.

Il bondit sur ses pieds, se dessinant de toute sa taille en plein clair de lune, il se mit à chercher son pistolet, qui n'était pas aussi prêt sous sa main qu'il aurait dû l'être. Un cri étouffé passa de bouche en bouche parmi ses ennemis qui s'élancèrent tout à coup sur le rocher du sentier inférieur qui les avait cachés jusque là.

— Mettez votre pistolet dans votre poche, mon garçon, asseyez-vous tranquillement où vous étiez, et nous ne vous ferons pas de mal.

Mais faire autre chose que ce que son officier lui avait ordonné, c'était ce qui ne serait jamais entré dans la tête de Nicholas. Aussitôt s'y représenta l'ordre de faire feu dès qu'il verrait les contrebandiers; cet ordre résonna à son oreille comme si le lieutenant lui eût parlé à l'instant même, et lui épargna les angoisses d'un combat intérieur. Il tira, on tira sur lui, et il fut blessé. Pendant qu'il s'éloignait chancelant à quelque distance de la berge, pour choisir le terrain où il voulait tomber, il eut la consolation d'entendre les

coups de feu se répondre à droite et à gauche sur toute la ligne des rochers, avec moins de bruit et plus d'intervalle, à mesure que la distance accroissait. Un roulement de tambour, le signal le plus belliqueux que se permettent jamais les fraudeurs, se fit entendre ensuite à droite dans le bas de la rampe conduisant à la mer. C'en était fait du silence, et le pauvre Nicholas ne résista pas plus longtemps à l'évanouissement salutaire qui le venait saisir sur le gazon.

Les Smugglers, ennuyés des échecs qu'ils avaient essuyés précédemment dans leurs tentatives pour gagner ou intimider au moins les factionnaires du service préventif, furent si irrités de la manière dont Nicholas avait accompli son devoir, qu'ils résolurent d'en faire un exemple au milieu même de leurs préparatifs pour résister aux forces imposantes qu'ils savaient devoir les attaquer dans peu d'instants. Les premières précautions à prendre étaient de diviser les Batmen que le tambour avait réunis en deux chaînes; l'une allant du navire au pied du rocher, et l'autre du pied du rocher jusqu'au point où les charrettes attendaient escortées d'hommes armés. Cela fait, leurs fusils chargés, leurs bâtons ferrés sur l'épaule, ils envoyèrent un détachement pour s'emparer du douanier blessé. Quand on le releva on vit qu'il n'était pas mort et qu'il n'était pas même probable que ses blessures dussent être mortelles.

Quand il recouvra ses sens, il vit qu'on l'enlevait de terre à l'aide d'une corde passée à la ceinture. Immédiatement après on le descendit dans un précipice, et des hommes qui se tenaient de distance en distance prirent grand soin qu'il ne se brisât pas contre le rocher. Ils se le passèrent de main en main, jusqu'à ce qu'il atteignît le fond. Là deux hommes robustes le sai-

sirent, le soutinrent sous chaque bras et le conduisirent à quelque distance.

— Qu'est-ce que vous allez me faire? demanda-t-il à voix basse. Mais on ne lui répondit pas.

— Au nom de Dieu épargnez ma vie!

— Trop tard, mon garçon, répondit l'un de ses deux ennemis, il est trop tard.

— Non, non, il n'est pas trop tard, reprit Nicholas; je ne crois pas que vous m'ayiez tué, j'en pourrai fort bien revenir si vous me laissez aller.

— Il est trop tard, mon garçon.

— Ainsi, vous allez m'assassiner, s'écria la victime, se laissant tomber sur une grosse pierre où elle s'était souvent agenouillée, puisque c'était celle-là même d'où elle avait coutume de regarder au large.

— Je n'attendais pas cela de vous, car les vôtres ont jusqu'ici fort bien agi à mon égard. Tout le monde a été bien bon pour moi, continua-t-il, sa pensée suivant dans ce moment suprême son cours habituel; mais si vous voulez me rendre un dernier service, allez l'un de vous vers la dame, au poste de la douane, et dites-lui pourquoi je ne viens pas comme elle me l'avait commandé. —Revenez dans une heure, m'a-t-elle dit, et....

Il s'arrêta court en entendant armer successivement deux pistolets. Comme il ne se rappelait aucun devoir qu'il eût alors à remplir en vertu de la discipline, un paroxisme de terreur s'empara de lui. Il demanda merci au nom de sa mère, et les mots étaient encore sur ses lèvres quand il tomba mort, les balles s'étant logées dans son corps comme dans une cible. Tout cela fut vu du haut du rocher par ses camarades et par son officier. Terribles furent les cris poussés, et nombreux les coups de fusils tirés sur les meurtriers, tandis qu'ils

enlevaient tranquillement le cadavre, et se rejetaient au milieu des Smugglers, dans l'ombre épaisse où l'on ne pouvait plus les distinguer.

La bande étant forte de 300 hommes, tous les efforts du service préventif n'eussent pu les empêcher de faire ce qu'ils voudraient et tant qu'ils le voudraient. Ils continuèrent quelque temps à débarquer, à monter, à charger leurs barils, les Batmen se tenant en ligne et faisant feu de temps à autre, tandis que les charroyeurs passaient entr'eux avec l urs fardeaux. Enfin un coup de fusil de l'un des gardes qui atteignit le but mieux qu'on ne s'y attendait, parut amener un changement dans leurs dispositions. Ils se réunirent, montèrent la rampe en bon ordre, emportant leurs morts et leurs blessés, se formèrent en rangs serrés autour des chariots et se dirigèrent vers l'intérieur du pays, abandonnant une partie de leur cargaison sur le rivage. Le navire cependant avait déployé ses voiles et changea de manœuvre pour gagner le large.

— Pouvez-vous voir combien il y en a de tués ou de mis hors de combat? demanda le lieutenant à l'un de ses soldats. Qu'est-ce que c'est qu'ils portent là?

— Deux hommes, monsieur; mais je ne saurais dire s'ils sont morts ou vivants.

— Le pauvre Nicholas n'est pas l'un des deux, je suppose?

— Non, monsieur, tous deux ont la figure noircie.

— Il nous faudra enterrer Nicholas comme un chrétien, s'il est trop tard pour le sauver, dit le lieutenant à ses soldats, que le sort de leur camarade faisait bouillir de fureur.

— Ils l'auront jeté à la mer sans doute, Monsieur, à moins qu'ils ne le laissent sur le rivage comme une sanglante injure pour nous.

Le cortége passa avec ses bagages comme un cortége funèbre. Essayer de l'arrêter n'eût servi qu'à compromettre plusieurs existences de plus ; il n'y avait pas de traînards à couper, car ils avaient gardé leurs distances comme des soldats exercés l'auraient fait en pays étranger. Effectivement, ils étaient bien devant l'ennemi. Ils avaient été élevés dans le mépris et la violation des lois, dont jamais ils n'avaient entendu parler qu'avec des expressions de mépris et de haine, et chaque fois que les agents du gouvernement se trouvaient en contact avec eux, ils se sentaient au milieu de leurs ennemis.

Quand les Smugglers se furent assez avancés dans l'intérieur pour se croire hors de danger, ils firent halte et poussèrent trois hourras — démonstrations insultantes pour les douaniers bafoués.

— Laissez-les se réjouir ! s'écria le lieutenant, notre tour viendra après. Descendez sur le rivage, mes enfants, avant que la marée n'entraîne ce qui vous appartient. Si quelqu'un de vous aperçoit des traces de sang, il ne sera peut-être pas trop tard après tout pour sauver le pauvre Nicholas. Sur la grève, mes enfants, et saisissez tout ce que vous pourrez trouver.

Il demeura quelques moments de plus sur la hauteur, parcourant l'horizon avec sa lunette et maudissant la rapidité avec laquelle s'échappait le lougre, que bien peu d'autres que Nicholas se fussent avisés de prendre pour un sloop, malgré la densité de l'ombre.

— Le cutter du gouvernement trouve toujours moyen d'être juste là où l'on n'en a pas besoin, et d'arriver trop tard quand on l'appelle. Il va venir comme il l'a déjà fait à toutes voiles, aussitôt que le navire fraudeur sera hors de vue et aura changé de direction.

Quand il eut rejoint ses hommes, il vit que la plu-

part avaient repris leur énergie à la vue du butin étalé devant leurs yeux. Quelques-uns à la vérité s'étaient d'abord occupés de chercher le cadavre de leur camarade, mais le plus grand nombre insistait sur la nécessité de transporter leur capture à la douane avant que la marée ne s'élevât davantage. Elle lavait déjà la plage de manière à enlever toutes marques de sang qui y seraient restées, et il parut très-probable en l'absence d'aucun indice, que le cadavre de Nicholas avait été enlevé par le brisant, qui envoyait son écume parmi les douaniers qui le défièrent jusqu'à la fin, avant de remonter sur la dune. Ils furent obligés de laisser flotter un petit nombre de barils, après avoir mis en sureté les marchandises qu'il était le plus important de préserver du contact de l'eau. Si ces barils pouvaient résister au choc des vagues et de la plage, on pourrait les recouvrer le lendemain matin, car la loi défend à qui que ce soit, autre qu'aux douaniers, de repêcher les barils flottants à la mer, et les sentinelles placées le long du rivage pourraient surveiller l'observation de la loi pendant le peu de temps qui devait encore s'écouler jusqu'au jour.

— Brady, courez vite au Station-House, et dites à ces dames que nous sommes tous sains et saufs. Mais non, il ne serait pas bien que je vous privasse de votre part du butin, et puis elles ne vous en croiraient peut-être pas; il faut que j'y aille moi-même. Faites halte ici un instant, mes amis.

L'officier dirigea ses pas sur la petite lumière qui brillait à travers les rideaux de la fenêtre de Mathilda. Encore qu'il la trouvât sans voix, et sa mère et sa sœur dans un état de terreur difficile à décrire, il ne put rester pour leur rendre le courage et l'espérance. La fusillade leur avait paru si effrayante, qu'à peine pou-

vaient-elles en croire leurs propres yeux quand elles voyaient le lieutenant sain et sauf, ou sa parole quand il leur disait que le service préventif n'avait perdu qu'un seul homme. Il ne dit pas quel était cet homme, parce qu'il savait que de tous ceux sous ses ordres, il n'y en avait pas un que sa femme regretterait davantage que le pauvre Nicholas. Il remit ce détail pénible au lendemain matin. Après avoir assuré aux trois dames que l'ennemi était parti loin de là, et qu'il ne lui restait plus aucuns devoirs dangereux à remplir, l'officier les supplia de prendre du repos. Il était très-probable qu'il ne pourrait pas revenir avant le jour, et ce serait une folie maintenant que de se tourmenter plus longtemps à cause de lui.

Elizabeth dit qu'effectivement ce serait une folie, tout en ajoutant qu'elle était bien sûre de ne pas fermer l'œil d'un mois. Toutefois, elle commença ses préparatifs, quitta son ouvrage avec empressement et éclaira sa mère pour se rendre dans sa chambre à coucher. Mathilda alla aussi dans la sienne, mais non pas avec l'intention d'y rester. Aussitôt que tout fut tranquille elle redescendit doucement au coin du feu, le ralluma, éteignit la lumière et s'assit, préférant la continuation de la veillée à un sommeil agité et interrompu. Le craquement du bois en combustion et le tic tac de la pendule calmèrent ses pensées agitées. Une douce mélancolie succéda au tumulte intérieur qui l'avait agitée pendant tant d'heures consécutives.

Jusqu'à cette époque, Mathilda n'avait pas été habituée à des réflexions profondes ou à des sentiments bien vifs pour qui que ce fût, son mari excepté; mais l'influence des circonstances actuelles, l'incertitude et la crainte auxquelles elle venait d'être en proie, l'heure et sa position sociale actuelle, — tout cela se réunis-

sait pour la faire réfléchir plus profondément que ne l'avait fait jusque là cette bonne et douce jeune femme. Elle aurait bien voulu savoir lequel des douaniers était mort; — quelle famille allait être désolée par l'affreuse nouvelle qu'elle ne pouvait tarder à apprendre. Cette nouvelle allait-elle frapper la jeune femme qui, comme elle..... — Oh non ! il était trop affreux de le penser ! Allait-elle briser le cœur d'une mère de famille qui, dans sa cabane irlandaise, parlait chaque jour à ses jeunes enfants, assis sur ses genoux, du père bon et brave qui devait revenir bientôt pour les caresser aussi..... Devait-elle, cette nouvelle, frapper au cœur une mère âgée qui priait pour son fils égaré, et attendait le retour de l'enfant prodigue avant de mourir ; ou bien une troupe de frères plus jeunes qui avaient soupiré après la gloire de leur aîné, et que glacerait cette ignoble fin trouvée dans un service qui leur paraissait si beau ?

Qui que ce fût, une vie était éteinte ! et comment ? Des hommes du même pays, membres de la même société, étaient devenus ennemis par l'influence de lois arbitraires ; ils avaient appris à se tromper, à se défier les uns les autres, tandis qu'ils auraient dû travailler de concert à nourrir la vie au lieu de la détruire, à cimenter la paix entre eux au lieu de s'infliger la guerre. Celui qui a voulu que le cœur de l'homme s'épanouît à la voix de l'affection et s'égayât aux accents de la joie, réprouve un système qui donne naissance à tant de malédictions réciproques et amène le chagrin sous tant de toits ; — celui qui ouvre graduellement l'oreille humaine à la musique de son nom, l'a fait dans d'autres desseins que de voir les lèvres humaines le prendre en moquerie comme le passeport des fraudes les plus misérables ; — celui qui a fait de la mer étin-

celante une immense grande route pour que ses enfants pussent la traverser dans tous les sens, afin que ceux qui seraient dans l'abondance portassent du pain à ceux qui seraient affamés, et que ceux qui seraient habiles à tisser les étoffes en portassent à ceux qui seraient nus, doit prendre en pitié la perversité qui refuse ce secours mutuel ou ne l'accorde qu'au prix d'un crime, — crime artificiel, mais qui en amène de réels comme la conséquence forcée; — celui qui a semé tous ses dons d'une main impartiale sur la terre entière, sa neige et son soleil, ses fruits et ses pierres précieuses; — celui qui a répandu ses troupeaux sur les plaines des tropiques et qui appelle des tribus de poissons dans les mers polaires; celui qui souffle sur les champs de blé quand les blés poussent, et dans les forêts du nord quand elles grandissent, ne travaille ainsi que pour que l'homme puisse partager et jouir. Mais l'homme ne veut pas partager et il empêche son semblable de jouir; — celui qui, d'une voix faible encore, dit à l'Hindou sous le palmier : « Fais-toi une maison »; qui visite le sommeil interrompu de l'artisan, brisé de fatigue, pour lui ordonner de se procurer de la nourriture et du repos; qui vient dans le vent glacial avertir le paysan, transi de froid, de se procurer des vêtements; qui frappe de son tonnerre l'Arabe dans ses rocs caverneux, et de sa tempête le Groenlendais sur la mer glaciale; celui qui envoie les bêtes féroces contre l'Africain, dans la nuit étouffante, afin que du sentiment de la terreur naisse le besoin d'une protection réciproque et du bien-être social; — celui-là est effrontément contredit par des gens qui s'interposent et déclarent qu'une nation n'aura qu'une misérable nourriture, une autre que de misérables vêtements, qu'une troisième continuera à chercher un abri dans

les cavernes ou au pied des arbres, parce qu'on ne lui donnera pas du bois ou du fer pour construire des maisons.

Est-ce qu'il ne viendra pas un jour où l'ouvrier anglais, brisé de fatigues, se plaindra : « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné de nourriture ; » et le Polonais : « j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; » et le Syrien : « j'étais sans maison, et vous ne m'avez pas abrité ; » et l'Indien, pêcheur de perles, demi-sauvage : « J'étais pauvre et misérable, vous ne m'avez pas visité et ne m'avez pas permis de vous enrichir à mon tour ; » est-ce que les hommes ne comprendront pas que le plan de la sagesse divine indique assez quel devrait être le plan de la sagesse humaine ; que l'homme devrait distribuer ce qu'il possède, comme Dieu a répandu ses bienfaits ; que l'homme est fait pour l'affection et l'aisance sociale, et qu'il devrait être gouverné de manière à en jouir ; que comme tous les intérêts s'harmonient naturellement sous une loi d'amour impartial, c'est une impiété d'instituer une loi de partialité qui oppose arbitrairement les intérêts les uns aux autres. Quand les hommes apprendront-ils qu'il devrait en être du fruit de leurs travaux comme de leurs richesses naturelles ? — que comme l'air du ciel pénètre dans tous les lieux cachés et alimente la vie de tout ce qui respire, tous les éléments du comfort humain devraient s'étendre jusqu'à ce qu'ils atteignent et animent tout ce qui a part à la vie humaine ; que de même que les graines de la végétation sont portées çà et là par les vents, que les petits oiseaux les laissent tomber sur les collines et dans les ravins, tout ce qui contribue au bien-être humain devrait être porté dans les lieux placés haut ou bas sur l'échelle de la civilisation, d'où les messagers ailés reviendraient à travers les mers, rap-

portant une récompense égale aux bienfaits qu'ils auraient portés. Quand les gouvernements apprendront-ils qu'ils sont responsables de toute vie sacrifiée à une législation partiale, que ce soit la vie d'un de leurs serviteurs égorgé par des rebelles, celle d'un pauvre enfant mourant demi nourri sur le sein de sa mère malade, celle d'un négociant que tue le chagrin, ou celle d'un artisan que tue le travail? Quand les peuples apprendront-ils qu'au lieu d'acquiescer à cette tromperie de serments qu'ils ont l'intention de rompre, à cette tromperie de gardes qu'ils laissent insulter et égorger, à cette tromperie de lois qu'ils apprennent à leurs enfants à mépriser et violer, ils devraient demander d'une voix unanime cette libre disposition des fruits de leur travail, que régit suffisamment l'intérêt mutuel, encouragement plus puissant que toutes les primes, toutes les faveurs accordées arbitrairement à une industrie aux dépens des autres? Quand laisserons-nous les lois naturelles qui guident les efforts humains comme elles guident les étoiles dans leur course, nous régir sans essayer de les amender avec nos idées maladroites? Quand l'homme cessera-t-il d'accuser la Providence de maux qu'il a lui-même inventés? Quand demandera-t-il au ciel d'être délivré de crimes qui sont son ouvrage, et des misères qui viennent à leur suite? Nous demandons au ciel qu'il n'y ait pas de meurtres, et nous mettons des fusils dans la main de nos contrebandiers. Nous faisons profession de sentiments pieux, et dans nos bureaux de douanes nous présentons la Bible à baiser à des lèvres que nous chargeons de mensonges. Quand nous présentons nos enfants au baptême, nous renonçons pour eux à Satan et à ses œuvres, et nous les élevons dans des ruses, dans des haines qui sont les pratiques de Satan. Une fois par se-

maine nous célébrons notre amour pour toute la grande famille humaine, et cependant chaque jour nous retenons une portion de l'héritage universel de l'homme. Oh! quand l'homme viendra-t-il dans la simplicité de son cœur devant son créateur? Quand verra-t-il ses ouvrages éclairés enfin de sa divine lumière!

Les yeux de Mathilda brillaient de larmes à la lumière du feu quand son mari rentra.

— Quoi! des larmes, mon amour? je n'en ai pas vu quand il y avait plus sujet d'en verser — il y a deux heures.

— Je n'avais pas le temps d'en verser alors, dit Mathilda en les essuyant.

— Et pourquoi en verser maintenant? est-ce que vous craignez encore de pareilles nuits, ou si votre courage est à bout?

— Non, non, ce n'était pas pour moi. C'était de honte, — oh! je suis bien honteuse!

— De moi, mon amie? est-ce parce que vous n'aimez pas mes devoirs, ou parce que je ne les remplis pas bien?

— Oh! non, non; je suis si honteuse du monde entier et surtout de notre propre nation qui se croit si chrétienne! Nous envoyons l'homme à la chasse de l'homme, nous créons un crime que nous appelons la contrebande, nous tentons l'homme de le commettre, et puis nous le punissons pour l'avoir commis, cela est-il chrétien?

— Ce serait une honte même pour le paganisme.

— Nous sommes fiers d'avoir été créés à l'image de Dieu, et nous nous donnons bien du mal pour faire des gouvernements humains, l'inverse de celui de Dieu. Comment osons-nous lui demander de les bénir?

— Allons, allons, mon enfant, il faut penser à quel-

que chose de moins triste. La nouvelle d'un meurtre vous a beaucoup affectée, vous ne vous étiez jamais trouvée si près de semblables scènes?

— Jamais, répondit Mathilda, les lèvres tremblantes.

— Cela ne vous affecterait plus aussi violemment une autre fois. Vous vous habituerez, jusqu'à un certain point, aux conséquences de notre position. Dorénavant une pareille aventure vous sera moins pénible.

— Je ne le désire pas.

Ce fut tout ce que Mathilda eut la force de dire, de peur que son mari n'attribuât son chagrin au mécontentement de le voir dans une telle profession. Elle ouvrit encore une fois la fenêtre pour regarder la mer qui s'assombrissait à mesure que la lune disparaissait, et se persuada plus que jamais qu'un temps viendrait où l'homme apprendrait à voir au-dessus et autour de lui, et à comprendre la Providence.

CHAPITRE VII.

LA DOUANE.

Tout était en mouvement autour du prochain bureau de douane où l'on s'attendait à voir arriver le lendemain matin le navire et les marchandises saisies. Les magistrats du canton se donnaient aussi beaucoup de mal, car il semblait qu'il ne dût pas y avoir de fin aux offenses contre la loi qui étaient nées de l'aventure de la nuit précédente.

Les premières mesures prises eurent pour but de découvrir les meurtriers de Nicholas. Dans ce dessein on demanda l'aide du gouvernement, c'est-à-dire l'envoi d'officiers de police et l'offre d'une récompense pour le dénonciateur. On se promettait peu de résultats de ce dernier moyen, car l'on savait que les Smugglers se soutenaient puissamment les uns les autres, et qu'ils se faisaient un point d'honneur de se défendre réciproquement contre la puissance de la loi. Quand bien même les meurtriers de Nicholas eussent été connus de tous ceux qui habitaient le long de la côte, depuis Portsmouth jusqu'à North-Foreland, il n'était pas probable qu'un seul voulût les nommer, encore moins les arrêter. Mais le peu que le gouvernement pouvait faire, il le fit; des hommes de police vinrent roder dans le voisinage, et une récompense fut offerte au dénonciateur. Que les coupables aient tremblé ou non, tous les autres n'en firent que rire.

Une troupe de Bohémiens fut amenée devant deux juges de paix, comme véhémentement soupçonnée d'avoir, entre huit heures du soir et six heures du matin, fait, aidé à faire ou été présente pendant qu'on faisait, un signal à l'aide du feu ou de la lumière. Aucune preuve ne fut fournie, bien qu'on crût généralement à leur culpabilité; en conséquence les Bohémiens furent renvoyés, devinrent plus populaires que jamais, et chacun se moqua de la justice.

Un jeune garçon fut cité pour violation de domicile, par un fermier qui se plaignait qu'on fût entré dans son enclos, qu'on eût foulé aux pieds ses cultures et qu'on se fût servi sans sa permission de son puits et de son seau. Le petit garçon répondit qu'il était entré afin d'éteindre un feu qu'il soupçonnait être un signal pour les Smugglers. Les juges s'en référèrent à la loi et vi-

rent qu'elle autorisait, dans ce cas, la violation de domicile, et que le petit garçon n'avait fait que son devoir — et chacun fronça le sourcil.

Une femme avait été prise se tenant près d'un baril d'esprit saisi, lequel avait été défoncé, et elle était accusée d'avoir commis ce délit. La pénalité était si terrible, qu'il y avait de quoi provoquer en sa faveur une masse de faux témoignages, au moyen desquels force fut aux magistrats de la renvoyer de la plainte, et les assistants se moquèrent encore de la justice. Cette femme n'était pas moins joyeuse de l'issue de ce procès, car, comme elle était pauvre, si la chose eût tourné autrement elle eût été nourrie en prison aux dépens de l'argent pris dans la poche de la nation.

L'équipage d'un bateau pêcheur fut cité pour s'entendre, suivant la loi, condamner à payer trois fois la valeur d'un tonneau de gin, qui était venu en flottant heurter contre leur bateau, et qu'ils avaient retiré pour se l'approprier. Il n'y avait pas moyen de nier le fait, il avait été aperçu par deux bons yeux, à travers une lunette irréprochable. Tout ce que les pêcheurs purent faire, ce fut de jurer que leur intention avait été de remettre ce baril aux officiers de la douane, et que la seule chose qui les avait empêchés de le faire, c'est qu'ils avaient été arrêtés au moment même où ils débarquaient. Les magistrats trouvèrent le cas très-douteux, et comme ils avaient devant les yeux la crainte du pouvoir réuni de tous les Smugglers du voisinage, ils rendirent leur décision en faveur des pêcheurs, ce qui remplit les dénonciateurs d'indignation, et de joie la multitude qui attendait à la porte.

Toutes les parties commencèrent à en avoir assez de ce vrai simulacre de justice, et les magistrats s'accordèrent pour dire au lieutenant que s'ils voulaient re-

garder de trop près les faits et gestes de leurs administrés, et infliger toutes les peines portées par le statut contre toutes les contraventions qu'il prévoit, ils seraient occupés constamment du matin jusqu'au soir, que les prisons seraient pleines, qu'il y aurait vente de meubles pour payer les amendes presque dans chaque maison, et qu'enfin les contrevenants seraient presque aussi nombreux que les habitants du pays. Ils le régalèrent d'une lecture du statut tout entier, qu'il ne connaissait pas encore en détail, et tous ne crurent pas manquer à leur dévouement bien connu au gouvernement de leur pays, en reconnaissant que c'était là un spécimen bien extraordinaire de législation. Les juges de paix ne pouvaient pas plus se vanter de leur habileté à punir la contrebande, que l'officier de son habileté à la prévenir. Tous secouèrent la tête, se complimentèrent réciproquement sur ce que leurs efforts avaient de louable, et gémirent de leur inutilité.

— Mais que faire? c'était là la question qui se représentait naturellement à la fin.

— Vous le voyez, dit l'un des juges de paix, la prohibition d'une marchandise n'en fait pas disparaître le goût. Si vous la chargez d'un droit trop élevé, vous ne ferez qu'exciter les gens à la fraude, vous les forcerez à calculer les chances moyennes de la saisie. Il se trouvera toujours en abondance des spéculateurs pour tenter l'aventure, et des consommateurs pour leur souhaiter bon succès.

— Alors il n'y a que deux moyens d'en finir : il faut abaisser les droits de manière à faire disparaître la tentation de frauder, ou accroître les difficultés du commerce de contrebande.

— J'oserais dire qu'il n'y en a qu'une, répliqua le premier interlocuteur. On a multiplié les difficultés à

ce point, que ceux qui sont chargés d'administrer la loi en gémissent, et la contrebande va toujours croissant.

— Mais que font donc nos gouvernants? demanda le lieutenant. Ils doivent savoir tout cela, et cependant ils permettent qu'on se joue de leur autorité, et sacrifient à la fois les intérêts de nos manufacturiers et de nos négociants.

— De nos manufacturiers, oui ; mais non pas nécessairement de nos négociants. Le commerce de contrebande est une belle chose pour certains boutiquiers, et vous pourriez entendre là-bas, dans les bureaux de la douane, de curieuses histoires sur certaine méthode d'obtenir des primes et de débarquer les marchandises, à l'aide de certains de nos voisins qui semblent faire profession de ne travailler que la nuit. Toutefois le gouvernement semble entrevoir le véritable état de la question.

— Parce que le gouvernement commence à s'adresser du bon côté pour avoir des informations. C'est un non-sens de consulter les collecteurs du revenu et les personnes qui partagent leurs intérêts et leur manière de voir, sur les meilleurs moyens de rendre les taxes efficaces. La seule chose à faire, c'est de consulter les intérêts des contribuables; cela fait, il est aisé de voir qu'il n'y a pas beaucoup de sagesse dans un système dont la mise en force coûte annuellement au pays plusieurs centaines de mille livres sterling.

— Système auquel, après tout, force ne reste pas et ne peut pas rester. Non, non ; le gouvernement s'aperçoit maintenant que le seul moyen est d'abaisser les droits, jusqu'au point que la contrebande ne soit plus une spéculation lucrative et tentante.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer que le gouvernement commence à voir ainsi les choses?

— On dit et l'on croit à Londres, que le gouvernement a pris en considération cette pétition, signée par les principaux fabricants de soieries de Londres et des environs.

Le lieutenant lut cette pétition dans un journal d'une date récente qu'on lui présentait.

— Hum ! hum ! « Cette importante fabrication qui s'est accrue considérablement, quoiqu'elle soit si nouvelle, » — oui, il doit en être ainsi à en juger par le nombre croissant des ouvriers, — « est encore déprimée aujourd'hui au-dessous de son niveau naturel » — ils sont las, je suppose, des souscriptions de Spitalfields, et de vivre au milieu d'ouvriers faméliques qui s'en prennent de leur misère à ceux qui les emploient ; — « par des lois qui l'empêchent d'atteindre ce degré de prospérité qu'il acquerrait dans des circonstances plus favorables. » — Eh bien ! que pense la chambre de cette pétition ?

— C'est ce que l'on verra quand le gouvernement s'expliquera à son sujet. On croit que la prohibition qui frappe les soieries étrangères sera levée et remplacée par un droit raisonnable. S'il en est ainsi, ce sera une expérience importante.

— J'espère qu'on reconnaîtra bientôt que la faute n'en est pas à une douceur trop grande de la loi, ou à notre manière de l'administrer — deux choses dont les officiers de la douane et de l'excise ne cessent de se plaindre. Je crois que mon collègue et moi nous n'aurons guères moins raison de bénir ce changement, que les fabricants qui ont signé cette pétition.

— Il me restera encore assez d'occupations, dit le lieutenant, si on laisse, comme il est probable, les droits tels qu'ils sont sur des articles qu'on ne fabrique pas en Angleterre Il se débarquera encore plus d'une car-

gaison de gin et de tabac. En attendant, il faut que j'aille voir le déballage à la douane. J'espère que je ne me laisserai pas tenter à frauder dans l'intérieur même de ses murs, en faveur de ma femme.

Quand l'officier arriva à la douane, il y trouva le collecteur et le contrôleur investis de toute la dignité de leurs fonctions actives, et les gardes-côtes qui venaient réclamer leur part du butin, surveillant avec attention le déballement d'une masse considérable de cette plante favorite qui avait coutume de leur faire passer avec plaisir, quoique sans ivresse, les longues heures de faction. Quelques habitants curieux regardaient aux fenêtres et à la porte, tandis que M. Pim, admis par faveur, parce que son fils était commis du collecteur, se promenait en long et en large, montrant sur sa physionomie le plus singulier mélange de gaîté et de vexation. Il ne pouvait s'empêcher de rire en voyant les douaniers se tromper, se contrarier, se disputer, car c'était le goût de pareilles distractions qui l'avait surtout porté à se lier avec les contrebandiers. Mais c'était une sérieuse vexation que de voir une partie de sa fortune — des marchandises sur l'heureux débarquement desquelles il avait joué le bénéfice de ses ennuyeuses heures d'école — tomber ainsi entre les mains de ceux qui ne les avaient pas payées d'un travail si pénible.

Plusieurs s'étonnèrent que les Smugglers, ayant pris le temps d'emporter une portion considérable de leur cargaison, eussent laissé sur la plage une aussi forte quantité de tabac, cet article étant l'un des plus avantageux dans le commerce de contrebande, à cause de la différence de sa valeur intrinsèque et de son prix artificiel par l'addition des droits. Si les Smugglers l'achetaient 3 demi-penny (15 centimes) et le reven-

daient un half-crown (3 francs), cela devait mieux compenser les risques que la plupart des autres articles d'importation. L'un des douaniers dit qu'il lui semblait avoir vu de nombreux ballots de tabac sur les épaules des charroyeurs, quand ils se dirigeaient vers la charrette. Ils supposaient donc que ce qu'ils en avaient devant eux, n'était qu'une bien petite portion de ce qui avait été débarqué.

— Très-vraisemblablement, répondit le collecteur, il se débarque plus de tabac que de toute autre chose, excepté l'eau-de-vie et le genièvre. Il est grand temps que le gouvernement avise au moyen de détruire la contrebande de cet article. Savez-vous, lieutenant, que ces gaillards-là fournissent le quart du tabac qui se consomme en Angleterre?

— Cela n'est rien en comparaison de ce qui se passe en Irlande, dit Brady. En une seule année, soixante-dix navires ont débarqué du tabac de contrebande entre Waterford et Londonderry.

— Oui, les Irlandais sont incorrigibles, répliqua le collecteur; ils passent en fraude les trois quarts du tabac qu'ils consomment.

— Je ne sais si l'on peut dire pour cela que les Irlandais soient incorrigibles, répondit le lieutenant; ni eux, ni personne autre ne songeraient à faire la contrebande, si on ne leur en donnait la tentation. Si le droit qui est maintenant de 3 shillings (3 francs 75 centimes), était réduit à 1 shilling, ce ne serait plus la peine de passer le tabac en fraude. Les trois quarts des consommateurs aujourd'hui fautifs, l'achèteraient honnêtement, et le gouvernement y gagnerait. Le même avantage suivrait en Angleterre la réduction du droit. Non-seulement la contrebande serait détruite, mais la consommation de l'article s'accroitrait consi-

dérablement, ce qui est toujours le cas après la réduction d'une taxe. Par chaque augmentation du droit, depuis 8 pences (80 centimes) jusqu'à 3 shillings (3 fr. 75 c.), il y a eu une diminution dans la consommation régulière, en même temps qu'un accroissement dans la contrebande. En sorte que le gouvernement a souffert doublement et plus qu'il n'a gagné à l'élévation du droit.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écria Pim, au moment où l'on retirait un paquet grisâtre, confondu avec d'autres articles. — Des pavillons! oui; c'étaient d'habiles gaillards et qui entendaient leur affaire, vous voyez. C'est une assez jolie imitation des pavillons de marine; la collection est complète. En voilà d'anglais, de hollandais, de français! ils savaient bien ce qu'ils faisaient, — ces gaillards-là.

— Et vous aussi, à ce qu'il paraît, M. Pim, dit le collecteur, vous vous y connaissez prodigieusement en pavillon. On dirait que vous auriez fait vous-même quelques petites excursions à la mer.

— J'ai vécu sur cette côte bien des années, et j'ai vu la plupart des pavillons qui s'y promènent. Mais puisque ces pavillons ne sont après tout qu'un pauvre butin, il est à regretter que vos gens n'aient pas capturé plutôt ceux qui devaient les arborer, ils auraient ainsi gagné une partie de l'amende.

— Si vous les mettiez sur la voie, M. Pim! Hein, il me semble que vous le pourriez, si vous le vouliez?

Pim s'en défendit avec toute la gravité que la présence de son fils pouvait lui imposer. Il se présenta ensuite un paquet de foulards, et à leur couleur bien connue, pois blancs sur fond rouge, un sourire passa en cercle sur les lèvres de tous ceux qui attendaient une part de la saisie.

— Oh! oh! je crois que je connais le propriétaire de ces foulards-là. Il y a un gentleman pas bien loin sur cette côte qui pourrait nous en parler savamment. On l'a fait venir de Londres sur le soupçon de certains tours relativement à la prime d'exportation des soies. Sa boutique est régulièrement approvisionnée par nos Smugglers, et l'on croit que ce sont ses rapports avec eux qui lui font faire des acquisitions aussi considérables aux ventes de la Maison des Indes. Je ne doute pas qu'il ne soit un de ces honnêtes gens qui y achètent les foulards à 4 shillings (5 francs) et les revendent à 8, quand ils leur ont fait faire un petit tour à Ostende ou à Guernesey. J'ai bien envie de l'envoyer chercher.

— C'est là, dit Pim, la dernière espèce de marchandises qu'il vous doive être agréable, il me semble, de déclarer confisquées. Votre conscience doit vous tourmenter un peu là-dessus. Je ne doute pas que votre tabac et votre eau-de-vie n'aient payé tous les droits requis, j'en suis même convaincu; mais pour les choses que la loi défend de se procurer, même en payant le droit, nécessairement vous violerez la loi comme si vous n'étiez pas employé du gouvernement, plutôt que de vous passer de ce dont vous avez envie ou besoin. Je vous parie tout ce que vous voulez, que....

— Retenez votre langue impertinente, Monsieur! s'écria le collecteur.

M. Pim obéit; mais à défaut de sa langue, il crut qu'il lui était permis de faire usage de ses mains, il se glissa derrière le collecteur et lui tira tout doucement un foulard de sa poche; il fit de même au contrôleur et ainsi de suite à tous les autres, bien que le commis de terre essayât de retenir la basque de son habit à deux mains, et que le commis de mer se fût retranché

dans un coin. Le seul qui échappa fut le secrétaire du collecteur, non pas tant parce qu'il était le propre fils de M. Pim, mais parce que, comme il portait un foulard en cravate, il n'était pas besoin d'autre preuve contre lui. Un bel assortiment de foulards — de vrais foulards de l'Inde — brilla alors sur le comptoir, et chacun ne put s'empêcher de prendre part aux bruyants éclats de rire de M. Pim.

— Maintenant, dit-il, si vous appelez Breme sur le soupçon que ces marchandises peuvent lui appartenir...

— Ainsi vous savez le nom du gentleman dont je voulais parler, reprit le collecteur. A merveille! peut-être pourriez-vous aussi nous donner quelques renseignements sur le ballot suivant.

Là-dessus on déballa une fort belle quantité de soies brochées de différentes couleurs, mais toutes du même dessin. M. Pim secoua gravement la tête en signe négatif.

— Si vous n'avez rien à dire de ces étoffes, moi je puis dire quelque chose, s'écria Brady, et il tira de sa tabatière le petit échantillon qu'il avait pris dans le gant d'Elizabeth. C'est bien le même article, vous le voyez, et le lieutenant déclare que cet échantillon est anglais.

— Il l'est en effet, répondit le collecteur, et toutes ces pièces sont anglaises aussi; les Français seraient honteux d'une telle fabrication et du prix auquel elles sont cotées, aussi elles ne sont qu'une imitation des leurs, je suppose. Nous ferons bien d'envoyer chercher M. Breme et d'informer de cette saisie les autres bureaux de douane; cela jetera quelque lumière sur certains tours qui se jouent en matière de primes d'exportation. Il se trouva que M. Breme était plus près de là qu'on ne l'aurait supposé. Ayant échoué dans sa

spéculation par suite de la saisie malencontreuse de deux chargements de contrebande, il avait fait une assez triste figure à la direction générale des douanes, où il avait été interrogé, et avait jugé nécessaire de se consulter avec son frère de Brighton, sur les moyens d'obtenir un adoucissement à l'amende qui le menaçait, ou de la payer s'il ne pouvait rien obtenir. Il se rendait donc à Brighton le long de la côte, quand Pim qui connaissait toutes ses démarches, alla à sa rencontre pour lui faire part des aventures arrivées à Beachy-Head.

Que faire? continuerait-il tranquillement son chemin jusqu'à Brighton, au risque d'être ramené en arrière d'une façon peu agréable, ou bien se présenterait-il tout d'un coup et braverait-il l'issue de cette affaire, avant que des témoignages plus nombreux ne fussent rassemblés contre lui de différents côtés? Ce fut ce dernier parti qu'il adopta en définitive ; il donna en conséquence de nouveaux ordres au postillon, et se rejeta dans sa voiture pour réfléchir d'une humeur assez triste aux pertes qu'il avait déjà éprouvées, et à celles qui l'attendaient encore.

Depuis quelque temps Breme était devenu un négociant sur une petite échelle, aussi bien que boutiquier. Il avait suivi l'exemple de plusieurs de ses confrères et s'était aventuré dans des spéculations qui n'étaient pas sans risques, espérant que des bénéfices considérables compenseraient et au-delà les pertes accidentelles qu'il ne pouvait s'empêcher de prévoir. Il avait employé M. Culver, son voisin de Spitalfields, à lui fabriquer des étoffes à l'imitation d'un certain dessin français, il les avait exportées comme anglaises et avait reçu la prime en conséquence. Cette prime c'était le drauback ou la remise de la taxe dont avait pu

être frappées les soies en bottes : remise qui était nécessaire pour permettre aux manufacturiers anglais de vendre leurs produits sur les places étrangères, au même prix que les manufacturiers français. Breme avait réclamé et reçu le drauback, lui-même et ses agents ayant juré dans la forme voulue et suivant le statut, que les marchandises étaient réellement destinées à l'étranger et ne seraient pas débarquées de nouveau. Ce serment, Breme ne l'avait regardé que comme une pure formalité. Il n'avait jamais eu la moindre idée de vendre à l'étranger ses produits, à un prix inférieur à celui qu'il pourrait en obtenir en Angleterre, en les présentant comme français. Ils avaient donc été débarqués de nouveau, et le gouvernement qui avait payé le drauback et qui avait ainsi fait un assez joli petit présent à M. Breme, voyait une nouvelle addition aux marchandises anglaises, dont la place était déjà encombrée, tandis que les ouvriers en soie mouraient de faim, et que l'on ouvrait de tous côtés des souscriptions pour venir à leur secours. Cette fois, cependant, M. Breme se trouvait y perdre à son tour. Ses belles étoffes se trouvaient saisies par la main puissante de la loi; outre cette contrariété, il avait encore celle de prévoir qu'un terme ne tarderait pas à être mis à ce genre de spéculation.

Il ne put décider quelle ligne de défense il adopterait jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la douane et qu'il eût appris la portée et le nombre des témoignages qu'on pouvait réunir contre lui. Quand on lui eut dit qu'on suivrait l'affaire à la dernière rigueur et qu'on en ferait un exemple, qu'on reconnaissait ses soies pour celles dont il aurait à répondre ailleurs, qu'on produirait le fabricant et les ouvriers pour donner des renseignements sous serment, sur l'origine du tout, — il offrit

de jurer qu'il avait effectivement vendu pour l'étranger les étoffes qu'on lui représentait, et que si elles avaient été débarquées depuis en contrebande, c'était le fait de ses pratiques et qu'il n'y était pour rien. Le collecteur le félicita ironiquement de ce que, s'il en était ainsi, il ne se trouvait pas soumis à une perte que ses amis avaient craint pour lui. En effet, il était bien plus agréable d'avoir vendu et encaissé, que de voir une si belle quantité de marchandises, préparées au prix de tant de dépenses et de travail, confisquées au nom de la loi offensée. M. Breme salua avec un sourire amère pour répondre à ce compliment de félicitation et se hâta de changer le sujet de la conversation. Il dit qu'il était probable que des jours de loisirs comparatifs allaient se lever pour tous les honorables gentlemen dont il avait le plaisir de se voir entouré. Si le gouvernement portait dans d'autres parties du tarif général, les changements qu'il allait introduire dans le commerce des soies, on verrait la fin d'une multitude d'affaires qui absorbaient en grande partie et d'une manière si désagréable, le temps de messieurs les employés de la douane. On lui demanda ce qu'il voulait dire et s'il apportait quelques nouveaux renseignements.

Il répondit que le gouvernement était au moment de lever la prohibition qui frappait l'importation des soies étrangères, et d'y substituer un droit de 30 p. 0/0 *ad valorem*.

— Dieu vous bénisse, Monsieur! s'écria le collecteur, quelle nouvelle extraordinaire! Vous ne prétendez pas dire que ce soit un fait dont vous soyez sûr?

— Je le tiens des meilleures autorités, répondit M. Breme.

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire, demanda le lieutenant? la nature de nos travaux ce matin ne prouve-t elle

pas suffisamment que des changements quelconques sont nécessaires.

— Certainement, répondit Breme, mais les changements devraient être dans un tout autre sens. Savez-vous, monsieur, que la place est déjà encombrée depuis le petit deuil de cour et le changement de mode qui a suivi. Qu'est-ce que nous deviendrons, monsieur, quand les Français nous inonderont d'un déluge de leurs produits?

— Notre marché est encombré, parce que nous ne pouvons pas trouver d'écoulement à nos produits, et je ne vois pas comment nous amenderions les choses, en excitant plus encore les Smugglers à importer, tandis que nos ouvriers meurent de faim dans la rue voisine. S'il est de fait que les soies françaises soient de 25 p. °/₀ meilleur marché que les nôtres, un droit de 30 p. °/₀, laissera à nos fabricants une belle chance de lutter contre elles, en même temps qu'il tuera le commerce de contrebande. Je crains seulement que le droit ne soit trop haut et qu'on ne laisse ainsi quelques chances aux Smugglers.

— Vos compatriotes vous sont bien obligés à coup sûr, dit Breme avec aigreur. Il n'y aurait pas de mal que le gouvernement sût comment quelques-uns de ses serviteurs étaient désaffectionnés dans l'exercice de leurs fonctions.

Le lieutenant défia le boutiquïer de répéter ce qu'il venait de dire en présence de tous ceux qui avaient été témoins de sa conduite pendant la nuit précédente. Breme balbutia des explications et des excuses.

L'anxiété se peignait sur toutes les figures, excepté sur celle du lieutenant. Ses subordonnés avaient une vague idée que quelque chose allait arriver pour leur enlever leur occupation et leur faire par conséquent

beaucoup de mal. Leur officier leur dit d'être sans inquiétude, parce que les changements dont il parlait ne devaient avoir lieu que sur un seul article, celui des soieries.

—Mais, dit le collecteur, avec une profonde sagacité, quand on met le pied dans de semblables innovations, on ne saurait dire où l'on s'arrêtera. Avec une pareille idée dans la tête, nos ministres, à Dieu ne plaise que j'en dise du mal, ne s'arrêteront pas qu'ils n'aient ruiné le revenu et livré le pays tout entier aux chances déplorables d'une liberté entière de commerce.

— Il est probable qu'ils seront assez sages pour conserver ceux des droits dont toutes les classes de la société reconnaissent la justice, et la recette de ces droits sera encore pour vous une occupation suffisante, M. le Collecteur, si notre commerce s'accroît, ainsi qu'il est probable, par l'adoption de ce nouveau système. Il est possible qu'on n'ait plus besoin de ce petit bureau de douane pour emmagasiner la contrebande saisie, mais il n'y en aura que plus d'affaires dans les grands ports; et c'est là, monsieur, que vous trouverez une place honorable et digne de vous.

Cependant le collecteur ni aucun de ses subordonnés ne pouvait se consoler de la ruine imminente du revenu qu'il s'obstinait à regarder comme la conséquence forcée de la mesure dont on parlait. Le seul espoir qui leur restât, c'était que les fabricants anglais se lèveraient comme un seul homme et feraient des remontrances contre le sacrifice de leurs intérêts.

Cependant il était peu probable qu'ils dussent le faire, puisque les plus notables d'entre eux avaient au contraire fait des pétitions pour demander la liberté du commerce.

Pim s'était déjà éclipsé pour répandre la nouvelle

de ce qu'il appelait la ruine des côtes. Elle passa de bouche en bouche, de cabane en cabane, et atteignit même les tentes et les cavernes où les Bohémiens faisaient leur demeure. Draper et Faa accoururent sur la dune pour entendre ce que le maître d'école avait à raconter, et retournèrent, pensifs, sous la tente où Mrs Draper les attendait.

— Alors nous passerons les hivers sous le toit d'une maison, dit-elle, quand elle eut écouté leur récit; il nous faudra rejoindre notre tribu à Londres, depuis le premier brouillard d'automne jusqu'à la dernière gelée du printemps.

— Vous et les vôtres, dit l'un des Bohémiens qui tressait le jonc d'une vieille chaise; nous autres hommes, nous pourrons toujours travailler en plein air, bien que nous ayons des pierres sous les pieds au lieu de terre; il y a bien des chaises à rempailler à Londres.

— Oui, mais pas d'excursion de nuit pour remplir la poche et occuper l'âme, dit le vieux Faa. Il n'y a rien dans les villes que j'aime autant que nos occupations de la nuit dernière: — se tenir à l'extrémité d'un rocher pour surveiller la sentinelle, ramper ou se tenir debout suivant que la sentinelle présente le dos ou la figure, afin que les camarades dans les genêts sachent quand ils doivent gravir à quatre pattes, où se tenir immobiles. Il était bien plus agréable de les voir tous réunis à l'ombre du Shooter's Bottom, prêts à travailler ou à combattre, suivant les circonstances, que de se mêler à la foule étourdissante des rues de Londres, trop occupée de la lumière du gaz pour regarder les étoiles au firmament, étoiles qu'en effet il n'était pas toujours facile de discerner au milieu d'une telle atmosphère.

Mrs Draper passerait par-dessus la mauvaise qualité de l'air, en considération de la chaleur et d'un abri, et

les enfants passeraient par-dessus toutes choses pour se trouver à 70 milles de l'école de M. Pim. Le plus jeune des hommes exprima l'espérance que peut-être la ruine de la côte n'aurait pas lieu avant l'hiver prochain, et que s'il n'avait plus le plaisir de débarquer des ballots de soie pendant la nuit, il y aurait encore des barils d'esprit à passer entre le coucher et le lever du soleil.

— La ruine de la côte! s'écria Elizabeth dont ces derniers mots avaient frappé l'oreille en passant. Bon Dieu, est-ce qu'il y a une maladie épidémique sur le poisson? — Elle apprit bientôt — ce qu'elle aurait dû savoir auparavant—que le poisson n'est pas toujours la principale affaire des pêcheurs sur les côtes d'un pays où certaines fabriques sont absurdement protégées. Quand le poisson serait aussi nombreux sur la rive que les atômes dans le rayon solaire, la côte n'en était pas moins ruinée dans l'opinion des pêcheurs, faussée par de mauvaises lois.

Les femmes comme on devait s'y attendre, prirent un air extrêmement affligé de la cruauté extraordinaire dont le gouvernement allait se rendre coupable — du caprice inqualifiable qu'il lui prenait de ne vouloir plus se laisser duper, comme auparavant, au bénéfice de ceux qui faisaient profession de se moquer de ses agents et de les assassiner à l'occasion. Les bonnes femmes trouvèrent qu'il était étrange que le gouvernement enlevât ainsi le pain de leurs maris. Les entourer d'espions, c'était déjà assez mal, mais leur enlever la meilleure de leurs occupations, c'était ce qui ne se pouvait patiemment supporter. Il n'est donc pas étonnant que Ned (1) rejetât loin de lui son filet, que Jem (2) jurât

(1) Ned ou Neddy. — Abréviation pour Edward, Edouard.

(2) Jem ou Jemmy. — Pour James, Jacques, Jacquot.

après son garçon, et que Dick (1) abandonnât son bateau, disant qu'il se ferait inscrire aux secours de la paroisse, puisqu'on lui enlevait le plus clair de son travail. Quant aux enfants, ils eurent l'air aussi décontenancés de ces mauvaises nouvelles que leurs mères l'avaient eu à leur âge, quand on leur avait annoncé que Bonaparte allait débarquer avec sa grande armée pour leur couper la gorge à toutes. Dès qu'ils eurent repris assez de courage pour parler, il y eut une foule d'exclamations : Oh ! maman, maman ! Est-ce vrai qu'ils vont ruiner la côte ?

Elizabeth se hâta de courir sur la dune pour raconter à sa sœur l'effrayante nouvelle ; elle courut aussi fort que Mathilda l'aurait pu faire elle-même, et arriva enfin au Station-House, incapable quelque temps de retrouver de la voix pour dire son histoire. Elle fut surprise du sourire avec lequel la femme du lieutenant l'entendit, bien qu'il y eût quelque chose dans le nouveau système qui ne laissât pas que de flatter ses goûts.

— A coup sûr, il sera agréable de pouvoir acheter autant de soieries françaises qu'on le voudra sans violer la loi, sans s'exposer à être fouillé, arrêté, poursuivi, mais en vérité, si vous voyiez le malheur de tous ces pauvres gens sur la côte — ces pauvres enfants.

— Ah, les enfants, je suis fâchée qu'ils aient peur, mais ils seront bientôt consolés. Quant à leurs parents, je ne les plains pas du tout. Ils ont leurs bateaux, leurs filets, de bons bras pour s'en servir, et devant eux la mer grande et large où ils peuvent gagner sans crime le pain dont ils font profession de vivre ; cela vaudra mieux que de le voler à ceux qui n'ont pas la mer pour les nourrir. Je ne saurais plaindre ces pêcheurs, Eliza-

(1) Dick ou Dicky. — Abreviation pour Richard.

beth ; je ne saurais être fâchée de cette nouvelle. Rappelez-vous, Elizabeth, qu'il y a des demeures pleines de misères auprès desquelles le désappointement de ces gens-là n'est qu'une plaisanterie ; — des chambres froides où de petits enfants n'ont pas le cœur de jouer, mais se blottissent en tas pour se réchauffer ; — des ruelles où la femme qui n'est plus occupée au métier de son mari, tend la main pour recevoir l'aumône que la fierté de celui-ci ne lui permet pas de demander ;—des foyers autour desquels les ouvriers s'asseyent les bras ballants, regardant la grille vide de charbon et pensant aux temps plus rudes encore qui se préparent. Quand leurs femmes rentreront, rapportant cette bonne nouvelle, ils sauteront de joie, ils regarderont leur métier et joueront avec leur navette comme un enfant avec sa poupée. L'espérance réchauffera leur cœur dès ce moment. L'espérance sera sur leur figure quand ils se précipiteront dans la rue pour s'assurer que la nouvelle est fondée ; — l'espérance sera dans leurs discours quand ils reviendront. C'est cette multitude de malheureux dont j'avais pitié, et c'est pour eux qu'il doit m'être permis maintenant de me réjouir.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LA FABRIQUE

ET

LA CONTREBANDE.

DEUXIÈME PARTIE.

LA FABRIQUE

ET

LA CONTREBANDE.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

INTÉRIEUR DE LA FAMILLE COOPER.

Par une matinée du mois de mai 1826, pendant que tombait une belle pluie de printemps, Mrs Cooper s'occupait activement à épousseter le métier de son mari, profitant de l'intervalle entre l'achèvement de la pièce qu'il était allé porter à son maître, et le commencement de celle dont il espérait devoir apporter les matériaux. Il y a beaucoup d'ouvriers en soie qui n'aiment pas plus voir épousseter et nettoyer dans leur petit coin particulier que le bouquiniste le plus mal propre. Ils ont l'air de croire qu'un dais de toiles d'araignées projette une teinte d'importance sur leur ouvrage, comme l'étudiant attend l'influence de la lampe de nuit. Le vieux Short était de ceux-là. Mrs Cooper fut donc charmée de ce qu'il était absent, aussi bien que son mari et pour le même motif. Elle pourrait, non-seulement nettoyer le métier de Cooper en paix, mais donner un petit coup à celui du vieux homme, dans l'espoir qu'il ne s'apercevrait pas de l'enlèvement de quelques aunes de toiles d'araignées et d'un demi boisseau de poussière. Ayant ouvert les fenêtres pour admettre l'air extérieur rafraîchi par la pluie battante, elle chanta

à son petit garçon qui maintenant avait près de trois ans, une chanson que probablement il saurait bien un jour, car Short la lui chantait depuis le matin jusqu'au soir; et quand il était absent, Mrs Cooper la chantait pour ainsi dire sans le savoir, dès qu'elle tournait les yeux vers la place qu'il occupait habituellement dans un coin de la pièce. Certes, elle était fatiguée d'entendre toujours cette chanson, mais cela valait tellement mieux que les grognements d'autrefois, que jamais elle ne se plaignait de cette mélodie, et se résignait facilement à l'entendre pendant les quelques années que le vieux Short pouvait encore avoir à vivre.

Mais pourquoi le vieux Short avait-il cessé de gronder? Pour une raison qui n'en paraît pas une à tous les grondeurs, c'est qu'il n'avait plus aucun sujet de plaintes. Depuis deux ans M. Culver lui avait donné constamment de l'ouvrage et l'avait constamment bien payé. Il entendait parler de tous côtés du grand soulagement pour les manufacturiers qu'avait amené la réduction du droit sur les soies brutes, — réduction qui avait eu pour but de préparer les fabricants à une lutte plus égale contre la France, quand la prohibition cesserait, — qu'il commençait à avoir moins de confiance dans ses prédictions, que cette mesure serait la ruine du commerce, que les Français balayeraient tout devant eux, et que les derniers jours de l'industrie de Spitalfields étaient arrivés. Il avait pris tant de fois ses amis à témoins qu'il tissait sa dernière pièce, et tant de fois on l'avait vu en recommencer une autre, que force lui avait été de renoncer à ce genre d'argument pour adopter une locution proverbiale d'une plus douce philosophie : « A chaque jour suffit sa peine. » Cela répondait assez bien à son idée, quoique, si on l'eût questionné, il se fût trouvé bien embar-

rassé peut-être de dire de quelle peine il entendait parler. En été à coup sûr il faisait chaud, et le jour tombait de bonne heure en hiver ; mais les Cooper étaient bons pour lui, et leur état prospère leur permettait de lui prodiguer de bons soins. Il convenait volontiers que le petit garçon n'était pas une source de contrariétés pour lui, bien au contraire, et avec 15 shillings (18 francs 75 centimes) par semaine pour ses petits besoins, non-seulement le vieillard avait eu aisément de quoi faire un présent, mais il avait pu réaliser deux ou trois idées qui depuis longtemps lui tenaient au cœur. L'argent de ses funérailles était tout prêt, et il avait acheté une vénérable bible qu'un voisin avait découverte à l'étalage d'un bouquiniste, et sur la garde de laquelle se trouvait inscrit l'acte de naissance de sa grand'mère. Short ne savait pas lire, mais il avait été mal à l'aise tant que cette bible était restée à l'étalage du bouquiniste, exposée à être feuilletée, marchandée, tourmentée par le premier venu, sans aucun égard pour le nom de sa mère. Et maintenant il la possédait, elle était en sûreté sur la planche la plus élevée du buffet, en sorte qu'il n'était pas à craindre que l'enfant pût y mettre la main avant qu'il n'eût atteint l'âge de seize ans, excepté le dimanche matin quand on la descendait régulièrement pour l'épousseter. Mais comme on la replaçait immédiatement, attendu qu'elle était trop précieuse pour qu'on se permît de la lire, il n'était pas vraisemblable qu'elle dût éprouver aucun préjudice ou dommage. Ayant donc tous les besoins présents satisfaits, toutes ses précautions prises.pour son futur cadavre, et sa bible placée comme elle le devait être, il était donc bien plus raisonnable que Short chantât que de gronder.

— Regarde, regarde Jehabod ! comme la pluie

tombe, regarde comme l'arc-en-ciel est brillant, mon cher petit, dit Mrs Cooper, ouvrant une autre fenêtre et jetant les yeux sur un petit morceau de jardin derrière la maison. Cocorico! comme le coq secoue l'eau de dessus ses plumes. Viens, mon petit, viens voir le coq et les poules à la pluie, et les tulipes? oh! les belles tulipes! comme elles vont s'ouvrir bientôt après une telle pluie!

Au lieu de trotter à travers la chambre à l'ordinaire pour répondre à l'appel de sa maman, l'enfant poussa un cri de terreur, et ce n'était pas sans cause. En s'amusant à faire le tisserand, à passer des feuilles vertes et jaunes dans les trous de sa chaise de jonc, il y avait entré de force sa main tout entière et se trouvait prisonnier jusqu'à ce que sa mère vînt le délivrer. Cela fait, et quand il ne resta plus qu'à l'apaiser, elle le porta à la fenêtre et lui dit d'appeler le Bohémien pour raccommoder cette pauvre chaise. L'enfant et la mère appelèrent longtemps à l'imitation l'un de l'autre; il ne parut pas de Bohémiens, mais à leur place le vieux Short et deux amis qui travaillaient habituellement dans la même pièce, et qui tous paraissaient irrités.

— Dépêchez-vous, M. Short, cria la bonne ménagère par la fenêtre, et faites entrer vos amis jusqu'à ce que la pluie soit passée. Il n'y a rien de froid et de pénétrant comme cette pluie du printemps.

Mrs Cooper plaça son enfant devant une chaise où il n'y avait pas de trou, et se hâta de faire disparaître sa brosse et son plumeau, pour que la mauvaise humeur évidente de Short ne s'augmentât pas à la vue de ces préparatifs de propreté.

— Soyez les bien-venus, voisins, leur dit-elle, à mesure que leur tête sortait l'une après l'autre de l'obscurité du palier, il y a de la place, il y en a ici

pour vingt personnes, les métiers se trouvant tous vides. C'est une chance assez singulière que les quatre métiers cessent de battre à la fois; mais...

— Ce sera une chance plus curieuse quand ils battront de nouveau tous les quatre, dit Rogers, l'un des voisins.

— Oui, oui, répliqua le vieux Short, quant à moi, j'ai tissé ma dernière pièce.

Eh bien, M. Short, comment se fait-il que vous retombiez dans vos anciennes habitudes? Songez seulement combien de fois vous nous avez dit cela et combien de fois, grâce à Dieu, cela ne s'est pas trouvé vrai.

— Ça n'est que trop vrai cette fois; à peine trouverait-on un maître qui veuille donner une aune à faire aujourd'hui. Il n'y a pas d'ouvrage, et il n'y en aura pas tant que ces damnés Français seront sur la face de la terre.

— Il me semblait que vous m'aviez dit qu'ils n'étaient plus à craindre; je croyais que vous étiez charmé de ce que le gouvernement avait ordonné quant à la longueur de leurs pièces: — à savoir, qu'on n'en laisserait entrer aucune dans les longueurs où nous savions qu'ils les avaient tissées. Je me rappelle que vous vous frottâtes les mains à cette nouvelle, presqu'à en faire rire l'enfant.

— Oui, tout cela sonnait assez bien; mais le gouvernement ne veut pas ou ne peut pas empêcher ces marchandises d'arriver, quoiqu'elles soient prohibées. Les Français sont à l'ouvrage autant que jamais, tissant les soies dans les nouvelles longueurs, et les autres marchandises inondent la côte au moyen des smugglers. Il y a autant de soieries en contrebande sur la place qu'on en ait jamais vu, et...

— Mais elles seront bientôt vendues et parties. En outre, dans deux mois, la loi permettra leur introduction, en sorte qu'on pourra les acheter honnêtement, et alors on dit qu'il n'y aura plus de contrebande.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut venir conter cela! D'ici là, les nouvelles étoffes qui sont sur leurs métiers seront prêtes. Non, non; il en sera toujours comme il en a été pour l'ouvrier de Spitalfields, le ciel et la terre semblent se conjurer à qui le rendra plus malheureux.

— Mais, M. Short, il me semble que vous n'avez pas raison de parler ainsi; nous avons eu nos mauvais temps, il n'y a pas de doute; mais il me semble qu'on a fait depuis tout ce qu'on pouvait faire en notre faveur. Rappelez-vous combien de temps nous avons été spécialement favorisés dans le prix des façons.

— Et grand bien cela vous a fait! Pouvez-vous nier qu'à cette même époque, nos meilleurs ordres allaient à Paisley et Maccelfield, tandis que nous aurions dû en avoir les mains pleines, n'étant pas des maladroits comme eux? Pouvez-vous nier que les gens ne se soient mis ensuite en tête de porter du coton, de sorte que, pendant un hiver, quatre mille métiers ont cessé de battre? Vous ne pouvez pas vous rappeler l'hiver de 73, c'était avant vous ce temps-là; la main de Dieu s'appesantit alors sur son peuple; de pauvres créatures faméliques étaient étendues sur le seuil des portes, trop faibles pour remonter dans leurs logis, après avoir été quêter dans la rue la chance d'une aumône. Eh bien, tout cela n'était rien en comparaison de l'hiver de 1815 à 1816 que vous ne prétendez pas, je suppose, avoir oublié.

— L'avoir oublié! non certes, répondit Mrs Cooper secouant tristement la tête. C'est à cette époque que mourut mon pauvre père; ma mère et moi nous pensions

que, bien qu'il se fût usé au travail, il aurait vécu plus longtemps, si nous avions pu le nourrir mieux, et surtout lui faire entendre le bruit joyeux du métier. C'est alors qu'il me conseilla d'apprendre un autre état, ou d'entrer en service, parce qu'il se repentait de m'avoir donné une occupation qui brise autant l'esprit par l'incertitude de ses chances, que le corps par les efforts pénibles qu'il faut y faire. Non, non, je n'oublie pas cet hiver-là, mais je serais fâchée de dire qu'on ait dédaigné, méprisé les ouvriers de Spitalfields, quand je suis sûre, au contraire, qu'on a fait pour eux tout ce que la charité pouvait faire.

— A la bonne heure, mais, pour ma part, je n'aime pas la charité. Ce n'est pas la même chose que le salaire, qui permet de n'avoir d'obligations à personne.

— Cela est très-vrai; mais vous n'avez eu d'obligations à personne depuis quelque temps. Vous avez gagné de l'argent à votre satisfaction, sans que Dieu ou les hommes vous en aient empêché.

— Non pas sans contrariété de la part des hommes. Oubliez-vous, ma chère dame, qu'on m'empêche, depuis dix-huit mois, d'avoir des pigeons. Il n'y avait rien au monde que j'aimasse autant que mes pigeons; mais maintenant, depuis qu'on a bâti tant de nouvelles maisons avec de magnifiques croisées, il m'a fallu me défaire de mes oiseaux chéris, de peur qu'ils ne vinssent à casser un carreau.

—C'est un petit inconvénient dont vous ne devriez pas vous plaindre, en considération de ce que vos voisins ont maintenant plus d'air et de lumière. Ces maisons neuves, avec leurs larges fenêtres, vous montrent que nous sommes en voie de progrès.

— C'est ce que ne vous dirait pas Lake l'entrepreneur, observa l'un des ouvriers en soie. Il n'y a qu'un

moment qu'il nous faisait remarquer combien nous avions tous été trompés. Quand tout avait l'air si brillant, il y deux ans, il commença à bâtir, croyant qu'il n'y aurait jamais assez de maisons pour tous les ouvriers en soie dont on aurait besoin ; maintenant que Culver donne à peine une verge d'étoffe à faire à la fois, où voulez-vous que Lake prenne ses loyers?

— Est-ce que mon mari n'a pas obtenu d'ouvrage? demanda Mrs Cooper d'une voix altérée.

— Non certes, répliqua Short, Dickens et moi nous n'aurons pas besoin de nos métiers; en sorte qu'indépendamment du travail de votre mari, voilà six shillings (7 f. 50 c.) par semaine que vous perdez tout d'un coup. J'espère là-dessus que vous allez cesser de vous montrer heureuse et reconnaissante comme vous le faites toujours sans sujet.

Mrs Cooper ne répondit pas, son attention se trouvant absorbée par un grand bruit qui se faisait dans la rue. On entendait des pas nombreux et par intervalles des éclats de voix. Quelques centaines d'hommes avaient déjà passé devant la maison, quand tous ceux qui s'y trouvaient se mirent aux fenêtres. On aurait pu reconnaître les hommes qui formaient cette procession pour les ouvriers en soie, à leurs yeux sortant de la tête, à l'étroitesse de leurs épaules, et mieux encore au pas lourd et cadencé dont ils marchaient au milieu des mares d'eau qui inondaient la rue, avec des pieds plus accoutumés à ne rencontrer que les marches du métier de tisserand. La teinte pâle de leur figure était d'un caractère moins particulier. On la retrouve également chez le robuste laboureur, chez le nerveux mineur et l'artisan étiolé, quand le besoin les assiége, et qu'à tort ou à raison, ils se figurent que cette misère est du fait de ceux qu'ils appellent leurs tyrans.

— Oh là ! hé ! où allez-vous donc comme cela, cria Dickens par la fenêtre. Où est Cooper, ajouta-t-il, remarquant que sa femme le cherchait dans la foule et qu'elle s'était retenue au moment de le demander, craignant sans doute qu'il ne fût contrarié d'être appelé par sa femme au milieu de ses compagnons. Chacun des ouvriers regarda autour de lui, et Cooper ne se trouva pas.

— Il n'est pas ici, madame, dit Dickens, saisissant son chapeau et sautant les escaliers quatre à quatre pour rejoindre la foule. Il faut que j'aille voir ce qui se passe, et vous aurez, j'en suis sûr, des nouvelles de votre mari avant que je ne sois de retour.

Il parut y avoir une halte à l'extrémité de la rue. Short et Mrs Cooper, laissés à leurs conjectures mutuelles, s'avancèrent à l'envi l'un de l'autre hors de de la fenêtre pour voir ce qui allait se passer.

— Dad, dad, dad, dit le petit Jehabod, envoyant un baiser avec sa main comme il avait coutume de le faire quand il apercevait son papa.

— Voilà mon mari, il est là, et pendant tout ce temps, je ne l'avais pas vu. Elle se hâta de descendre et le trouva les bras croisés, appuyé contre les jambages de la porte ; — tout ce qu'il put dire, c'est qu'il prévoyait quelque malheur. Il y avait eu du mécontentement depuis peu de temps, les plus mauvais ouvriers avaient d'abord été renvoyés, le nombre avait été en augmentant de semaine en semaine ; enfin, ce jour-là même, beaucoup et des plus habiles n'avaient pas rapporté l'ouvrage sur lequel ils comptaient. Il y avait donc beaucoup de ressentiment contre les maîtres et surtout contre le fabricant français. Cooper supposait qu'on allait lui faire un mauvais parti, puisque la multitude s'arrêtait devant la porte.

— Mais John, qu'est-ce que nous allons devenir, nous?

— Ma foi, il faudra nous passer des six shillings que nous rapportaient nos métiers, jusqu'à ce que les camarades aient besoin de les louer de nouveau. Je travaillerai un peu plus fort, voilà tout.

A sa grande surprise et à sa grande satisfaction, Mrs Cooper s'aperçut alors seulement que son mari avait caché dans l'intérieur de l'allée l'ouvrage qu'on venait de lui dire lui avoir été refusé. Meilleur ouvrier que ses camarades, et pour cela seul plus heureux, il avait, lui, de l'ouvrage. Sa femme ne put s'empêcher de sourire du penchant de Short à exagérer toujours le mal et d'exprimer sa sympathie pour le fabricant français. Elle eût été bien fâchée qu'il lui arrivât quelque chose de désagréable, et surtout à ses jeunes sœurs éloignées de leur famille et de leur pays. Il était à regretter sans doute qu'ils fussent venus prendre une partie de l'ouvrage des Anglais, mais ils semblaient se conduire parfaitement bien.

— Excepté, dit Cooper, en un point, l'embauchage des meilleurs ouvriers. Il aurait bien voulu m'avoir, mais j'avais dit à M. Culver qu'il pouvait compter sur moi; j'ai l'esprit trop national pour quitter un maître anglais afin de servir un étranger.

— En outre, vous n'auriez guères su que faire de leur nouveau métier et de leurs nouveaux modèles. Vous n'y avez pas la main faite.

— Quant à cela, je ne demande pas mieux que d'apprendre quelque chose de nouveau, même d'un Français, et je serais fort curieux de savoir comment ils font une certaine chose que j'essaye depuis plus de deux ans. J'essayerai encore et toujours, car je ne voudrais

pas, au bout du compte, me trouver ouvrier moins habile que Cook.

—Vous, moins habile que Cook! s'écria sa femme, je voudrais bien savoir quand cela arrivera.

Cooper sourit et rappela à sa femme qu'il est bien plus aisé de se perfectionner dans un état sous une personne qui le connaît bien, que d'avoir tout à trouver soi-même. Néanmoins, comme Culver avait été un bon maître à son égard, il continuerait à travailler pour lui quand bien même le Français lui offrirait le poids de sa première pièce en or.

— Voilà ce que je ne demande pas mieux que de faire pour Culver, mais quant au reste, je dis qu'il faut laisser la libre concurrence à chacun, qu'il soit Français ou Anglais. Je ne ne voudrais pas persécuter un homme, parce qu'il lui a plu de se fixer dans un pays ou dans un autre; encore, je pense qu'il vaudrait mieux que chacun restât dans le sien.

— Croyez-vous que Culver excite les ouvriers contre le Français?

— Aucun des maîtres ne l'aime, et en effet il leur enlève rapidement toutes les affaires.

— Oui, dans ce moment-ci; mais ses secrets se répandront, les autres fabricants feront aussi bien que lui, et alors ils devront le remercier des leçons qu'ils en reçoivent.

— Il est possible qu'ils l'en remercient un jour, mais à coup sûr, ils ne l'en remercient pas aujourd'hui; non pas que je sois un de ceux qui disent: « Brûlez, renversez la maison de cet homme, » mais j'aimerais autant ne pas l'entendre vanter comme le vantent les ouvriers.

— Ils vantent tout en lui, excepté son singulier lan-

gage. Quel malheur qu'il ne sache pas parler anglais comme nous !

M. Gaubion, le gentleman en question, trouvait aussi chaque jour que c'était pour lui un grand malheur. Il se faisait entendre très-bien de personnes d'éducation, mais le dialecte de ses ouvriers, il ne le pouvait comprendre. Son contre-maître lui servait d'interprète, mais en son absence, M. Gaubion qui, à Lyon, avait passé pour très-fort en anglais, voyait qu'il ne comprenait pas un seul mot sur dix qui lui étaient dits. Cet inconvénient devenait pire, parce qu'il sentait tout ce que sa situation avait de fâcheux, et il ne savait pas en rire comme l'auraient fait la plupart de ses compatriotes.

Dans l'affaire actuelle, M. Gaubion fut pris à l'improviste; dans les temps ordinaires, les hurlements d'une populace anglaise eussent été déjà assez inintelligibles pour lui; il n'y avait donc pas de chance qu'il y pût rien comprendre au milieu des sensations multipliées auxquelles il était en proie. Le mot seul de Macclesfields frappa son oreille comme lui étant plus familier, et il comprit que la foule désapprouvait son établissement sur cette place où il croyait, lui, avoir rendu un grand service, en employant plusieurs centaines d'ouvriers à filer et à tisser la soie; il savait que la bâtisse avait pris de l'activité par suite de sa demande de travailleurs. Il savait que les autres maisons s'étaient développées en partie pour lui faire concurrence, en partie aussi par suite de la liberté du commerce, et enfin parce que la fabrication des soiries était, somme toute, en progrès. Il aurait voulu dire à la multitude que cent nouvelles maisons avaient été demandées par les annonces dans Macclesfields l'année d'auparavant; qu'à la même époque, on avait besoin de quatre à cinq

mille apprentis; que si, après cette crise prodigieuse d'activité, le commerce mollissait pour un temps, il était injuste de jeter sur lui le blâme résultant de l'extravagance de leurs propres spéculations; il était injuste de supposer que sa maison, toute florissante qu'elle fût, pût écraser toutes les autres, et qu"il eût rien plus à voir dans la détresse de Macclesfields ou de Spitalfields qu'à celle de Coventry, où il y avait des milliers de bras sans occupation en ce moment. — Cependant M. Gaubion, dans ce moment critique, ne put trouver de mots pour s'exprimer, et, quand il en aurait trouvé, il lui eût été bien difficile de se faire entendre, tandis que l'entrepreneur, qui ne pouvait toucher ses loyers, haranguait la multitude des ouvriers, qui lui répondaient par des cris et des applaudissements, et que les fabricants envieux, se tenant dans le cercle le plus éloigné, l'excitaient en se plaignant de la faveur que montrait au Français un gouvernement sans patriotisme. Il ne vit donc rien de mieux à faire que de jeter au milieu de la foule les journaux qui contenaient les demandes d'apprentis et de maisons à bâtir, et de s'en fier au bon sens populaire du soin de comprendre pourquoi il les lui jetait.

Les constables arrivèrent, et la vue de leurs bâtons lui inspira plus de confiance encore qu'il n'en avait eu dans le bon sens populaire. La foule se dispersa dans toutes les directions, personne ne se souciant de rester des derniers, et de se faire remarquer comme disposé à une émeute.

— Qu'est-ce que veulent ces gens-là, se demanda M. Gaubion? quand il se vit seul enfin. J'emploie des centaines d'ouvriers, et ils se plaignent. Je leur enseigne les méthodes supérieures de fabrication, et ils sont jaloux; si je n'en employais que vingt au lieu de cent,

ils se plaindraient davantage encore. Si je gardais les secrets de ma fabrication, ils nourriraient à mon égard des sentiments encore plus jaloux, plus envieux. Qu'est-ce que me veulent ces gens-là ?

C'était précisément la question dont Mrs Cooper salua son mari quand il revint de chez M. Gaubion, un journal à la main.

— Ils veulent une demande continue et uniforme, répondit-il ; ce que M. Gaubion ni personne autre ne peut leur asurer, à moins qu'il ne leur donne des maîtres à têtes froides et tranquilles, et qu'il ne trouve moyen de balayer toutes les conséquences qui restent des plans anciens et vicieux. Comment M. Gaubion ou personne autre pourrait-il empêcher le relâchement qui suit la construction de mille maisons neuves pour loger cinq mille apprentis nouveaux dans une seule ville — ainsi que vous le pouvez voir dans les annonces de ce journal ? Si, dans notre mauvais vouloir pour les Français, nous avons déclaré, par une loi, comme de dimensions inadmissibles toutes les étoffes qu'ils avaient préparées à l'avance pour nous les vendre, dès que nos ports seraient ouverts, comment Gaubion ou personne autre empêcherait-il qu'on nous les amène en contrebande ? Ce qu'il nous faudrait, ce serait un peu de prudence de la part du gouvernement et des maîtres, et un peu de patience de la part des ouvriers.

— Oui, de la patience, s'écria Short ; il en faut de la patience pour vous entendre parler ; voilà dix ans que vous nous prêchez la prudence et la patience, à quoi cela nous a-t-il servi ? Y a-t-il rien qui puisse faire prospérer le commerce des soieries ?

— Il a prospéré pendant deux ans, et peut-être ne l'a-t-il fait qu'avec trop de fureur. Si les maîtres y eussent été un peu plus graduellement, tout eût continué

de bien aller, et tout peut bien aller encore, pour peu que nous ayons un peu de patience, comme je le disais tout à l'heure.

— Vous n'avez aucune raison de le dire en face de l'expérience.

— Pardonnez-moi, c'est l'expérience même qui me la donne. Jamais la demande des soies en bottes n'a été plus grande qu'aujourd'hui, si cela n'est pas un bon signe, je ne sais pas ce qui pourra l'être. On importe, dans ce moment, près de deux fois autant de soies en bottes qu'on ne le faisait quand la fabrique était le plus protégée, et nos négociants en marchandises premières disent que la demande est d'un million de livres supérieure à ce qu'elle était il y a deux ans. Maintenant, pourquoi toutes ces soies sont-elles demandées, si ce n'est pour être tissées? et, soyez en sûr, vous en aurez votre part, M. Short.

— Oui, quand cela? Vous parlez comme si j'étais un jeune homme, et non pas un vieillard qui ne saurait attendre pour manger que l'on ait essayé les nouveaux dessins, et trouvé que les anciens étaient les meilleurs. Quand cela, vous dis-je?

— Quand nous aurons fait l'essai de la libre concurrence entre les deux nations, ce qui sera à la fin de juillet prochain.

— Et nous sommes maintenant en mai, dit M[rs] Cooper; s'il n'y a plus de contrebande de soieries après juillet, vous serez bientôt assis à votre métier, M. Short. Je voudrais être sûre qu'on laissât tranquille le fabricant français à cette époque, mais je crains que les ressentiments contre lui soient trop vifs pour s'apaiser si tôt.

— C'est précisément la difficulté de les apaiser qui fait le mal de pareils ressentiments. Nous avons beau parler

d'une concurrence libre, loyale et amicale avec les Français après le mois de juillet, je doute fort que nous soyons disposés à faire cette expérience loyalement, comme si nous n'étions qu'une seule et même nation.

— Mais, John, dit sa femme, vous-même vous me disiez, pas plus tard que ce matin, que vous ne travailleriez pas pour le fabricant étranger aussi volontiers que pour votre ancien maître.

John marmotta quelque chose sur ce qu'il était bien différent de protéger les Français chez eux ou en Angleterre, mais il ne put expliquer d'une manière satisfaisante ce qu'il voulait dire au juste. Il termina en exprimant l'espoir qu'il y aurait place pour chacun dans le monde producteur, et que tous finiraient par trouver où ils pourraient plus aisément se procurer ce dont ils avaient besoin : Anglais, Français ou Chinois s'occuperaient à produire ce qu'ils pouvaient donner plus facilement à meilleur marché, et s'aider ainsi les uns les autres. Si cela avait lieu, peut-être tous les hommes arriveraient-ils à avoir l'agréable aussi bien que le nécessaire. Short était d'opinion que le seul moyen d'avoir la paix et la tranquillité, c'était de faire comme on faisait autrefois.

— Qu'est-ce que nous ferons de toi, mon garçon, s'écria Cooper, faisant sauter son enfant, avant d'entreprendre la tâche pénible d'attacher sa nouvelle pièce sur le métier. Veux-tu être ouvrier en soie? le petit garçon commença aussitôt à frapper de son petit pied et à étendre la main comme pour faire aller la navette.

— Voyez, s'écria sa mère enchantée, il fait déjà le tisserand. Oui, c'est bien comme cela, mon garçon; courage, tape, tape du pied. Jehabod sera un tisserand comme son père.

— Dans des temps plus tranquilles que ceux où son

père a vécu, j'espère, dit Cooper. Hé, garçon! veux-tu travailler comme un Français, pour que ton métier batte toujours comme les leurs?

— Et porter toujours un cœur anglais dans ta poitrine? ajouta le vieux Short.

— Sans haïr les étrangers, reprit Mrs Cooper. Nous devons lui apprendre, John, qu'il y a place pour chacun dans le monde.

CHAPITRE II.

AFFAIRES DE GOUT.

M. Gaubion était trop timide lui-même pour rechercher la société de ses voisins, cependant il ne s'opposait aucunement à ce que les personnes de sa maison se tinssent non-seulement avec les familles pour lesquelles il avait apporté des lettres spéciales d'introduction, mais encore avec toutes celles du voisinage. M. Culver et lui n'échangeaient qu'un coup de chapeau ou quelques mots quand ils se rencontraient, mais ce n'était pas une raison pour que les filles de M. Culver, qui rencontraient sa petite sœur Adèle dans des bals d'enfants, n'en fissent pas leur compagne dans d'autres circonstances; que Mlle Gaubion l'aînée qui tenait sa maison, ne se livrât pas à tout ce qu'il y avait de sociable dans son caractère, et ne se fît pas autant d'amis qu'elle le pouvait.

C'était une grande mortification pour cette dame, que de voir son frère regardé froidement par ceux qu'elle croyait capables d'apprécier son mérite; mais

elle concevait que cette froideur ne ferait que s'accroître à mesure qu'elle se montrerait elle-même plus réservée, et que ce qu'elle pouvait faire de mieux dans l'intérêt de son frère, c'était de s'efforcer de le faire aimer de ceux dont il n'aurait pu prendre sur lui de rechercher l'affection. Elle s'était rendue populaire à cause de lui, dans l'espérance que cette popularité réjaillirait avec le temps sur lui. Déjà M. Culver la regardait comme une jeune personne très-aimable et très-accomplie, et déclarait qu'il se trouvait heureux de permettre à Charlotte et à Lucy de fréquenter Adèle, bien que ma bonne fût quelque peu hautaine dans sa manière de parler des libertés trop grandes que ces jeunes étrangères prenaient avec ses jeunes maîtresses. Il y avait eu un temps où l'avis de ma bonne eût décidé les affaires ainsi qu'elle l'aurait voulu, mais les filles arrivaient à un âge où il devenait convenable de les consulter sur leurs occupations et leurs plaisirs, et depuis la perte de son fils, ma bonne n'était plus ce qu'elle avait été autrefois. Elle avait plus de préjugés, plus d'aigreur que jamais, et aussi avait-elle perdu beaucoup de son autorité sur son maître et sur les jeunes demoiselles. Comme il ne lui convenait pas de lever elle-même le marteau de la porte d'un Français, il avait fallu envoyer Suzanne à sa place pour accompagner les jeunes personnes.

Il n'y avait pas longtemps que Charlotte et Lucy étaient assises, lorsqu'on la vit chuchotter et échanger quelques coups d'œil par rapport à quelque chose, placé sur une table dans un coin du salon.

— Mes fleurs! vous enviez mes fleurs? dit Mlle Gaubion; flairez-les, et dites-moi si elles ne sentent pas aussi bon qu'elles sont belles.

— Toute la politesse dont était douée Charlotte, ne

put lui permettre de dire que ces fleurs sentissent réellement bon. Au lieu du parfum de l'épine blanche, de la mignonette et de l'œillet, elles avaient plutôt une odeur de musc. Pendant que Mlle Gaubion lui faisait passer rapidement le bouquet devant les narines, elle lui arrêta la main, le vit de plus près, — il était artificiel. Lucy convint avec Charlotte que jamais elle n'avait vu d'aussi belles fleurs artificielles, et il se passa longtemps avant qu'elles fussent fatiguées de l'exposer à différentes intensités de lumière, et de se dire combien il serait aisé de tromper ma bonne et leur plus jeune sœur, ainsi qu'elles s'étaient trompées d'abord elles-mêmes. Harriet ne voudrait plus porter son lys de la vallée, si elle voyait ceux-ci. Il lui faudrait longtemps chercher dans le magasin de son père avant de rien trouver d'aussi frais, — d'aussi naturel.

— Avant peu de temps, — en juillet, dit Mlle Gaubion, on pourra avoir des fleurs aussi belles que celles-là dans toutes les boutiques de Londres qui tiennent ce genre d'articles.

— Oh! quand les soies françaises entreront. Mais ces fleurs, elles ne sont pas faites avec de la soie.

Mlle Gaubion lui expliqua qu'on se servait des cocons de vers à soie pour fabriquer ces fleurs, et lui montra comment on les peignait et brodait pour leur donner l'apparence de fleurs naturelles. Elle s'offrit à lui enseigner à les faire si elle croyait que cela en valût la peine. Charlotte dit que cela en valait bien la peine, puisqu'à l'exception de ces gros bouquets grossièrement barbouillés, et qu'elle ne se souciait pas de porter, toutes les fleurs coûtaient un prix fou.

Adèle lui montra des fleurs qu'elle avait achetées à Lyon pour la robe et le turban de sa poupée, ce qu'elle

— Et d'une étrangère, répéta Lucy.

— J'ai dit de quelqu'un qui ne connaissait pas son fils, et je n'ai pas dit, d'une étrangère. Quand c'est quelqu'un qui ne nous connaît pas qui sympathise avec nos douleurs, qu'importe que ce soit un compatriote ou un étranger.

— Ma bonne pense, répliqua Charlotte, que les Français ne sont pas fâchés quand il arrive du mal à ceux qui s'efforcent d'empêcher leur commerce de contrebande. Elle nous disait encore ce matin...

Un autre signe de Charlotte.

— Racontez-moi ce qu'elle disait, répliqua Mlle Gaubion, avec un sourire qui encouragea Lucy à continuer.

— Elle nous disait q'elle ne voulait avoir dans son voisinage, personne de ceux qui avaient contribué au meurtre de son fils, et que tous les Français y avaient contribué, parce que c'était de la contrebande des marchandises françaises qu'était venu tout le mal.

— Ma bonne ne sait peut-être pas que les Français ne souffrent pas moins que les Anglais dans cette sorte de lutte. Les Français sont jetés quelquefois par-dessus le bord ou tués d'un coup de feu sur le rivage. Les Français courent le risque de perdre leurs marchandises, et, dans cet état de lutte, je crains bien que les Français, quelques-uns du moins, ne haïssent aussi les Anglais.

Et quoi, pour passer en contrebande les marchandises les uns des autres? S'ils ont besoin réciproquement de leurs produits, pourquoi ne pas les vendre et les acheter loyalement, tranquillement, sans pertes, sans batailles, sans tromperies, sans assassinats?

— Est-ce que les Français déplorent aussi la contrebande? demanda Lucy; parce que si cela était...

— Vous comprendrez en un moment que mon frère est l'ennemi de la contrebande, car autrement pourquoi aurait-il quitté son pays, et serait-il venu se fixer ici? Il vient faire en Angleterre des étoffes qui puissent se vendre sans tromperie et sans combats.

— Et si papa allait s'établir à Lyon, les Français en seraient-ils contents ou fâchés?

— S'il y allait pour y fabriquer des soieries, on en serait, je vous jure, ni bien content ni bien fâché, parce qu'on les fabrique à Lyon beaucoup mieux que votre papa ou tout autre Anglais ne saurait le faire. Mais s'il allait y établir une manufacture de coton, de ciseaux, de couteaux ou une fonderie de fer, on serait charmé de le voir s'y fixer, parce que les Anglais font tout cela beaucoup mieux qne les Français.

— Alors, ajouta Adèle, vous auriez des fleurs artificielles à si bon marché que ce ne serait pas la peine de les faire vous-même, et des robes de soie comme celles des demoiselles Breme, car les plus jolies robes de soie coûtent à Lyon 12 ou 14 shillings meilleur marché qu'ici (de 15 à 17 fr. 50 c.).

Charlotte dit qu'elle aimerait aller à Lyon, il y aurait tant d'économie! De leur côté, les gens de Lyon aimeraient à venir à Londres, s'ils pouvaient y acheter les fers, les aciers et les cotons meilleur marché qu'en France. Adèle proposa qu'il y eût un changement général, que tous les habitants de Lyon vinssent à Londres, et qu'un nombre égal d'habitants de Londres allassent à Lyon. Mais toutefois, comme il était évident que cela ne changerait rien à la question, puisque les Français ne pourraient pas apporter avec eux les vers à soie de leurs départements méridionaux, ni les Anglais apporter sur leur dos leurs mines de fer, les jeunes

— Et d'une étrangère, répéta Lucy.

— J'ai dit de quelqu'un qui ne connaissait pas son fils, et je n'ai pas dit, d'une étrangère. Quand c'est quelqu'un qui ne nous connait pas qui sympathise avec nos douleurs, qu'importe que ce soit un compatriote ou un étranger.

— Ma bonne pense, répliqua Charlotte, que les Français ne sont pas fâchés quand il arrive du mal à ceux qui s'efforcent d'empêcher leur commerce de contrebande. Elle nous disait encore ce matin...

Un autre signe de Charlotte.

— Racontez-moi ce qu'elle disait, répliqua Mlle Gaubion, avec un sourire qui encouragea Lucy à continuer.

— Elle nous disait q'elle ne voulait avoir dans son voisinage, personne de ceux qui avaient contribué au meurtre de son fils, et que tous les Français y avaient contribué, parce que c'était de la contrebande des marchandises françaises qu'était venu tout le mal.

— Ma bonne ne sait peut-être pas que les Français ne souffrent pas moins que les Anglais dans cette sorte de lutte. Les Français sont jetés quelquefois par-dessus le bord ou tués d'un coup de feu sur le rivage. Les Français courent le risque de perdre leurs marchandises, et, dans cet état de lutte, je crains bien que les Français, quelques-uns du moins, ne haïssent aussi les Anglais.

Et quoi, pour passer en contrebande les marchandises les uns des autres? S'ils ont besoin réciproquement de leurs produits, pourquoi ne pas les vendre et les acheter loyalement, tranquillement, sans pertes, sans batailles, sans tromperies, sans assassinats?

— Est-ce que les Français déplorent aussi la contrebande? demanda Lucy; parce que si cela était...

— Vous comprendrez en un moment que mon frère est l'ennemi de la contrebande, car autrement pourquoi aurait-il quitté son pays, et serait-il venu se fixer ici? Il vient faire en Angleterre des étoffes qui puissent se vendre sans tromperie et sans combats.

— Et si papa allait s'établir à Lyon, les Français en seraient-ils contents ou fâchés?

— S'il y allait pour y fabriquer des soieries, on en serait, je vous jure, ni bien content ni bien fâché, parce qu'on les fabrique à Lyon beaucoup mieux que votre papa ou tout autre Anglais ne saurait le faire. Mais s'il allait y établir une manufacture de coton, de ciseaux, de couteaux ou une fonderie de fer, on serait charmé de le voir s'y fixer, parce que les Anglais font tout cela beaucoup mieux qne les Français.

— Alors, ajouta Adèle, vous auriez des fleurs artificielles à si bon marché que ce ne serait pas la peine de les faire vous-même, et des robes de soie comme celles des demoiselles Breme, car les plus jolies robes de soie coûtent à Lyon 12 ou 14 shillings meilleur marché qu'ici (de 15 à 17 fr. 50 c.).

Charlotte dit qu'elle aimerait aller à Lyon, il y aurait tant d'économie! De leur côté, les gens de Lyon aimeraient à venir à Londres, s'ils pouvaient y acheter les fers, les aciers et les cotons meilleur marché qu'en France. Adèle proposa qu'il y eût un changement général, que tous les habitants de Lyon vinssent à Londres, et qu'un nombre égal d'habitants de Londres allassent à Lyon. Mais toutefois, comme il était évident que cela ne changerait rien à la question, puisque les Français ne pourraient pas apporter avec eux les vers à soie de leurs départements méridionaux, ni les Anglais apporter sur leur dos leurs mines de fer, les jeunes

demoiselles arrivèrent à trouver que l'expédient le plus simple serait que les habitants des deux pays échangeassent librement leurs produits, au lieu de s'expatrier pour les fabriquer à l'étranger.

— Si les Français voulaient m'envoyer ma soie, dit Charlotte, j'épargnerais mes 14 shillings aussi bien ici qu'à Lyon, et si j'avais quelque chose à payer pour le transport, il y aurait quelque jeune fille à Lyon qui paierait la même somme à papa pour lui envoyer ses robes de coton. Quel excellent marché ce serait pour nous deux! ne le trouvez-vous pas, mademoiselle?

— Sans doute, mais il y a beaucoup de gens qui ne le comprennent pas ainsi. Quand nos gouvernants français voulaient que la nation épargnât son argent en achetant vos cotons là où ils pouvaient les avoir à meilleur marché, nos fabricants s'effrayèrent; ils envoyèrent une députation au roi pour lui dire que la France baignait son trône de larmes d'agonie à l'idée d'acheter si aisément des marchandises anglaises. Maintenant, vous voyez qu'il y a des Anglais qui ne sont pas moins alarmés de ce qu'on va leur permettre d'acheter des soies de France à meilleur marché qu'ils ne peuvent les faire.

— Mais cela est si absurde! s'écria Charlotte. Autant vaudrait dire qu'on préfère donner 5 shillings (6 fr. 5 c.) pour un vilain bouquet, qu'un half-crown (3 fr. 2 c. et demi) pour un joli comme celui-là. Je ne vois pas pourquoi ils donneraient tant d'argent à de mauvais fleuristes.

— Surtout quand de mauvais fleuristes pourraient gagner plus d'argent à vendre quelque chose qu'ils feraient beaucoup mieux. Eh bien, c'est précisément de cette façon qu'il y a peu de temps, Bonaparte forçait les Français à gaspiller leur argent. Il ne leur voulait pas

permettre d'acheter du sucre et du café sur les places où il était le meilleur et au meilleur marché ; il les contraignait d'essayer à en produire en France. Comme la canne à sucre n'y croît pas, il leur fit presser le jus des carottes, de la betterave et de tout ce qui avait un goût sucré. Après des efforts inouïs, ils firent un peu de sucre, mais il était beaucoup trop cher pour que beaucoup de gens pussent en acheter. Ils essayèrent de faire du thé avec plusieurs sortes d'herbes, et du café avec de la chicorée et d'autres racines amères. Cependant il y avait en abondance du thé à la Chine, et du sucre et du café dans les Indes occidentales.

— J'aurais renoncé à l'usage de toutes ces choses, dit Charlotte, si je n'avais pu me les procurer de bonne qualité à un prix raisonnable.

— Il serait bien dur, répondit Lucy, de se trouver ainsi limité dans ses goûts par le caprice ou les animosités politiques d'un individu, et puis, après tout, l'économie ne serait qu'apparente. Les Français auraient pu économiser l'argent qu'on leur ordonnait d'employer à acheter du sucre cher, et de mauvais thé, mais en même temps, ils auraient perdu l'occasion d'écouler les produits de leurs propres manufactures que les Chinois et les Américains auraient pris en retour de leur thé et de leur sucre. Il est donc bien étrange que Bonaparte n'ait pas compris que son plan était une cause de ruine pour tout le monde.

— Je crois qu'il le comprenait parfaitement, dit M[lle] Gaubion, mais il ne tenait pas compte de ce que perdait la France, pourvu qu'il fît souffrir l'Angleterre. Je n'ai rien à dire sur ce qu'il y a de bon et d'humain dans une pareille manière de voir, mais qui pense à la bonté, à l'humanité, quand les rois vont en guerre dans le dessein de se ruiner l'un l'autre aussi vite que

possible. Je me rappelle que mon père admirait Bonaparte autant que qui que ce fût, mais mon père même ne pouvait lui savoir gré d'avoir porté les choses nécessaires ou agréables à la vie à un prix tel qu'on ne pouvait se les procurer.

Je me rappelle le jour où arriva la nouvelle que le commerce étranger allait être ouvert de nouveau. Mon père se trouva alors à même de faire un fermier de mon frère Marc. Il y avait longtemps que Marc désirait de le devenir; mais mon père n'avait rien pu faire pour lui, tant qu'une partie de ses ressources était absorbée par l'achat d'objets de consommation qu'il ne pouvait se procurer que fort chers et de mauvaise qualité, tant que les ports avaient été fermés.

— Je suppose, dit Charlotte, que beaucoup de Français ont dû se trouver dans le même cas que votre père. Ils ont dû avoir bien moins à dépenser quand les ports ont été ouverts. Qu'est-ce qu'ils ont pu faire de l'argent qu'ils ont ainsi économisé?

—Madame Mairon commença à habiller ses filles des plus jolies mousselines anglaises qu'on eût jamais vues. Tout Lyon les admira ainsi vêtues, quoique plusieurs se plaignissent qu'elles dépensassent leur argent en marchandises étrangères, et cependant elles en dépensèrent beaucoup aussi à la même époque en rubans et dentelles de fabrique française, ce qu'elles n'eussent pu faire, si le thé et le sucre eussent continué à être aussi chers qu'auparavant. Et puis il y eut les Carillons; ils établirent immédiatement cent métiers de plus. Tout le monde les appela des orgueilleux et des spéculateurs, mais leurs métiers sont encore en activité, je suppose.

—Et c'est là le pire, dit Charlotte; tandis que leurs métiers battent, les nôtres sont en repos.

— Non pas parce que les leurs battent. Voyez ceux de mon frère. Les Carillons faisaient des soieries pour beaucoup de pays, mais non pour l'Angleterre ; ils n'ont jamais travaillé, je crois, pour la contrebande. Lorsque les ouvriers de votre père verront les étoffes que les Carillons nous enverront à partir du 1er juillet, ils apprendront à faire aussi bien, et alors votre père pourra vendre autant qu'eux, car il y aura plus de gens tous les ans pour porter de la soie, à mesure que plus de peuples nous enverront leurs produits et prendront les nôtres en échange. Il y a bien de la place dans le monde pour votre père, mon frère et les Carillons.

— Je voudrais, dit Adèle, que vous montrassiez à Lucy les coquillages que M. Carillon vous a donnés.

Lucy demanda quelle sorte de coquillages, et, pour réponse on l'introduisit dans une chambre sur le derrière, qui ne ressemblait à aucune chambre qu'elle eût vue auparavant. Un côté entier était occupé par des cages en verre, remplies d'oiseaux empaillés des quatre coins du monde. Il y avait d'autres curiosités en grande abondance, mais moins attrayantes pour de jeunes filles que la perdrix dorée d'Afrique, que le colibri d'Amérique ; mais les coquillages l'emportaient encore sur la gent ailée. Pour l'œil, ils étaient tachetés, rayés, polis ; au toucher, ils étaient canelés, dentelés, garnis de côtes en spirales, enfin, en les approchant de l'oreille, ils faisaient entendre un agréable murmure. On ne se lassait pas d'admirer les teintes perlées de quelques-uns, la délicate blancheur de quelques autres, et les formes fantastiques de ceux qui étaient placés au centre du cabinet.

— Et ce M. Carillon vous a donné tous ces coquillages ?

— Quelques-uns d'entre eux, ceux qui sont dans le compartiment que Lucy examine en ce moment. Les fils de M. Carillon n'étendent pas leur commerce dans tout le monde, encore qu'ils vendent les étoffes de leur père sur un grand nombre de côtes. Quand vos frères seront devenus de gros négociants, et qu'ils vendront les soieries de votre père dans beaucoup de pays, ils vous enverront des coquillages comme ceux-là, si vous les leur demandez.

— Je préférerais un perroquet, dit Lucy.

— Moi, dit Adèle, j'aimerais mieux des pruneaux et du chocolat comme ceux que Pierre a reçus de l'Amérique méridionale.

— Fort bien, répondit mademoiselle Gaubion, vous aurez tout ce que vous voudrez. Que les nations soient en bons rapports les unes avec les autres, et nous pourrons nous procurer tout ce dont nous aurons envie. Je n'aurais pas eu, moi, ce joli petit muséum, si Jean Carillon n'avait pas fait du commerce aux Indes, et n'y avait pas trouvé des coquillages ; et il n'y a pas de muséum à Paris qui ne s'enrichisse d'année en année, à mesure que nos navires vont dans de nouvelles contrées, et nous en rapportent de nouvelles curiosités à étudier et admirer.

— Mais ces coquillages coûtent, je suppose, beaucoup d'argent, et ces oiseaux aussi?

— Ils coûtent beaucoup à présent, parce que c'est un goût tout nouveau, et que, jusqu'ici, on s'est donné peu de peine pour le satisfaire ; mais dans les immenses et profondes mers des Indes, il y a assez de coquillages pour fournir tous les cabinets du monde. Il y a assez d'oiseaux dans les forêts et les jardins de l'Amérique du Sud pour qu'il n'y ait pas un enfant dans la moindre de nos villes d'Europe à qui l'on ne puisse montrer

quelles belles créatures Dieu a faites pour se mouvoir dans les climats chauds. Ce goût se répandra sans aucun doute, parce qu'il est de l'intérêt de tous qu'il se répande. Un grand nombre d'indigènes, qui sont maintenant étendus oisifs sur ces côtes brûlantes, s'efforçant d'oublier leur faim et la chaleur qui les dévore, plongeront dans la mer verdoyante pour aller chercher ces belles choses qui y sont cachées. Ils se lèveront, ils s'empresseront, quand ils verront à l'horizon des bâtiments européens. Ils chanteront tous en polissant et préparant ces curiosités qui doivent leur apporter du pain pour leurs enfants, et leur donner un toit sous lequel ils puissent reposer leur tête.

— Mais il nous faut payer ces curiosités, et les payer fort cher, dit Lucy; cela ne me paraît pas juste, puisque les oiseaux et les coquillages ne coûtent à ces indigènes que la peine de les prendre.

— Ma chère, quand cela arrivera, nous paierons ce qui sera un haut prix pour ces indigènes, mais un prix très-bas pour nous. Les peuples de ces pays commenceront à désirer nos curiosités comme nous désirons les leurs. Un sauvage a donné ce beau coquillage, grand comme ma main, et plus magnifiquement veiné que le plus beau marbre du monde, pour six clous. Quand les enfants de ce sauvage seront un peu plus civilisés qu'ils ne le sont maintenant, ils donneront un coquillage semblable pour un pouce carré de plomb du Derbyshire, ou une demi-douzaine de plantes sèches d'Angleterre. Alors le dessèchement des plantes ici, et la pêche des coquillages là-bas, feront vivre de chaque côté une famille. Les deux pays seront plus instruits et plus heureux, parce qu'ils auront chacun quelque chose de nouveau à exploiter.

— Il me semble, dit Adèle, que, jusqu'à cette épo-

que, les hommes ne sauront pas tout ce qu'ils pourraient et devraient savoir de ce que Dieu a fait pour eux dans sa bonté.

— Certainement ils ne sauront pas tout le bonheur que Dieu leur a préparé, tant qu'ils n'auront point également part à tout ce qu'il a créé dans la mer, dans l'air, sur la terre, ou à tout ce qui est le produit de l'industrie humaine. Tout ce qu'un pays produit plus avantageusement qu'un autre, qu'il l'échange librement contre ce que celui-ci produit le plus avantageusement, alors les besoins de tous seront satisfaits le mieux possible, et tous seront en bonne intelligence les uns avec les autres.

— Si vous aviez le choix, Mademoiselle, demanda Lucy, que voudriez-vous qu'on vous envoyât des plus beaux pays du monde?

—Ce serait un grand nombre de choses pour rendre notre muséum plus complet; je n'ai ici que quelques trésors tout-à-fait dépareillés.

— Mais, reprit Adèle, M. Carillon va vous envoyer quelque chose d'extraordinaire et de très-précieux, quelque chose d'Égypte, n'est-ce pas?

— Oui, et je recevrai avec reconnaissance tout ce qu'il pourra m'envoyer, mais il ne saurait me donner ce dont j'ai le plus envie.

— Je sais ce que vous voulez dire. Vous avez besoin de quelques plantes, peut-être d'un lotus desséché, ou de roseaux du Nil. Son fils a été en Égypte, et qui sait si ce ne sont pas des plantes qu'il vous a rapportées?

— Je voudrais les avoir vivantes, répondit Mlle Gaubion. La pomme de terre a été importée vivante; elle s'est acclimatée et multipliée. Je voudrais essayer si quelques-uns des arbustes de l'Amérique ne pour-

raient pas venir ici. Il y a quelques-unes des plantes montagneuses de Madère que j'aimerais mieux avoir que son vin et ses oranges.

— Mais qu'en feriez vous? Il n'y a point de place ici pour un jardin comme celui que nous avions sur le bord de la rivière à Lyon; et, même dans une serre, ces plantes seraient gâtées par la fumée.

— Mon Dieu! cela est vrai, répondit Mlle Gaubion en soupirant, il faut nous contenter de notre petit muséum.

— Aimez-vous beaucoup les fleurs? demanda Charlotte. Dans ce cas, je vous conduirais chez trois ou quatre des ouvriers de papa, et...

Elle s'arrêta tout court, se mordit les lèvres, et Lucy lui fit signe. Mlle Gaubion lui demanda en souriant :

— Qu'est-ce que vous dites de vos ouvriers? Est-ce qu'ils auraient des fleurs à me montrer?

Charlotte fut bien forcée de lui répondre et de lui dire que les ouvriers en soie de Spitalsfields avaient un goût prononcé pour leurs petits jardins, et qu'ils étaient parvenus à y faire venir des tulipes et des renoncules magnifiques.

— Oh! allons-y, s'écria Adèle, ce ne saurait être bien loin, et il fait si beau ce soir. Charlotte et Lucy se regardèrent l'une l'autre, et pas une ne paraissait disposée à ouvrir la marche.

— Et quoi, mes enfants, est-il possible? s'écria Mlle Gaubion, leur mettant la main sur l'épaule à chacune, et les regardant en face avec un sourire : Vous avez peur, je le vois, de me mener chez les ouvriers de votre père; vous n'oseriez dire à votre bonne que vous l'avez fait, parce que votre bonne en veut au

gentleman français et à sa petite sœur française. N'ai-je pas deviné?

Les petites filles semblèrent au moment de pleurer. Mlle Gaubion continua :

— Vous demanderez à votre père la permission de me présenter chez un ou deux de vos amateurs de fleurs ; pendant ce temps-là, je m'informerai auprès de mon frère s'il y en a aussi parmi les ouvriers qu'il emploie. Mes enfants, nous sommes tous d'un même pays — vous et moi maintenant ; pourquoi y aurait-il entre nous de basses jalousies, de petites répugnances? Dites-moi pourquoi?

Tout ce que Charlotte put dire, ce fut que quelques-uns pensaient, — que quelques-uns craignaient. — Il était si naturel que les fabricants cherchassent à se débaucher les uns les autres les meilleurs ouvriers.

— Si naturel! s'écria Mlle Gaubion. Je vous déclare, mon enfant, qu'il n'est pas dans le caractère de mon frère d'être jaloux de ses collègues. Je vous déclare de plus qu'avec le temps, mon frère donnera de bons ouvriers à votre père et à tous les autres fabricants du pays. Si le soupçon dont vous parlez était si naturel, ce serait mon frère qui devrait surtout l'éprouver; cependant je vais vous conduire sans crainte chez ses ouvriers, si nous en trovons qui cultivent des tulipes et des renoncules.

Avant que Charlotte se fût aventurée à regarder de nouveau Mlle Gaubion en face, son frère arriva et lui donna l'adresse de plusieurs de ses ouvriers aussi amateurs de fleurs qu'elle l'était elle-même. Quand il lui demanda gaîment s'il avait peur que les demoiselles Culver entrassent ainsi en rapport avec les personnes qui travaillaient pour lui, il sourit, et ajouta l'adresse d'une femme qui avait sur le métier une pièce de ve-

jours d'un dessin particulier que les jeunes personnes ne seraient peut-être pas fâchées de voir. Il ne savait si cette femme avait ou non des fleurs, et la petite troupe partit pour vérifier le fait.

Elles trouvèrent Mme Ellis à son métier, et, avant d'entrer, elles l'entendirent criant de la manière la plus désagréable et la plus animée. Elle fut quelque temps avant de pouvoir recouvrer le ton naturel de sa voix. Les sons qu'elle rendait étaient quelque chose entre un cri et un gémissement, ce qui allait assez mal avec l'air languissant dont elle rejetait sa tête de côté, et chiffonnait avec le médaillon doré d'une vieille chaîne de cheveux qui pendait à son cou. Elle avait tellement l'air d'une actrice du dernier étage, que Mme Gaubion ne crut pas se tromper en supposant qu'elle n'avait pas toujours exercé sa profession actuelle, et qu'elle ne crut pas l'offenser en lui demandant comment sa santé se trouvait d'une occupation si sédentaire. Elle répondit qu'elle était assise au métier depuis l'âge de ce jeune garçon, et elle désigna du doigt un enfant qui évidemment devait avoir été l'objet de sa récente colère. Elle n'avait pas eu toujours de l'ouvrage. Oh, non! elle avait souffert sa part dans la suspension des travaux, et, en vérité, il lui était difficile de dire lequel avait été le plus funeste à sa santé, ou de l'inquiétude et du chagrin dans la morte saison, ou de la fatigue du travail dans la bonne. Ces dames pouvaient l'en croire, c'était un métier qui tuait. Elle souffrait beaucoup de l'estomac, le cœur lui tournait à demi, et ses poumons! — oh, si ces dames savaient quels poumons elle avait!

— Vous nous l'avez fait connaître avant que nous n'eussions le plaisir de vous voir, répondit Mme Gaubion, si vous pensez avoir les poumons faibles, c'est pitié que vous les exerciez comme vous le faisiez

tout à l'heure, et même en ce moment vous donnez plus de voix qu'il n'en est besoin pour que nous vous entendions.

— Ah, madame! voilà comme elle est ma voix, une fois que je parviens à la monter, je ne saurais plus la descendre.

Le petit garçon, sans quitter son métier, confirma la vérité de ce fait par un long regard de côté qui était plein *de choses*. Sa mère soupira de manière à montrer qu'il lui restait encore une belle capacité pulmonaire. Elle allait continuer par l'histoire de son mal de tête et d'un mal à la cheville qu'elle avait eu toute sa vie, quand ses visiteuses tournèrent le cours de ses plaintes sur la difficulté des temps. Pauvres salaires, bien pauvres salaires et rude travail, somme toute, un bien mauvais état.

— Mais dans ce cas, pourquoi y élevez-vous vos enfants? voilà cinq métiers dans cette pièce.

— Oui, madame, mais il n'y en a que trois pour ma propre famille. Ma fille aînée est fileuse; les deux autres métiers sont loués à des camarades.

— Et tous deux ont une pièce d'étoffe dessus, à ce que je vois. Cette pièce de soie noire que tient votre garçon est fort jolie, et il parait y travailler habilement.

— Assez, madame, assez pour le temps qui court. Grace à Dieu, Tom est un ouvrier de moyenne force.

Le petit garçon avait tout l'air d'être un ouvrier plus que de moyenne force. Il travaillait avec vigueur et action, ne faisant que les réponses les plus courtes aux questions de ces demoiselles, au milieu du bruit de sa mécanique. Sa mère lui donna une bonne tape sur la tête, et lui demanda quelle politesse c'était que

de continuer à travailler pendant que les dames lui parlaient.

La manière dont il leva les yeux, fit comprendre la persuasion où il était qu'il eût été tapé ni plus ni moins s'il avait quitté sa navette sans permission. Il raconta alors qu'il avait douze ans, qu'il avait appris à tisser depuis trois semaines, et que dans cet espace de temps, il avait terminé seize verges pour chacune desquelles il devait recevoir six pences (60 centimes). Ces demoiselles pensèrent que dans ses rapports avec un pareil enfant, la voix de Mrs Ellis devrait s'abaisser aussitôt à quelque hauteur quelle fût parvenue à la lever.

— Et à qui est cet ouvrage, demanda Charlotte, examinant une pièce de soierie blanche légère et négligemment couverte d'un morceau de drap brun.

— C'est celui de Peggy (1), elle l'a quitté pour ce soir, elle est allée faire les lits.

Les demoiselles avaient remarqué en montant l'escalier, quoiqu'il y eût un tapis vert dans la chambre d'en bas., une belle commode en acajou, un plateau sur lequel était peint un tigre et deux beaux tableaux au-dessus, à savoir le duc de Wellington caracolant sur son cheval de bataille, et une madone qui semblait avoir l'air de vouloir arracher les yeux à son enfant. Bien que toutes ces choses indiquassent de l'aisance dans la la maison, on y voyait ce signe déplorable que les lits n'y étaient pas encore faits le soir. Une petite fille en papillotes, la figure couverte de la poussière du métier, entr'ouvrait négligemment les rideaux, et allait donner de l'air pour la première fois de la journée.

(1) Peggy ou Peg. — Abréviation familière pour Margaret, Marguerite ou Margot.

Mademoiselle Gaubion ne connaissait pas exactement la valeur de l'argent en Angleterre, mais elle demanda à Charlotte si une famille avait bien réellement le droit de se plaindre de la rigueur du temps, quand chacun de ses membres gagnait trois, cinq, dix et vingt shillings par semaine, outre la location de deux métiers à trois shillings chaque. Charlotte répondit qu'une telle famille devait être assez dans l'aisance pour se passer du métier de la petite fille, le temps qu'elle ôterait ses papillotes, qu'elle ferait les lits à l'air frais du matin, qu'elle brosserait le tapis vert, qu'elle polirait le tigre, épousseterait le duc de Wellington, et qu'enfin elle purifierait l'air de l'atelier à l'aide de certains moyens auxquels on ne paraissait pas, quant à présent, penser le moins du monde. Mais Mrs Ellis était d'avis qu'il serait assez temps de songer à nettoyer quand les jours d'adversité seraient venus.

Elle reprit le tissage de son beau velours, afin que les demoiselles pussent observer l'action de la mécanique. Pendant le cours de cette investigation, Adèle qui avait les yeux en l'air, sentit qu'il lui tombait de la poussière dans la bouche, et la joue de Lucy fut effleurée par une araignée qui se balançait au bout de son fil. Voyant que l'une faisait la grimace et que l'autre essuyait sa joue avec indignation, Charlotte demanda à Mrs Ellis tout les *combien* elle badigeonnait l'atelier. La dame au médaillon de cuivre doré sourit de la simplicité d'une pareille question, adressée à une ouvrière en soie, et quand on lui demanda si la poussière ne faisait pas de tort à son ouvrage, elle étendit la main, saisit une brosse, en donna habilement un coup et prit au milieu du nuage qu'elle venait de soulever un air triomphant qui semblait dire : vous voyez. Toutefois, une partie de ce geste fut perdu pour les visiteuses,

car Mlle Gaubion s'était jetée vers la fenêtre au premier signe de ce qui allait arriver. Charlotte toussait, Lucy et Adèle se couvraient la figure de leurs mains.

Mlle Gaubion revint au bout d'un certain temps, et suggéra d'une manière modeste le doute de savoir s'il ne vaudrait pas mieux n'avoir pas de poussière du tout que de l'enlever d'un endroit avec la brosse pour la faire retomber sur un autre, — et particulièrement sur les poumons affaiblis de Mrs Ellis; mais celle-ci paraissait partager l'opinion du vieux Short qu'un métier ne signifiait rien du tout sans toiles d'araignées. Il ne restait donc plus à ces demoiselles que de demander s'il y avait des fleurs dans la maison.

La figure de Tom brilla à cette question, le pauvre garçon n'en avait pas à montrer à la maison, car il ne serait pas entré dans les idées de sa mère de lui laisser le loisir d'utiliser le petit terrain qui se trouvait derrière, et qui présentait les plus belles études de trognons de choux et de faïence brisée qu'aurait pu demander un peintre qui serait passé par là; mais Cooper demeurait tout près, il aimait les tulipes, il ne regardait pas Tom comme un garçon ordinaire. Il l'avait encouragé à venir à ses moments perdus suivre les progrès de son jardin, et lui avait même donné un petit coin pour faire venir deux ou trois fleurs qui lui appartenaient en propre. Au premier signe de permission de sa mère, Tom quitta ses poignées de tisserand, endossa son habit et se tint la casquette à la main, prêt à montrer le chemin à ces demoiselles. Ce ne fut qu'après que les demoiselles Culver eussent attiré réciproquement leur attention sur la tête grisonnante du vieux Short, qu'on voyait du jardin se mouvoir à son métier, qu'il vint dans l'idée de Mlle Gaubion que, sans y avoir pensé, elles se trouvaient après tout en sa com-

pagnie chez l'un des ouvriers de leur père; puis parut à la fenêtre la figure ronde de Ichabod envoyant un baiser de la main, à la vue de son père, encore que Charlotte se flattât que c'était là un acte de politesse en réponse au signe de tête qu'elle lui avait fait.

— Oh, mon Dieu, dit Mlle Gaubion, nous voilà sur un terrain défendu ; approchez Charlotte, et soyez témoin que je ne viens demander aucuns secrets de fabrication, que je ne parlerai que de fleurs. Lucy, tenez-vous à côté d'Adèle, et si elle fait quelques questions qui puissent déplaire à ma bonne, vous n'aurez qu'à me le dire.

— Cooper sourit, et dit que c'était plutôt à lui de demander aux fabricants français leurs secrets, que de leur en communiquer. Il ajouta que miss Charlotte ne devait pas craindre qu'il quittât le service de son père, puisqu'il n'y avait que peu d'instants qu'il disait encore à sa femme que M. Culver avait été un bon maître pour lui et qu'il continuerait à travailler pour lui, quand bien même tous les fabricants français viendraient s'établir dans le voisinage. Il ajouta qu'il n'avait pas l'intention en cela de manquer de politesse envers Mlle Gaubion. Il lui offrit le choix de quelques-unes de ses plus belles fleurs, lui donnant ses instructions sur la manière de les cultiver, et l'invitant à venir toutes les fois qu'il lui plairait de le consulter sur cet objet de leurs goûts communs.

— Comment se fait-il, dit Mlle Gaubion en souriant, que vous traitiez une étrangère comme vous traiteriez une Anglaise, quand il s'agit de fleurs ; est-ce que vous oubliez de quel pays je suis, que vous m'offrez vos plus belles tulipes?

Cooper répondit que Dieu avait fait pousser les fleurs dans toutes les parties du monde, comme une

possession commune, et qu'être jaloux les uns les autres des différentes méthodes de culture, était une petitesse dont il rougirait quant à lui. Il savait qu'un de ses voisins avait tordu le cou à un pigeon d'une rare espèce, pour être possesseur du seul couple qui existât, mais dans son opinion c'était là se faire un jouet des œuvres de Dieu, et encourager de la manière la plus irréligieuse qu'il se pût imaginer des sentiments mauvais et hostiles entre les hommes. S'il voyait dans un champ une troupe d'enfants, dont l'un s'emparerait de toutes les violettes, le second de toutes les primevères, le troisième de tous les boutons d'or, sans en vouloir donner aucun à ceux à qui ils ne laisseraient que les pâquerettes parmi tant de fleurs dont Dieu a semé la prairie, il ouvrirait sa bible et leur lirait vingt passages qui les feraient rougir de leur conduite.

— Et pourquoi n'en serait-il pas de même du produit du travail et de l'intelligence de l'homme? demanda Mlle Gaubion. Est-ce que les facultés de l'homme ne sont pas les racines d'où naissent ses idées? est-ce que les fruits de ses idées ne lui sont pas clairement donnés pour tomber à la fin dans l'usage commun, comme les fleurs semées dans le champ et dans la prairie. Que celui qui les récolte les appelle son bien, rien de mieux; mais qu'il soit prêt à en faire part à celui qui lui offre quelque chose en échange — sans intervention de l'autorité, sans remarques jalouses de ceux qui assistent au marché; et si l'un de nous est plus habile à produire qu'un autre, que celui-ci ne rougisse pas d'apprendre de lui ses méthodes.

— A coup sûr, madame; comme moi, par exemple, je ne demande pas mieux que de vous montrer comment je cultive mes tulipes.

— Et comme mon frère ne demande pas mieux

que de perfectionner vos fabriques de soie. Mais vous ne voulez pas apprendre ce qu'il a à vous enseigner, parce qu'il est étranger.

Cooper ne demandait pas mieux que d'apprendre tout ce qu'il pourrait en examinant le métier d'un Français en activité ; mais travailler pour lui, tant qu'il pouvait le faire pour un maître anglais, c'était une autre chose.

— On croirait, dit Mlle Gaubion, que Dieu a fait les fleurs des champs, mais que l'homme se serait fait lui-même par la distinction que vous établissez entre les choses qui nous ont été données pour le bien de tous, et celles que vous réservez pour votre avantage exclusif. Les vêtements de soie nous ont été donnés par la Providence aussi bien qu'aux lys leurs vêtements. Empêcher qu'ils ne passent d'un homme à un autre, c'est opprimer à la fois celui qui voudrait donner et celui qui voudrait recevoir. C'est condamner le récolteur de violettes à n'avoir rien que des violettes, et l'amateur de primevères à se fatiguer de primevères, tandis qu'ils eussent été parfaitement heureux de marier en guirlandes les fleurs diverses qui toutes étaient sous leurs mains.

Cooper remarqua que le petit Jehabod, depuis quelque temps, était fatigué des boutons d'or et qu'il avait pris l'habitude de les jeter par les fenêtres. Il était quelquefois assez difficile d'amuser un si jeune enfant qui n'avait pas de petits camarades au logis; aussi son père avait-il souvent eu l'idée de le conduire dans l'asile de l'enfance, où il y avait de petits jardins extrêmement jolis.

—Que Jehabod y porte son tablier plein de boutons d'or, reprit Mlle Gaubion, il les y échangera facilement pour des choses qu'il n'aura pas envie de jeter par la

fenêtre, et de ce trafic enfantin vous pourrez prendre une leçon de confiance et de secours mutuels.

CHAPITRE III.

PRATIQUES ACCIDENTELLES.

Ma bonne Nicholas avait éprouvé tant de sympathies et de bontés de tout le monde, depuis le jour où elle avait connu son malheur, qu'elle finit par exciter comme une sorte de jalousie parmi les serviteurs inférieurs de la famille Culver. Dans le premier moment ils s'étaient offerts à lui confectionner ses habits de deuil et à se charger entièrement des enfants pour quelques jours, afin qu'elle pût pleurer à son aise. Pendant la première semaine, ils lui faisaient du vin chaud et des verres d'eau-de-vie et d'eau tout le long du jour, croyant que ces marques d'attachement sont toujours une grande consolation, que nous souffrions des souffrances du corps ou des peines de l'esprit. Cependant, ils avaient supporté avec patience ses inégalités d'humeur plus longtemps qu'on ne l'aurait pu espérer, se faisant remarquer les uns aux autres que c'était une chose bien triste de n'avoir qu'un seul fils et de le voir mourir par un assassinat, et qu'il y avait de quoi mettre quelqu'un hors de lui-même, de penser que qui que ce soit fût ainsi traité pour avoir servi son pays de son mieux. Au bout du temps, cependant, lorsque quatre années se furent écoulées, ils commencèrent à trouver que ma bonne prolongeait au-delà de ce qui était nécessaire les droits que son malheur

lui avait donnés à leur bonté et à leur indulgence. En effet, ma bonne était devenue si hautaine, qu'il était difficile de vivre en bons termes avec elle ; il était fatigant aussi de lui voir prendre la même expression de physionomie et de lui entendre pousser le même soupir, chaque fois qu'on mentionnait certaines choses qui ne pouvaient éviter de se présenter dans la conversation, comme, par exemple, quand on parlait du fils de tel ou tel, de la mer, du tabac, etc., etc. S'il survenait quelque dispute dans laquelle intervinssent leur maître ou les jeunes demoiselles, tout le monde était sûr d'être blâmé, excepté ma bonne. Son malheur lui était encore profitable d'une autre manière. Les autres domestiques auraient voulu jouir d'une faveur semblable auprès d'un maître ou d'une maîtresse quelconque, afin qu'on leur permît d'offrir le thé à leurs amis, aussi souvent que le ferait ma bonne, et tout cela pour avoir le plaisir de pleurer sur l'histoire du pauvre Nicholas, comme s'il n'avait pas bien d'autres choses à dire pour passer la soirée ; et puis, bien que Nicholas fût un excellent fils, en ce sens que sur sa paie il faisait des cadeaux à sa mère, ceux qu'elle recevait depuis ce moment compensaient et au-delà ceux qu'elle avait pu y perdre. Ils ne concevaient pas ce qu'elle pouvait faire de ses gages et eussent été contents d'avoir ce qu'elle laisserait en mourant. Elle ne pouvait rien dépenser, à l'exception des bagatelles qu'elle donnait aux enfants le jour de leur naissance. Tous les ans son maître lui faisait cadeau d'une belle robe de soie noire, les jeunes demoiselles lui achetaient des mouchoirs de mousseline et des bonnets de deuil plus qu'elle n'en pouvait user, et Mlle Gaubion lui avait tricoté, pour le dimanche, des mitaines d'un travail merveilleux. Oh oui ! c'était une belle chose, que de

prolonger son deuil d'année en année plus longtemps qu'elle ne l'avait fait pour son mari. Ma bonne, maintenant, le porterait toujours et elle ferait bien encore qu'ils doutassent que si son fils eût vécu, elle en eût tiré plus de secours et de consolations, car il n'aurait pas pu obtenir fréquemment de congés, et pour écrire une lettre ce n'était pas son fort. Si une femme devait perdre son fils unique, elle ne le pouvait faire d'une manière plus lucrative que ma bonne.

Dans cette disposition générale des esprits, il arriva que ma bonne accepta de l'une des jeunes demoiselles, avec une indifférence exemplaire, un petit châle noir. La seule manière de s'expliquer cette indifférence, c'était de supposer qu'on l'avait tellement accoutumée aux présents, qu'elle n'en faisait plus guères de cas; mais le dimanche suivant la chose reçut une autre explication. Ma bonne parut dans une magnifique robe de satin broché qui lui avait été laissée par une tante, et dont la façon n'avait jamais été changée par l'impossibilité de trouver de l'étoffe pour en rafraîchir aucune partie. Au moyen d'une double quantité de mouchoirs de mousseline, d'un long et large voile de mousseline qu'elle avait elle-même brodé au tambour, quand elle était à l'école, les particularités de sa taille se trouvaient en partie cachées, mais il en projetait assez de tous côtés pour montrer quelles belles et solides étoffes nos pères savaient faire. Ma bonne, ainsi accoutrée, fit son apparition dans l'escalier, assez à temps pour que tous les commentaires eussent lieu avant l'heure de l'Eglise.

— Papa, papa! s'écria Lucy, courant dans toute la maison après son père qui lisait tranquillement son journal du dimanche dans le petit parloir; oh! papa.

— Et bien me voilà, ma fille, je voudrais bien que vous ne brisassiez pas la porte.

— Je pensais que ma bonne était derrière, et je ne me souciais pas qu'elle entrât. Oh! Papa! l'avez vous vue, ma bonne?

— Non, ma chère; est-ce que son nez pousse par la fenêtre, couvrant les montagnes et les vallées, comme ce nez prodigieux dans l'histoire allemande que Maria nous racontait l'autre jour.

— Non, non, mais elle a l'air si singulier dans cette robe de couleur qu'elle nous montrait de temps en temps comme une curiosité, et cela précisément quand Charlotte vient de lui donner un châle — un châle avec une belle bordure gris et blanc sur un fond noir. Il me semble qu'elle aurait pu porter d'abord quelque temps le châle de Charlotte.

— Elle le portera plus tard, et peut-être trouve-t-elle qu'il y a assez longtemps comme cela qu'elle est en deuil.

Ma bonne entra, tirée à quatre épingles, et avec une expression sentimentale de figure, comme si elle eût cru devoir en changer en même temps que de vêtements, et qu'elle n'eût guères su laquelle prendre. Les questions de son maître lui rendirent bientôt son air et son langage habituels.

— Vous voilà sortie pour toute la journée, je suppose, ma bonne?

— Sortie, monsieur! où irais-je? c'est bon pour ceux qui ont des amis et des parents d'aller en visite; moi, je n'ai pas de parents, pas d'amis, excepté les Taylors et les Aytons, et le vieux monsieur Martin et Sukey Street et quelques autres. Vous semblez penser que j'ai toujours besoin d'aller en visites, monsieur.

— Pas du tout, ma bonne, seulement je supposais, vous voyant habillée....

— Habillée! Oui, il est temps de s'habiller quand les bonnes d'enfants font plus d'étalage que n'en faisaient leurs maîtresses il y a vingt ans. Tenez, par exemple, voilà la bonne de Mrs Mudge; je lui ai fait la révérence la semaine passée, connaissant l'enfant et prenant cette péronnelle pour Mrs Mudge elle-même, et je pouvais bien m'y tromper, car elle avait un plus beau chapeau de paille d'Italie que sa maîtresse n'en a jamais porté, et une robe de soie ardoise avec des gigots. Oui, monsieur! avec des gigots! et une ceinture de la même étoffe retombant par derrière, comme une jeune dame.

— Ainsi vous avez mis une robe plus claire et plus belle pour l'emporter sur elle.

— Cela vous ramène au sentiment de votre dignité, de voir de pareils airs à des filles de rien, nées d'hier. A l'âge de cette fille, je me rappelle que j'ai travaillé péniblement quatre mois entiers pour me procurer une robe d'indienne, qu'on trouvait une bien belle chose à cette époque-là.

— Et je suis bien sûr que quelqu'un vous aura grondée pour l'avoir achetée, car les indiennes à cette époque coûtaient aussi cher que certaines soies aujourd'hui. Je suis bien sûr que quelqu'un vous aura grondée, ma bonne.

— Il est vrai que ma maîtresse me la fit porter avec des mitaines et un tablier noir, pour montrer que j'étais une servante; ce qui était bien juste, quoique je ne le trouvasse pas ainsi à cette époque. Mais pour porter de la soie autrement qu'à ma pelotte, je vous assure, monsieur, que je n'aurais jamais pensé à une pareille chose.

— Pas plus que la bonne de Mrs Mudge ne songe aujourd'hui à s'habiller en satin blanc. Car, à l'époque dont vous parlez, il n'y avait parmi vos maîtresses que les plus riches qui pussent penser à se donner des robes de soie.

— J'espère, monsieur, que vous ne voyez pas d'objections à ce que je porte de la soie les dimanches et les jours où ces demoiselles prennent leur leçon de danse. Quand de simples servantes se permettent ce à quoi leurs anciennes n'auraient jamais osé aspirer, il est grand temps...

— Je ne vois pas de mal à ce que vous portiez de la soie, ma bonne, ni à ce que celle de Mrs Mugde en fasse autant. Plus vous en porterez toutes deux, mieux vaudra pour moi.

— Oui, comme fabricant ; mais comme père de famille, monsieur, vous penseriez autrement.

— Pas du tout. S'il y a assez de vers dans le monde pour donner assez de soie pour habiller tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants, quel mal y a-t-il à ce que tous les hommes, toutes les femmes et tous les enfants portent de la soie, si cela leur fait plaisir?

— Mais quel spectacle, monsieur ! y pensez-vous, une servante s'habillant comme sa maîtresse!

— C'est une chose impropre, si la servante n'a pas assez d'argent pour s'habiller ainsi sans se gêner; mais si le prix tombe à sa portée, il n'y a pas plus de mal à ce qu'elle se procure cette robe sur ses gages que si elle avait hérité de l'argent dont elle l'achèterait. Sa maîtresse alors s'habillera de quelque étoffe plus coûteuse que peut-être les duchesses seules portaient jusqu'à ce qu'elle soit tombée de prix dans la même proportion que la soie. Cette étoffe plus chère arrivera à son tour

à la portée des servantes, en sorte que la bonne de Mrs Mudge, dans sa vieillesse, pourra être aussi surprise du vêtement que porteront les jeunes filles, que vous l'êtes aujourd'hui de voir des servantes porter de la soie.

— Mais papa, dit Lucy, qu'est-ce que feront les grandes dames, est-ce qu'il faudra que les duchesses s'ingèrent à trouver de nouvelles étoffes plus coûteuses, sous peine de s'habiller comme leurs domestiques.

— Il ne manquera jamais de gens qui ne demanderont pas mieux que d'éviter aux duchesses la peine de rien inventer à cet égard. Nous n'avons pas encore vu la moitié de ce que le génie de l'homme peut faire dans l'invention des choses, belles et agréables. Si nous pouvions par la pensée nous transporter à quelques centaines d'années d'ici, peut-être nous verrions tous les Africains entre les tropiques, vêtus de mousselines claires, et tous les Lapons supérieurement habillés de drap bleu ou écarlate.

—Mais alors qu'est-ce que porteront nos duchesses, papa?

— Quelque chose que nous ne saurions deviner maintenant, mais qui leur paraîtra plus beau et plus agréable que tout ce qu'on aura inventé jusqu'alors.

Ma bonne s'étonna de cette manière de penser de son maître; au lieu de voir les yeux humbles et contents de leur sort, il voulait qu'ils regardassent continuellement en avant et en haut.

— Avez-vous vu les Bohémiennes depuis quelque temps? lui demanda son maître.

— Non, répondit ma bonne; mais probablement je les verrai bientôt, car il y a une grande fête annuelle de leur tribu aux environs de la ville, et sans

doute les Drapers retourneront à leur ancien domicile pour cette occasion.

— Leur avez-vous dit à ces Bohémiens d'être contents de leur condition, vivant comme ils le font sous des tentes, sur la terre humide et mangeant des animaux trouvés morts?

Ma bonne trouva son maître plus extravagant que jamais, comme si tous les gens honnêtes n'aimaient pas à habiter sous un toit, à avoir des vêtements décents et à se nourrir comme il convient à des chrétiens! Elle ignorait que, dans les anciens temps, on avait aussi dit d'être content de leur sort à des domestiques et à des artisans qui vivaient à peu près comme le font aujourd'hui les Bohémiens, et qu'on regardait comme une preuve d'ineffable présomption qu'ils aspirassent à vivre dans des demeures que des mendiants dédaigneraient aujourd'hui. Mr Culver voulait que les gens sussent se passer de tout ce qu'ils n'eussent pu se procurer que par le sacrifice de quelque chose de plus important que l'objet désiré. Il était fâché de voir les servantes vêtues de dentelles, parce qu'il est aujourd'hui impossible à des servantes d'acheter des dentelles, sans négliger leurs parents ou ceux qu'elles devraient aider, et sans renoncer à se pourvoir elle-même de cent choses plus nécessaires, et sans s'assurer un fonds de retraite pour le temps où elles ne pourront plus travailler. Mais si jamais la dentelle devenait aussi bon marché que le tulle, il serait charmé de voir porter de la dentelle à tous ceux qui pourraient en avoir envie.

— Oh! papa! s'écria Lucy, aimeriez-vous à voir garnie de dentelles la collerette du petit Jehabod Cooper?

— Je voudrais voir les Coopers, et non-seulement les Coopers, mais les plus pauvres d'entre les pauvres en possession de tout ce qui est utile et de tout ce qui

fait plaisir. S'il y a assez pour tous de tout ce qui est utile et beau, pourquoi tous n'en auraient-ils pas? Ils en seraient tous plus heureux, n'est-ce pas?

— Mais, papa, il ne sera jamais possible qu'il y ait assez de tout pour tous les hommes.

— Comment savez-vous cela, ma chère? Je suis loin pour moi d'en être certain.

Lucy bondit d'étonnement et se mit à penser à toutes les choses qu'elle aimait le plus; des ceintures bleues, des écureuils en cage, des crêmes glacées et *Rosamond* — *Rosamond* qu'elle cachait sous son oreiller pour pouvoir le lire le matin, avant que ma bonne ne fût éveillée. Etait-il possible qu'il y eût assez de toutes ces choses pour tous les habitants d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique? Son papa lui assura qu'on n'avait jamais tenté l'expérience de voir combien des dons de Dieu pouvaient être mis à la portée des créatures de Dieu. Un si grand nombre d'hommes ont eu peur que les autres n'en eussent trop, que bien peu se sont aidés les uns les autres, tandis que d'autres ont employé tous leurs moyens à se gêner, à s'appauvrir mutuellement. Il est possible qu'il y ait dans les mers du Sud assez de perles pour en faire des joyaux à tous les hommes, assez de coton dans les plaines de l'Amérique pur vêtir l'espèce humaine, assez de bois de teinture dans les forêts de l'Orient pour diversifier toutes les habitations du monde, assez d'industrie, de zèle et de bonne volonté dans le cœur des hommes pour les disposer tous à apprendre et à répandre tout ce que les savants ont à enseigner, les bienveillants à suggérer et les inventifs à raconter des cours les plus éloignées de la terre. Il est possible qu'avec le temps tout leur livre soit lu dans toutes les contrées du globe, et alors...

— Et alors, interrompit Lucy, quelques enfants lapons liront le galop de Rosamond dans le sentier noir, et quelques petits Chinois apprendront avec plaisir qu'elle aimait les poissons d'or et d'argent. Eh bien, cela ne paraît pas surprenant, si l'on songe combien de gens, en Amérique et aux grandes Indes, connaissent déjà comme nous l'histoire de Rosamond.

— Je voudrais envoyer déjà mes soies aussi loin, dit M. Culver, que nos bons livres iront avec le temps.

— Et c'est ce qui arrivera, je suppose, papa, si la soie est portée par autant de gens que vous sembliez le prévoir tout à l'heure.

— Vos frères le pourront faire après moi, ou leurs fils et petits-fils après eux, car il faut du temps avant que les gens n'apprennent à échanger loyalement et librement leurs produits les uns contre les autres, quand on les a habitués à une mutuelle jalousie, et à se figurer que si l'une des deux parties gagne dans un échange, l'autre doit nécessairement y perdre.

— Mais il y a bien plus de gens qui achètent de la soie qu'autrefois, papa.

— Oui certes, dit ma bonne; quand les servantes commencent à en porter, c'est un signe assez évident que la soie devient commune.

— Alors vous deviendrez riche, papa. Je serais bien aise que vous devinssiez riche.

— C'est déjà un pas de fait pour devenir riche, répondit son père, que j'aie cessé d'aller en m'appauvrissant. Quand la contrebande aura tout à fait cessé, et quand la fabrique anglaise aura eu le temps de se perfectionner comme celle de France, j'espère que j'aurai plus de chances de m'enrichir que je n'en ai jamais eu. En attendant, plus l'on portera de soieries, que ce soient des servantes anglaises ou des indigènes

de la nouvelle Zélande, mieux vaudra pour moi et pour eux, s'ils trouvent plus agréables les vêtements de soie que les jupons de drap et les manteaux de jonc que portaiént leurs ancêtres respectifs.

— Les demoiselles Breme, dit Lucy, sont bien belles quand elles dansent avec leurs robes de gros de Naples bleu.

— Plus belles que vous avec vos robes blanches, n'est-ce pas, ma chère? Eh bien, si le monde entier doit porter plus de soie, il est temps que vous commenciez, vous et vos sœurs. Qu'en dites-vous, Lucy?

Ma bonne était en possession des idées de ses jeunes maîtresses à ce sujet, et profita de cette occasion pour les communiquer à son maître conjointement avec les siennes.

— Fort bien, ma bonne, je ne veux pas que mes enfants aient lieu d'être jalouses des Breme un moment de plus qu'il n'est nécessaire; elles auront donc des robes de soie. Je m'en vais vous en envoyer du magasin une demi-pièce qui conviendra parfaitement. Si vous trouvez quelques défauts dans l'étoffe, vous pourrez les faire disparaître dans la coupe. A ces petits défauts près, je garantis que l'étoffe est fort belle et fort bonne.

Les jeunes filles furent un peu désappointées de ce qu'on ne leur laissait pas le choix de la couleur, et alarmées des petits défauts annoncés; mais c'était déjà une grande chose d'avoir obtenu, de quelque manière que ce fût, une chose à laquelle on aspirait depuis longtemps. Ma bonne fut singulièrement vexée de ce qu'elle n'aurait pas le plaisir de faire cette acquisition dans la boutique de M. Breme, et de lui donner à lui-même, s'il se trouvait au comptoir, tout le mal possible pour satisfaire les idées de ses jeunes maîtresses.

Pour ne pas être entièrement privée de cette satisfaction, elle résolut d'y acheter tous les accessoires des robes en question. Ce point décidé, elles arrêtèrent de ne pas différer au-delà du lendemain cette importante affaire.

Quand elles arrivèrent près de la boutique le lundi matin, elles furent mortifiées de voir que la maison était fermée par un échfaaudage, et l'étroit passage laissé entre les planches presque obstrué par des monceaux de copeaux et des amas de briques. Elles ralentirent le pas pour faire leurs observations, et craignirent qu'il ne fît trop sombre en dedans pour l'affaire qui les appelait. Tandis qu'elles hésitaient à entrer, elles furent saluées d'un nuage de poussière soulevé par quelque coups violents frappés de l'autre côté du rempart de planches.

— Il faudra revenir quelque autre jour, dit Lucy à ma bonne contrariée.

— Il faut aller ailleurs, dit Charlotte, voyant peu d'espoir que l'échafaudage dût être enlevé avant le premier petit bal, époque au-delà de laquelle il était impossible de reculer la confection des robes neuves.

Les ouvriers continuèrent à frapper, à scier, à passer et repasser devant elles sans s'en occuper le moins du monde; mais un étrange personnage sortit tout à de derrière la cloison de planches, en disant :

— Aller ailleurs, mesdames ; où trouveriez-vous un magasin comme celui-ci, qu'on agrandit dans ce moment même pour votre commodité ? Vous trouverez en dedans assez de lumière et d'activité, je vous jure. Je connais du moins une excellente pratique qui y est en ce moment même.

Cela parut singulier aux jeunes demoiselles, car l'homme qui leur parlait n'était qu'un pauvre diable

occupé à raccommoder une chaise de jonc sous la projection de l'échafaudage sur la rue, qui lui permettait d'avoir ses joncs auprès de lui, et de travailler sans être distrait par les passants, tout en ayant cependant le plaisir de les voir. Il semblait s'être chargé des fonctions d'annonceur du magasin de M. Breme, car il y appelait l'attention de tous ceux qui s'arrêtaient, et jetait un coup-d'œil par dessus la tête des petits gamins rangés en cercle, suivant l'usage, pour le regarder travailler. Il faisait savoir à tout le monde que la boutique était accessible, et que les réparations avaient pour but un agrandissement. Quelques personnes s'étaient arrêtées, attendant de voir si ma bonne et les demoiselles entreraient. Quand elles les virent le faire sans accident et avec facilité, cet exemple en encouragea deux ou trois à les suivre.

Charlotte chercha la bonne pratique dont avait parlé le rempailleur de chaises; elle ne vit aucune dame bien mise qui absorbât l'attention des gens de la boutique. Aucun gentleman élégant se prononçant en connaisseur sur la valeur de tels ou tels articles. Il n'y avait qu'une vieille femme achetant des rubans à la religieuse pour faire un bonnet commun ; une jeune femme avec un enfant dans les bras, comparant des coupons de toiles peintes, un petit garçon qui attendait patiemment, un demi-penny à la main, qu'on voulût bien lui donner un écheveau de fil, et enfin une troupe de Bohémiennes en manteaux rouges à l'extrémité de la boutique, et tournant le dos aux pratiques qui venaient d'arriver. Ma bonne était trop occupée à mettre ses lunettes et à regarder des rubans de gaze sous différents jours, pour s'occuper de ce que faisaient les autres, jusqu'à ce que le commis qui la servait s'inclina sur le comptoir pour lui dire à l'oreille que les prati-

ques qu'elle voyait de ce côté, en lui montrant les bohémiennes, étaient à choisir un costume très-coûteux que leur reine devait porter à leur prochaine fête solennelle, et que ce costume serait fait par l'une des premières couturières de Londres. Une grosse fille de campagne qui avait suivi ma bonne et ces demoiselles, et s'était assise à côté d'elles, entendit aussi ce que disait le commis, et depuis ce moment, son attention parut concentrée plutôt sur les femmes en manteau rouge que sur ses propres acquisitions. Elle fit un pas ou deux, et l'une des bohémiennes s'étant accidentellement retournée, une reconnaissance eut lieu immédiatement, qui surprit et amusa les personnes de la boutique. La bohémienne s'empressa d'étendre sa main brunie par le hâle et disait :

— Ma foi, miss Rebecca, je croyais que le bord de la mer était notre salon de société, je vous y ai si souvent rencontrée, mais jamais je n'aurais songé que nous dussions nous voir en ville.

— Ni moi non plus, Mrs Draper ; mais je ne suis pas bien loin de chez nous.

— Vous êtes venue pour une petite partie de plaisir, miss Rebecca. Fort bien, vous savez, je vous disais toujours qu'il y avait quelqu'un qui vous donnerait tout le plaisir que vous pouviez désirer, pourvu que vous le demandassiez; je suis bien sûre que maintenant...

Et Mrs Draper regarda comme si elle eut cherché de l'œil le compagnon supposé de Rebecca. Mais celle-ci répondit :

— Mrs Draper, il y a longtemps que je vous ai priée de ne pas dire de bêtises ; je suis ici pour acheter des étoffes, vous voyez?

— En effet, ma chère, je le vois ; mais comment va le papa?

— Tout doucement. Papa est un homme prodigieusement conservé pour son âge, surtout eu égard à de certains chagrins.

— Ah ! la ruine de la côte qui a dû lui être bien sensible. Et la vieille gouvernante, — comment va-t-elle?

— Elle se porte bien, et boitant toujours à l'ordinaire ; elle et moi nous allons ouvrir une école, — une pension pour les jeunes filles.

Mrs Draper rit de grand cœur à l'idée de Rebecca, enseignant les bonnes manières et menant promener ses élèves deux à deux.

— Oh ! vous pouvez rire, répondit Rebecca, en grimaçant ; je sais qu'il y a beaucoup de gens qui ne m'y croient pas propre le moins du monde, mais peu m'importe la peine que je me donne, — peu m'importe le métier que je fasse, pourvu que je voie papa sourire.

Mrs Draper fut réduite au silence, car pour elle M. Pim ne souriant plus, n'était plus du tout M. Pim. Qu'était-il donc arrivé qui rendît difficile à Rebecca de faire sourire son père.

— Ce n'est pas une entreprise aussi hasardeuse d'ouvrir une école chez nous, que d'en ouvrir une en ville, dit Rebecca. C'est une chose fort commune, vous le savez, que d'envoyer sur le bord de la mer les enfants délicats. Notre vieille gouvernante a toujours pris grand soin des plus petits, et moi j'aime mieux les amuser que de leur enseigner ce que je puis. A propos, je peux toujours leur montrer à coudre ; je fais beaucoup de cas des travaux à l'aiguille ; ils sont si utiles ! mes élèves n'en feront donc pas mal. Et puis, nous avons la carte de géographie que je puis leur enseigner aussi, mais je ne les y tiendrai pas longtemps. Je me rappelle trop quand je les étudiais, combien j'avais mal aux reins et d'impatience dans les jambes. J'étais toujours à me

dire : quand donc cela sera-t-il fini? Oh! mes élèves iront et viendront, et nous trouverons quelque livre à leur donner à lire qui les amusera, et s'il faut quelque chose de plus, eh bien papa nous aidera peut-être.

— Oh ! il vous aidera à jouer aux barres sur la grève, il est l'homme qu'il faut pour dire : une, deux, trois, et partez. Mais en vérité, miss Rebecca, je croyais que vous faisiez vos acquisitions pour vous monter une maison à vous.

— A quoi me servirait une maison qui m'appartiendrait, si papa n'y était pas avec moi? et dans ce dernier cas, ce serait la même chose que si elle était à lui. Non, la vieille maison suffira — au moins pour commencer, — si de meilleurs temps venaient, peut-être...

— Eh quoi, l'école de votre père a donc fondu? c'était un bel établissement quand mes enfants y allaient; mais la ruine de la côte l'aura aussi ruiné, je suppose.

— Oh! elle nous a tous ruinés. Si ce n'était la perte du commerce pour lui-même, c'était un grand amusement; mais cela a donné occasion aux gens de se plaindre tous qu'ils ne pouvaient plus faire les frais d'envoyer leurs enfants à l'école, car depuis longtemps ils avaient singulièrement négligé la pêche, et puis plusieurs se sont absentés pour un temps après le meurtre, par crainte de la récompense que le gouvernement avait promise au dénonciateur. Cela a tout rompu, jamais mon père n'a pu prendre le dessus. — Vous parliez de parties de barres sur la grève ; mon père n'y est plus jamais descendu de bon cœur, car c'était là qu'il avait parlé au pauvre Nicholas, la veille même du jour où...

Rebecca s'arrêta tout court, frappée de l'effet de ce qu'elle venait de dire sur la vieille femme assise à côté d'elle. Ma bonne se leva, traînant un bout de ruban

d'une main tremblante et froissant de l'autre son mouchoir de poche; et sa figure reprit cette expression dont les autres domestiques ses camarades étaient fatigués, et qu'ils espéraient qu'elle avait quittée avec son deuil.

— Mon fils, madame, je vous demande pardon de vous interrompre, mais c'était mon fils, Nicholas dont je viens de vous entendre parler. Si vous l'avez connu, peut-être auriez-vous quelque chose à m'en dire.

Rebecca et la Bohémienne se regardèrent l'une et l'autre, et ma bonne renouvela sa prière à Mrs Draper, confessant qu'elle ne l'aurait pas renvoyée si brutalement la dernière fois qu'elle s'était présentée à la porte de la cuisine, pour dire la bonne aventure aux servantes, si elle avait pensé qu'elle sût quelque chose de relatif au service préventif et à son pauvre fils.

— Nous le connaissions très-bien, en effet, répondit la franche Rebecca. Il passait vingt fois par jour devant notre porte quand il était de faction, et nos enfants avaient coutume.....

— Oh! pauvre homme, il a toujours été enfant lui-même, s'écria ma bonne en soupirant. Jamais il n'aurait pu prendre sur lui de dire un mot désagréable à un enfant.

— Ni à qui que ce fût, ajouta Rebecca, d'un ton pénétré.

Charlotte s'aperçut que la scène devenait de nature à être assez déplacée dans une boutique, et imagina un expédient pour satisfaire ma bonne, sans donner sa douleur en spectacle. Après s'être consultée avec Lucy, elle demanda à Rebecca si elle ne pourrait pas venir prendre le thé chez elles, et raconter à ma bonne tout ce qu'elle pourrait se rappeler de relatif à Nicholas. Rebecca promit de le faire, bien que son séjour à

Londres dût être très-court. Elle n'était venue que pour se perfectionner pendant huit ou quinze jours, et acheter quelques livres pour l'école qu'elle voulait tenir ; son père commençait à se plaindre de son absence.

Tandis que ma bonne essuyait ses yeux pour se préparer à finir ses emplettes, Mrs Draper appela Rebecca pour avoir son opinion sur celles que faisaient les Bohémiennes. Lucy la suivit, incapable de retenir sa curiosité, et ce fut avec impatience qu'elle fit signe à sa sœur de la rejoindre, quand elle vit quelles magnifiques choses étaient déployées sur le comptoir. Rebecca ne parut pas moins enchantée.

— Oui, ce sera celle-ci, dit Mrs Draper, remarquant que les yeux de Rebecca s'arrêtaient fixés sur une pièce d'étoffe d'une richesse et d'une beauté remarquables. Oh, oui ! c'est cher, mais cela vaut l'argent, et les soieries bon marché sont devenues si communes ! La moitié des servantes auxquelles nous disons la bonne aventure, en portent toutes plus ou moins. Il ne faut pas qu'on puisse prendre notre reine pour une femme qui vivait de ses gages. Il faut qu'elle ait la plus belle étoffe, et ce sera celle-ci.

— Oh ! non, monsieur, répondit Rebecca à un monsieur derrière le comptoir, qui insistait pour lui faire prendre quelques-unes de ses marchandises. Oh ! non, merci, monsieur ; tout cela est trop cher pour moi, pour porter sur le bord de la mer.

— Cependant, vous et ces dames, vous avez vu de bien belles soieries sur le bord de la mer, dit M. Breme, car c'était lui-même qui servait ses meilleures pratiques du moment. Nous savons tous qu'on a pu voir de bien belles soieries sur la côte, mais ce temps-là est passé.

— Je n'en sais rien en vérité, répondit Rebecca; on dit qu'il y aura plus de monde que jamais à Brighton la saison prochaine, et c'est-là le triomphe des belles toilettes. Je suppose qu'on ne vend pas beaucoup partout ailleurs d'étoffes aussi belles que celles-ci?

— Plus que vous ne pourriez le supposer, madame, particulièrement depuis quelque temps. Nous ne cessons pas de vendre les soies qu'on peut se procurer légalement; beaucoup plus de gens songent à en porter.

— Et cependant les soies ne sont guères meilleur marché qu'elles ne l'étaient.

— Pas beaucoup à présent, madame; mais les gens sont si contents de pouvoir porter ce qui a été si longtemps défendu, que notre commerce est très-actif, je suis heureux de le dire. Cela amènera le perfectionnement et le bon marché, et alors on en portera davantage encore en Angleterre et sur le continent. Plus on peut se procurer d'une chose, plus la demande augmente; c'est la règle, madame, depuis la petite bière jusqu'aux robes de satin. — Est-ce que vous ne pourriez pas vous arranger de quelqu'une de ces belles pièces-là?

— Je m'en arrangerais bien volontiers, répondit Rebecca, si une fée paraissait à l'instant et me donnait l'argent pour en acheter une, mais pas autrement. Pardon, je retiens là ce monsieur avec sa toile grise, qui est ce dont j'ai besoin. Il faut que je laisse vos robes de soie dans votre boutique jusqu'à ce que j'en aie gagné une.

Après y avoir réfléchi, Rebecca dit qu'elle ne pouvait donner une soirée entière à ma bonne, elle avait trop à faire et trop peu de temps. Une visite dans la journée suffirait-elle ou un rendez-vous dans leur pro-

menade? Charlotte suggéra un plan meilleur que ces deux-là. Est-ce que Rebecca ne pourrait pas venir les rejoindre le mercredi à l'école de danse. Une personne qui allait ouvrir un pensionnat de demoiselles devait avoir une école de danse, elle et ma bonne pourraient causer dans un coin, sans que personne connût le sujet de leur conversation. C'était là certainement le meilleur plan, et Rebecca y consentit en grande attente de qu'elle devait y voir.

CHAPITRE IV.

LE CHAGRIN ET LA DANSE.

Rebecca fut si ponctuelle à son rendez-vous, qu'elle arriva à l'école de danse quelques instants avant les personnes qu'elle y venait rencontrer. Une famille de jolis petits enfants avaient mis leurs ceintures et leurs escarpins, et se disposaient à entrer dans le salon quand elle arriva. Rebecca, avec sa modestie ordinaire, se rejeta en arrière pour les laisser passer avec leur gouvernante. La révérence que ces enfants lui firent pour répondre à sa politesse, la remplit d'admiration. Involontairement elle releva la tête et pliait les genoux pour l'imiter, quand elle se rappela qu'elle ferait mieux de ne rien essayer de si nouveau pour elle, en présence d'autant de spectateurs qu'il y en avait dans le salon. Elle alla droit au maître de danse de son pas lourd ordinaire, lui demandant pardon de n'avoir pas fait en entrant une belle révérence comme ces jeunes demoiselles, attendu qu'elle n'y était pas habituée.

Mr Brown eut assez de condescendance pour l'honorer d'un sourire et d'une inclinaison de tête, et voyant qu'elle restait là debout, immobile, comme quelqu'un qui ne savait où aller, il eut encore la bonté de lui indiquer avec son archet l'endroit où il lui permettait de s'asseoir.

Elle s'y assit absorbée dans ce qu'elle voyait, jusqu'à ce que ma bonne arrivât avec miss Charlotte et miss Lucy; robes neuves, souliers neufs, gants neufs, tout plus neuf, si ce n'est plus beau, que ce que portaient les demoiselles Breme.

— Elles ne sont pas encore ici, dit l'une des deux sœurs à l'autre.

— Non, pas encore, mais j'espère qu'elles viendront. Ah ! voici Adèle et sa sœur ! Ma bonne, nous allons aller nous asseoir à côté d'Adèle, et vous, vous pourrez causer tout à votre aise avec miss Pim. Je suis sûre que les demoiselles Jenkinsons nous feront place sur la banquette.

Les Jenkinsons firent place en effet, et l'on découvrit immédiatement qu'Adèle venait pour apprendre à danser, ce qui jeta Lucy dans une rêverie, jusqu'à ce qu'un coup d'archet sur la chanterelle l'appelât pour son premier quadrille.

Rebecca ne put s'empêcher d'interrompre les réponses aux questions de ma bonne pour admirer la danse de Lucy. Elle n'en revenait pas de la hauteur de ses bonds, dont Mr Brown, toutefois, ne paraissait pas également enchanté.

— Doucement, doucement, miss Lucy; le trop d'activité est un défaut aussi bien que le trop peu; nous ne sommes pas là à voir qui sautera le plus haut.

Lucy rougit en souriant et continua cependant, per-

dant quelquefois l'équilibre et ayant déjà perdu d'avance tout ce qu'elle possédait de grâce naturelle. Elle présentait le pied quelquefois le talon en avant, entrait ses coudes dans ses côtés pour concentrer davantage ses forces et sauter plus haut. Enfin, dans le traversé, elle allait toujours trop loin, aussi manqua-t-elle de jeter par terre son vis-à-vis. Cela alla si loin que Mr Brown déclara qu'il allait faire venir un architecte, afin de voir si la salle était assez solidement construite pour supporter la danse de miss Lucy.

— Pauvre petite! s'écria Rebecca; pourquoi ne pas la laisser danser aussi gaiement qu'elle le veut; jamais je n'empêcherai mes élèves de sauter tant haut qu'il leur plaira.

— Sur le bord de la mer ou dans un champ, la chose n'est pas la même qu'ici, dit ma bonne. Miss Lucy y vient pour apprendre à danser, et non pour y faire de la gymnastique. Je ne sais pas ce que cette enfant a aujourd'hui pour danser comme elle le fait. Lucy n'est pas forte, et quelquefois nous avons toutes les peines du monde à lui faire seulement lever les pieds de terre.

— Eh bien, quand elle est en train, elle donne une compensation pour les jours où elle n'y est pas, répondit la bonne Rebecca, et elle sourit à la figure heureuse et animée que faisait Lucy.

Ma bonne fit signe à la petite coupable de venir recevoir une réprimande, dès que le quadrille serait fini. Lucy vint, souriante, pantelante et s'éventant, puis elle s'en retourna sans être du tout honteuse du sermon que lui fit ma bonne. Quand elle s'assit, on remarqua qu'elle dirigeait les yeux sur mademoiselle Gaubion et sur Adèle, comme pour dire : comment trouvez-vous que je danse? Mlle Gaubion sourit, et Adèle n'eut pas l'air d'y faire attention.

— Ainsi donc, miss, disait ma bonne, la femme du lieutenant a déploré la mort de mon pauvre fils. Je me rappelle qu'il était question d'elle une fois dans une de ses lettres ou un de ses messages.

— Qu'il était question d'elle! Je le croirais assez; il semblait ne penser qu'à la possibilité de lui plaire ou de lui déplaire : aussi était-elle très-bonne pour lui. Je me demandais souvent s'il remettrait jamais son chapeau sur sa tête, quand il l'avait une fois ôté pour parler aux dames du Station-House.

— Ah oui! il y avait encore une autre dame; était-elle bonne aussi pour mon pauvre garçon?

— Mais oui, seulement miss Élizabeth aimait mieux en général les contrebandiers que le service préventif. Mon pauvre père disait — l'une des dernières plaisanteries que je lui aie entendu faire — qu'il ne lui restait plus qu'une ressource : c'était que miss Élizabeth se mît à boire ou à fumer, parce qu'elle aime beaucoup la contrebande, et qu'il faut qu'elle se procure autrement ce qu'elle avait autrefois par ce moyen.

— Mais les gants entrent toujours en contrebande?

— Bien peu, tout élevé que soit le droit; ils ne sont plus recherchés comme ils l'étaient il y a quelque temps, les gants anglais sont presque aussi bons et aussi bon marché. Aussi s'en fait-il bien davantage. On dit à la douane qu'il entre maintenant près de deux fois autant de peaux qu'il y a quelques années, par conséquent la contrebande fait entrer bien moins de gants de France.

— Ainsi miss Storey ne descend plus comme elle avait coutume de le faire, à ce que m'a dit mon fils, dans les cabanes des pauvres pêcheurs sur la côte, et évitant avec soin d'être vue par les douaniers.

— Non, elle se promène toute décontenancée sur

de l'effroi. Elle appela mon père pour le consulter sur ce qu'il y avait à faire jusqu'à ce que quelques-uns de ses douaniers arrivassent, et puis elle s'adressa aux enfants, et les emmena avec elle pour qu'ils s'en allassent, quoiqu'elle pût à peine marcher.

— Oh! mon Dieu! — ce fut tout ce que put dire ma bonne, bien qu'elle laissât voir à travers son émotion que ce récit la flattait. Elle n'essaya pas même de cacher le plaisir qu'elle éprouvait d'apprendre quelle multitude avait suivi les funérailles, et comment on s'était rassemblé pour lire et entendre lire la proclamation d'une récompense pour celui qui découvrirait les meurtriers. Elle dit à Rebecca que rien ne la consolerait de ce que son corps eût été si longtemps sans être découvert. C'eût été une consolation pour elle de savoir qu'il avait fait un aussi beau mort qu'elle l'avait toujours présagé. Ceux qui avaient vu son garçon endormi savaient bien que mort, il avait dû paraître plus beau encore qu'il ne l'avait jamais été pendant sa vie.

Pendant que Rebecca méditait à ce qu'elle pourrait dire en forme de consolation, sur ce que le pauvre Nicholas n'avait pas fait un aussi beau mort qu'on aurait pu s'attendre de lui, son attention fut distraite par certain bruit, à l'autre extrémité de la chambre, et ma bonne ne put s'empêcher de regarder aussi.

— Ainsi le lieutenant dit de lui.... Oh! ne vous effrayez pas, madame, de ce que M. Brown frappe comme cela sur son violon; il n'est jamais réellement en colère, bien qu'il feigne quelquefois d'y être, pour tenir toute cette jeunesse dans l'ordre.

— Mais les élèves n'ont rien fait pour le mettre en colère, et voyez quel bruit criard il fait avec son violon.

— Mais regardez les coins de la bouche de M.

Brown, il a toutes les peines du monde à s'empêcher de rire:

— Les enfants s'en aperçoivent aussi, dit Rebecca, voyant les petits garçons regarder par-dessus l'épaule les uns des autres, pour suivre l'effet de la vieille plaisanterie de mettre des pois dans un violon.

— Et les petites filles s'amoncèlent toutes en un tas comme il ne convient pas du tout à de jeunes demoiselles, dit ma bonne, s'avançant d'un pas solennel vers celles qui lui étaient confiées, leur redressant le dos, leur soulevant le menton, et vérifiant si leurs pieds étaient bien à la première position. Hélas! ils n'étaient dans aucune des cinq positions légales.

— Voyons comment Adèle se tirera de ses positions, dit Lucy à demi-voix, quand elle vit la petite Française tirée de sa place pour prendre, à ce qu'on supposait, sa première leçon. Elle n'a pas l'air d'y penser, mais il faudra bien qu'elle le fasse, quand elle verra qu'elle ne peut faire la révérence sans perdre l'équilibre.

Elle fut surprise de voir Mr Brown accorder son violon; il n'y avait pas besoin de musique pour enseigner les positions. Il fallait que Mr Brown eût un moment d'absence, et qu'Adèle eût bien de l'amour-propre pour sourire et avoir l'air à son aise dans une pareille circonstance. Quand elle aurait appris pendant deux ans et qu'elle serait dans le cas de danser ce que dansait Lucy, alors il lui serait permis d'avoir cet air sûr d'elle-même, mais le prendre déjà....

Adèle montrait qu'elle savait déjà une position au moins. Avant que les mots : la pointe du pied en avant, eussent passé les lèvres du maître, la pointe était en avant, comme si le pied tout entier eût été fait de quelque chose d'aussi flexible que la mince semelle du petit soulier.

— Je crois qu'Adèle dansera, s'écria Lucy au moment où l'archet faisait entendre le dernier prélude.

Il n'y eut plus moyen de douter, encore qu'il y eût beaucoup à s'étonner. Adèle s'élança — à peu près comme si elle avait eu des ailes, — en avant, — en arrière, — chassez, — croisez, — tour et demi-tour, et paraissait bien moins hors d'haleine pour exécuter tout cela, que ne l'était Lucy, pour le voir seulement.

— Quelle sotte et stupide orgueilleuse j'étais! pensa-t-elle. J'espère qu'Adèle et mademoiselle Gaubion ne se seront pas aperçues que je voulais leur faire admirer ma manière de danser. A coup sûr Adèle doit la trouver bien mauvaise. Tout à l'heure, quand je sautais si haut, j'entendais remuer les fenêtres; Adèle retombe comme une plume sur le plancher. Je voudrais bien pouvoir revenir à deux heures. Si je pouvais leur faire oublier le ridicule dont je me suis couverte, jamais je ne me donnerais en spectacle, du moins à moins que je ne fusse sûre de faire les choses mieux que les autres. Et Lucy porta son éventail à son menton, pour suivre dans une muette admiration le reste des exercices d'Adèle.

— Voyez mon enfant avec son éventail au menton, s'écria ma bonne, et elle toussa pour appeler l'attention de Lucy, puis elle la réprimanda du geste, posant son aiguille à tricoter dans la position où elle était d'avis que se devait tenir un éventail. Car ma bonne apportait son tricot partout, excepté à l'église, où elle s'endormait souvent parce que son ouvrage lui manquait. Lucy, véxée d'être interrompue dans sa contemplation et si souvent traitée comme un enfant, jeta son éventail sur les genoux de sa sœur, se tourna vers mademoiselle Gaubion, et se mit à causer pour éviter

la nécessité de prêter attention aux signes que lui faisait ma bonne.

— Voilà bien comme font tous les enfants, dit celle-ci; voilà justement comme mon pauvre garçon avait coutume de se détourner et de m'échapper, quand je venais de lui donner le fouet, pour son bien, ainsi que je le lui répétais, et pour en faire un grand homme. Jamais il n'a aimé ce genre d'encouragements, il ne prévoyait pas quel grand homme il deviendrait quelque jour, gardant son pays sur la cîme de ces rochers, y mourant et....

— Et tout cela pour rien, ajouta la positive Rebecca, ce qui doit vous rendre sa perte plus poignante. — Allons, ne prenez pas cet air offensée, comme si je disais que Nicholas n'a pas fait son devoir. Il a fait tout ce qu'il pouvait; mais cela m'a toujours paru beaucoup de bruit pour rien.

— Pour rien, miss, n'est-ce donc rien que la contrebande?

— Vos garde-côtes ne peuvent empêcher la contrebande, au bout du compte; et quand ils y parviendraient, est-ce qu'on ne la préviendrait pas à meilleur marché, en faisant par l'abaissement des tarifs que ce ne soit plus la peine de s'y livrer. Avec tous leurs espions, leurs visites et leurs saisies, ils ne prennent que pour 5,000 l. sterling (125,000 fr.) de soieries de contrebande par an; tandis que nous savons tous qu'il en entre en Angleterre quinze fois autant. N'est-ce pas faire beaucoup de bruit pour rien que de risquer des existences d'hommes pour un pareil résultat? Ils ne saisissent pas dans une proportion plus forte le tabac, les esprits et les autres articles prohibés; de manière que, comme dit mon père, ils feraient mieux de nous ôter une bonne fois la contrebande de la tête, ou de nous

laisser nous y livrer en paix. Mon père n'a pas eu un moment de tranquillité depuis longtemps, et il n'en aura pas que nous n'ayons trouvé quelque chose à faire, et c'est difficile à trouver. Voilà mon frère aussi sans emploi, parce qu'on diminue les appointements et le nombre des commis de la douane, et qu'on parle même de fermer plusieurs bureaux.

— Alors vous devriez être fâchée, ma chère, qu'on se livre moins à la contrebande, aussi fâchée que votre père l'est, à ce que je suppose.

— Quant à cela, il est fort agréable d'être assis dans le bureau de la douane et d'encaisser les droits du gouvernement. Mais moi je n'ai jamais aimé à voir mon frère se mêler à des saisies de marchandises que quelquefois il aurait préféré voir ailleurs que dans son bureau. S'il avait une fois appris un autre état.

— Vous feriez mieux de l'envoyer ici, mon maître a besoin de plus de monde.

— De tout mon cœur. S'il avait appris à satisfaire les besoins de ses compatriotes par des produits indigènes, au lieu de les empêcher de les satisfaire avec des produits étrangers, c'eût été pour le mieux. Mais il a préféré se marier et vivre aux dépens de mon père qu'il supposait riche, que d'apprendre un nouvel état; et maintenant il faut que j'ouvre une école et que je travaille comme je le pourrai pour eux tous. — Mon Dieu! quelle jolie danse! Qu'est-ce que je deviendrai si les parents de mes petites filles exigent qu'elles dansent comme cela? J'ai oublié de regarder miss Lucy pendant tout ce temps-là. Oh! madame, que peut-elle avoir? Voyez donc comme elle pleure. Pauvre enfant! comme les larmes coulent le long de ses joues.

Lucy faisait en ce moment une étrange physionomie — pleurant et cabriolant, soupirant et prenant des

attitudes et regardant douloureusement son partner, l'un des petits Breme, chaque fois que les figures les obligeaient à lever les yeux l'un sur l'autre. Si elle avait voulu donner quelque bonne raison de l'émotion qu'elle éprouvait, on l'eût volontiers dispensée de danser en pleurant ; mais comme elle s'obstinait à garder le silence, il lui fallait prendre son tour chaque fois qu'il arrivait. Le fait était que, tandis que Lucy en place attendait le signal pour commencer, elle avait par hasard jeté les yeux sur une glace qui se trouvait vis-à-vis, et aperçu un petit garçon derrière elle, grimaçant et contrefaisant la manière dont elle avait dansé dans la première partie de l'exercice, et qui pis est, elle vit Mr Brown, rire aux éclats de cette plaisanterie. Ce fut en vain qu'elle essaya de penser à quelque chose de gai, — à sa robe neuve, — au muséum de mademoiselle Gaubion, — au petit chat que lui avait promis Adèle, — rien ne put empêcher les larmes de venir. Plus elle fit d'efforts pour les retenir, plus elles coulèrent abondamment ; et elle avait renoncé à l'espoir de les cacher longtemps avant que Rebecca se fût aperçue de son chagrin, et qu'Adèle, qui y sympathisait, eût pressé la sienne en faisant le tour des mains. Cette marque de sympathie ne fit qu'aggraver le mal, elle fut la cause d'un sanglot dont toute la salle retentit, qui fit rire les petits garçons et dont tous les autres spectateurs eurent pitié. C'en était fait de sa réputation pour toute la journée, et précisément ce jour Adèle paraissait pour la première fois dans l'école de danse.

Mademoiselle Gaubion vint s'asseoir près de ma bonne et demanda ce que Lucy pouvait avoir. Ma bonne répondit qu'elle se portait bien et qu'elle avait été très-gaie jusqu'au moment où elle était entrée dans la salle de danse ; mademoiselle Gaubion se hâta de

lui tâter le pouls pour voir si elle n'avait pas la fièvre, — car elle ne voyait que la fièvre qui pût expliquer ce passage rapide d'une gaîté si bruyante à une telle mélancolie. Une fois remise entre les mains de mademoiselle Gaubion, Lucy commença à se calmer; son cou cessa d'être d'un rouge écarlate; ses sanglots se ralentirent; elle assura son amie qu'elle n'était pas malade du tout et que tout cela venait de sa faute. Cette confidence fut reçue dans un silencieux étonnement; il s'ensuivit une pause à la fin de laquelle Lucy leva ses yeux encore baignés de larmes et s'écria....

— Comme Adèle danse bien!

— Mais oui, elle danse assez gentiment, mais elle a besoin de pratique, et ne prend pas assez d'exercice; c'est pour cette raison que nous l'amenons ici pour lui faire recommencer la danse. Elle est un peu paresseuse pour certaines choses; n'est-ce pas vrai, Adèle?

— Mais où a-t-elle appris à danser? je n'ai jamais vu danser comme cela. Je ne crois pas qu'il y ait personne ici qui puisse jamais danser aussi bien. Voilà Nancy (1) Breem, son pied est assez bien en dehors, mais elle bat le briquet; sa sœur se porte la tête assez haut, — remarquablement haut — comme l'orgueilleux, au moment de tomber, suivant l'expression de ma bonne, mais elle porte le pied gauche en dedans, ainsi que Mr Brown est toujours à le lui dire. Il y a encore....

— Bien, bien, passons là-dessus, je vous accorde qu'Adèle danse mieux que qui que ce soit ici.

— Oh, mais j'allais dire qu'elle danse mieux que

(1) Nancy, Nan, Nanny, familier pour Anne, en français, Anne, Annette, Nanette, Ninon.

moi aussi ; j'allais critiquer ma propre manière de danser et celle de Charlotte.

— C'est inutile, ma chère, j'ai entendu ce qu'en disait Mr Brown, et il est meilleur juge en cette matière que vous et moi. Peut-être viendrez-vous à Lyon avec moi, un jour ou un autre, et verrez-vous la salle de danse ordinaire d'Adèle sous les châtaigniers, sur le bord de la rivière, ou s'il vous faut un plancher pour danser, nous irons dans la maison de campagne de Mr Carillon, vous y pourrez valser dans le salon d'été dont les fenêtres sont ombragées de roses.

— Est-ce ce même Mr Carillon qui vous a envoyé ces beaux coquillages? à propos, son nouveau présent est-il arrivé pour votre muséum ?

— Il est en route, et l'un de ces jours vous pourriez apprendre qu'il est arrivé; vous viendrez le voir quand il sera déballé et mis en place. Croyez-vous que vous puissiez maintenant recommencer à danser? Mr Brown a l'air de chercher un partner pour ce gros garçon là?

— Oh! je ne saurais danser avec lui, s'écria Lucy. Mais non, je le vais faire, quoiqu'il rit de moi. Puisque je me permets de critiquer les autres, il est trop juste qu'ils se permettent aussi de rire de moi.

Là-dessus elle quitta sa place et s'avança pour danser. Un signe du bon Mr Brown défendit à qui que ce fût de sembler remarquer ses yeux rouges.

— Eh bien, madame, dit Rebecca à ma bonne, je vais m'en aller maintenant que je vois miss Lucy revenue à elle. J'espère que si vous connaissez quelques enfants délicats ou d'autres, qui n'aient pas besoin d'une éducation plus raffinée que celle que nous pouvons leur donner, vous serez assez bonne pour penser à moi.

— Oui, certes, ma chère, en souvenir de mon pauvre garçon. Je vous remercie de tout ce que vous m'avez dit de lui; si votre père a occasion de venir en ville et qu'il me fasse une visite, peut-être se rappellerait-il quelque chose de plus. Présentez mes respects à la femme du lieutenant, dites-lui que je considère mon fils comme honoré de la préférence qu'elle voulait bien lui accorder; dites-lui....

— Mais, Mrs Nicholas, pourquoi ne viendriez-vous pas dans notre pays? Vous seriez sûre de voir Mrs Storey vous-même, et vous ne doutez pas de l'accueil que nous vous ferions.

— Qui? moi! voir les lieux mêmes! les rochers, la dune, la caverne et tout! oh, ma chère! Eh bien, je ne dis pas, nous verrons; en attendant, bien des remerciements.

Rebecca pensa qu'il était à propos d'annoncer par tous les moyens possibles l'école qu'elle avait intention d'ouvrir. Elle fit donc un effort sur elle-même pour communiquer son projet à Mr Brown, lui disant qu'il était probablement en position d'entendre parler d'enfants qui auraient besoin de soins et de l'air de la mer, qu'il pouvait compter qu'ils seraient très-convenablement traités, encore qu'elle ne pût avoir la prétention de leur enseigner jamais à danser aussi bien qu'elle venait de le voir faire.

Mr Brown sourit agréablement, dit quelque chose sur les brises rafraîchissantes, l'élasticité congéniale, les grâces naturelles, la main de l'art, etc., etc., et lui indiqua la porte par un déploiement grâcieux de son archet, précisément au moment où elle le remerciait de son extrême bonté.

Le reste de la leçon se passa en un profond silence de la part des grandes puissances. Ma bonne ne pou-

vant prendre sur elle de parler du sujet principal de ses pensées — son pauvre fils, à une demoiselle française que, par cela seul qu'elle était Française, elle regardait comme ayant pris une part dans son assassinat.

CHAPITRE V.

LA HAINE ET LA CALOMNIE.

Quand M[lle] Gaubion rentra dans son parloir, elle y trouva son frère — visite extraordinaire, à cette heure de la journée où ordinairement il était occupé dans son bureau. Il était debout à une fenêtre, les yeux fixés sur un journal qu'il eût été difficile de dire s'il lisait ou ne lisait pas, tant son attitude était celle d'une profonde méditation.

— Je vous attendais, dit-il, je désirais vous parler avant de sortir de nouveau. Êtes-vous prête à retourner en France?

— En France! est-ce que nous allons avoir la guerre?

— Cette guerre là seulement qui vient à la suite de celle qui se fait les armes à la main, — la guerre contre les classes et les individus, fruit de jalousies nationales. Non, grâce à Dieu, nous en avons fini de ces égorgements de dix mille hommes à la fois; eh! qu'importe la ruine d'un Français obscur?

— La ruine! est-ce qu'on va vous ruiner? demanda sa sœur, les yeux étincelants.

— Pas de colère, mon amie; ne jugez pas ce peuple anglais d'après l'exemple de nos compatriotes plus

heureux. Il y a des siècles qu'on les élève dans les soupçons de cette nature. (Et il passa à sa sœur le journal, lui désignant du doigt un certain paragraphe.) Je savais qu'il en serait ainsi, et je n'aurais pas dû venir en Angleterre. Dans deux siècles, peut-être, mes compatriotes y seront traités comme des frères.

— Mais vous pouvez prouver la fausseté de l'accusation, ou comme c'est à vos ennemis à prouver ce qu'ils avancent, vous pouvez les mettre au défi de le faire. Qu'ils montrent, s'ils le peuvent, que votre manufacture ici n'est qu'un semblant pour cacher un commerce de contrebande; qu'ils mettent la main sur un seul article que vous ayez passé en fraude; ils ne le peuvent pas, ceci n'est donc qu'une calomnie, — une pure calomnie de journaux.

M. Gaubion lui fit remarquer que l'accusation se trouvait dans un rapport de quelqu'importance; que ce n'était pas là l'un de ces paragraphes ordinaires dont aucun homme de sens ne croirait devoir s'inquiéter. La forme dans laquelle elle paraissait indiquait une hostilité de la part de personnes intéressées dans le commerce des soieries, hostilité dont le résultat serait sans doute de forcer un homme pacifique comme lui à retourner dans son pays.

— Depuis que je suis arrivée ici, je me suis efforcée de m'*angliser* le plus que j'ai pu, mais je cesserai d'y essayer; il vaut mieux être Française.

— Et cependant, la France peut rougir de semblables sottises. Combien y a-t-il de temps que nos hommes d'état sont devenus assez habiles pour comprendre que si la France reçoit des cotons, ce ne peut être qu'en retour de quelque chose que la France a produit? et quand quelques-uns en sont arrivés à comprendre cela, que de cris n'avons-nous pas entendus dans no-

tre public manufacturier! Combien n'y en avait-il pas qui prédisaient comme chose certaine la désorganisation totale de la société! Combien y en avait-il qui entonnaient le chant funèbre qu'on allait prochainement exécuter sur le tombeau de l'industrie française! Qui sait si un ouvrier de Manchester n'eût pas été alors mis en pièces par les ouvriers français qu'aveuglaient leurs préjugés!

— Mais ne disiez-vous pas tout à l'heure encore que les Anglais en avaient plus qu'aucun autre peuple en ces sortes de matières?

— Ce sont des circonstances nationales qui les leur ont imposés. Leurs manufacturiers et leurs négociants ont dans le gouvernement une voix plus puissante qu'on ne leur en accorde dans beaucoup d'autres pays, et cette voix a presque toujours crié : « Protégez-nous! — encouragez-nous! » — Naturellement les autres classes ont répondu : « Soyez impartiaux, protégez-nous aussi! »

— Et maintenant la difficulté est de s'arrêter. Chaque nouvelle protection en attire une autre, et il reste des classes qui ne sont pas entièrement satisfaites quand le gouvernement a fait tout ce qu'il pouvait faire. C'est une lutte entre les différentes classes pour savoir laquelle coûtera le plus cher au pays, pour savoir comment chaque article augmentera de prix, c'est-à-dire comment les Anglais s'appauvriront le plus vite chez eux et seront empêchés d'exporter, à chance égale, contre les manufacturiers étrangers. C'est ainsi qu'il en serait si la protection était universelle, mais à coup sûr elle ne peut l'être ni en Angleterre ni ailleurs.

— Non, assurément, mais ces gouvernants se sont trouvés dans une grande perplexité, parce que les propriétaires et les fermiers sont jaloux des manufactu-

heureux. Il y a des siècles qu'on les élève dans les soupçons de cette nature. (Et il passa à sa sœur le journal, lui désignant du doigt un certain paragraphe.) Je savais qu'il en serait ainsi, et je n'aurais pas dû venir en Angleterre. Dans deux siècles, peut-être, mes compatriotes y seront traités comme des frères.

— Mais vous pouvez prouver la fausseté de l'accusation, ou comme c'est à vos ennemis à prouver ce qu'ils avancent, vous pouvez les mettre au défi de le faire. Qu'ils montrent, s'ils le peuvent, que votre manufacture ici n'est qu'un semblant pour cacher un commerce de contrebande; qu'ils mettent la main sur un seul article que vous ayez passé en fraude; ils ne le peuvent pas, ceci n'est donc qu'une calomnie, — une pure calomnie de journaux.

M. Gaubion lui fit remarquer que l'accusation se trouvait dans un rapport de quelqu'importance; que ce n'était pas là l'un de ces paragraphes ordinaires dont aucun homme de sens ne croirait devoir s'inquiéter. La forme dans laquelle elle paraissait indiquait une hostilité de la part de personnes intéressées dans le commerce des soieries, hostilité dont le résultat serait sans doute de forcer un homme pacifique comme lui à retourner dans son pays.

— Depuis que je suis arrivée ici, je me suis efforcée de m'*angliser* le plus que j'ai pu, mais je cesserai d'y essayer; il vaut mieux être Française.

— Et cependant, la France peut rougir de semblables sottises. Combien y a-t-il de temps que nos hommes d'état sont devenus assez habiles pour comprendre que si la France reçoit des cotons, ce ne peut être qu'en retour de quelque chose que la France a produit? et quand quelques-uns en sont arrivés à comprendre cela, que de cris n'avons-nous pas entendus dans no-

tre public manufacturier! Combien n'y en avait-il pas qui prédisaient comme chose certaine la désorganisation totale de la société! Combien y en avait-il qui entonnaient le chant funèbre qu'on allait prochainement exécuter sur le tombeau de l'industrie française! Qui sait si un ouvrier de Manchester n'eût pas été alors mis en pièces par les ouvriers français qu'aveuglaient leurs préjugés!

— Mais ne disiez-vous pas tout à l'heure encore que les Anglais en avaient plus qu'aucun autre peuple en ces sortes de matières?

— Ce sont des circonstances nationales qui les leur ont imposés. Leurs manufacturiers et leurs négociants ont dans le gouvernement une voix plus puissante qu'on ne leur en accorde dans beaucoup d'autres pays, et cette voix a presque toujours crié : « Protégez-nous! — encouragez-nous! » — Naturellement les autres classes ont répondu : « Soyez impartiaux, protégez-nous aussi! »

— Et maintenant la difficulté est de s'arrêter. Chaque nouvelle protection en attire une autre, et il reste des classes qui ne sont pas entièrement satisfaites quand le gouvernement a fait tout ce qu'il pouvait faire. C'est une lutte entre les différentes classes pour savoir laquelle coûtera le plus cher au pays, pour savoir comment chaque article augmentera de prix, c'est-à-dire comment les Anglais s'appauvriront le plus vite chez eux et seront empêchés d'exporter, à chance égale, contre les manufacturiers étrangers. C'est ainsi qu'il en serait si la protection était universelle, mais à coup sûr elle ne peut l'être ni en Angleterre ni ailleurs.

— Non, assurément, mais ces gouvernants se sont trouvés dans une grande perplexité, parce que les propriétaires et les fermiers sont jaloux des manufactu-

riers ; que les éleveurs de bestiaux sont jaloux des classes agricoles, et que les artisans le sont, à juste titre, de tous les autres citoyens. Il n'y aura pas de paix jusqu'à ce qu'on admette ce grand principe que l'intérêt de ceux qui consomment est l'intérêt dominant, et que la règle souveraine du commerce intérieur et extérieur doit donc être de laisser chacun en liberté d'acheter là où il le peut faire à meilleur marché. L'observation de cette règle éteindrait bientôt cette soif de tarifs protecteurs, et cependant c'est la seule à laquelle les ministres d'Angleterre semblent ne vouloir pas songer.

— Cela est étrange, puisque les consommateurs forment un corps infiniment plus considérable qu'aucune des classes protégées par un tarif.

— Il n'y a rien d'étrange quand il y a besoin d'argent. Est-ce qu'un mineur n'abandonne pas son patrimoine à des usuriers avant que la loi ne lui en accorde la jouissance? Est-ce que les habitants d'une ville assiégée ne font pas des excès de nourriture et de débauches quand la famine les menace. S'il en est ainsi, pourquoi un gouvernement, enveloppé dans des guerres ruineuses ou d'autres dépenses extravagantes, ne compromettrait-il pas le commerce d'une nation pour l'allocation d'un crédit passager? Quand il a fallu imposer de nouvelles taxes, on a acheté la soumission par de nouveaux tarifs protecteurs. Une fois cet exemple donné, d'autres restrictions ont suivi jusqu'à ce qu'enfin ceux-là en portent tout le fardeau qui ne possèdent rien que le fruit de leur travail. Ils paient aux propriétaires du sol pour que le pain soit cher, ils paient à la compagnie des Indes afin que le thé soit pour eux un luxe blâmable, et que ce qui a été tissé sur les métiers des Indes soit des étoffes auxquelles

ils ne puissent atteindre. Ils ont payé les frais des guerres qui ont occasionné ces restrictions dont ils paient aujourd'hui le maintien.

— Mais pourquoi paient-ils ainsi? ne serait-ce pas une raison pour qu'ils vous accueillissent bien, au lieu de désirer la continuation de leur esclavage?

— Les esclaves portent souvent leurs chaînes comme des ornements, et le vulgaire confond la coutume pour le droit. Mes ennemis ne savent pas combien ils ont souffert de cette longue coutume de restriction, et ça été une sottise à moi d'espérer un bon accueil des pauvres de ce pays, auxquels on a enseigné que ce qu'un étranger gagne, il faut qu'un Anglais le perde, ou des maîtres qui, dès le berceau, ont été élevés dans la crainte, non par cette généreuse nourrice — la concurrence, mais par ce démon jaloux — le monopole.

— C'est vrai, dit Mlle Gaubion. L'alouette doit s'attendre à recevoir des coups de becs et d'ongles si elle s'aventure parmi les hiboux. Vous avez raison, mon frère, et l'alouette, dans ce cas, n'a qu'un parti à prendre, c'est de s'envoler loin de ces vilains oiseaux.

— Ces hiboux commençant à se transformer en oiseaux de jour, et l'alouette ayant été autrefois hibou elle-même, ils devraient se supporter patiemment les uns les autres, répondit son frère en riant; mais encore qu'on puisse tolérer quelque temps des coups de becs et d'ongles, il n'y a pas moyen d'attendre tranquillement qu'on vous mette en pièces. Je deviens de jour en jour plus impopulaire, je le vois sur un grand nombre de figures quand je me hasarde hors du cercle de mes propres ouvriers. Ils me sont affectionnés, je crois, mais les menaces ne tarderont pas à les empêcher de travailler pour moi; ils se laisseront prendre, eux aussi, à cette accusation mensongère, ils croiront que

je ne me suis servi d'eux que pour couvrir un commerce de contrebande tendant à priver leurs camarades de pain. Après qu'ils auront appris — et cela parce que mon zèle a vaincu leur répugnance — à rivaliser contre nous dans les délicatesses de notre art, ils nous chasseront comme si nous leur avions fait du tort.

— Et cependant vous ne voulez pas que je leur en fasse un reproche.

— S'il faut que vous blâmiez quelqu'un, blâmez les monarques égoïstes, les ministres temporiseurs, les aristocrates barbares, les générations vainement orgueilleuses qui ne sont plus — plutôt que leurs descendants sur lesquels ils ont greffé les conséquences de leurs mutuelles sottises. L'esprit de barbarisme languit et se meurt, les guerres barbares ont cessé, les morts ayant enseveli leurs morts — les pompes barbares perdent de leur splendeur et sont aujourd'hui un sujet de moquerie au moins autant que d'admiration ; on résiste de jour en jour aux usurpations barbares, et l'une après l'autre on les réduit à néant. Mais l'infatuation qui les avait soutenues si longtemps n'est pas encore totalement dissipée, et si nous supposons , à tort, qu'elle le soit, nous méritons de souffrir pour nous être mis à portée d'en ressentir les effets. Nous avons eu tort de venir nous fixer au milieu d'un peuple qui nous invitait à un commerce de contrebande, en même temps que ses propres vicissitudes le forçaient à nous offrir un commerce légitime. Et maintenant, dans la dureté de leurs propres conditions, ils nous soupçonnent à tort et nous font un grand crime, dans tous les cas, de ce qu'eux-mêmes nous auraient enseigné.

— Ils oublient que nous sommes dans les termes d'une obligation réciproque, et que les Français pren-

nent autant de produits de leur industrie qu'eux des produits de la nôtre.

— C'est un argument dont je ferai usage avec mes confrères jaloux ; je m'en vais aller demander conseil à l'un de ces fabricants anglais ; Culver me connaît peu, mais il partage plusieurs de mes principes ; c'est chez lui que je vais me rendre. S'il croit que cette accusation ait de l'importance, je ferai ce qu'il me conseillera ; s'il pense qu'elle n'en a pas, je m'efforcerai de partager son opinion.

Que l'accusation ait de l'importance ou non, ce fut une question décidée avant que Mr Culver pût être consulté. Comme M. Gaubion se rendait chez lui, il remarqua à chaque coin de rue de petites affiches à la main, contenant le paragraphe du journal qui l'avait inquiété, accompagné de commentaires malveillants où l'on insinuait que la trésorerie connaissait parfaitement la nature de l'établissement du Français et ses moyens de se soutenir. Il vit des masses de peuple rassemblées devant la fenêtre où l'affiche était collée, et se la faisant remarquer les uns aux autres. Il aurait bien désiré en posséder une pour la mettre dans les mains de Culver, mais il ne crut pas devoir courir le risque de se faire découvrir en la demandant d'un accent étranger ; il ne voyait personne qui parût occupé à les distribuer ou qui en eût deux exemplaires. Enfin il passa devant une petite boutique où un jeune garçon était étendu à travers le comptoir, paraissant occupé à épeler le contenu de l'affiche, tandis qu'un autre exemplaire appendait à la fenêtre. M. Gaubion entra tout droit, arracha l'affiche de la fenêtre, montrant du doigt celle qui restait sur le comptoir, et s'en alla laissant le petit garçon crier après lui :

— Monsieur ! arrêtez-donc, monsieur ; nous en

avons besoin, on vous en donnera une en vous adressant à....

Le reste de la phrase fut perdu pour le fabricant, qui continua sa route sans attirer autrement l'attention, et sans rencontrer personne qui le connût, jusqu'à ce qu'il arrivât vis-à-vis la porte de Cooper. Là, se trouvait un rémouleur qui repassait les ciseaux de Mrs Cooper et faisait jaillir des étincelles enflammées, au grand ravissement de maître Jehabod, qui se tenait là, à côté de sa mère, tantôt s'accrochant à sa robe, tantôt mimant les gestes de l'artiste, tantôt frappant des mains dans sa joie. Aussitôt que Mrs Cooper aperçut à quelque distance M. Gaubion de l'autre côté de la rue, elle dégagea sa robe que tenait l'enfant, entra précipitamment et reparut bientôt suivie de son mari, qui faisait semblant de parler au rémouleur, mais qui évidemment épiait l'approche du gentleman. Quand M. Gaubion fut assez près pour être salué, Cooper lui fit une petite inclinaison de tête accompagnée d'un demi-coup de chapeau, mais il parut très-disposé à parler quand celui-ci, traversant la rue, lui demanda s'il savait depuis quand ces petites affiches étaient en circulation.

— Nous nous demandions précisément, ma femme et moi, monsieur, si vous les aviez vues. J'espère que vous ne vous en tourmentez pas, c'est-à-dire j'espère que vous n'avez pas raison de vous en tourmenter.

— Comment, Cooper? mais vous ne croyez pas, je suppose, ce qui y est dit?

Cooper répondit que bien des gens ne croyaient pas faire mal en se livrant à la contrebande. Les ouvriers de Spitalsfieds étaient payés pour le savoir, mais il avait été si longtemps reçu de faire une contrebande lucrative sans en être plus mal regardé pour cela, que si

quelques-uns continuaient ces pratiques, ce n'avait rien l'étonnant, encore que ce fût une honte et un péché.

— Mais tel n'est pas mon commerce, Cooper; jamais je n'ai fait entrer une seule pièce de soierie française.

— C'est très-heureux que vous puissiez dire cela, monsieur, car il n'y a rien dont les maîtres et les ouvriers soient si jaloux à présent. Si à une époque quelconque vous aviez fait un commerce lucratif de contrebande, vous ne seriez pas le seul ici obligé de vous rejeter sur un état moins productif.

Le Bohémien rémouleur leva les yeux effrontément et marmotta quelques mots qu'un connaisseur profond eût pu reconnaître pour des mots français, — c'est-à-dire de ce français qu'on peut apprendre en parlant quatre fois l'an une demi-heure avec un Guernesiais. On lui demanda comment il se trouvait de son changement de position, de l'abandon de ses promenades au clair de lune et des batailles à minuit, pour l'étamage et le rémoulage au milieu des habitations des hommes. Il répondit que si ses profits étaient moins considérables qu'autrefois, ils étaient cependant meilleurs qu'il ne l'avait espéré quand il avait choisi ce quartier de la ville pour le théâtre de ses opérations. Il y a quelques années tous les couteaux et ciseaux étaient chez les Pawnbrokers (mont-de-piété); peu importait que les casseroles et les poëles fussent désétamées ou percées, puisqu'on n'avait rien à mettre dedans; il y avait peu de chose à faire dans le rempaillage, puisque les gens s'asseyaient à terre ou mangeaient debout leur croûte de pain. Mais maintenant que la fumée sortait de presque toutes les cheminées et que de petits bonshommes comme Jehabod pouvaient, sans trop d'inconvénient, se donner la distinction de mettre en

lement s'il leur permet de rester dans un état qui justifie la continuation de leur commerce, les intéressés peuvent craindre qu'il n'arrive quelque chose de pire par le retrait des droits protecteurs. Mais si, pendant un laps de temps, leur commerce décline, et décline d'autant plus vite que le gouvernement s'en mêle davantage, les intéressés apprendront bientôt, comme je l'ai appris moi-même, à prêcher sur ce texte : « protégez la bourse des contribuables, et les fabricants auront une aussi belle chance qu'il leur soit due. » La difficulté, monsieur, naît du nombre d'intérêts divergents, mêlés dans un système arbitraire, comme celui des tarifs protecteurs. Tandis qu'on perd de l'argent et des hommes à espionner, à menacer, à punir, argent et hommes qui auraient du être employés à produire, il y aura bien des cris contre un changement qui priverait ces hommes de leurs occupations, bien qu'en leur rendant la liberté de se livrer à d'autres beaucoup plus profitables à la masse de la société. D'un autre côté, si pour faire accepter une nouvelle taxe on a alléché les gens par la promesse d'une protection, il est difficile de les forcer à continuer de payer la taxe et de renoncer à la protection, à moins qu'on ne le leur fasse désirer à eux-mêmes. On crierait à l'injustice et avec quelque raison. En résumé, quand on est une fois entré dans un système contre nature, il en coûte un monde de peines et de difficultés pour en sortir.

— Le seul moyen serait de revenir à quelque grand principe bien clair, bien positif, et de ne le pas perdre de vue, tandis qu'on s'occuperait à se débarrasser de tous les nœuds et de tous les obstacles qui l'empêchent d'opérer librement.

— Quand trouverez-vous des gouvernements disposés à agir ainsi?

— Dans ce cas-ci la chose serait bien aisée. Il y a un seul moyen, mais un moyen bien sûr, de savoir si le commerce d'un article est avantageux — c'est-à-dire le profit qu'il rapporte. — Si un négociant trouve qu'il gagne davantage à vendre ses produits à l'étranger qu'à l'intérieur, il les y portera sans le secours du gouvernement ; dans le cas contraire, on gaspille en pure perte l'argent qu'on lui donne pour l'engager à exporter. S'il y a moins de profit à fabriquer des soieries en Angleterre, qu'a les tirer de l'étranger en échange de nos cotons, tout l'argent accordé en primes aux fabriques de soies anglaises, est de l'argent perdu.

— Mais n'êtes-vous pas bien convaincu que c'est là le cas de notre industrie des soieries anglaises?

— Non, certes, et je le prouve en me faisant moi-même fabricant anglais. Par cela même je vois qu'on peut se passer de la protection du gouvernement; son intervention est ou nuisible, ou inutile, suivant que les produits étrangers sont ou ne sont pas meilleur marché que les produits nationaux. Dans le premier cas, c'est un tort faire à l'acheteur, que de l'obliger à acheter dans le pays; dans le second cas, c'est une mesure complétement inutile, il y achètera de lui-même dans son propre intérêt.

— Oui, mais l'acheteur est la dernière personne dont on s'occupe dans tout ceci. Si le négociant peut fournir à meilleur marché que le fabricant, je voudrais bien savoir pourquoi le consommateur serait frappé d'une taxe pour soutenir ce dernier. Je ne désire pas que mes pratiques soient frappées de cette taxe, car je sais qu'au lieu de me soutenir, elles m'abandonneront et achèteront ailleurs. Si elles et moi, au contraire, on nous laissait libres de suivre la grande et véritable règle de notre intérêt — d'acheter sur la place la meilleur

marché que nous puissions découvrir, et de vendre sur la plus chère, nous verrions que nos intérêts seraient d'accord ; nous serions bons amis, et nous tirerions du commerce tous les avantages que dans les vues de la Providence il devait produire.

— Oui, le commerce était une source indirecte de la richesse pour tous. Comment les gouvernants ne voient-ils pas que rien n'étant produit par le commerce, puisqu'il n'est qu'une source indirecte de la richesse, — un simple échange d'équivalents, chacun intrinséquement d'une valeur inférieure, mais devenant l'équivalent d'une valeur supérieure par l'échange — plus direct sera l'échange, plus valable il sera pour les deux parties. Si une portion de la valeur doit être payée à un tiers, uniquement pour déranger les termes du marché, la vivacité des échanges se ralentira en proportion de la diminution des profits.

— Et tandis que mes pratiques ne peuvent acheter sur la place la meilleur marché, la même loi vient m'empêcher, moi, de vendre sur la plus chère. Mes pratiques se plaignent que mes soieries sont d'un prix plus élevé que celles de vos compatriotes ; mais, donnez-moi les moyens de lutter à armes égales avec eux, et je m'engagerai à trouver pour mes produits un prix plus élevé, — c'est-à-dire plus d'autres marchandises en échange — dans quelque coin du globe, qu'aucune duchesse à Londres ne me voudrait donner. Le prix sera donc plus bas pour l'acheteur et plus élevé pour moi.

— L'excuse de ce droit protecteur aura dans l'origine été, je suppose, d'empêcher que votre manufacture, au berceau, ne fût étouffée par les développements plus anciens des fabriques étrangères ; vos gouvernants auront pensé que l'art atteindrait plus vite chez vous la perfection sous la tutelle de l'état.

— Et en a-t-il été ainsi? N'étions-nous pas, il y a trois ans, de beaucoup vos inférieurs pour la bonté de nos produits? Et si maintenant nous semblons vous rattraper, n'est-ce pas parce que la protection a été en partie enlevée? Ce perfectionnement immédiat n'était-il pas plus que contrebalancé par ce qu'il en coûtait pour établir et soutenir un système artificiel dans le but de détourner les capitaux de leurs canaux naturels, par ce qu'il en coûtait pour nourrir ou plutôt pour nourrir à demi des milliers de misérables ouvriers réduits à la mendicité, à la famine, sous les fluctuations qu'avait causées notre imprudence? Les entreprises qui ont été le plus soigneusement protégées, — le commerce des Indes occidentales, l'agriculture, et tout récemment encore la fabrique des soieries, ont pu être très-profitables pendant une courte période; mais elles ont plus souffert par suite des fluctuations, elles ont amené plus de perte d'argent à la nation, plus de misère à la masse générale du peuple, que toutes celles dans lesquelles le gouvernement n'est point intervenu. Le coton est l'article qui nous permet de soutenir le poids inoui de notre dette nationale, qui donne du pain à 1,400,000 Anglais, et nous procure des avantages incalculables d'échanges avec des pays sous toutes les latitudes. Eh bien, le commerce et la fabrication de tout ce qui est coton, ont été, dès le commencement, laissés à eux-mêmes.

— Vos rubanniers de Coventry ne paraissent pas disposés cependant à prendre soin d'eux-mêmes. Quelles plaintes bruyantes il font entendre sur leur détresse!

— Et cette détresse est réelle; mais elle appartient à l'ancien système. Ce n'eût pas été seulement la détresse, c'eût été l'annihilation complète, si le nouveau

système eût été long-temps différé. Coventry s'est cru autrefois appelé à fournir le monde entier de rubans. Puis il fit la triste découverte qu'il lui fallait se contenter du marché intérieur. Ce marché même lui manque maintenant, et Coventry se plaint du gouvernement, au lieu de s'ingérer à se tirer lui-même d'embarras. Tandis que nos filateurs de coton, nos fabricants de cotonnades, ne comptant que sur leurs propres efforts, ont déployé de l'invention et de l'activité, Coventry a été paresseux et routinier, comptant sur le système prohibitif. Un de ses métiers, avec une masse de travail égale, donne cinq fois moins de ruban qu'un de nos métiers perfectionnés de St-Etienne, et Coventry a la bonhomie de se figurer que le monde achètera ses rubans au lieu des nôtres, pour peu que le gouvernement anglais lui ordonne de le faire.

— Sa fabrication aurait expiré d'elle-même, si le gouvernement ne lui avait rendu la liberté de se perfectionner.

— Sans aucun doute elle aurait expiré, et il est fort ingrat à Coventry de prendre pour un préjudice, pour un tort, cet acte de justice, quelque tardif qu'il soit. Coventry et nos anciens gouvernants ont été longtemps dans une commune erreur; que le mal qui en résulte soit une leçon pour tous en le rapportant à sa véritable cause; alors il y aura chance d'un accroissement de prospérité qui enlèvera toute idée de récrimination.

— C'est exactement ce que j'ai longtemps désiré voir dans mon propre pays, observa le Français. La protection n'y a guère fait moins de mal qu'ici, mais malheureusement c'est un cas dans lequel les nations sont aussi peu désireuses de prendre le pas que les dames de la cour de le céder. Chacune refuse d'être la première; toutes crient : « Nous attendrons que les

autres rappellent leur système prohibitif, » comme si tout nouveau canal d'échange qui s'ouvre n'était pas un bien.

— Comme si le commerce consistait en des dons arbitraires et non en un échange d'équivalents. Ce peut être une vexation et un désavantage pour nous, si vous ne nous achetez pas de quincaillerie et de coton, mais ce n'est pas une raison pour que nous nous privions de vos vins et de vos eaux-de-vie, car s'il ne vous est pas permis de prendre nos quincailleries et nos cotons, vous nous prendrez quelqu'autre chose. Si vous ne nous achetez rien, vous ne pouvez rien nous vendre, et nous nous faisons tort réciproquement. Mais nous nous punirions nous-mêmes sans nécessité, si nous refusions vos eaux-de-vie, parce que vous refuseriez nos ciseaux et nos couteaux. Ce serait dire : « Puisque nous ne pouvons pas vendre de coton, nous ne vendrons pas non plus de lainage. » Ce serait imiter l'enfant boudeur qui dit en pleurant : « Vous ne voulez pas me laisser commencer par le gâteau, eh bien je ne dînerai pas du tout. » Si un gouvernement voulait seulement laisser ses sujets diriger leur bourse comme ils l'entendraient, il faudrait de toute nécessité que d'autres en fissent autant. Si votre gouvernement permet aux Français d'acheter le coton là où il est le meilleur marché, c'est-à-dire ici, le nôtre ne peut nous empêcher de nous procurer en échange votre vin de Bordeaux là où il est le meilleur marché, c'est-à-dire à Bordeaux. Méthode plus confortable et plus profitable pour les deux parties que si nous nous passions, les uns de coton, les autres de vin, ou que nous les payassions plus cher qu'ils ne valent.

— Comment se fait-il, demanda M. Gaubion, que, partageant les mêmes doctrines que moi sur le prin-

cipe du commerce en général, vous soyez jaloux de moi uniquement parce que je suis étranger? Je me sers du mot jaloux qui n'est pas trop fort, car, certes, la réception que vous m'avez faite n'était amicale qu'à demi.

Les manières de M. Culver se refroidirent aussitôt; il dit qu'il restait encore bien des moyens pour des affaires déloyales, bien des encouragements à des choses repoussées par la morale et par la loi; il se gardait, quant à lui, d'accuser qui que ce fût dans ce doute, surtout un gentleman qu'il n'avait l'honneur de connaître que très-légèrement; mais un fait incontestable, c'est que les droits étaient encore assez élevés pour tenter à un commerce de fraude. On ne pouvait nier que la contrebande continuât d'avoir lieu, et, sur quelque petite échelle qu'elle se fît, c'était toujours au préjudice de l'industrie nationale. M. Culver, en sa qualité de fabricant, avait donc un intérêt à ce que l'offense fût vérifiée et punie. Nul ne désirait plus que lui que de meilleures lois rendissent ce délit impossible; mais jusqu'à ce qu'il en fût ainsi, tous ceux qui attachaient quelque prix à son amitié devaient être purs de toute accusation d'un délit qui ne tendait à rien moins qu'à lui enlever son pain.

— Mais comment me purgerai-je de cette accusation? demanda M. Gaubion; c'est ce que j'étais venu vous demander, et il n'y a qu'un instant vous m'avez conseillé de me tenir tranquille. Ainsi je ne saurais me disculper, si je suis votre conseil; maintenant vous me dites que je n'aurai pas votre amitié jusqu'à ce que je sois pur de cette accusation. — Je dois, je veux me disculper, M. Culver, et vous me direz comment. Un serment suffira-t-il?

— Je ne demande pas de serment, répondit sèchement M. Culver.

— Vous? non; je n'offrirais pas mon serment à un simple particulier, qui ne voudrait pas m'en croire sur ma parole. Je parlais d'un serment devant un fonctionnaire public ou devant un tribunal. Un pareil serment, encore une fois, suffira-t-il?

M. Culver répondit que les serments étaient tellement multipliés dans les affaires de commerce et de douanes, qu'on n'y attachait pas beaucoup d'importance.

— C'est vrai, s'écria le Français, et malheur à ceux qui ont mis le serment en opposition avec les intérêts les plus simples, les plus impérieux des classes et des individus. Comment laveront-ils leur âme de cet affreux péché, d'avoir tenté leurs frères à se parjurer? Si mon serment ne peut servir de rien, à quel genre de preuves dois-je donc avoir recours?

— A aucun, jusqu'à ce qu'il y ait une accusation directe et positive contre vous, appuyée de circonstances définies et particulières. Il est de votre intérêt de vous tenir tranquille.

— Je ne resterai pas ici pour recevoir de vous cet avis une troisième fois, répliqua M. Gaubion, j'irai en demander à quelqu'un qui ne soit pas jaloux de moi; et si je ne puis trouver un homme ici qui ne le soit pas, tout étranger que je suis, j'agirai sans aide et sans conseil contre mes ennemis. Peut-être serai-je forcé de retourner d'où je suis venu, mais pour l'honneur de mon pays, je ne le ferai pas que je ne me sois justifié.

Il s'éloigna rapidement, laissant M. Culver dans une disposition d'esprit assez désagréable, partagé qu'il était entre le libéralisme de ses principes généraux et l'étroitesse de ses jalousies personnelles. Il fredonna un

air en prenant à la main la petite affiche, il en siffla un autre en la reposant sur la table ; il finit par jurer à demi de ce que la nuit était venue et par jeter sa plume dans un coin, parce qu'il avait fait un pâté en voulant commencer à écrire.

— M. Gaubion ne trouva rien dans les rues, en retournant chez lui, qui pût lui faire regretter l'escorte de Cooper ; elles étaient remarquablement tranquilles, et il supposa que les ouvriers étaient allés chercher dans leurs jardins leurs distractions du soir, ou qu'ils se préparaient de bonne heure par le repos aux fatigues matinales du lendemain.

Cependant, quand il fut à quelques centaines de pas de sa maison, un bruit frappa son oreille comme les murmures d'une multitude de voix à quelque distance. Après avoir écouté quelques instants et s'être assuré que les cris qui se mêlaient à ce bourdonnement confus devaient avoir quelque cause extraordinaire, il courut, tout en essayant de résister à la persuasion qui s'emparait de lui, que tout cela devait avoir quelque chose de personnel pour lui, et de se dire que peut-être le feu avait pris dans le voisinage.

Il commençait à faire tout à-fait nuit ; un petit nombre de lampes jetaient une flamme qui n'était point de la même nature que la masse de lumière prévolante. L'allumeur allait de poteau en poteau, son échelle sur l'épaule, et de temps à autre il s'arrêtait pour écouter. Un allumeur parut à M. Gaubion une personne sûre pour avoir sans danger des informations : — il n'avait point d'intérêts commerciaux, et probablement ne le trahirait pas à cause de son accent étranger ; il lui demanda donc ce qu'il y avait, mais cet homme ne put lui offrir que des conjectures ; il n'avait pas encore allumé les lampes dans cette direc-

tion, et ne croyait pas qu'il dût porter sa lanterne beaucoup plus loin, puisqu'il semblait qu'on n'y avait déjà que trop de feu.

M. Gaubion poussa plus loin pour tâcher d'éclaircir ses doutes ; tandis qu'il se frayait en biaisant un chemin à travers la foule des oisifs et des curieux qui s'épaississaient à mesure qu'il s'avançait, il eût donné gros pour avoir une minute la langue d'un Anglais, afin d'apprendre ce que tout le monde paraissait savoir, lui excepté. Il fut charmé de voir une femme sortir d'une pièce voûtée et promener les yeux lentement autour d'elle, comme ne pouvant se rendre compte de ce bruit. Il se plaça près d'elle, espérant profiter des réponses qu'on ne manquerait pas de faire à ses questions.

— Eh là bas! s'écria-t-elle presque aussitôt, est-ce qu'il y a le feu?

Celui auquel elle s'adressait secoua la tête et passa.

— Et vous, mon petit garçon, pouvez-vous me dire ce que c'est, si ce n'est pas le feu?

Le petit garçon lui fit claquer les doigts à la figure et continua de courir.

— Eh bien, vous courez donc tous sans savoir où? je vous demande ce qu'il y a?

— Venez le voir vous-même, si vous ne pouvez le demander poliment, murmura un vieux bonhomme, s'avançant sur ses deux béquilles aussi vite qu'il le pouvait.

— Et que m'importe à moi ce qu'il peut y avoir? murmura la vieille femme, se disposant à rentrer dans sa pièce souterraine.

— Oh! demandez-le encore à cette personne, s'écria M. Gaubion, j'ai idée qu'elle pourra nous le dire.

— Demandez-le lui vous-même, qui vous empêche,

au lieu de rester là à écouter tout ce que je puis dire? Si vous n'avez rien de mieux à faire, il me semble que vous feriez aussi bien d'aller voir vous-même ce qu'il y a.

Au moment où M. Gaubion s'éloignait, la bonne dame daigna faire un effort de plus pour satisfaire sa curiosité.

— C'est pour le fabricant français, lui répondit-on, mais je ne sais pas exactement ce que c'est. On parle de marchandises qu'il aurait fait entrer en fraude, tandis qu'il prétendait les avoir fabriquées. On le guette pour le huer, lui faire faire une promenade à âne, ou prendre un bain dans la rivière...... quelque chose dans ce genre-là.

— Peut-être n'auront-ils pas longtemps à le guetter, s'ils le cherche bien, observa la vieille femme, dirigeant un rire mal intentionné vers M. Gaubion qui ne s'arrêta pas pour en entendre davantage. Quand il arriva à l'extrémité de sa propre rue, sa première impression fut que tout était tranquille et que la place était vide; mais un moment d'attention le convainquit que la masse noire qui s'étendait des deux côtés de sa maison et qu'il avait prise pour une ombre, était réellement une multitude, de temps à autre un bonnet blanc ou un tablier blanc sur une tête de femme se détachait sur cette masse noire, et indiquait ce qu'elle était en effet.

— Oh! mon Dieu, est-ce vous, mon cher monsieur? s'écria une femme respectable qui, placée sur le seuil de sa porte, avait immédiatement reconnu M. Gaubion; permettez-moi de vous conseiller de retourner d'où vous venez, c'est votre vie que vous risquez si vous faites un pas de plus. Seigneur Dieu, voilà quelqu'un qui se détache de la foule, Dieu vous bénisse!

Monsieur, veillez à votre conservation. Disant cela, la bonne femme fit un pas en arrière et referma la porte au nez du gentleman.

— Vous veillez à la vôtre, dans tous les cas, pensa le malheureux persécuté, vous avez eu peur de m'offrir de m'abriter avec vous contre cet orage ; vous avez eu tort, il faut d'abord que je sache comment se trouvent mes sœurs.

Ce qui fut exécuté en traversant hardiment la foule qui obstruait son passage, vers une rue de derrière, en franchissant une ou deux palissades, traversant deux ou trois jardins, dispersant quelques couples de poulets le long du chemin, escaladant une muraille, se laissant couler le long d'un appentis, et enfin en frappant un coup vigoureux à la porte de derrière de sa propre maison : toutes ces manœuvres n'excitèrent aucune attention, aucuns cris, elles étaient moins dangereuses à cet heure-là qu'au milieu de la nuit, les yeux étaient plus distraits que s'ils eussent été plongés dans le sommeil, occupés qu'ils étaient de ce qui se passait sur le devant de la maison.

— Dieu ait pitié de nous! les voilà qui viennent par derrière, s'écrièrent les cuisinières, effrayées au moment où leur maître parvint à forcer la porte, que Dieu nous sauve ! c'est monsieur lui-même, et ils vont l'égorger; oh! Monsieur, pourquoi n'êtes-vous pas resté dehors ?

— Fermez cette porte, dit le gentleman; je suis passé par là, d'autres le pourraient faire, fermez à la clef et au verrou. — Où est votre maîtresse? et Adèle, où est-elle?

— En haut sur le devant ; savez-vous, Monsieur, que mademoiselle est descendue aux fenêtres du rez-de-chaussée, brave comme un général et si inquiète de

au lieu de rester là à écouter tout ce que je puis dire? Si vous n'avez rien de mieux à faire, il me semble que vous feriez aussi bien d'aller voir vous-même ce qu'il y a.

Au moment où M. Gaubion s'éloignait, la bonne dame daigna faire un effort de plus pour satisfaire sa curiosité.

— C'est pour le fabricant français, lui répondit-on, mais je ne sais pas exactement ce que c'est. On parle de marchandises qu'il aurait fait entrer en fraude, tandis qu'il prétendait les avoir fabriquées. On le guette pour le huer, lui faire faire une promenade à âne, ou prendre un bain dans la rivière...... quelque chose dans ce genre-là.

— Peut-être n'auront-ils pas longtemps à le guetter, s'ils le cherche bien, observa la vieille femme, dirigeant un rire mal intentionné vers M. Gaubion qui ne s'arrêta pas pour en entendre davantage. Quand il arriva à l'extrémité de sa propre rue, sa première impression fut que tout était tranquille et que la place était vide; mais un moment d'attention le convainquit que la masse noire qui s'étendait des deux côtés de sa maison et qu'il avait prise pour une ombre, était réellement une multitude, de temps à autre un bonnet blanc ou un tablier blanc sur une tête de femme se détachait sur cette masse noire, et indiquait ce qu'elle était en effet.

— Oh! mon Dieu, est-ce vous, mon cher monsieur? s'écria une femme respectable qui, placée sur le seuil de sa porte, avait immédiatement reconnu M. Gaubion; permettez-moi de vous conseiller de retourner d'où vous venez, c'est votre vie que vous risquez si vous faites un pas de plus. Seigneur Dieu, voilà quelqu'un qui se détache de la foule, Dieu vous bénisse!

Monsieur, veillez à votre conservation. Disant cela, la bonne femme fit un pas en arrière et referma la porte au nez du gentleman.

— Vous veillez à la vôtre, dans tous les cas, pensa le malheureux persécuté, vous avez eu peur de m'offrir de m'abriter avec vous contre cet orage ; vous avez eu tort, il faut d'abord que je sache comment se trouvent mes sœurs.

Ce qui fut exécuté en traversant hardiment la foule qui obstruait son passage, vers une rue de derrière, en franchissant une ou deux palissades, traversant deux ou trois jardins, dispersant quelques couples de poulets le long du chemin, escaladant une muraille, se laissant couler le long d'un appentis, et enfin en frappant un coup vigoureux à la porte de derrière de sa propre maison : toutes ces manœuvres n'excitèrent aucune attention, aucuns cris, elles étaient moins dangereuses à cet heure-là qu'au milieu de la nuit, les yeux étaient plus distraits que s'ils eussent été plongés dans le sommeil, occupés qu'ils étaient de ce qui se passait sur le devant de la maison.

— Dieu ait pitié de nous! les voilà qui viennent par derrière, s'écrièrent les cuisinières, effrayées au moment où leur maître parvint à forcer la porte, que Dieu nous sauve ! c'est monsieur lui-même, et ils vont l'égorger; oh! Monsieur, pourquoi n'êtes-vous pas resté dehors ?

— Fermez cette porte, dit le gentleman; je suis passé par là, d'autres le pourraient faire, fermez à la clef et au verrou. — Où est votre maîtresse? et Adèle, où est-elle?

— En haut sur le devant ; savez-vous, Monsieur, que mademoiselle est descendue aux fenêtres du rez-de-chaussée, brave comme un général et si inquiète de

vous pendant tout ce temps là; elle a ouvert la fenêtre pour leur dire que vous n'étiez pas ici, mais elle tremblait à chaque instant que vous n'arrivassiez et ne vinssiez vous jeter au milieu du danger. Nous étions toutes à nous demander comment nous pourrions vous envoyer quelqu'un pour vous avertir; mais, nous n'étions rien que des femmes. Mademoiselle aurait voulu y aller elle-même; vous pensez bien que nous ne pouvions y consentir, et puis, comme elle le disait, elle était nécessaire ici pour amuser les gens à la regarder; ainsi elle est restée à la fenêtre sur le devant. Nous espérons que la police arrivera bientôt pour s'opposer à leur projet de vous faire un mauvais parti; en attendant, ma maîtresse est dans une terreur mortelle, encore qu'elle soit trop courageuse pour le laisser voir à ces misérables en bas.

— C'est bien, dites-lui que je suis sain et sauf dans la maison.

— Et en haut, Monsieur, vous allez monter en haut pour qu'on ne vous voie point?

— Volontiers, sous le toit même si cela peut tranquilliser mes sœurs; mais ne prenez pas l'air d'avoir quelque chose d'important à leur annoncer, parlez tranquillement, doucement, pour que les gens dans la rue ne s'aperçoivent pas qu'elles reçoivent une nouvelle si inattendue.

La servante s'acquitta de sa commission avec assez de prudence, et revint lui dire que mademoiselle n'osait pas encore quitter son poste pour aller lui parler, et que, s'il voulait monter dans le grenier, sur le derrière, Adèle irait aussitôt l'y trouver avec quelques rafraîchissements.

Quoiqu'indigné et humilié d'avoir à se cacher ainsi comme un voleur, dans sa propre maison, le gentle-

man monta à l'étage supérieur; et comme il s'était aventuré à prendre une brosse en passant dans sa chambre, il s'occupait à brosser son habit, quand sa plus jeune sœur arriva; elle manqua laisser tomber le plateau qu'elle tenait et, s'écria :

— Vous avez donc passé entre leurs mains? après tout ce que je vois.

— Pourquoi, parce que je suis sale? Non, ma chère, cette poussière vient du mur que j'ai escaladé, ces toiles d'araignées du toît du hangar.

— Comme c'est horrible! mais la première chose que j'ai à vous dire, c'est que... Qu'est-ce que vous écoutez? — Oui! voilà des pas réguliers; ce sont des soldats qui s'avancent ou des hommes de police; nous pensions qu'ils ne viendraient jamais. Nous ne comptions plus sur aucun secours. — Arrêtez! où allez-vous? Dans la pièce sur le devant? Oh non! il ne faut pas que vous y alliez! Vrai! il ne faut pas que vous y alliez. Adèle s'appuyait de tout son poids sur le bras de son frère et poussa un grand cri.

— Silence, folle que vous êtes, un cri pareil ferait plus de mal que tout ce que je pourrai hasarder, je ne veux qu'entr'ouvrir le coin du rideau pour voir ce qui se passe. Voilà tout.

Adèle soupira de terreur pendant que son frère exécutait son projet.

— Ah! voilà quelques protecteurs qui nous arrivent, je suppose, puisque la multitude ouvre passage. Et cependant elle n'a pas l'air effrayée, personne ne s'éloigne. De la musique! quelle détestable musique! il n'est pas possible que ce soit celle d'un régiment, un tambour et deux fifres. Qu'est-ce qu'ils jouent, Adèle?

— La marche funèbre de Saül, je crois, dit Adèle en soupirant.

— Ah! oui, ma foi ; maintenant, ma chère, venez ici et regardez, cela vous fera rire au lieu de vous faire pleurer. Qu'est-ce que c'est que tout cela?

— Quelle ridicule figure! s'écria Adèle en riant, comment des hommes faits peuvent-ils jouer avec un pantin de cette taille?

— Ce pantin, c'est mon portrait qu'on a voulu faire, vous ne voyez-donc pas?

— Mais vous ne portez pas de la poudre et une queue qui vous descende jusqu'au bas des reins, et vous ne posez pas vos poings sur les hanches de cette façon atroce.

— Quelques-uns de ces gens pensent que tous les Français sont bâtis comme cela ; il y en a beaucoup dans cette multitude, la plus grande partie, je suppose, qui ne m'ont jamais vu ; mais vous allez voir bientôt comment ils me traiteraient s'ils m'avaient une fois en leur possession.

M. Gaubion, qui était plus enclin à observer dans un profond silence ce qui allait se passer qu'à continuer de donner des explications, laissa sa sœur découvrir par elle-même qu'on attachait une corde autour du cou de l'effigie, que cette pièce de bois au-dessus de sa tête représentait un gibet, et qu'on le destinait à une double mort; les préparatifs se faisant déjà pour allumer un grand feu au milieu de la foule.

On avait à peine réuni assez de bois pour brûler entièrement le mannequin, et des contributions arrivèrent promptement de tous les côtés aussitôt que le besoin en eut été manifesté. Des hommes du voisinage apportèrent des morceaux de bois que leurs femmes avaient mis de côté comme devant être gardés pour la cuisine. De grands gars apportaient des planches et des fagots tirés, personne ne savait d'où ; les plus petits

enfants partagèrent l'inthousiasme général, jetant de leurs petites mains des morceaux de papiers et des copeaux qu'ils avaient pu ramasser. Il y en eut un pauvre petit cependant qui se montra moins patriote que ses camarades ; il cria amèrement quand il vit sa brouette sacrifiée, et tira son père par sa redingote jusqu'à ce qu'un coup de poing sur l'oreille lui eût fait renfonces ses larmes et ses cris. Il est vrai que la brouette n'avait plus de roue, qu'elle avait perdu un pied, qu'elle n'avait plus qu'un bras, mais enfin c'était encore sa brouette, et telle qu'elle était, elle avait servi à des usages infiniment plus dans le goût de l'enfant que le plaisir de brûler un Français. — M. Gaubion bénit intérieurement cet enfant, — non pas qu'il supposât un instant que sa résistance parvînt d'une autre cause que de son attachement à sa brouette; — mais enfin il lui savait gré de ce qu'il était le seul qui ne se souciât pas d'alimenter le feu insultant.

— Les enfants même, pensa-t-il, qui me souriaient et faisaient des signes d'amitié quand je m'écartais dans la rue pour ne pas déranger leurs billes; qui venaient avec confiance à moi quand leurs cerf-volants s'étaient arrêtés sur nos murs. On leur apprend dans ce moment à se moquer de moi et à me haïr, ils ne savent pourquoi. Ce petit garçon qui pose avec une épingle mon nom sur le dos du mannequin, c'est moi qui lui ai fait apprendre à écrire. Allons, voilà qu'on détache ma grille de bois verte, et qu'on la jette dans le feu! les ouvriers qui la brisent y sont souvent passés avec mon ouvrage sous le bras et mon argent dans leur poche. — Infernale femme! mettez-vous ces copeaux dans la main de ce petit enfant, afin que lui aussi prenne part dans l'inhospitalité de votre pays? Puisse cet enfant vivre pour subsister par les ressources que j'aurai

créées, et vous apprendre à bénir le ciel de ce que le fabricant français est venu s'établir parmi vous! — Ah! vous voilà tous à demander du feu, du feu! J'espère parbleu que vous n'en obtiendrez point; cette ménagère à qui vous en demandez secoue la tête, et dans la maison voisine on a éteint le foyer. Il n'y a pas une chandelle à voir à travers les fenêtres dans toute la longueur de la rue. Serait-ce que mes voisins sympathiseraient avec moi? Hélas! voici un brandon de bois allumé qu'ils se sont enfin procuré! Bravo! bonne femme! brave femme! d'avoir vidé dessus votre pot de bierre! — Qu'est-ce qu'ils viennent d'arrêter? L'allumeur de reverbères, le même auquel je viens de parler tout à l'heure, il n'aurait pas dû apporter sa lanterne! Ils vont la lui prendre; non, en voici un qui la brise contre le mur; et quels cris de joie ils poussent en voyant voler les fragments. J'ai des amis, à ce que je vois, mais ce sont ceux qui sont étrangers à la fabrique des soies, et non pas ceux à qui j'ai été si utile. Fort bien, je n'en jeterais pas le blâme sur ce peuple, mais sur les sentiments jaloux dans lesquels il a été élevé. — Ah! voilà du feu enfin, je ne veux pas savoir qui l'a donné. Dieu le lui pardonne.

Il y en aurait eu assez pour rendre furieux l'homme du caractère le plus doux, de voir comment le mannequin était traité dans le feu. — On le piquait avec des fourches, on le faisait danser sur le gibet, on lui faisait croiser les bras, tourner son dos chargé de l'ignoble écriteau, et saluer les dames qu'on supposait regarder à l'angle de quelque fenêtre. Tant d'yeux parcouraient toute la façade de la maison éclairée par le reflet des flammes, que M. Gaubion crut nécessaire de se retirer et de n'assister pas plus longtemps à cet irritant spectacle. Toutefois il ne pouvait s'éloigner assez pour ne

pas entendre le nouveau nom que lui donnait la foule. *Mounseer Go-be-hung* (1). — Ce nom s'élevait de temps en temps, alternativement avec les grognements insultants dont la populace saluait les derniers vestiges du mannequin brûlé. — Mais la présence de sa sœur le rendait calme. Il ne pouvait partager la conviction de sa femme de charge, qu'avant peu de jours il serait un grand favori du peuple comme un maître chez lequel elle avait servi, qui, un jour, avait été brûlé en effigie, et la semaine d'après était reçu chapeau bas, partout où il se présentait; les difficultés qui avaient existé relativement aux salaires entre lui et ses ouvriers s'étant terminées à la satisfaction de ceux-ci. M. Gaubion n'avait pas de si heureuses chances de popularité: — d'abord parcequ'il était étranger, ensuite parceque tous les maux dont souffraient tous les ouvriers par suite des spéculations et de l'imprudence de leurs maîtres, ne pouvant pas se guérir en aussi peu de temps qu'il en faut pour arranger une discussion sur les salaires, il était aussi difficile d'empêcher le peuple d'associer l'idée des étrangers et des maux qu'il souffrait, que de remédier à ces maux eux-mêmes.

Avant que la multitude eût terminé son sauvage passe-temps, l'interruption attendue arriva. L'alarme se répandit à l'approche des autorités; lorsqu'elles étaient encore à une grande distance, la foule se dispersa de côté et d'autre, laissant le vent jouer avec les cendres, et les spectateurs aux fenêtres suivre de l'œil les dernières étincelles. — Un coup violent frappé à la porte, amena ce bon M. Gaubion, suivi de ses sœurs pour ouvrir, puisque les servantes ne pouvaient se décider à le faire.

(1) Jeu de mot sur Gaubion, *Go-be-hung*, mot à mot: *Monsieur va être pendu.*

Quand le magistrat eut pris des habitants de la maison tous les renseignements désirables sur les circonstances du tumulte et ses causes supposées, il partit avec la troupe, laissant un seul constable pour garder la maison, et un messager qui semblait être venu pour une autre affaire.

Il ne tarda pas à l'expliquer. Tirant un journal de sa poche, il dit que le secrétaire de la trésorerie et tout le bureau de commerce étaient accusés d'avoir connaissance de ce fait, que M. Gaubion se livrait à la contrebande, et de tremper dans ses pratiques pour ruiner ses concurrents. Une accusation si grave faisait un devoir impérieux au gouvernement d'examiner la chose à fond, pour s'assurer d'abord de ce qu'il en était des faits de fraude reprochés au Français et pour prouver sa propre innocence. Il était possible que quelques agents inférieurs des douanes eussent fermé les yeux sur quelques irrégularités dans les opérations de sa maison, et bien qu'il fût loin de l'intention de l'administration d'accuser M. Gaubion de ces irrégularités, il était singulièrement désirable qu'il la mît, s'il était possible, en mesure de prouver sa complète innocence.

— Volontiers : oh bien, volontiers! mais comment allons-nous faire?

— Il faut d'abord m'accompagner dans le plus bref délai à la trésorerie, où vous serez confronté avec vos accusateurs à l'instant même. Partons.

— Mais quel genre de preuves demandera-t-on? est-il nécessaire que je prépare ma défense, ou bien la vérité et l'honnêteté de mon cœur suffiront-elles?

— Je n'ai pas d'autres ordres, dit le messager, que de vous amener personnellement. Il est trop tard ce

soir, mais demain matin je viendrai vous prendre, et je vous mettrai en présence de vos accusateurs.

Cet arrangement rendit complétement à M. Gaubion sa tranquillité. Sa sœur aînée ne laissait pas que d'être inquiète à l'idée d'un examen comme celui qu'il allait subir, mais elle convenait avec lui que c'était cependant ce qu'elle pouvait désirer de mieux. Adèle ne voulait pas entendre parler de l'idée que son frère dût passer en jugement, elle se figurait que d'un jugement devait toujours résulter quelque chose de terrible; elle s'endormit en pleurant, pour se réveiller chaque fois qu'elle rêvait qu'elle voyait son frère pendu en effigie au milieu des flammes. Quant à celui-ci, il perdit même la sensation pénible qu'il avait éprouvée à se voir l'objet de la haine publique, dans la satisfaction d'avoir enfin l'occasion de se justifier; aussi dormit-il sans être un instant troublé par le souvenir des évènements de la journée.

CHAPITRE IV.

INVESTIGATIONS.

Le lendemain matin, pendant l'absence de son frère, Mlle Gaubion reçut la visite des trois quarts de ses connaissances qui venaient lui faire leurs compliments de condoléance, s'informer de sa santé, ou prendre quelques autres prétextes pour satisfaire leur curiosité. Dans le quatrième quart, quelques-uns eurent la délicatesse de rester chez eux, se contentant d'envoyer demander comment la famille Gaubion se

trouvait après l'alarme de la soirée précédente ; d'autres se tinrent également chez eux, sans envoyer personne, pensant qu'il serait temps de paraître informé des évènements, quand on aurait vu si les Gaubion pourraient se justifier et quelle opinion on devrait en avoir dans la suite. M. Culver, en sortant, n'avait laissé aucune instruction sur ce que ses filles devraient faire à cet égard, et quand l'une d'elles eut posé la question, il y eut des opinions différentes. Ma bonne était d'avis que les étrangers sont en somme une mauvaise sequelle, et que le mieux serait de n'avoir plus aucun rapport avec eux à compter de ce moment. Charlotte pensa que cela aurait mauvaise grâce de rompre ainsi tout d'un coup, et Lucie offrait de garantir qu'Adèle n'avait fait rien de bien coupable en fait de contrebande, quelle que pût être la conduite de son frère. Les demoiselles tombèrent d'accord que ce serait un bon procédé, que de prendre Adèle pour toute la journée. Ma bonne elle-même se laissa séduire par cet argument, qu'il serait fort agréable d'avoir de la première source l'histoire entière de l'émeute. Lucie et ma bonne partirent donc dans le dessein de ramener Adèle avec elles, projet moins facile à réaliser qu'elles ne l'avaient cru.

Elles firent appeler dans le vestibule Adèle qui parut, et les engagea à entrer dans la salle à manger.

— Tout le monde y est, et vous entendrez toute l'histoire si vous voulez entrer. La chambre est pleine, mais vous connaissez la plupart de ceux qui y sont; nous n'aurions jamais pensé qu'il dût venir tant de monde à la fois, mais nous ne pouvons nous empêcher de les recevoir, cela donnerait à penser que la chose a plus de gravité qu'elle n'en a en effet; et puis je suis

sûre que tous ceux qui nous visitent le font dans de bonnes intentions. Entrez donc, je vous en prie.

Comme elles lui faisaient observer qu'elles entendraient plus commodément son histoire chez elles, Adèle refusa positivement de quitter la maison ce jour-là ; elle donna de si bonnes raisons qu'il fallut s'y rendre et la suivre dans le parloir, si l'on voulait en rentrant, avoir quelque chose à raconter.

— Quelle pitié ! était en train de dire Mrs Piggins, et vous veniez de peindre et de tout arranger si bien ! Il n'y a qu'un mois, oui, je dis bien, un mois tout au plus que j'ai attrapé de la peinture verte sur mon manteau ; — oh c'était un manque d'attention de ma part, je ne vous en fais pas de reproches, — que j'ai, dis-je, attrapé une tache de peinture à votre grille, et maintenant la voilà brisée et réduite en cendres. La fumée, à ce que je vois, a noirci la corniche qui venait d'être peinte tout récemment. Au moment de frapper à la porte, nous avons levé les yeux pour voir si l'extérieur de la maison avait quelque chose de différent, et c'est Betzy qui m'a fait remarquer que la corniche était noircie.

— Et quelle brutalité de la part de ces gens-là, dit miss Harvey, de vous avoir fait allumer le bûcher qui devait brûler votre propre frère ; je me demande comment vous avez pu vous y résoudre — à moins toutefois que vous n'ayez pu faire autrement.

— Oh ! ceci est une erreur complète, répondit Mlle Gaubion en souriant ; ils nous ont demandé du feu, nous avons répondu que nous n'en avions pas, et voilà tout.

— A la bonne heure, dit miss Harvey regardant sa sœur d'un œil significatif, mais je vous assure qu'on nous avait raconté qu'ils vous avaient entraînée au mi-

lieu d'eux et qu'ils vous avaient forcée à allumer le bûcher avec une torche. A telles enseignes que vous vous seriez écriée : « Ma main le fait, mais mon cœur n'y consent pas. » Ainsi cela n'est pas vrai?

— Pas le moins du monde.

— Alors il est possible qu'il ne soit pas vrai non plus — je ferais mieux de vous le demander tout de suite — que M. Gaubion ait eu les menottes quand on l'a traîné à la trésorerie.

— Qu'est-ce que c'est que cela les *menottes?* demanda Mlle Gaubion, à l'oreille de laquelle ce mot était tout à fait nouveau.

On le lui expliqua par gestes, aussi bien qu'à l'aide de périphrases, et alors elle rit, autant d'indignation que de gaîté.

— Vous auriez pu deviner que cela était faux sans même le demander, dit la plus jeune des miss Harvey à sa sœur. — Ainsi il n'est pas vrai que M. Gaubion ait eu le bras cassé et que miss Adèle soit au lit sans espoir d'en revenir?

— Moi! s'écria Adèle, ils ne m'ont rien fait; ils n'ont jamais songé à moi.

— C'est ce que je vois, ma chère ; mais voilà comme on raconte la chose.

— Maintenant, mademoiselle, dit le bon, l'excellent M. Besson, si vous êtes bien sûre que ni moi, ni ma femme, nous ne puissions vous être d'aucune utilité, je ferais mieux de me retirer que d'aider à encombrer votre appartement dans un moment où il est impossible que vous soyez bien disposée à recevoir compagnie. Vous avez raison, parfaitement raison, ma chère demoiselle, de laisser votre porte ouverte et de permettre aux gens de s'assurer par eux-mêmes qu'il n'y a rien à voir ici ; mais je n'ai pas besoin de vous im-

portuner plus longtemps. Quand vous désirerez voir ma femme, vous n'aurez qu'à le lui envoyer dire, et regardez-moi comme tout à votre disposition. Bonjour, mesdames.

Il entra de nouveaux visiteurs, et mademoiselle fut obligée de recommencer une histoire dix fois racontée.

— Par quelle fenêtre avez-vous d'abord regardé? au premier? — on nous avait dit par la fenêtre du rez-de-chaussée.

— Pour sûr voilà un fiacre! s'écria Mlle Gaubion, qui sauta de dessus sa chaise pendant qu'on lui parlait — c'est un fiacre avec deux messieurs dedans.

Et sans plus de cérémonies, les deux demoiselles sortirent en courant, fermèrent la porte après elles et laissèrent leurs visiteurs se regarder les uns les autres d'un air d'étonnement et de mystère. Miss Harvey accourut à la fenêtre assez à temps pour voir descendre les deux messieurs du fiacre, tout en faisant remarquer à voix basse à sa sœur que Mlle Gaubion n'avait pas, au bout du compte, nié absolument l'histoire des menottes.

Libre cependant quant aux mains, et le cœur léger suivant les apparences, M. Gaubion descendit de voiture et salua ses sœurs, mais sans entrer dans la maison jusqu'à ce que son compagnon, qui ne se pressait pas, l'y pût précéder. On ne renvoya pas le fiacre, les demoiselles ne rentrèrent pas immédiatement, et le second personnage n'était certainement pas un gentleman; mais tant que M. Gaubion conservait cette figure joyeuse, il était impossible de supposer que ses affaires allassent bien mal.

— Tout est-il fini? — entièrement fini? demanda à demi voix Mlle Gaubion à son frère.

— Tout s'avance vers une issue qui ne saurait me

faillir. Ils demandent mes livres, et mes livres sont les meilleurs témoins que je puisse invoquer, d'éloquents, de muets témoins qui prouveront mon innocence.

— Ainsi ils ne vous croient donc pas?

— Les administrateurs de la douane me croient, j'en suis sûr, mais ils ne peuvent refuser d'examiner la chose jusqu'au bout, maintenant qu'ils ont commencé, et il est fort utile pour moi qu'il en soit ainsi. Mais je ne saurais m'arrêter à causer en ce moment; je ne veux pas faire attendre l'huissier.

— L'huissier!

— Oui; j'ai demandé moi-même qu'il m'accompagnât. Ne prenez donc pas cet air effrayé; j'ai demandé moi-même qu'il m'accompagnât pour qu'on ne me soupçonnât pas d'avoir laissé ici quelques-uns de mes livres, ou d'avoir détruit quelques papiers. J'avais d'abord songé à vous envoyer quelqu'un vous demander les livres, mais j'ai craint que dans votre précipitation vous n'oubliassiez quelque chose.

— Je suis bien aise que vous soyez venu vous-même.

— Et moi aussi, puisque cela me permet de vous assurer que la chose ne peut se terminer que bien. Maintenant qu'on en est à demander des preuves, je suis sauvé.

Mlle Gaubion était forcé d'en convenir; cependant l'idée de la présence d'un huissier dans leur maison, jetait un nuage sur sa physionomie quand elle rejoignit ses visiteurs.

Une de ces dames émit cette consolante observation, que si les choses allaient au pire, la punition ne serait rien en comparaison de ce que beaucoup de gentlemen avaient souffert pour haute trahison et d'autres crimes. Elle supposait qu'il en serait quitte pour une amende, et

certes, M. Gaubion était bien en état de la payer. Après cela quand il y aurait un court emprisonnement....

— Je croyais vous avoir expliqué, madame, qu'il n'y a danger d'aucune pénalité quelconque ; il n'y a pas même de procès ; et quand cela serait, mon frère a des preuves évidentes de la fausseté de l'accusation. Ce qui m'afflige, c'est qu'on ait pu s'imaginer que mon frère fût assez faux, assez traître pour venir et sembler se fier à l'hospitalité d'une nation étrangère, mais dans le dessein de nuire à son commerce. Quand son acquittement serait aussi honorable que possible — aussi honorable qu'il va l'être, j'en suis sûre, — néanmoins nous ne pourrons oublier qu'il a été soupçonné de cette honteuse offense contre la société dans laquelle il vit.

Comme on avait maintenant appris à peu près tout ce qu'on pouvait apprendre dans les limites d'une visite décente, tous les visiteurs se retirèrent les uns après les autres ; ceux qui descendirent les premiers, convenant avec ceux qui les rattrapèrent que Mlle Gaubion était certainement une excellente personne, et probablement une demoiselle parfaite dans le pays qui l'avait vue naître, mais qu'elle était peut-être trop fière pour un pays comme l'Angleterre.

Mlle Gaubion eut besoin cependant de toute son énergique fierté pour se soutenir ce jour-là. Son frère ne revint pas dîner ; il ne parut pas à l'heure du thé ; il n'était pas même arrivé au dernier moment où il fut permis à Adèle de rester pour attendre sa bénédiction ordinaire du soir. Un peu avant minuit il revint languissant — que ce fût de corps seulement ou d'esprit, c'est ce que sa sœur ne put d'abord découvrir ; — il lui assura solennellement que tout allait bien ; que ces livres avaient été minutieusement examinés, que toutes ses transactions avaient paru régulières et tous ses

énoncés corrects. La déclaration de ses marchandises confectionnées s'accordait avec le nombre d'ouvriers anglais, dont les noms se trouvaient sur ses livres, et l'ouvrage déclaré actuellement entre leurs mains, concordait parfaitement avec les ordres non remplis portés au livre des commandes. Cependant tout n'était pas fini; il restait à envoyer dans les maisons désignées comme le domicile de ces ouvriers, pour s'assurer s'ils y demeuraient effectivement, et si les pièces déclarées étaient réellement sur leurs métiers. Cette inspection devait avoir lieu le lendemain matin, et quand le résultat en aurait été favorable au fabricant étranger, il était difficile d'imaginer quelque nouveau prétexte de douter de sa parole, ou de le persécuter comme un ennemi.

Cependant Mlle Gaubion voyait son frère abattu, — elle comprenait que sa confiance était diminuée et elle le lui dit; il en convint et expliqua ce découragement par le changement survenu dans les sentiments réciproques de ses accusateurs et de lui. Tant qu'il avait su seulement qu'il n'en était pas estimé, la conscience de son innocence lui avait suffi pour soutenir ce malheur; mais depuis ce matin il avait vu tant de jalousie, il avait entendu tant de chicanes, il avait remarqué tant de répugnance à abandonner l'un après l'autre chacun des chefs d'acusation, une activité si extraordinaire à imaginer des modes de fraude qu'il aurait pu mettre en usage, qu'il sentait qu'il ne pourrait plus respecter ou estimer quelques-uns de ceux avec lesquels il avait espéré de pouvoir vivre comme un ami.

— Il m'était pénible, ajouta-t-il, de ne pas jouir de leur estime; mais ne pouvoir pas en avoir pour eux, c'est un intolérable malheur, et je ne vois pas ce que je pourrais faire autre chose, au bout du compte, que de fuir ce pays.

— Attendez, répondit sa sœur, patientez jusqu'à ce que des principes plus libéraux aient eu le temps d'opérer. S'il est vrai que l'ancien système ait rendu les fabricants anglais si jaloux, si injustes; le système plus récent et meilleur les rendra peut-être à ces sentiments de confraternité qui doivent prévaloir un jour. S'il est déjà trop tard pour que les fabricants actuels reviennent à de plus nobles sentiments, espérons que leurs enfants et leurs successeurs le pourront faire; restons pour tenter cette épreuve.

— C'est folie de s'attendre que les effets corrupteurs d'un système prohibitif, puissent cesser de se faire sentir sur les cœurs et les esprits, non plus que sur les fortunes, dans le cours d'une génération ou même de plusieurs générations. Mais, si nous pouvons, en restant, aider à l'œuvre d'amélioration, restons et faisons-nous des amis de tous ceux de nos confrères que nous pourrons convertir.

Le lendemain fut une chaude matinée pour l'ouvrage qu'avait à faire M. Gaubion. Il y a de quoi suer même en hiver, que de voir sa bonne foi mise en question, que d'écouter des interrogatoires et contre-interrogatoires dirigés expressément dans le but de vous trouver en défaut, et avec la certitude que de toute erreur qu'on découvrira, on voudra faire un mensonge. Si on y ajoute la nécessité de gravir les rudes escaliers de Spitalsfields. en été, le rayonnement dans les rues d'une longue suite de grilles peintes et vernies, la fatigue qu'on éprouve à glisser et chanceler sur des feuilles de choux dans les allées étroites, on concevra qu'on puisse être las à la fin d'une telle excursion. Le fabricant français avait besoin de veiller sur ses pas de plus d'une manière; il avait soin de ne jamais suggérer aucune démarche aux examinateurs et de ne jamais les précé-

der, soit dans les rues, soit dans les escaliers; ils avaient apporté un Spitalsfields, et il leur laissa complétement le soin de découvrir les domiciles indiqués dans ses livres, et de s'assurer que les ouvriers y demeuraient bien réellement. Il restait passif quand, au milieu d'un soleil brûlant, on tenait consultation pour savoir si l'on irait de ce côté-ci ou de celui-là, ou comment on découvrirait le n° effacé d'une maison; il y montait avec les examinateurs seulement pour s'assurer que tout se passait loyalement, et pour la première fois de sa vie il entrait chez ses ouvriers sans leur dire un mot.

En dépit de ses poumons, de son estomac et de sa tête, Mrs Ellis était toujours à l'ouvrage, toujours aussi en état, en brandissant sa brosse, de lever des nuages de poussière, que Jupiter lui-même de les fendre d'un coup de sa foudre. Son médaillon brillait toujours; seulement on voyait un peu plus qu'auparavant qu'il était en cuivre. Ses cheveux avaient décidément grandi, les boucles de devant caressant actuellement son menton, à balancement du métier.

— Une bien belle pièce de velours, en vérité, Mrs Ellis! votre nom est Ellis, je crois.

— Hélas! oui, monsieur, et c'est un grand malheur pour moi d'avoir jamais connu ce nom, et un plus grand encore de l'avoir jamais porté. Si vous saviez quelle vie j'ai eue avec mon mari, je....

— Fort bien, nous ne sommes pas venus ici pour parler de votre mari, mais de vous; vous êtes une personne fort importante dans l'affaire qui nous amène, Mrs Ellis.

La dame sortit de son banc pour faire une révérence plus profonde et plus ample, qu'elle ne l'eût pu en restant à son métier.

— Ce velours est réellement magnifique ; pour quelle maison est-ce que vous le faites?

— Pour M. Corbyn ; nous travaillons tous pour M. Corbyn.

Les examinateurs se regardèrent, et l'un d'eux fut d'avis qu'elle voulait dire Mr Culver, puisqu'il n'y avait pas de fabricant du nom du Corbyn.

— Voulez-vous dire M. Culver ou M. Gaubion, ma bonne dame? demanda un examinateur impartial.

— Celui qu'on appelle Mounseer Go-be-hung, cria par derrière Tom.

— Qui, monsieur? et ils s'écartèrent pour permettre au Français de se montrer. A sa vue, Tom rougit prodigieusement et se mit à travailler comme si sa vie dépendait de tisser une demi-verge à l'heure.

— Vous voilà bien honteux en un moment, dit l'un des visiteurs ; je crains que vous n'ayez eu part à l'émeute de l'autre soir, comme beaucoup d'autres paresseux ; allons, dites-moi la vérité, vous ne haïssez pas un feu de joie?

— Le fait est que je ne saurais dire que Tom vaille mieux qu'un autre, répondit pour lui Mrs Ellis ; croiriez-vous, messieurs, que le soir de l'émeute, il a quitté son ouvrage un grand quart-d'heure avant le moment où il a permission de le faire? Quand il est rentré il avait la peau de l'intérieur de la main enlevée, comme si elle lui eût pelé, et depuis il n'a jamais eu l'air d'en être seulement fâché.

— En vérité, je ne vois pas trop qui le serait, s'il ne l'est pas, si ce n'est lui, dit gravement l'un des visiteurs ; allons, Tom, racontez-nous comment cela est arrivé ; vous aurez voulu, je le crains bien, abattre des persiennes ou enlever des grilles.

— Non, ce n'est pas moi, dit Tom, essayant de

faire toujours courir sa navette, que sa mère lui arracha des mains.

— Alors, vous aurez aidé à porter le gibet et à pendre le manequin.

— Non, je ne l'ai pas fait, dit Tom.

— Mais alors qui vous a ainsi blessé à la main? il faut que ç'ait été quelqu'un bien en colère?

— Personne; je me suis fait cela moi-même.

— Singulier goût! j'aimerais, moi, à conserver ma peau entière aussi longtemps que je le pourrais.

Tom salua respectueusement, tirant ses cheveux à défaut de chapeau, et reprit son ouvrage, sa mère secouant la tête comme dans un cas désespéré. M. Gaubion, voyant que les autres avaient cessé de parler au petit garçon, crut qu'il lui était permis, à lui, de l'interroger :

— Il me semble, Tom, que je vous ai aperçu la nuit de l'émeute; n'est-ce pas vous qui avez coupé la corde et tenté d'enlever le mannequin?

Tom fit signe que oui.

— Qu'avez-vous fait ensuite? car moi j'ai été obligé en ce moment de quitter la fenêtre.

— Ainsi, vous y étiez; je n'ai fait que me cramponner à la corde pour qu'ils ne pussent vous brûler sans me brûler aussi.

— Mais ils ne vous ont pas brûlé, j'espère?

— Un petit peu, pas beaucoup; ce que vous voyez là, à ma main, c'est un grand clou dans le gibet qui m'a fait assez de mal dans le moment.

— Ainsi vous l'avez arraché?

— Nous avons brisé le gibet entre nous; alors mon affaire était finie et je suis rentré directement à la maison.

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté à jouir du specta-

cle, même après que vous ne pouviez plus y contribuer?

— Ils m'avaient mis prodigieusement en colère, et je ne désirais rien voir de ce qui se passait là.

— Qui est-ce qui vous avait donc mis en colère, et qu'est-ce que cela vous faisait?

A cette question, l'enfant répondit à l'Écossaise, par une autre :

— Vous les laisserez dire, n'est-ce pas, et vous ne vous en irez pas pour des gens comme eux? Ils reviendront quand ils verront que vous ne croyez pas devoir vous en aller.

— Mais si je m'en vais, vous trouverez aisément de l'ouvrage, Tom; vous êtes bon ouvrier, M. Culver et beaucoup d'autres ne demanderont pas mieux que de vous occuper.

— Il n'y a pas de danger, répondit Tom; mais je n'en suis pas plus désireux pour cela de vous voir nous quitter.

M. Gaubion, dit l'un des visiteurs, vous connaissez cette femme mieux que nous; demandez-lui comment, dans des temps comme ceux-ci, elle vit avec si peu de comfort. Je m'étonne qu'elle trouve à louer ces métiers dans une chambre où la marmite pleine d'eau de choux reste dans un coin, la bouteille de menthe sur le seuil de la porte, et pas une fenêtre ouverte.

M. Gaubion parut penser que ce n'était pas là son affaire, mais Tom entendit l'observation et dit que sa mère avait si peu d'appétit qu'elle ne pouvait manger son déjeûner sans un petit morceau de lard et des pois, et qu'elle était si sujette à des faiblesses qu'elle ne pouvait se soutenir qu'en ayant toujours sa bouteille de menthe à côté d'elle.

— Et vous, j'espère que vous n'en faites pas usage, mon garçon?

— Moi! non monsieur. L'estomac ne me fait guère mal avant le soir, et alors je m'en vais jardiner.

— Cela vaut mieux que de prendre des excitants, soyez-en sûr. Mrs Ellis, il est malheureux, ce me semble, que vous éleviez vos deux enfants dans la fabrication des soieries; si vous aviez fait de votre garçon quelqu'autre chose, c'eût été une meilleure chance pour les temps mauvais, et, en attendant, vous auriez tiré de la location de son métier la moitié de ce qu'il lui fait rapporter.

Mrs Ellis multiplia immédiatement six fois autant d'objections qu'il en fallait pour renverser une ouverture de cette espèce. Il était évident qu'elle n'avait pas fait entrer les temps mauvais dans ses calculs, et qu'elle regardait la soie comme le meilleur état dans lequel elle pût élever ses enfants. Elle termina en disant qu'à l'âge de Tom, être à peu près sûr d'avoir de l'ouvrage sous un maître comme M. Gaubion, c'était plus qu'il ne pouvait attendre dans toute autre profession, et que s'il devait y avoir quelque changement, il ne pourrait être qu'à son avantage; Dieu seul savait quelles passes elle avait traversées depuis l'âge de Tom jusqu'à présent, surtout du vivant de son mari. Elle avait toujours pensé, dans sa jeunesse, que son lot était bien dur, retenue tant d'heures par jour au métier; mais depuis elle y était restée bien davantage encore; son mari était d'un caractère jaloux, Dieu le lui pardonne! il aimait à rester chez lui, à y rester seul; il ne pouvait supporter qu'elle eût infiniment plus de connaissances que lui; aussi lui faisait-il un bruit terrible chaque fois qu'elle dépassait le seuil de sa porte pour le plaisir de causer un peu avec quelque voisin.

Depuis qu'elle l'avait perdu, ce qui eût été un grand soulagement pour elle s'il ne lui était pas resté une pareille famille sur les bras, elle avait été obligée de travailler pour manger du pain et se procurer les petites douceurs qu'exigeait sa santé délicate; et maintenant si quelqu'un devait avoir du repos ou quelqu'autre avantage, c'était elle et non pas Tom, qui n'avait encore que...

— Mais vous ne voudriez pas vous mettre en apprentissage chez un jardinier, ou apprendre un nouvel état? demanda M. Gaubion, et c'est ce que j'avais en vue pour Tom. S'il savait travailler comme vous, — si c'était lui qui eût fait ce velours, je ne lui proposerais pas de changer de profession.

La veuve rit de l'idée que son fils dût jamais tisser aussi bien qu'elle, et cependant elle ne voulut pas entendre parler d'un changement d'état pour lui. Les examinateurs trouvèrent qu'il était temps de continuer ailleurs leurs recherches, déclarant qu'il leur était suffisamment prouvé que Mrs Ellis était bien Mrs Ellis, et qu'elle travaillait bien pour M. Gaubion, ainsi que le portaient les livres de celui-ci. Ils partirent donc et laissèrent le pauvre Tom agiter sa navette quand il n'avait la tête pleine que de renoncules, de géraniums, de tulipes et de jacinthes.

Les noms de Dickens et de Rogers se trouvant sur la liste des examinateurs, il leur fallut se transporter chez Cooper où étaient leurs métiers.

Il n'y avait pas dans tout Spitasfields une maison plus gaie que celle de Cooper. Short avait repris son ancienne chanson, et était assis, ses cheveux blancs retombant sur ses épaules arrondies, tissant joyeusement sa cinquantième pièce dont il avait dit que ce serait sa dernière. Dickens et Rogers n'étaient

pas moins occupés, et par conséquent pas moins aimables. Il ne s'élevait jamais de disputes entre ces quatre murs, excepté quand on mettait en question le mérite relatif des maîtres, français ou anglais, ou quand par hasard la conversation roulait sur quelque patron nouveau comparé à quelque dessin plus ancien.

Dans de semblables occasions, la bonne humeur de Mrs Cooper ramenait promptement l'harmonie, et elle parvenait à la fin à persuader à chacun de se contenter d'avoir son opinion, comme il avait son genre spécial d'ouvrage. Que celui qui fait du gros de Naples soit fier d'encourager ces inventions modernes, et que celui qui fait des plumes de velours, se pique de fidélité pour ce qui est ancien.

Telle était sa philosophie, communiquée par un sourire opportun et un mot agréable jeté de temps en temps. Jehabod était un admirable auxiliaire pour ramener la paix quand les hommes au milieu desquels il vivait commençaient à s'échauffer. Il était toujours prêt à imiter le tic-tac du métier, à regarder ce qui pouvait se trouver dans les poches de Rogers, à passer la main sur la joue du vieux Short et à grimper sur ses épaules sans s'inquiéter de la poussière dont était imprégné le col de sa redingote, ou à mettre une paquerette à la boutonnière de Dickens. Après chacun de ces exploits, on ne tarissait pas sur ses louanges, et on se le faisait admirer l'un à l'autre comme l'enfant le plus extraordinaire qu'on eût jamais vu. Dans les grandes chaleurs, si l'on désirait un pot de bierre, Jehabod était dans le cas de l'apporter sans en répandre, pourvu que ce ne fût qu'une quarte. Il le prenait entre ses deux bras, le serrait de près contre sa poitrine et l'apportait sain et sauf, Mrs Cooper écartant le plus petit

morceau de bois, le plus petit brin de paille du chemin de son enfant, pour qu'il apprît à bien faire et gagnât de la confiance au lieu de contracter des habitudes d'hésitation et de craintes. Cependant, Cooper continuait de travailler pour sa femme et ses enfants, espérant qu'il le pourrait toujours faire en dépit de quelques inconvénients passagers, amenés par les spéculateurs trop hardis, et jusqu'à ce que les prophéties discordantes de ceux qui l'entouraient se fussent confondues dans la reconnaissance des bienfaits de la liberté illimitée du commerce.

Les examinateurs furent encore plus tentés là que chez Mrs Ellis, d'oublier l'objet immédiat de leur visite. L'un d'eux alla droit à la fenêtre propre et claire pour regarder le petit jardin derrière la maison, tandis qu'un autre admirait une curieuse horloge de fabrique étrangère, qui avait autrefois appartenu à l'un des ancêtres de Cooper et qui depuis était restée comme un bien de famille, à travers toutes les chances de bonne et de mauvaise fortune. Il était arrivé que les deux aiguilles devenues presqu'également petites, marquaient indifféremment six heures ou midi ; que la machine, comme bien d'autres machines, dormait quelquefois pendant la nuit et s'assoupissait pendant le jour ; mais les incrustations de la boîte étaient aussi belles que jamais, et le carillon charmait toujours les enfants qui l'entendaient, que ce fût le matin, à midi, ou le soir. Quelle que dût être à d'autres égards l'éducation qui attendait Jehabod, il était sûr de connaître assez les lettres allemandes pour lire le nom de l'auteur de cette pendule, et de savoir assez de géographie pour dire dans quelle partie du monde se trouve la ville de Flandres où elle avait été fabriquée.

— Je désirerais, monsieur, dit Mrs Cooper, que

vous vissiez l'autre jardin de mon mari ; celui-ci qui semble vous plaire n'est rien en comparaison, je ne parle pas de l'étendue, mais pour la beauté des fleurs.

— Oui, reprit Short, il le paie dix schillings par an, et il n'en retire pas la moitié de ce qu'on lui faisait produire dans ma jeunesse.

— J'en tire de la santé et un amusement sain, et c'est assez quand on ne peut pas en tirer davantage. Notre état, vous le savez, messieurs, est mauvais pour les nerfs et la santé en général. Vous voyez ce regard effarouché auquel on prétend nous reconnaître, nous autres ouvriers en soie, le dos voûté quand nous sommes à peine à la moitié de la vie ; les mains même me tremblent quelquefois après une longue journée de travail, et je me sentirais vieillir rapidement si je ne sortais pour respirer un peu et m'occuper à quelque chose de plus agréable. Mieux vaut conserver sa santé et gagner un peu moins d'argent.

— Certainement, si vous êtes assez heureux pour que vos moyens vous le permettent.

— Monsieur, la plupart des ouvriers de notre état trouvent moyen de se donner une distraction quelconque ; ils ont un jardin comme le mien, élèvent des pigeons, jouent de la flûte ou dessinent. Le dessin demande généralement une main plus légère, mieux assise que celle d'un tisserand ; mais dans les soirées d'été vous entendriez des flûtes presque dans toutes les directions ; il y a peu de ces innocentes fantaisies qu'on ne retrouve parmi les ouvriers en soie ; mais il n'y en a pas beaucoup qui, n'ayant qu'un seul enfant et une femme économe, soit aussi à même que moi de les satisfaire sans se gêner.

— Le moyen, c'est de les faire rapporter au lieu de coûter, reprit le vieux Short ; de mon temps, c'est

comme cela que l'on entendait les choses ; une racine que Cooper vend dix-huit pence (1 fr. 80 c.), se vendait cinq guinées (130 fr.) ; c'était là le bon temps.

— J'aimerais mieux voir cent oignons de la plus belle tulipe dans cent jardins différents, afin que cent propriétaires pussent jouir de sa beauté, que d'avoir l'oignon unique, d'où les cent autres sont sortis, quand bien même cela devrait me rendre l'objet de l'envie de mes voisins, et me valoir de plus quarante ou cinquante guinées.

— Et moi aussi, dit Cooper, pour la même raison que j'aimerais mieux voir un article utile ou agréable de nos manufactures devenir bon marché et se répandre dans l'univers entier, que de le voir rester cher et rare, pour que moi et un petit nombre d'autres nous ayons le monopole de sa vente. Mes fleurs répondent bien mieux au but de leur créateur quand elles nous donnent du plaisir à moi et aux miens, que si on les admirait, et si on se les arrachait pour leur rareté uniquement. Il en est de même des choses qui sont le produit du travail de l'homme. Il faut qu'elles soient rares au commencement; mais leur rareté est un vice et non une vertu sous le point de vue de l'utilité du moins. Maintenant, les rendre plus rares qu'elles ne doivent l'être, c'est un crime social dont je ne voudrais pas avoir à répondre.

— Alors, vous méritez la noble et vraie récompense des hommes libéraux — de jouir de l'abondance, tandis que vous donnez l'abondance aux autres. Vous travaillez pour un seul maître, à ce que je vois, et vos locataires pour un autre ; vous paraissez tous suffisamment occupés.

— Oui, monsieur, grâce à Dieu. Monsieur Gaubion a eu assez d'ouvrage pour ses ouvriers et nous, — moi,

du moins, — et il fit un sourire significatif en regardant Short. — Nous ne pouvons que nous perfectionner en voyant exécuter sous nos yeux ce qui est absolument la même chose que du travail français ; notre fabrication, monsieur, est déjà tout autre que ce qu'elle était il y a trois ans.

Il y avait en effet une différence manifeste entre la pièce de Short qu'on aurait pu prendre comme un spécimen de ce qu'était la fabrique anglaise trois ans auparavant, et celle de Cooper qui n'était que peu ou point inférieure à ce qu'exécutaient les meilleurs ouvriers de M. Gaubion, à l'aide de ses appareils perfectionnés. — Ce gentleman ne prit aucune part à la comparaison que l'on en fit, et quand ses compagnons, au moment de se retirer, le cherchèrent, ils le trouvèrent dans un coin avec Jehabod, faisant cuire le dîner dans une petite cuisine qui était pour l'instant son jouet favori. La broche avait été montée deux fois, l'oie avait tourné neuf fois, la dame supposée de la maison avait été appelée et rappelée de sa toilette au feu de la cuisine, et de la cuisine à la salle du banquet, avant que Jehabod voulût lâcher le parement de la manche droite de M. Gaubion, et le laisser vaquer à d'autres affaires qu'à son intéressante cuisine.

— Votre fils a sa fantaisie aussi bien que vous, observa le gentleman en souriant ; bien que loin encore d'être brisé par l'âge ou le travail, Jehabod a sa fantaisie — la première de la plupart d'entre nous.

— C'est autant la fantaisie de M. Short que celle de Jehabod, ou même plus, reprit Mrs Cooper. M. Short a eu la bonté de faire, pour l'enfant, la plus grande partie de ce petit ménage de ses propres mains. Ces petites chaises, il les a coupées avec son couteau, et cette glace — regardez, monsieur, combien ce petit

morceau de verre est proprement encadré — cette glace, c'est lui qui l'a faite, et cependant il a bien peu de temps à lui maintenant.

Short laissa un moment sa navette tranquille pour regarder avec complaisance comment ces hommes graves, ces hommes de commerce et d'affaires s'arrêtaient devant son petit ménage pour en admirer les pièces l'une après l'autre. Il n'entendit pas Cooper leur dire à l'oreille que M. Short semblait avoir plus de temps à donner à l'enfant maintenant que quand il restait toute la journée à grogner au coin du feu, parce que, disait-il, il n'avait rien à faire. Actuellement, c'était une chose régulière pour le vieillard que d'asseoir tous les dimanches matin le petit Jehabod sur ses genoux pour tourner ensemble les feuillets de sa grosse bible, regarder les images et admirer l'écriture de son bisaïeul, et il ne se passait guère de soirée qu'il n'inventât quelque joujou ou qu'il n'en réparât quelqu'un, pendant que l'enfant dormait, ne songeant guère à la surprise qu'on lui préparait pour le lendemain.

— Eh bien, Dieu veuille que nous puissions tous avoir longtemps une fantaisie et que nous puissions la satisfaire, dit l'un des visiteurs, pourvu que cette fantaisie soit meilleure que celle d'accuser ce gentleman, uniquement parce qu'il est étranger, de pratiques auxquelles il est clair, pour moi, qu'il n'a jamais songé.

Toutes les personnes présentes se réunirent à ce vœu; Rogers et Dickens dirent qu'ils ne désiraient rien autre, s'il devaient arriver à la vieillesse, que d'être aussi libres de soucis que Short l'était maintenant. Il était sûr, à cause de ses longs services, d'obtenir de l'ouvrage d'un bon maître aussi longtemps qu'il y aurait de l'ouvrage possible, et il était peu douteux qu'il dût en être ainsi aussitôt qu'on aurait surmonté la per-

turbation, conséquence inévitable d'un changement de système, et que la spéculation aurait repris ses canaux naturels. Cela ne pouvait tarder à arriver, et Short, ils l'espéraient, n'aurait plus occasion de dire qu'il avait tissé sa dernière pièce, jusqu'à ce qu'il trouvât à la fin que sa main refusait de lancer le volant ou que son pied restait oisif sur la marche du métier.

M. Gaubion, quand il se retira, reçut un salut respectueux de toute la société, ayant gagné les bonnes grâces de Short lui-même pour avoir monté le tournebroche de Jehabod.

Quelques-uns des ennemis de ce gentleman ne devaient pas être si facilement apaisés. Il avait supposé tout naturellement et fait supposer à ses sœurs que tout devait être fini, maintenant qu'on avait inspecté le domicile de tous ses ouvriers et vérifié toutes les allégations de ses livres. Il n'en fut pas ainsi ; il se trouva des gens assez habiles pour découvrir que ce système entier d'inspection et de vérification pouvait bien n'être qu'un complot concerté entre la trésorerie et le fabricant français.

Que restait-il donc à faire ?

Il fallait que M. Gaubion prouvât qu'il n'avait pas de marchandises françaises en sa possession.

— C'est très-facile, répliqua celui-ci ; allez dans mon magasin, ouvrez toutes les pièces qui s'y trouvent, et au premier article de fabrique étrangère sur lequel vous mettrez la main, je consens à vous rendre mon estime et à perdre la vôtre.

Un premier, un second, un troisième refusèrent cette commission, sous prétexte qu'ils ne se fiaient pas assez à leur propre jugement et à leur propre expérience ; notez que trois ans à peine auparavant une petite fille de dix ans, d'une intelligence ordinaire, aurait distin-

gué à l'œil ou au toucher, une soie française d'une soie anglaise. Cette modestie toute nouvelle ne fut pas regardée comme un obstacle à ce que l'expérience eût lieu. M. Gaubion réquit que celui des employés de la douane qui était connu comme le plus habile à découvrir les marchandises étrangères, le précédât dans son magasin et vît ce qu'il y pourrait trouver. Comme il n'y avait pas une épreuve plus décisive de sa bonne foi que celle qu'il venait de proposer, son plan fut accueilli à l'unanimité.

L'examen se continua pendant plusieurs jours, et M. Gaubion ouvrit la totalité de sa maison à tous ceux qui voulaient la visiter, s'abstenant d'y mettre lui-même le pied. Il se retira à la campagne, opposant une patience invincible aux contrariétés que lui faisaient éprouver ses ennemis. Il lut d'un œil calme le rapport de l'agent des douanes, portant qu'entre plusieurs centaines de pièces, trente-sept avaient été mises à part, comme indubitablement françaises. Il assista d'un visage tranquille à leur saisie, et suivit leur transport au dépôt, accueilli par des insultes à chaque coin de rue. Sans être même aidé par ses propres commis, pour ne pas donner lieu à des accusations ultérieures de collusions, il demanda l'accès de ses livres, en tira la liste des ouvriers qui avaient tissé ces trente-sept pièces, les assigna et retourna chez lui pour attendre qu'ils fussent venus de Macclesfield pour reconnaître, sous serment, leur ouvrage. Ses sœurs n'avaient plus pour l'amuser d'amères plaisanteries sur les menottes et tout le reste, mais il était évident pour elles, quoique leurs connaissances ne leur parlassent pas aussi explicitement qu'aux servantes, qu'on regardait comme un mauvais signe que l'affaire durât si longtemps, et que ce qu'on avait dit une preuve si facile, donnât lieu à de telles difficul-

tés. Mlle Gaubion était aussi d'avis qu'il y avait là de mauvais signes, mais de mauvais signes pour qui? c'était une autre question.

CHAPITRE VII.

FRATERNITÉ EN PERSPECTIVE.

Quand les tisserands de Macclesfield arrivèrent pour reconnaître, sous serment, leur ouvrage, on remarqua avec étonnement qu'ils n'avaient pas avec leurs camarades de Spitalsfields, cette ressemblance qu'une race de tisserands a ordinairement avec une autre. Quelques-uns avaient plus de cinq pieds cinq pouces, et bien que plusieurs fussent pâles et maigres, ils n'avaient pas cette conformation arquée des épaules, à laquelle on reconnaît le tisserand, fils et petit-fils d'un tisserand. Il y avait pour cela une raison bien simple : la plupart de ces hommes n'étaient que récemment entrés dans le métier, en conséquence des magnifiques promesses qu'on avait faites et des grandes spéculations qu'on avait entreprises, dès que le parlement s'était décidé à rappeler les anciennes prohibitions.

Quand on demandait dans les journaux plusieurs milliers d'apprentis, et que d'ambitieux capitalistes s'arrachaient les ouvriers, la tentation était grande de quitter des états pauvrement rétribués pour arriver tout à coup aux salaires que les maîtres exagéraient à l'envi l'un de l'autre. Il arriva naturellement qu'un grand nombre d'entre les maîtres et les ouvriers furent désappointés; le déluge de soies de contrebande,

amené par la prohibition de pièces d'une certaine largeur que la fabrique de France avait préparées pour le moment où les marchés de l'Angleterre lui seraient ouverts, fut un grand malheur pour les maîtres, et l'extension immédiate de la vente n'atteignit pas ce qu'ils s'en étaient promis. Comme leurs marchandises s'accumulaient, quelques-uns de leurs ouvriers furent obligés de reprendre leur ancien état, ou d'attendre que le marché fût désencombré, se plaignant, le vulgaire, de nouvelles mesures qui ouvraient une concurrence avec la France, et les plus éclairés, des faux calculs par lesquels le bienfait des nouvelles mesures était retardé pour un temps; les ouvriers seuls de M. Gaubion n'eurent point à se plaindre; la supériorité de ses produits lui assura une prospérité immédiate dès qu'il se fut fixé en Angleterre, et de ses nombreux ouvriers, pas un ne reprit, désappointé, une occupation inférieure, ou n'attendit, sans ouvrage, que les temps devinssent meilleurs.

Ces hommes avaient quelque chose d'heureux à dire, même de ceux de leurs camarades dont les espérances avaient été désappointées, quant à la fabrication des soieries. Il était arrivé naturellement, ainsi que MM. Gaubion et Culver en convenaient, qu'il y avait eu accroissement de la demande dans d'autres professions, en proportion exacte, à mesure que les soies françaises s'étaient vendues sur notre marché. Cela était effectivement bien naturel, puisqu'il fallait que les Français nous prissent quelque chose en échange de leurs produits, et qu'ils devaient nécessairement choisir ceux dans lesquels nous leur étions supérieurs. Cela n'en était pas moins heureux pour le pauvre ouvrier, parce que si l'un de ses fils était obligé d'attendre le désencombrement de la place pour les soieries, un se-

cond qui était coutelier et un troisième fileur de coton, se trouvaient dans une prospérité croissante. Le fait était que la détresse des ouvriers en soie n'avait jamais été depuis aussi grande qu'on l'avait vue en 1816, époque à laquelle elle était occasionnée par des causes bien plus durables et nullement compensées par aucun accroissement d'activité dans les autres branches de la fabrication anglaise.

Le résumé des nouvelles apportées de Macclesfield, c'était que quelques vingtaines de petites maisons mal bâties tombaient certainement en ruine, et qu'il y en avait plusieurs centaines d'habitées qui n'existaient pas cinq ans auparavant; que quelques centaines d'apprentis étaient passés des différentes branches de la fabrication des soies dans d'autres professions, mais qu'un bien plus grand nombre s'y était ajouté; que quelques-uns restaient bien sans emploi, mais que leur nombre n'allait pas à la moitié de ceux qui en avaient trouvé dans d'autres carrières.

— Il ne pouvait pas en être autrement, dit un officier des douanes, puisque l'importation des soies grèges et en bottes est déjà presque double de ce qu'elle a été, dans la meilleure année, sous l'ancien système, et que nos exportations de soies manufacturées se sont accrues de trois cents pour cent depuis la liberté du commerce.

— Vous avez quitté votre pays dans le bon moment, dit un autre officier à M. Gaubion. Les exportations françaises ont décliné, — non pas aussi vite que les nôtres ont augmenté, — mais assez pour montrer que les Anglais avaient tort de redouter la concurrence.

— Mais qui aurait pu prévoir, reprit le premier, que la fabrication se perfectionnerait si merveilleusement en aussi peu de temps? celle des grosses étoffes

a fait plus de progrès en trois ans, que jamais en un quart de siècle auparavant. Quant aux gazes, aux rubans, aux autres étoffes légères, les Français nous battent et nous battront probablement encore longtemps ; mais pour les étoffes plus substantielles et plus importantes, nous pouvons déjà vendre plus avantageusement que nos voisins dans beaucoup de pays.

— Et nous en sommes redevables, en grande partie, à ce gentleman que quelques-uns d'entre vous ont pris à tâche de persécuter, dit un franc ouvrier de Macclesfield ; pauvre comme je le suis, j'aimerais mieux travailler sous lui que sous aucun de ceux qui ont travaillé contre lui. Comment il leur est venu dans la tête de le soupçonner, c'est ce que je ne saurais dire ; allons, Messieurs, je suis prêt à reconnaître ma pièce sous serment ; voilà celle que j'ai tissée, je la reconnais à de certaines marques aussi sûres que ma femme reconnaîtrait son premier-né au signe qu'il a sous le bras droit.

L'un des officiers de la douane donna connaissance d'une circonstance qui avait pu aggraver les soupçons contre M. Gaubion. Un paquet de forme mystérieuse était arrivé à la douane, adressé à Mlle sa sœur et déclaré contenir une momie pour son muséum ; on avait retenu ce paquet quelque temps, sous prétexte qu'il était difficile de déterminer les droits dûs sur un article que n'avaient pas prévu les premiers fabricants de tarifs de douane. On ne pouvait guère considérer une momie comme une marchandise première ; si on en faisait un article manufacturé, il était difficile d'établir un parère, de trouver un autre article dont on pût lui faire payer les droits par similitude. Sous ce prétexte le paquet avait donc été retenu ; mais il y avait des soupçons qu'il contenait autre chose que des bandes roulées de

linge et de papyrus de fabrique égyptienne. On se réservait donc de l'examiner dans le cas où toutes les autres preuves contre M. Gaubion viendraient à manquer. Plus on le regardait, plus ce paquet mystérieux paraissait devoir cacher dans quelqu'un de ses recoins des marchandises prohibées, mais on se gardait bien de l'ouvrir; c'était une dernière preuve, tenue en réserve pour accabler le malheureux fabricant. Les employés supérieurs de la douane en étaient venus à penser qu'il était possible qu'il n'y eût rien de plus déloyal dans ce paquet que dans toutes les autres affaires de M. Gaubion approfondies jusque-là. La boîte avait donc été ouverte et examinée le matin même, et on y avait trouvé la momie, toute la momie (ce qui était très-heureux pour le muséum de M[lle] Gaubion) et rien que la momie (ce qui était également heureux pour son frère).

Il ne restait donc plus à vérifier que la provenance des 37 pièces. Trois hommes en reconnurent deux, chacun, sous serment, et les autres furent également reconnues, chacune par l'ouvrier qui l'avait tissée. Ainsi ces 37 pièces, évidemment françaises, avaient été faites à Macclesfield et Spitalsfields.

M. Culver examina les hommes et les marques qu'ils indiquaient comme signes de reconnaissance, et tant que son investigation dura, il ne leva pas les yeux sur le Français; il en fut de même de ses persévérants accusateurs, mais avec cette différence que ceux-ci finirent par n'oser pas regarder M. Gaubion en face, et s'éloignèrent honteusement avec la réputation de faux accusateurs, tandis que M. Culver alla droit à l'acquitté et lui dit :

— Jamais je n'ai donné un plus mauvais avis, monsieur, que lorsque je vous ai conseillé de vous tenir tranquille et de laisser les affaires suivre leur cours.

Innocent comme vous venez de prouver que vous l'êtes, j'espère que vous n'eussiez pas eu égard à ce conseil, même quand l'émeute vous en aurait laissé le choix. Je croyais vous donner un conseil d'ami, car, monsieur, à dire la vérité, je pensais, — sans avoir pour cela une mauvaise opinion de vous, que vous aviez effectivement trempé dans les spéculations que ces messieurs vous reprochaient.

— Sans avoir une mauvaise opinion de moi! comment l'entendez-vous?

— Ma foi, monsieur, quand on considère comment nos lois prohibitives ont été tour à tour éludées par toutes les classes de la société, — sans que les mauvais en parussent pires, ou que cela fît seulement une tache aux bons, — il semblait assez naturel que si votre intérêt vous y portait particulièrement, vous continuassiez la contrebande quand d'autres semblaient y renoncer.

— En déclarant que j'aurais pu violer la loyauté publique et la foi privée, dans des circonstances données, sans être pour cela un méchant homme, vous me paraissez faire la censure la plus sévère du gouvernement qui avait amené ces circonstances.

— Je n'ai pas d'objection, monsieur, à ce que vous interprétiez ainsi mes paroles. Le rôle des gouvernements est de protéger la liberté du commerce, et non pas de la gêner. S'ils préfèrent montrer de la partialité, se mêler d'affaires qu'ils ne peuvent convenablement contrôler, ils deviennent responsables de toutes les désobéissances qu'ils nécessitent, pour ainsi dire, et de tous les méfaits qui en sont la suite obligée. Maintenant si les gouvernements adoptent des opinions erronées, comme celle, par exemple, qui a enfanté une multitude de maux, à savoir que le bénéfice du com-

merce provienne plutôt des exportations que des importations ; s'ils persévèrent dans cette idée et s'ils agissent en conséquence longtemps après que la masse de la nation est devenue plus sage qu'eux, ils deviennent responsables de toutes les conséquences pour eux-mêmes et pour leurs sujets qu'affligent des disgrâces commerciales ou des spécialités légales.

— Ainsi, vous considérez votre ancien gouvernement comme moins libéral et moins éclairé que l'autre, comme également responsable de ma faute, si j'avais fait la contrebande, et des vexations que j'éprouve pour en avoir été injustement soupçonné.

— Exactement, et c'est une responsabilité telle que je ne voudrais pas en avoir ma part.

—Responsable aussi pour la prospérité de Breme et de son frère, prospérité dont ses voisins étaient d'autant plus jaloux, qu'elle avait pour base la ruine d'une multitude d'ouvriers anglais.

— Quant à cette idée, je m'y arrêterais peu, voyant que Breme est dans une prospérité plus grande encore aujourd'hui que ses voisins ne sont plus dans la peine. Son commerce de Brigthon a pu diminuer quelque peu, mais celui de Londres a flori dans une proportion plus grande encore. Je pardonnerais plutôt à la contrebande d'avoir enrichi Breme, que d'avoir brisé le cœur d'un de ses amis, — sur la côte. — Je le cite, parce que c'est un exemple de cette classe nombreuse d'individus que la tentation d'une contrebande florissante avait portés à quitter leur état pour se jeter corps et âme dans des spéculations qui, tôt ou tard, devaient les désappointer ! Le pauvre monsieur Pim était regardé comme le vieillard le mieux portant et le plus gai qu'on puisse voir. Mais lui et ses voisin ont autrefois trop prospéré sous un mauvais système,

et maintenant ils prospèrent trop peu sous un bon. Aussi c'est pitié de le voir blanchi avant le temps, gémissant et languissant au coin de son feu, tandis que sa fille se donne aujourd'hui un mal terrible pour soutenir la maison par un autre genre de travail, et lui conserver du moins l'extérieur d'une aisance qu'elle n'a plus. Pim n'eût jamais été tenté de devenir autre chose que ce qu'il pouvait être, un bon maître d'école, s'il n'avait eu le malheur de tomber dans un système artificiel. Pauvre diable! j'espérais qu'il aurait trouvé quelque consolation dans la conversation de ma bonne.

— Mon ancienne ennemie, dit M. Gaubion, en souriant; je crains qu'elle ne soit pas fort contente des nouvelles que vous lui donnerez de moi à votre retour, mais j'espère au moins que vos filles les apprendront avec plaisir.

— Il n'y a guère de nouvelles qui puissent leur en faire aujourd'hui, même quand elles vous concerneraient; elles pleurent leur vieille amie qui est morte ce matin.

— Qui çà, ma bonne? Je serai plus fâché que jamais de lui avoir causé tant de peine, en en prenant beaucoup moi-même pour me rendre aussi Anglais que je le pouvais. Je ne saurais qu'y faire, elle n'a laissé pour nous aucun message de paix.

— Non, pas exactement un message; elle n'en a laissé que deux, l'un pour mon fils et l'autre pour Rebecca Pim. Mais je l'ai entendue hier parler de votre famille plus agréablement que je ne m'y serais attendu; elle a conservé ses opinions jusqu'au bout, mais elle semblait fatiguée des inimitiés qui en découlent, elle avait de bons sentiments pour tout le monde sur la fin, excepté pour la bonne d'enfants de Mrs Mudge. Je ne

vous en donnerai pas d'autres raisons, et je crois que ma bonne elle-même n'aurait pas pu vous en donner d'autres, si ce n'est que la servante en question porte depuis quelque temps une robe de soie. Aussi, c'est ce qui a occasionné son message à mon fils, qui consiste en ceci : que, comme notre maison est maintenant prospère, elle croit que nous pourrions faire nos affaires sans tenter à porter de la soie ces gens qui n'en portaient pas auparavant, et quelle ne saurait, en mourant, appuyer de son approbation ce à quoi elle avait été si peu habituée, même pour le bénéfice du commerce de son maître et de ses enfants. Le message pour Rebecca Pim concernait ceux de ses voisins qui avaient montré de la bienveillance au pauvre fils de ma bonne.

— Ah! oui, je me rappelle que vos filles ont raconté à mes sœurs cette triste histoire. Pouvons-nous être de quelque service à votre famille? Enverrai-je Adèle, où?...

— Mon cher monsieur, pourquoi restez-vous ici à m'écouter parler d'une foule de choses, tandis que vos sœurs sont en suspens sur le résultat de votre affaire; je me retirerais....

— Non pas, je leur ai envoyé quelqu'un, et je vais y aller; dites-moi si je puis vous servir en quelque chose.

— Oui, si vous pouvez me faire pardonner par vos sœurs le rôle que j'ai joué à votre égard. Pour ceux qui en ont eu un plus mauvais encore, je n'essaierai pas de les défendre.

— Leur défense est dans le spectacle que nous avons sous les yeux, d'un système de monopole expirant. Il n'y a que quelques jours, il me semblait que je ne pourrais pardonner à mes adversaires; mais au-

jourd'hui je me sens disposé à attendre pour voir les effets d'une coopération naturelle des intérêts divers. Que les Cooper imaginent des fantaisies, qu'ils aient une bourse pour les satisfaire ; — que votre vieil ami Short laisse une pièce non finie sur le métier quand son heure sera venue ; — que vos filles achètent des robes françaises ou anglaises, suivant leurs caprices; — que nos voisins et nous soyons libres de vendre là où les gens sont plus disposés à acheter ; — que le gouvernement nous laisse le soin de prospérer à notre propre manière, — et alors il n'y aura point d'antipathies mêlées à nos transactions, plus de perte de temps et de bonne humeur à surveiller d'un œil soupçonneux les affaires de nos voisins. Nous ne nous ferons pas plus de tort que nous n'en craindrons réciproquement.

— Est-ce que réellement vous vous attendez à voir luire un jour si beau pour nous tous?

— Ce jour viendra, je le crois fermement, parce que j'en vois déjà l'aurore ; il n'y a que quelques heures elle me paraissait chargée de nuages, et je déclarais que je ne voulais pas attendre incertain qu'ils dussent se dissiper.

— Et maintenant, vous ne pouvez plus songer à nous quitter pour notre honte éternelle. Vous nous donnerez le temps de réparer nos sottises.

— Nous nous repentirons de nos torts réciproques: — moi de ma précipitation, et vous de m'avoir mal compris. Oui, je resterai, et dans notre fraternité comme individus, je vois la fraternité future de nos nations respectives.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

MM. VANDERPUT ET SNOEK.

TROISIÈME PARTIE.

SOMMAIRE

DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

Les nations échangent entre elles les marchandises comme les individus, pour leur avantage mutuel : chacun donnant une partie de son superflu pour obtenir ce dont il manque.

Donner n'est donc ici que le moyen d'obtenir, l'exportation est un moyen d'obtenir l'importation, c'est là tout le but du commerce international.

L'importation de l'argent (signes représentatifs) dans les pays où il manque, est chose désirable comme le serait l'importation de toute autre marchandise manquant.

L'importation d'argent, dans un pays où l'argent ne manque pas, n'est pas plus désirable que l'excès, sur la place, de toute autre marchandise.

L'argent est la marchandise la plus généralement achetée et vendue ; ce n'est pas une raison pour qu'il soit un article d'importation plus désirable que toutes autres marchandises également demandées dans le pays où se fait l'importation.

De ce que l'argent est la marchandise la plus généralement achetée ou vendue, il en découle une raison suffisante pour que l'argent soit la marchandise choisie pour mesurer la valeur relative de tous les autres articles d'échanges internationaux.

L'argent ayant différentes dénominations dans les différents pays commerçants, il a été fait dans l'enfance du commerce un calcul des valeurs relatives de ces diverses dénominations, et le résultat en a été exprimé dans des termes qui restent les mêmes, quelques changements qui soient survenus dans la valeur de ces dénominations.

Le terme par lequel, dans chaque pays, on exprime la proportion égale et originelle, est adopté comme le point fixe de mesure relative, appelé le pair du change. Toute variation dans la valeur relative des dettes des nations commerçantes s'appelle une variation du pair.

Cette variation est de deux sortes : nominale ou réelle.

La variation nominale est causée par une altération dans la valeur des signes monétaires d'un pays; variation qui, naturellement, détruit la proportion relative qui existait entre ces signes représentatifs et ceux d'une autre nation; mais elle ne change pas la valeur ou la quantité des marchandises échangées.

Une variation réelle a lieu lorsque l'un des deux pays importe plus d'argent et moins d'autres marchandises, ou moins d'argent et plus d'autres marchandises.

Cette espèce de variation a son correctif en elle-même, puisque le pays qui reçoit une plus grande proportion d'argent, l'échangera contre d'autres marchandises dès qu'il lui deviendra superflu, et que le pays qui reçoit la plus petite proportion d'argent ne demandera pas mieux que de faire des importations plus considérables, dès que l'argent y sera devenu rare.

Une variation réelle ne peut donc jamais dépasser certaines limites.

Cette limite est déterminée par ce qu'il en coûte pour substituer d'autres monnaies métalliques à l'un

de ces signes représentatifs, c'est-à-dire cette espèce de papier-monnaie qui est appelé lettres de change.

Quand ces signes représentatifs deviennent rares par rapport aux autres marchandises, et arrivent par conséquent à une valeur plus élevée que celle représentée par la monnaie métallique, y compris les frais, la monnaie métallique passe de main en main, comme un substitut des lettres de change; alors le cours du change est renversé et ramené au pair.

Le degré même de variation dont nous venons de parler est singulièrement rétréci par les opérations des banquiers, lesquels égalisent leurs valeurs en les faisant passer d'un pays où elles sont abondantes, pour les mettre dans celui où elles sont rares.

Une force qui se balance elle-même étant ainsi sans danger dans le système entier de commerces internationaux, toutes appréhensions des résultats de cette libre opération sont donc absurdes.

MM. VANDERPUT ET SNOEK.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LE DEUIL.

Quand la prospérité des Provinces-Unies avait atteint son apogée, — c'est-à-dire pendant la seconde moitié du 17e siècle, il eût été difficile de s'apercevoir qu'un quartier d'Amsterdam fût plus bruyant qu'un autre à une heure donnée de la journée. Même la nuit, quand les barils, entassés devant les portes, avaient tous été roulés à l'abri, et que les chiens avaient été laissés à la garde de celles des balles de marchandises qu'on n'avait pu emmagasiner avant l'obscurité, rien ne s'offrait guère à l'œil d'un étranger de ce qu'il avait été habitué à appeler le repos. Des lumières brillaient sur la surface inégale de l'Amstel, quand des vaisseaux rentraient dans le port ou que d'autres profitaient de la marée pour sortir. Les cris des pilotes, des gardiens des quais ou des watchmen, le grognement et l'aboiement des chiens soupçonneux s'entendaient à travers les eaux et les avenues de tilleuls, sans produire un effet désagréable sur l'oreille que le bruit tumultueux du midi avait étourdie de façon à ne pas lui permettre de distinguer un son d'avec un autre.

Vers le midi donc, par une belle journée dans l'été de 1696, une certaine portion du quartier le plus

bruyant d'Amsterdam paraissait plus populeux que le reste. Il y avait une foule devant la porte d'une belle maison dans le *Keiser's Graft*, ou rue de l'Empereur. Les tilleuls plantés près les uns des autres étaient assez couverts de feuilles pour protéger contre l'ardeur du soleil, dont les rayons se réfléchissaient en partant du canal du centre sur les maisons blanches et polies. Cette ombre eût pu tenter quelques personnes à suspendre leur marche et à s'arrêter; mais il y en avait un plus grand nombre qui n'avaient point l'air de promeneurs oisifs, mais qui entraient dans la maison ou s'arrêtaient sur les bancs peints devant la porte, jusqu'à ce qu'on les eût invités à entrer.

La présence d'un personnage qui se tenait immobile sur le seuil, expliquait suffisamment le motif de cette réunion. La robe noire dont il était revêtu, son chapeau à bords plats et rabattus, sa longue queue de crêpe noir le désignaient assez pour l'Aanspreeker, qui ayant la veille fait le tour de la ville, pour donner connaissance du décès à tous les amis du défunt, se disposait maintenant à conduire les funérailles. Il se tenait là pour répondre à toutes les questions sur la maladie et la mort du défunt, sur l'état de la santé et de la situation des membres de sa famille, et recevoir pour les leur transmettre, des messages qu'ils écouteraient plus convenablement quand les premiers moments de leur douleur seraient passés. Rarement plus de questions n'avaient été adressées à l'Aanspreeker, car le défunt, Onno Snoek, avait été l'un des principaux négociants d'Amsterdam, et l'on faisait grand cas de sa veuve. L'officier n'avait pas plutôt terminé son récit, qu'il était obligé de le recommencer, de dire : — Comment la fièvre du patient avait paru presque vaincue; comment il avait eu une violente rechute;

comment on avait appelé les trois plus habiles apothicaires français en consultation avec les médecins hollandais de la famille; comment, sur leur ordonnance, le fils du malade avait ouvert pour lui le tonneau de la plus fine eau-de-vie de France et la boîte la plus précieuse d'épices qui fussent dans ses magasins; comment, nonobstant ces médicaments de première qualité, la fièvre avait avancé si rapidement, qu'il était devenu impossible de transporter le malade auprès de la fenêtre pour y voir un de ses vaisseaux, longtemps attendu, jeter l'ancre devant sa porte; comment il semblait avoir éprouvé du plaisir à entrevoir de dedans son lit ses voiles blanches se dessiner à travers les arbres; comment enfin il avait échoué dans ses efforts pour vivre jusqu'au lendemain matin, afin d'apprendre des nouvelles de sa cargaison, et comment ces efforts avaient au contraire tellement hâté sa fin, qu'il avait cessé de respirer avant l'aube du jour.

Parmi les nombreux interrogateurs, on remarquait un jeune homme auquel il tardait évidemment d'entrer dans la maison, mais qui ne le voulait pas faire sans qu'il lui eût été répondu à une ou deux questions. Il portait le vêtement d'un ecclésiastique presbytérien et parlait avec un accent français très-prononcé.

— J'ai hâte, dit-il, de consoler mes amis, loin desquels j'ai été retenu si longtemps; j'étais à Saardam hier, et je n'ai appris la nouvelle que ce matin. J'ai hâte de voir mes amis; mais il faut d'abord que je sache dans quelles dispositions d'esprit leur mari — leur père — est mort. Pouvez-vous me dire quels ont été ses derniers moments auxquels j'aurais dû assister?

— Ils ont été très-édifiants, répondit l'officier, le patient se possédait parfaitement.

— Dieu soit béni! s'écria M. Aymond, l'ecclésiastique.

— Il était très-calme, continua l'officier, et toutes ses pensées roulaient sur l'intérêt de ceux qu'il laissait derrière lui comme on l'a pu voir par les dernières paroles qu'il a prononcées. Il avait très-soigneusement arrangé ses affaires et répété ses avis sous diverses formes, quand il se rappela à temps une seule chose qu'il avait oubliée. Il appela à son chevet M. Heins et lui dit : Mon fils, il y a un des mes créanciers dont vous aurez bien de la peine à obtenir le paiement, puisque je ne l'ai jamais pu faire. Voilà plusieurs mois que Meyerlaut recule pour me payer le dernier ébène que je lui ai vendu; ainsi faites-lui faire mon cercueil. — Attendez, — je nai pas encore fini. — Dans le cours ordinaire de la nature, vous survivrez à votre mère, faites-lui faire un beau cercueil par ce même homme, et s'il plaît au ciel d'enlever quelques uns de vous comme il a déjà pris notre bien-aimé Willebrod, vous vous rappellerez ce que je viens de vous dire, Heins, je n'en doute pas, car vous avez toujours été un fils obéissant.

— C'est ainsi que Heins vous a raconté ce fait, demanda Aymond. Soit, mais sont-ce là les dernières, — tout à fait les dernières paroles du mourant?

Heins n'avait rien mentionné que son père lui eût dit après. En sorte que le prêtre entra dans la maison d'un visage triste; au lieu de se joindre aux étrangers et de s'arrêter dans la première pièce, il usa du bénéfice de son ministère et de l'intimité dans laquelle il vivait avec la famille, pour pousser jusque dans la partie de la maison où il savait qu'il trouverait la veuve et les enfants. Heins vint au-devant de lui, à la porte, et lui dit :

— Je savais que vous viendriez, j'ai persuadé à ma mère d'attendre, lui répétant que vous ne pouviez

manquer de venir. Combien nous vous avons désiré, combien nous....

Aymond, ayant pressé les mains de Heins, passa devant lui pour répondre au salut de la veuve; elle s'arrêta d'abord pour recevoir sa bénédiction, et le regardant d'un air calme, lui demanda s'il savait qu'il avait plu à Dieu de faire de sa maison une maison de deuil.

— Je trouve la poussière et la cendre, là où je cherchais le visage d'un ami, répondit le prêtre. Vous sentez-vous la force de vous soumettre à la volonté de Dieu?

— Nous avons eu la grâce de le faire jusqu'ici, répliqua la veuve; mais qui sait si elle nous sera continuée quand....

Ses yeux se remplirent de larmes, et elle se retourna comme pour compléter ses dispositions avant de sortir.

—La force t'a été donnée jusqu'ici, répondit Aymond, dans la mesure de tes peines; j'espère qu'il en sera toujours ainsi : puis il porta son attention sur quelqu'un qu'on ne lui avait jamais vu négliger, sur quelqu'un qui l'aimait peut-être plus que qui que ce fût au monde, — sur Christian, le jeune frère de Heins.

Christian avait plus souffert dans les douze années de sa jeune vie que beaucoup ne souffrent, il faut l'espérer, dans leur existence entière. Une complication de maladies l'avait laissé dans un état de faiblesse dont il était peu probable qu'il dût jamais sortir; et sujet à des attaques intermittentes d'une douleur atroce qui devait l'emporter à la fin, il n'avait pas grandi, il n'avait pas posé les pieds à terre depuis l'âge de cinq ans. Il était harassé par une toux continuelle et constamment dans la crainte du retour d'une douleur capricieuse et effroyable, laquelle n'était guères trois jours

sans le prendre et durait quelquefois des heures entières. Quand il attendait cette douleur, le pauvre enfant ne pouvait guères songer à rien autre chose, ni s'occuper de qui que ce fût; mais quand il ne souffrait que de son état de faiblesse ordinaire, son grand bonheur était d'attendre M. Aymond, et de le faire asseoir à son chevet. Il semblait à M. Aymond qu'il avait entendu peu de voix plus douces et plus joyeuses que celle de son petit ami Christian, quand il le saluait par la fenêtre ouverte, ou lui criait à travers le corridor : — Voulez-vous entrer, M. Aymond? Je suis dans le parloir boisé.

Ce jour-là Christian ne pouvait pas parler, il étendit ses bras en silence et soupira convulsivement quand il fut sorti de ceux de son ami.

— Vous ai-je fait mal? Est-ce que vous ressentez votre douleur aujourd'hui?

— Non, pas encore. Je crois qu'elle va venir, mais peu importe maintenant. Kaatje restera avec moi jusqu'à ce que vous reveniez. Vous reviendrez, n'est-ce pas, M. Aymond?

Quand le pasteur eut témoigné son consentement et que la veuve se fut approchée pour dire adieu pour une heure à son enfant, Christian jeta de nouveau les bras autour du cou d'Aymond. Son frère Luc, un gros garçon de dix ans, les lui rabattit et le gronda de ce qu'il était si familier avec le pasteur. La petite Roslym, l'enfant gâté de la famille, avait aussi son sermon tout prêt, et dit comment on lui avait appris à joindre les mains et à attendre que M. Aymond lui parlât le premier, au lieu de sauter sur lui comme elle le faisait sur son frère Heins. A toutes ces remontrances Christian ne fit pas d'autre réponse que de regarder le pasteur avec un sourire, comme pour dire qu'ils étaient trop bien

d'intelligence pour qu'il pût s'offenser de la chaleur de ses embrassements.

— Je suis fâché que vous ne puissiez pas venir avec nous, mon pauvre petit Christian, dit Heins, qui avait une singulière méthode de rendre ses condoléances blessantes et fâcheuses pour ceux qui en étaient l'objet. Je suis fâché que vous ne puissiez rendre le dernier devoir à notre honoré père; vous n'aurez pas comme nous dans la suite la satisfaction de vous dire que vous avez rendu ce pieux office.

— Christian est désigné par la providence à d'autres devoirs, répondit le pasteur; il faut qu'il montre une joyeuse soumission aux volontés de son père céleste, tandis que vous, vous rendrez honneur à votre père terrestre.

Christian s'efforça de conserver cette dernière pensée devant les yeux, quand il les vit sortir de la chambre, qu'il entendit enlever le cercueil et la longue file du cortége de tous les amis du défunt remplissant la rue entière. Quand le dernier pas se fut fait entendre sur le seuil de la porte, et qu'au silence inaccoutumé de la rue, il parut que la multitude avait suivi le cortége, Christian détourna ses yeux du jour et cacha son visage dans l'un de ses oreillers, en sorte que Katerina la jeune femme qui, entre autres fonctions, avait celle de veiller sur lui et sur sa petite sœur, entrasans qu'il s'en aperçût. Elle attira son attention par la question qu'il entendait plus souvent qu'aucune autre, — la douleur?

— Non, répondit l'enfant, tournant languissamment la tête; je pensais seulement à la dernière fois que..., ce souvenir ou la vue du changement dans la toilette de Katerina l'accabla et arrêta ce qu'il était sur le point de dire. Le petit jupon noir mesurant dix verges de large, montrait sa nouveauté par son volume, les

plis ne s'étant pas encore affaissés comme ceux d'un vêtement déjà porté. Les bas bleus, les petites pantoufles jaunes avaient disparu, et les agrafes d'or du chapeau avaient été mises de côté jusqu'à ce que les jours de deuil fussent passés. Tandis que Christian faisait toutes ces observations, contemplant Katerina des pieds à la tête, celle-ci reprit la conversation où il l'avait laissée.

— Vous pensiez à la dernière fois que mon maître vous avait fait apporter sur son lit : ce sera toujours une consolation pour vous, Christian, qu'il vous ait dit où il allait aller.

— Il ne me l'a pas dit, et c'est précisément ce qui m'étonne ; il me disait qu'il s'en allait, mais j'aurais voulu qu'il pût me dire où.

— A coup sûr, il l'aurait pu. C'était l'un des élus, et vous savez où ils vont. Vous qui causez si souvent avec le pasteur, il n'est pas que vous sachiez cela.

— Je sais que c'est au ciel qu'ils vont, mais je ne sais pas où est le ciel. Quelques-uns disent que c'est dans le paradis, d'autres dans la nouvelle Jérusalem, et d'autres que c'est dans les nues, parmi les Anges. Mais tous les élus savent-ils où ils vont ?

— Certainement, je le crois, dit Katerina, le fidèle qui meurt est béni dans son espérance.

— Alors, je le saurai peut-être quand je mourrai. Souvent il me semble que je vais mourir quand ma douleur me prend la nuit, mais je n'en sais pas davantage pour cela où je vais aller que dans tout autre moment.

— J'espère que vous ne vous inquiétez pas, que vous ne vous tourmentez pas trop à ce sujet.

— Oh ! non, point du tout. Si Dieu est bon pour moi et qu'il prenne soin de moi ici-bas, il en prendra

soin partout ailleurs, aussi et peut-être me laissera-t-il aller où je voudrai! Oh! Kaatje, là-bas il n'y aura plus de cris, plus de douleur! Je voudrais voir les anges aussitôt que je mourrai. Peut-être mon père est-il avec les anges maintenant. J'ai vu les anges une fois, plus d'une fois, je pense; mais pour une fois j'en suis sûr.

— En rêve?

— Non, en plein jour, quand j'étais tout à fait éveillé. Vous savez que j'allais à la chapelle autrefois, d'aussi loin qu'il me puisse souvenir, quand ma toux n'était pas si mauvaise. Il y a de belles fenêtres dans cette chapelle, presque aussi hautes que le toit, et souvent je pensais que le jour du jugement était arrivé, que je voyais une lumière traverser ces fenêtres pour tomber sur la chaire, et les Anges regarder. Il me semblait qu'ils étaient venus pour moi, à moins que ce ne fût pour le saint pasteur.

— Mais, eussiez-vous aimé à partir avec eux?

— Oui, et quand la prière arrivait après le sermon, au lieu d'écouter le pasteur je demandais à Dieu d'envoyer les anges pour m'enlever.

— Si vous aviez vécu dans un autre pays, Christian, vous eussiez fait un excellent petit martyr.

— Je n'en sais rien, j'y ai longtemps songé, et je n'en suis plus aussi sûr que je l'étais. Si on voulait se contenter de me couper la tête, il me semble que je le pourrais supporter; mais quant à ce qui est d'être rôti vivant, — je ne sais pas, Kaatje, si cela ressemble à ma douleur; il me semble que cela ne peut guères être pire.

Naturellement, Katerina ne pouvait pas répondre, mais elle l'engagea à ne plus tant parler des martyrs et de sa douleur, parce que cela le faisait transpirer et

tousser d'une manière qui pouvait devenir funeste pour lui. Ne parlez plus maintenant, ajouta-t-elle, mais laissez-moi vous parler. Vous ne m'avez pas demandé qui est-ce qui était venu aux funérailles.

— Je suppose qu'il y avait tous ceux que mon père connaissait à Amsterdam.

— Oui, il y avait tant de monde pour boire des spiritueux à la cérémonie du matin, que ma maîtresse a cru à propos de n'en inviter que bien peu pour le festin du soir. Il paraît qu'elle veut en faire à sa manière pour tout ce qui concerne les funérailles. Chacun sait que M. Heins aurait désiré qu'elles eussent lieu à une heure plus avancée de la journée, et qu'il n'eût pas reculé devant une plus grande dépense pour que l'honneur fût plus grand.

— Je les ai entendus causer à ce sujet. Ma mère disait à Heins que c'était mauvais signe pour un marchand que de commencer à montrer de l'orgueil et à faire à son père de trop grandes funérailles. Elle ajoutait que l'honneur était dans le nombre de ceux qui suivaient un honnête homme à sa dernière demeure, qu'elle s'ouvrît pour le recevoir à midi ou à la fin de la journée. Ma mère a peur qu'Heins ne fasse montre de son argent, et qu'il n'apprenne à se croire plus riche qu'il ne l'est.

Katerina remarqua que chacun avait des idées différentes sur ce que c'est que d'être riche. Pour une pauvre servante qui n'avait pas plus de mille guilders de placés.....

— Mais votre belle chaîne d'or, Kaatje! vos boucles d'argent, je suis sûr que vous en avez dix paires au moins.

— Soit, maintenant tout cela est moins que n'en a plus d'une fille qui a été moins longtemps en service

que moi. Pour une pauvre servante, dis-je, il lui paraît que c'est être riche que d'avoir tant de vaisseaux chargés entre la Chine et le Texel.

— Ils appartiennent autant à M. Vanderput qu'à nous. Est-il ici aujourd'hui, M. Vanderput?

— A coup sûr, il doit être du banquet funéraire, et Mlle Gertrude.....

— Gertrude! Gertrude est-elle ici? s'écria Christian, bondissant avec une vivacité qui alarma sa petite gouvernante. Oh! si elle veut rester tout le jour, je serai aussi heureux que si le pasteur était revenu.

— Elle a fait la traversée de Saardam exprès, et si quelqu'un peut vous parler des anges, c'est bien elle assurément; elle vit avec eux au moins autant que le pasteur.

— C'est un ange, elle-même, dit tranquillement le petit adorateur de Gertrude.

— Et puis il y aura Fransje Slyk et son père. En voilà un qui a l'air de savoir qu'il est à l'enterrement; sa figure est aussi triste que s'il avait perdu son propre frère, je ne pourrais en dire autant de Fransje.

— J'aimerais mieux cependant la manière d'être de Fransje, que celle de son père, encore que je ne les aime beaucoup ni l'un ni l'autre. M. Slyk regarde toujours quel air ont les autres avant que de composer sa physionomie.

— Eh bien, vous pourrez la voir aujourd'hui, sa physionomie, car il est sur la liste de ceux qui resteront à dîner, et la voilà complète en y ajoutant M. Visscher.

— M. Visscher! pourquoi reste-t-il ici. Heins, je suppose, a besoin de lui parler relativement à cette nouvelle cargaison qui est arrivée trop tard. Kaatje, je ne puis plus regarder ce navire à travers les arbres, j'ai vu ses voiles blanches au clair de lune, pendant toute

la nuit que j'ai passée à écouter, que j'ai entendu les pas de Heins qui entrait et sortait, et la voix de ma mère quand elle croyait que personne ne l'écoutait; je ne pouvais saisir le plus petit accent qui fût de mon père, bien que j'écoutasse avec tant d'attention, que le bruissement de ma tête sur l'oreiller me fit tressaillir. Alors ma mère est venue; elle avait l'air si calme, que j'ai cru que mon père était mieux; mais elle venait me dire que je n'entendrais plus sa voix. Oh! si elle savait combien de fois je l'ai entendue depuis! combien je serais content de cesser de l'entendre quand je suis seul...

Le pauvre Christian pleura et ne put se consoler jusqu'à ce que sa bonne amie Gertrude fût venue entendre ce qu'il avait à lui dire sur ceux qu'il croyait les anges ses parents.

Heins quitta la compagnie aussitôt que les hôtes les moins familiers se furent retirés, et laissa les amis plus intimes de la famille achever leurs condoléances. Heins se fatiguait bientôt de la contrainte, ce qui fait qu'on s'étonnait qu'il s'en imposât plus qu'il n'était nécessaire. Tout le monde savait parfaitement ce qu'était Heins, quoiqu'il s'efforçât sans cesse de paraître autre chose, et ses efforts pénibles étaient autant d'efforts perdus. Tout le monde voyait ce matin, malgré tout ce qu'il faisait pour éprouver du chagrin et se tromper lui-même en trompant les autres, que la mort de son père était un soulagement pour lui autant au moins qu'une douleur, et que, malgré sa figure allongée, il lui tardait de se sauver sur les quais pour y apprendre des nouvelles des vaisseaux et des cargaisons dont il était maintenant le maître de fait. Heins était aussi désireux de devenir riche que son père l'avait été; mais il voulait l'être plus rapidement, et il brûlait de pouvoir faire en liberté l'essai de notions commerciales qu'il re-

gardait comme plus libérales et plus avancées. Quant à cette liberté parfaite, il lui fallait attendre encore, car son partner, M. Vanderput, était un homme calme et posé en affaires, bien que moins arriéré, peut-être, que le vieux Snoek ne l'avait été; et puis, il y avait la veuve de celui-ci. Les usages du pays ne lui permettaient pas de se mêler de commerce; mais elle connaissait trop bien ses devoirs de mère pour n'avoir pas l'œil ouvert sur l'emploi d'un capital qui formait toute la fortune de ses jeunes enfants. Il était à craindre qu'elle n'eût quelque objection toute prête quand il se présenterait quelque grande entreprise qui nécessiterait la réunion de toutes les ressources de la maison. Toutefois Heins avait fait un pas vers la liberté, grâce à l'obstination de la fièvre qui n'avait pas voulu céder à l'eau-de-vie de France et aux épices de l'Orient, et beaucoup de regards étaient fixés sur lui pour voir comment il débuterait dans sa carrière commerciale. Quelques-uns le suivirent de la maison de sa mère sur le quai, et au retour, quand il eut pris ses informations auprès des capitaines. On remarqua alors sur sa physionomie une teinte sombre qui n'était point affectée.

Quand il rentra dans le parloir de sa mère, il lui en dit la cause, ainsi qu'à son partner, d'abord, et puis à tous ceux qui s'y trouvaient, parce qu'il n'y avait là que des intimes. Le résultat de cette communication fut un cri général contre les Anglais, comme de fâcheux voisins, tandis que la première pensée de la veuve fut de remercier le ciel de ce que son mari était mort sans apprendre des nouvelles qui l'eussent profondément affligé. Heins en appela à tous ceux qui connaissaient l'état du commerce hollandais, et leur demanda si la Grande-Bretagne n'avait pas fait assez de mal depuis longtemps, en prohibant l'importation des marchandises

volumineuses, par autres vaisseaux que par ceux appartenant à des nations importantes ou exportantes.

— Cette prohibition était évidemment dirigée contre nous autres Hollandais, répondit Vanderput. Nous faisions les transports pour la moitié du monde, jusqu'à ce que la Grande-Bretagne eût décidé que nous n'en ferions plus pour elle. Elle pouvait se punir de cette manière si cela lui faisait plaisir, pourvu qu'elle ne nous punît pas en même temps. Cette mesure nouvelle est un grief sérieux dans un moment où il est si difficile de trouver un emploi de mes capitaux, il sera pénible de laisser une partie de nos navires oisifs.

— Nous avons fait tout ce que nous pouvions, dit Heins d'un air chagrin. Ne pouvant plus amener les produits de l'Orient et de l'Occident dans les ports de la Grande-Bretagne, pour les y vendre, nous les avions amenés ici afin que les capitaines anglais eussent moins loin à les aller chercher. Mais il paraît que la Grande-Bretagne en est encore jalouse, car, si l'on ne nous a pas trompés, il s'agit d'une nouvelle prohibition de l'importation de toutes marchandises volumineuses achetées ailleurs que dans le pays de production.

— Cette nouvelle est trop mauvaise, j'espère, pour être vraie, observa Visscher.

— Rien n'est trop mauvais pour qu'une nation jalouse ne l'essaie contre une autre remarquablement heureuse dans son commerce. Notre tonnage est plus de la moitié du tonnage total de l'Europe, et la Grande-Bretagne pense qu'il est temps d'abaisser notre supériorité. Qu'elle doive y gagner ou non à agir ainsi, c'est ce que le temps nous apprendra.

Il me semble que la Grande-Bretagne agit bien mal et d'une manière bien mesquine, remarqua Christian, qui avait généralement quelque chose à dire sur tous

les sujets qu'on discutait devant lui. Je crois que dorénavant je l'appellerai la petite Bretagne. Mais dites-moi, Heins, que ferez-vous de toutes les choses que vous avez achetées en Asie, en Amérique, en France et en Italie? Il vous faudra renvoyer votre canelle à Ceylan, et — oh! mais, j'oubliais, d'autres peuples pourront acheter vos marchandises, si les Anglais ne le veulent plus. Pourvu que vous n'ayiez pas trop acheté eu égard au nombre actuel de vos consommateurs. Il y a encore un grand navire qui revient de l'une des îles de l'Amérique, à ce que.....

Ici il s'arrêta en se rappelant qui est-ce qui le lui avait dit. Heins raconta avec un profond soupir qui pouvait se rapporter au propriétaire ou au navire, que celui-ci avait fait naufrage et était maintenant au fond de la mer. C'était là la seconde mauvaise nouvelle qu'il avait à dire. Deux tiers de ses auditeurs s'informèrent de l'équipage, et les autres de la cargaison. Celle-ci avait péri, à très-peu de chose près, qu'on avait sauvé avec grandes difficultés. L'équipage s'était sauvé à l'exception d'un mousse, et c'était par deux de ses matelots que Heins avait appris ce sinistre.

— Un seul mousse! répéta Christian; sait-on comment il a péri? A-t-il été jeté des huniers en bas, enlevé par dessus le bord, ou bien a-t-il sombré avec le navire?

Heins ne connaissait aucuns détails sur la mort du mousse. Mais où, quand et comment ce malheur était-il arrivé?

Il était arrivé où bien d'autres naufrages avaient déjà eu lieu, où bien d'autres auraient lieu encore dans la suite. Par une nuit d'orage, le navire avait donné contre le roc d'Eddystone. C'était encore là une calamité dont la Hollande était redevable aux Anglais. Ce fatal roc...

— Est-ce que ce sont les Anglais qui ont fait le roc d'Eddystone? demanda à voix basse la petite Roselyn au pasteur? Je croyais que c'était Dieu qui avait creusé les abîmes et fixé les collines éternelles. Son frère Christian, plus sage, l'éclaira.

— Dieu avait fait ce roc, mais peut-être l'avait-il fait pour qu'il pût nous être utile, au lieu de nous nuire, si les Anglais voulaient en faire le meilleur usage. N'est-ce pas cela que Heins veut dire, M. Aymond?

M. Aymond pensait que ce que venait de dire M. Vanderput était vrai, à savoir, que les Anglais se disposaient à construire un phare sur le roc dangereux qui servirait ainsi à conduire les vaisseaux dans un petit port anglais, au lieu de les faire périr. Il espérait que l'événement montrerait que Heins se trompait en supposant que beaucoup de navires se perdraient encore sur ce roc. Avec le temps, les hommes apprendraient à tourner à l'avantage de l'espèce humaine tous les ouvrages de Dieu. Christian applaudit à cette espérance.

— Et peut-être alors les ouvrages de l'homme ne périront pas comme ce navire, avant d'avoir accompli leur durée; mais cela est arrivé aussi à l'un des ouvrages de Dieu. — Ce mousse, — il a péri avant le temps. Mais pourquoi les hommes s'usent-ils, pourquoi n'ont-ils qu'un temps, M. Aymond? qu'une personne se noie à quinze ans ou qu'elle meure épuisée à quatre-vingts; qu'importe, si Dieu avait pu la faire vivre cent ans? Vous figurez-vous une personne qui vivrait mille ans, M. Aymond? elle verrait les cités s'élever comme nous voyons les fourmilières, elle verrait les étoiles se mouvoir si souvent, qu'elle finirait par connaître la place de chacune d'elles; elle connaîtrait presque tout. Oh! pour-

quoi les hommes ne vivent-ils pas mille ans? et pourquoi Dieu laisse-t-il périr un jeune mousse?

— Mathusalem, dit Gertrude à voix basse, n'a vécu que neuf cent soixante-neuf ans... et il est mort.

— Oui, ajouta le pasteur, rencontrant d'un œil grave le regard enflammé de Christian; la mort vient plus tôt ou plus tard, et cela serait important si nous ne devions pas vivre après elle. Mais puisque la vie de l'homme ne doit pas finir.....

— Ah! je vois, si sa vie ne doit jamais finir, peu importe le moment auquel il passe d'un mode de vivre à un autre. J'allais vous demander pourquoi il y aurait la mort pour tout. Si je faisais un monde, je voudrais...

Christian avait parlé avec trop d'animation, et un accès de toux le força à se taire pour quelques instants. Quand il eut recouvré la voix, le pasteur tourna son attention du mousse au navire perdu, lui demandant s'il n'avait pas rempli le but de sa création dans les différents voyages qu'il avait faits ; si le talent et la peine de ses constructeurs n'avaient pas été payés. Christian pensa que non, et il se mit à détailler autant qu'il le pouvait, la masse d'intelligence et de travail humain qui s'était ainsi engouffrée dans la mer. Toutefois, il parut si irrité de l'imperfection de ses connaissances en fait de construction, que Gertrude lui proposa de lui faire une visite à Saardam, d'où il pourrait voir par une fenêtre donnant sur le chantier, la presque totalité de ce travail multiple, sans bouger de son lit. Elle fut au moment de se repentir de sa proposition, quand elle vit la joie avec laquelle le pauvre enfant l'acceptait; heureusement personne n'y fit d'objection. Il était possible de rendre ce petit voyage de sept milles très-doux pour le petit infirme, et il était certain que Christian se trouverait heureux, quelque part qu'il fût

avec Gertrude. Heins et le pasteur se disputèrent à qui se chargerait de Christian, et le vieux M. Slyk, le plus rigide observateur des convenances du deuil, convint qu'on pouvait accorder cette distraction à un malheureux comme Christian dans les premiers jours mêmes, surtout dans le but d'augmenter son instruction, pourvu que la mère et les jeunes enfants restassent au logis. Luc agita les petits poings fermés en entendant cette condition, et Roselyn fit la moue; mais le sentiment de jalousie qu'ils ressentaient pour leur frère, disparut bientôt quand arriva sa terrible douleur. Leur mère les mit hors de la chambre suivant son habitude, pour qu'ils ne vinssent pas à s'endurcir au spectacle d'une agonie qu'ils ne pouvaient soulager.

Ils furent réellement satisfaits de voir finir la journée — quand il ne leur fallut plus passer de la triste fête des funérailles dans une pièce, à l'appartement où Gertrude racontait à Christian ce que eux ne devaient point voir, et lui promettait des plaisirs regardés comme incompatibles avec le deuil que déjà il était besoin de leur rappeler. Toutefois on ne les laissa pas s'aller coucher dans cet état d'oubli; la prière du soir que récita le pasteur, la figure mélancolique des serviteurs, les larmes silencieuses de leur mère qui les bénissait, leur ôtèrent toute envie de se plaindre quand ils se retirèrent dans leur chambre.

CHAPITRE II.

L'EXCURSION.

— Un, deux, trois, — cinq qui venez avec moi à Saardam, s'écria Christian, quand il vit Heins et le pasteur suivre les enfants et Katerina dans le bateau. Les enfants qui, en l'absence de M. Slyk, avaient obtenu de la bonté de leur mère qu'elle les laissât être de la partie, — et M. Visscher qui viendra avant le soir, quel beau cortège vous me faites!

Il était bien naturel que le petit Christian s'exagérât son importance personnelle, passant sa vie comme il le faisait au milieu d'un petit cercle où chacun s'efforçait de lui être agréable. Mais, jamais il ne s'était autant trompé qu'en supposant qu'il fût autre chose qu'un prétexte commode à quelques-uns de ses amis pour visiter Saardam. Il y avait un aimant qui y aurait attiré chaque jour deux d'entre eux, s'ils avaient pu trouver chaque jour une aussi bonne excuse que celle dont ils profitaient. Heins sentait qu'à Saardam habitait une jeune fille qui ferait la plus parfaite femme qu'on pût imaginer, pour un riche négociant d'Amsterdam, si seulement elle avait un peu plus de gaîté. Elle était jolie, aimable, riche; sa mère et elle s'accorderaient parfaitement, et les enfants la chérissaient. Il eût été plus difficile d'analyser les sentiments du pasteur à l'égard de Gertrude, mais ils tendaient au même but que ceux de Heins. Tous deux connaissaient les intentions l'un de l'autre, mais il y avait aussi peu de haine

dans leur rivalité que de réussite actuelle dans leur entreprise. Aymond était parfaitement convenu que Gertrude n'aimerait jamais Heins, mais il était presque aussi certain qu'elle ne l'aimait pas encore lui-même. Heins voyait bien qu'il ne faisait aucuns progrès dans ses bonnes grâces ; mais il s'en fiait aux paroles détournées qu'il jeterait dans la conversation avec le frère de Gertrude, pour l'empêcher de se donner à un pauvre ministre réfugié, dont la conscience trop délicate l'avait déjà mis dans la misère, et pourrait bien ne pas l'en préserver dans la suite.

— Quel beau cortége vous me faites ! répéta Christian tout joyeux, quand il commença à jouir du facile mouvement du bateau, et qu'il vit que son ennemi mortel, le brouillard, s'éclipsait devant un brillant soleil de juin. Voyez, pasteur, voyez donc Amsterdam, y a-t-il dans le monde une ville comme Amsterdam ? j'en doute ! comme les clochers et les toits des plus hautes maisons s'élèvent au-dessus du brouillard ! c'est comme une petite ville flottante dans les airs, une escadrille dans un nuage. — Kaatje, demande, je te prie à Heins quelles sont ces cloches ; je suis sûr que de ma vie je n'en ai encore entendues d'aussi douces.

C'étaient les cloches de l'église de Saint-Nicolas que Christian entendait pour ainsi dire tous les jours ; il eut bien de la peine à croire que ce fussent les mêmes.

— Les cloches de Saint-Nicolas ! mais elles tintent et bourdonnent bien souvent à me donner mal à la tête, tandis que celles-ci on pourrait s'y endormir, s'il n'était plus agréable de veiller pour les écouter. — Toute chose prend ici une couleur plus légère qu'à la maison. On dirait qu'il y a comme une teinte d'argent sur toute la nature ; le ciel n'est pas bleu, mais blanc, et l'eau brille comme si la lune était juste au-dessus

d'elle. Il n'y a pas de vase sous le bateau comme il y en a sous notre pont. Je suis bien sûr qu'il n'y a jamais ici de mauvaises odeurs, et que personne n'a que faire d'y craindre la fièvre. Je voudrais que nous pussions nous arrêter pour pêcher. Il doit y avoir beaucoup de beaux poissons dans de l'eau comme celle-ci.

Toutefois, quand on lui reparla des chantiers de Saardam, il ne songea plus à s'arrêter. Depuis ce moment jusqu'à celui du débarquement, la bonne Katerina eut le soin de le tourner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour qu'il vît les forêts de mâts d'Amsterdam, les grosses bouées noires nageant lourdement à la surface de l'eau, puis les maisons de bois si joliment peintes de Saardam, avec leurs pignons surmontés d'une girouette, toutes ayant l'air de maisons d'enfants au milieu des vastes piles de bois qui alimentaient les chantiers.

Le ravissement de Christian ne fut pas le moins du monde diminué, quand, établi sur sa couche à la fenêtre promise, il put promener ses regards sur l'une des parties les plus animées du chantier. Il n'avait point d'attention à prêter pour les nouvelles étonnantes que Roselyn apportait de quart d'heure en quart d'heure, dès qu'elle eut obtenu qu'on la laissât seule se promener comme elle l'entendrait. Elle vint donc entre autres lui dire à l'oreille qu'elle était sûre qu'il allait y avoir un très-bon dîner, puisqu'il y avait à brûler dans la cuisine deux fois plus de tourbes qu'on n'en consommait jamais chez eux, et tant de marmites brillantes devant le feu, qu'on ne pouvait concevoir tout ce qu'il devait y avoir dedans. Elle avait essayé de le savoir, mais elles étaient toutes hermétiquement fermées, et les domestiques étaient si occupés et si graves, qu'elle n'avait pas osé le leur demander. — Il n'y a qu'à attendre et

nous verrons bien, répondit Christian. Roselyn partit dans une autre direction, d'où elle revint annonçant de nouvelles merveilles. Le jardin, — oh! il fallait que Christian vît le jardin. Il n'était guères plus grand que la pièce dans laquelle il se trouvait; mais il avait des allées, des grottes et un petit ruisseau, et le ruisseau avait un lit pavé de cailloux, et les allées étaient en coquilles de Pétoncle. Les bordures étaient de verre rouge, bleu et vert, et le mur qui entourait le tout, était un échiquier de briques bleues et blanches. Il y avait de plus un autre jardin à quelque distance de là, avec des tulipes aussi belles qu'on en pût voir quelque part que ce fût, à cinq lieues autour d'Amsterdam. Tout amateur qu'il fût de tulipes et de bon dîner, tout cela avait bien moins d'intérêt pour Christian, que ce qui se passait sous ses yeux; il avait besoin d'être laissé en paix à ses observations, jusqu'à ce que sa bien-aimée Gertrude pût venir et répondre à ses questions.

Quand elle parut, Heins la suivit de près, et ne voulut jamais comprendre qu'il lui était désagréable d'être suivie de cette manière, de quelque côté qu'elle tournât ses pas. Il attribuait le sérieux de sa physionomie à la teinte religieuse de ses idées, ce qu'il trouvait une qualité très-désirable dans une femme. Christian désirait de tout son cœur que Heins voulût bien s'en aller, pour que Gertrude et lui pussent être aussi heureux ensemble, qu'ils l'étaient lorsqu'il n'y avait là personne à qui elle fît la révérence et parlât avec réserve.

— Est-ce que ce bruit de marteau ne vous fatigue pas? demanda-t-elle.

— Il vaudrait mieux, ajouta Heins, que je vous transportasse dans la seconde pièce, on y est aussi tranquille que sur l'eau.

— Oh! non, non, s'écria Christian; je n'ai pas vu la

moitié de ce que je veux voir, et je suis bien aise qu'on travaille si près au-dessous de la fenêtre, parce que je peux examiner tout ce qu'on fait. Voyez, quand je suis arrivé, ils étaient à haler cette grosse poutre, et maintenant voyez comme ils l'ont proprement mise à sa place; mais j'ai besoin de savoir ce que sont quelques-uns de ces gens-là. Vous voyezce petit homme qui fume sa pipe, avec sa règle à la main et un grand rouleau de papier qui sort de son gousset?

— Oui, c'est un maître constructeur; vous pourrez remarquer qu'il ne perd pas longtemps ses ouvriers de vue.

— Je m'en doutais à peu près; mais il y en a un autre qui a un peu l'air d'un maître aussi, quoi qu'il soit vêtu comme un simple matelot. Il me fait l'effet d'un fameux paresseux. Il s'est tenu là tout le temps les bras croisés, faisant rire les ouvriers et le maître aussi de temps en temps. Une fois il ramassa un maillet qu'un autre homme avait posé à terre, et donna avec de fameux coups; mais il le reposa bientôt, et le maître ne parut pas du tout le gronder.

— Personne ne gronde maître Pierre; personne ne lui demande de faire plus d'ouvrage qu'il ne veut, mais il en fait beaucoup et de pénible. Il aime à plaisanter autant qu'à travailler. Les ouvriers sont charmés de l'avoir parmi eux, parce que sa gaîté adoucit leurs travaux, et que c'est un excellent homme.

Ce renseignement suffit à Luc, qui entra dans la chambre juste à temps pour l'entendre. Il se plaça à une autre fenêtre qui donnait également sur le chantier, et se mit à crier d'abord avec précaution, puis plus franchement : Maître Pierre ! maître Pierre !

Maître Pierre n'entendit que lorsque les personnes qui étaient à l'autre fenêtre avaient entendu aussi, et

quand Gertrude se penchait en avant pour voir qui avait ainsi appelé maître Pierre, et comme le petit Luc avait déjà disparu, celui-ci dut croire que c'était Gertrude qui lui avait adressé la parole. Il mit la main sur son cœur, et faisant un salut poli s'avança immédiatement sous la fenêtre. La demoiselle lui expliqua que quelques jeunes visiteurs avaient ainsi abusé de ce qu'on leur avait dit de la bonté de son caractère, et lui, demanda aussitôt s'ils désiraient descendre et voir les chantiers. Puis il se tourna vers le maître comme s'il se rappelait tout à coup qu'il avait besoin de sa permission pour admettre des étrangers. Le maître quitta un instant sa pipe pour dire à maître Pierre de faire comme il le voudrait.

— Emmenez-moi, emmenez-moi, s'écria Christian, en réponse au doute qu'exprimait Heins, s'il ne serait pas trop gênant de satisfaire la curiosité du petit garçon.

Gertrude termina bientôt la question en prenant un des bras du petit fauteuil de Christian, et faisant prendre l'autre à Katerina. Elle ne voulut pas s'en dessaisir en faveur de Heins, qui la suivit dehors, insistant pour qu'elle lui confiât son fardeau; elle réservait cette faveur pour maître Pierre, qui joignit la compagnie à la porte du chantier, et voyant ce dont il s'agissait, prit immédiatement l'enfant dans ses bras, promettant de lui faire voir tout ce qu'il désirerait. Ceux qui connaissaient Christian, trouvèrent que la promesse était grande, et Heins expliqua au petit bonhomme dans quelles limites il devait l'accepter. L'enfant lui-même, quand il eût jeté les yeux autour de lui, ne savait plus comment ni par où commencer ses questions. Il voyait des navires dans tous les degrés de constructions, depuis le squelette, qui n'avait que les côtes, jusqu'au trois-mâts complétement gréé et prêt

à lancer. L'atelier des charpentiers retentissait de coups de maillet ; la corderie était tentante aussi, et puis il aurait voulu qu'on le portât au milieu de ces masses de charpentes qui lui semblaient trop volumineuses et trop lourdes, pour avoir été empilées par la seule force de l'homme.

— D'où peut être venu tout ce bois? s'écria-t-il.

— Une partie est venue de mon pays, répondit maître Pierre. Vous voyez cette pile de grands pins posés les uns sur les autres, et aussi hauts que le Palais des Etats, ce sont des mâts pour les vaisseaux que l'on construit, ils sont venus des forêts de mon pays. Ils sont venus comme partie d'un chargement, et quelques-uns s'en iront comme partie du navire qui porte le chargement.

— Et où ira-t-il ce navire?

— Il ira chercher du chanvre pour faire des cordages comme ceux-ci, de la poix et du goudron pour oindre les bordages, de la toile pour les voiles, et beaucoup d'autres choses dont les Hollandais ont besoin pour la consommation du commerce. — Du suif, des huiles, des peaux et des fourrures.

— Mais n'avez-vous pas besoin du chanvre, de la poix, de la toile pour vos propres navires, ou si c'est que vous en avez assez dans votre pays pour vous et pour nous.

Maître Pierre était fâché d'avouer que jusqu'ici il avait été construit peu de navires dans son pays; il espérait que dans la suite on en construirait davantage, mais il faudrait toujours que ses compatriotes s'arrangeassent pour avoir assez du produit de leurs forêts et de leurs déserts pour eux-mêmes et pour les Hollandais; puisqu'ils ne pouvaient se passer de beaucoup de choses que les marchands hollandais avaient coutume de leur

apporter en échange; des soies et des bijoux pour les dames; du vin, des épices et des fruits pour la table; de l'or et de l'argent pour faire des espèces; des vases d'étain et des ustensiles d'acier pour la cuisine.

— Mais vous pourrez aller vous-même chercher toutes ces choses, remarqua Christian, quand vous aurez des navires.

— Sans doute, nous pourrons les aller chercher, mais il n'en faudra pas moins que nous ayions des produits à donner en échange.

Heins nia qu'aucun autre pays pût jamais lutter avec les Provinces-Unies pour le transport des marchandises de toutes les parties du globe. Il traita avec un souverain mépris les espérances que maître Pierre faisait reposer sur des flottes qui n'existaient point encore, et montra avec un air d'insultante supériorité les ressources de son propre pays. Sans parler de tous ces navires à demi terminés qu'ils avaient devant les yeux, il y avait dans le port une forêt de mâts contre laquelle il défiait aucun autre port du monde de pouvoir lutter. Il y avait, sans aller plus loin, ses propres navires amenant de Suède et Norwége, le fer, le cuivre et toutes les provisions de guerre; de la Baltique, le grain et le chanvre; de l'Allemagne, des livres, du vin et du bois; de l'Angleterre, du charbon; de l'Orient, des épices, des fruits et du coton; de l'Occident, de l'or et de l'argent.

Maître Pierre convenait que tout cela était très-vrai, mais tout cela n'empêchait pas son pays de chercher à faire toutes les importations, tous les transports qu'il pourrait, soit qu'il lui convînt de prendre tout ce qui lui serait nécessaire dans les ports de la Hollande, ou de parcourir le monde entier pour prendre chaque marchandise dans le pays de production. Quant à l'orgueil

avec lequel Heins avait parlé du commerce des Provinces-Unies, maître Pierre lui faisait remarquer qu'il avait déjà passé la période de sa plus grande gloire, et qu'il déclinait sensiblement depuis 20 ans. — Heins insistait sur ce point, que le tonnage des Provinces-Unies était presque aussi considérable à lui seul que celui de tout le reste de l'Europe. — Cela est encore vrai, répondait maître Pierre, mais il est presque certain que la prospérité de la Hollande ne peut plus guère augmenter, tandis qu'il est plus que probable que celle des autres nations pourra la dépasser. Les Hollandais avaient tant de richesses qu'il leur devenait difficile d'en trouver un emploi profitable dans leur propre pays, et en prêtant leur argent aux étrangers, ils les aidaient à devenir leurs rivaux. Tel était le résultat des observations de maître Pierre dans le cours de ses voyages, — voyages qu'il espérait étendre jusqu'à l'Angleterre où peut-être il pourrait voir les capitaux hollandais sous une autre forme. Les Hollandais, à ce qu'on lui avait dit, non-seulement avaient mis quarante millions de livres sterling dans les fonds anglais, mais encore ils avaient prêté de grosses sommes à des individus, plaçant ainsi leur argent chez une nation rivale à cause du taux plus élevé qu'ils pouvaient obtenir.

Christian fut d'avis que cela était bien peu patriotique ; et s'il était vrai de plus, comme sa mère le lui avait dit, que Heins et M. Vanderput ne vendaient rien à l'étranger, mais qu'ils en rapportaient beaucoup de choses pour vendre en Hollande, il trouvait que leur maison avait grand tort. S'il leur convenait de répandre l'argent hollandais chez des nations rivales et ennemies, ils devraient au moins avoir soin que ces nations en répandissent autant en Hollande.

Heins répondit que c'était-là l'affaire des négociants d'exportation qui se chargeaient d'emporter les produits hollandais, et de rapporter des marchandises étrangères.

— Vous devriez y veiller de près, reprit Christian, car je ne crois pas qu'ils vous rapportent moitié autant d'argent que vous en exportez. Je n'ai jamais vu un dollar espagnol ou une guinée anglaise, à moins que ce ne fût dans les mains d'un voyageur venu pour les dépenser à Amsterdam, et je ne comprends pas après la quantité que vous en avez exportée, comment il nous reste encore tant de ducats et de gulden.

Heins répondit mystérieusement que son associé et lui envoyaient rarement de l'argent quelque part que ce fût, ce qui mit Christian en colère, parce qu'il était certain de ce que sa sœur lui avait dit que Heins était un négociant faisant l'exportation.

— Comment pouvez-vous vous amuser à tourmenter cet enfant? dit le père Pierre, et il demanda à Christian si vraiment il supposait que tout ce qui s'achetait d'un bout du monde à l'autre, s'achetait réellement avec de l'or et de l'argent. S'il voulait seulement réfléchir à la quantité d'espèces monnayées qu'auraient accumulées les États, si tous leurs produits avaient été ainsi payés, il verrait combien ce mode de commerce serait absurde et difficile.

— Mais, reprit Christian, une partie de cet argent [illegible] de Hollande, si les États avaient acheté en même temps qu'ils vendaient. Toutefois il comprit que [illegible] l'échange était mutuel, il valait mieux échanger les marchandises les unes contre les autres autant que faire se pouvait, et payer seulement en espèces la balance. Mais, ajouta-t-il, cette balance quand

elle est considérable, doit être une triste chose pour le pays obligé de la payer.

— Croyez-vous que le pays encourrait cette dette ? demanda maître Pierre, s'il ne devait pas en retirer un avantage. Croyez-vous que votre frère paierait des comptes énormes aux marchands de vins français, s'il n'avait pas l'espoir de trouver un bénéfice sur leurs marchandises? Quand mon pays aura autant de navires que je le souhaite, j'encouragerai mes négociants à... Je veux dire, j'espère que mes compatriotes voudront — faire de grandes acquisitions dans les pays étrangers.

— Mais si Heins expédie un navire chargé de guilders, dit Christian, les États seront plus pauvres d'autant, quelle que soit la quantité de vins qui vienne en retour, parce que le vin sera bu à Amsterdam et payé avec d'autres guilders; et alors Heins expédiera encore, je suppose, ceux-ci à l'étranger, sans se tourmenter de savoir combien peu d'argent reste dans son pays, pourvu que sa poche s'emplisse.

Heins sourit d'un air de condescendance, et promit à Christian que quand il serait plus âgé, il comprendrait mieux ce dont il parlait en ce moment. Mais comment le petit garçon comprendra-t-il mieux si l'on ne répond pas à ses questions? demanda Gertrude, qui s'avançait avec Katerina pour soulager maître Pierre de son fardeau. Le bon matelot s'assit sur une pièce de bois, disant qu'il serait répondu aux questions du petit bonhomme, — questions souvent faites par des hommes plus âgés, si ce n'est plus habiles. Christian n'aimait pas trop être appelé petit bonhomme, mais il passa par-dessus l'expression à cause du plaisir qu'il éprouvait à voir ses questions jugées pertinentes et raisonnables. Pierre lui dit que beaucoup de [illegible] craint pour leur pays ce qu'il craignait pour les États — qu'ils

vinssent à manquer de numéraire — avaient rendu des lois pour prohiber l'exportation des espèces. Ils n'avaient pas songé, non plus que Christian, que d'autres nations auraient aussi à acheter dans leur pays ; en sorte que les confrères de Heins importeraient de l'argent, tandis que celui-ci en exporterait, à supposer que ses achats se fissent réellement par un envoi d'espèces monnayées.

— Mais comment savons-nous que les autres nations achèteront ? dit Christian, et si elles ne veulent pas acheter — qu'arrivera-t-il ?

— Elles voudront toujours acheter; il faudra qu'elles le veuillent, puisqu'elles ne peuvent pas se procurer autrement ce dont elles manquent. Les peuples du pays des mines — les Américains du Sud — ont plus d'or et d'argent qu'ils n'en peuvent employer ; mais, point de toiles, point de draps, point de couteaux, de marmites, de chaudières; aucun des articles en un mot qu'ils regardent comme nécessaires ou comfortables. Ne serait-il donc pas très-absurde à leurs gouvernements d'exporter le superflu de leur or en échange de ce dont ils seraient sans cela obligés de se priver?

— Oui, répondit Christian, mais les pays de mines sont dans une position toute particulière ; nulle part ailleurs il n'y a surabondance de métaux précieux. S'il y avait surabondance.....

— Mais peut-être le signe le plus certain de cette surabondance des espèces, est-il le désir que témoignent les gens d'en exporter. Que feriez-vous, maître Pierre, si vous étiez à la tête d'un gouvernement ?

— Ma nation ayant grand besoin d'or et d'argent, je lui conseillerais d'exporter autant de suif et de bois qu'elle pourrait en vendre; mais si j'étais à la tête d'un gouvernement comme la Hollande qui possède plus de métaux précieux qu'elle n'en a besoin, j'encourage-

rais les négociants à exporter des velours et des eaux-de-vie pour rapporter, non pas des espèces, mais des richesses sous une forme plus utile. Dans tous les cas, c'est en vue des retours que je pousserais à l'exportation des marchandises du pays.

Christian admit qu'il n'y aurait effectivement pas grand avantage à exporter, si ce n'était en vue des retours. Je ne serais pas désireux pour ma part de vendre ma petite comédie à la prochaine foire, si je ne devais en échange recevoir qu'une pomme; mais j'aimerais fort à la vendre contre un modèle de navire dont j'ai envie depuis longtemps. Dans ce cas, je ferais le marché avec grand plaisir, et mon plaisir viendrait, non pas de m'être défait de ma petite comédie, mais de m'être procuré le modèle de navire.

— Fort bien, mon cher garçon, dit Heins, cela suffit; nous ne sommes pas autant d'enfants qui ayions besoin que toutes ces choses nous soient expliquées par un petit savant comme vous.

— Les rois dont maître Pierre parlait n'étaient pas enfants, et cependant il paraît qu'ils auraient eu besoin qu'on leur expliquât qu'ils pouvaient se défaire de leur or aussi bien que de toute autre marchandise, puisque la seule question était de savoir s'ils obtiendraient en échange quelque chose de plus utile.

— Vous avez tout à fait changé d'opinion, dit Gertrude; il n'y a pas une heure, vous disiez que c'était une triste chose que de se défaire de son or.

— Oui, parce que je croyais que l'or avait plus de valeur que toute autre chose, qu'il avait une valeur qui lui était propre; mais dès qu'il y a un pays où l'or est peu utile, il me paraît à peu près comme toute autre marchandise — propre à échanger quand on en a trop, et à racheter quand on en a besoin.

— En ce cas, il serait temps, dit Gertrude, que les négociants et les hommes d'état cessassent de se réjouir quand on importe de l'or plutôt que des denrées, et de s'affliger, quand on l'exporte.

— Ils peuvent être sûrs, observa Heins, d'avoir bientôt occasion de se procurer plus d'or s'ils en ont besoin; il n'y a aucune marchandise qui se vende et s'achète aussi souvent que l'argent, il s'en présentera donc toujours à acquérir, comme il y aurait toujours du drap bleu sur la place, si tous les négociants du monde achetaient et vendaient du drap bleu.

Christian vit une autre conséquence à tirer de ce que venait de dire maître Pierre. Si l'or était bien bon marché au Pérou et très-cher en Russie; si les chanvres et les fourrures étaient bon marché en Russie et très-chers au Pérou, il serait avantageux aux deux pays de faire un échange, et cet échange ne ferait de tort à personne. A cette grande découverte, l'enfant fut si soigneux qu'il risqua de faire revenir sa douleur par l'effort qu'il fit pour placer sa figure vis-à-vis de celle de maître Pierre; ce fut quelque chose de pénible que le rire dédaigneux avec lequel Heins demanda encore une fois, si chacun ne savait pas tout cela auparavant. Est-ce que leur mère n'exportait pas le beurre qui coûtait peu de chose à faire dans la ferme, et ne faisait pas manger aux gens de sa maison du beurre salé préparé à l'étranger?

— C'est ce que je n'avais jamais pu comprendre, dit Christian, et Katie n'avait jamais pu me l'expliquer. Aucun de nous n'aime autant le beurre salé, et il coûte plus cher à acheter que notre beurre frais à faire; cependant on nous fait manger à tous du beurre salé.

— C'est parce que ma mère peut vendre son beurre plus cher que le meilleur beurre salé qu'on apporte

ici. Vous savez qu'il n'y a pas de beurre au monde qui vaille le beurre de Hollande, — ni rien autre chose ne vaut ce qui est hollandais, à vous en croire, M. Heins, répliqua maître Pierre, en riant. Il n'y a rien qui vaille ce que vous avez chez vous. C'est une singulière vanterie pour un négociant qui fait d'aussi grandes importations? Qu'est-ce que vous dites de votre blé, par exemple?

— Que la difficulté que nous avions à en produire a prouvé la fertilité du génie hollandais et l'abondance de ses ressources. La nature nous avait placés dans un pays nu ; nous ne nous y sommes pas moins multipliés, et nous n'y avons pas moins prospéré par nos talents et nos vertus, qui nous ont permis de nous procurer à l'étranger ce que la providence nous avait refusé.

— Si la providence nous avait refusé du blé, dit Christian à part à Gertrude, comment se fait-il que nous puissions en avoir? Il me semble qu'il en est à peu près comme de ce que l'on disait tout à l'heure de la providence qui avait fait d'Eddystone un roc dangereux. Cette circonstance a suggéré aux hommes d'en faire un phare protecteur. Les Hollandais ayant été obligés, pour se procurer du blé, de se livrer au commerce, c'est par le commerce qu'ils sont devenus riches, en sorte qu'ils jouissent de plus d'aisance aujourd'hui peut-être que s'ils étaient nés dans le pays le plus fertile du monde.

Gertrude sourit et dit que c'était là la manière dont la nature enseignait aux hommes la nécessité et les moyens de s'aider les uns les autres. Après cela Christian n'écouta plus ce qui se dit de l'étendue dans laquelle les commerçants hollandais avaient pratiqué leurs principes d'exporter les marchandises qui étaient bon marché, et d'importer les marchandises chères. Il pesait en lui-même l'utilité de l'adversité — du petit

nombre d'adversités de différents genres qui l'avaient particulièrement frappé. — Qu'y avait-il dans les tempêtes de la Zee? — qu'y avait-il dans le terrain glaiseux du jardin de Luc où les jacinthes ne voulaient pas venir? — qu'y avait-il dans les guerres désastreuses du roi de France? — qu'y avait-il dans l'horrible maladie dont il était lui la victime, qui pût enseigner aux hommes à s'aider les uns les autres? Quant à ce qui le concernait, il était facile de répondre à une partie de la question. Dans ce moment même, tandis qu'il reposait sa tête fatiguée sur la poitrine de maître Pierre, admirant le volume de la voix qui y vibrait, il comprit que ses infirmités portaient les hommes forts et instruits à le consoler et à l'aider; mais comment les guerres pouvaient-elles stimuler les hommes à s'aider aussi bien qu'à se détruire les uns les autres? — bien plus, comment les guerres pouvaient-elles être utiles à qui que ce fût? C'était là des sujets de méditations plus profondes. Précisément à l'instant où il lui semblait qu'il arrivait à une solution, il perdit sans s'en apercevoir le fil de ses idées, et lorsque ceux de sa compagnie voulurent lui demander son opinion sur ce qui venait de se dire en dernier lieu, ils trouvèrent qu'il s'était doucement et heureusement endormi sur le sein de sa nouvelle connaissance.

La hutte dans laquelle maître Pierre avait fixé sa résidence, était très-près de là; il insista pour coucher l'enfant sur son propre lit, tandis qu'il prendrait son frugal repas d'ouvrier. Gertrude, disant qu'elle pouvait voir les chantiers tous les jours de sa vie, resta avec Christian, tandis que ses hôtes continuèrent leur promenade dans ce lieu si bien fait pour exciter leur curiosité.

Quand ils revinrent à la maison pour le dîner, ils

trouvèrent que le dernier invité, Aalbert Vischer, était arrivé et se rendait fort agréable à Christian — probablement plus qu'à Gertrude, puisqu'il ne parlait que de plaisirs, dont le nombre et la variété ne pouvaient guères convenir à des gens aussi tranquilles et aussi rangés que les Vanderput. Gais furent les récits qu'ils faisaient des chasses aux bécassines, et des parties de patins de l'hiver dernier ; des courses en bateaux et des parties de pêches du printemps; des paris de pipes curieuses et d'excellent tabac, qui devaient être décidés par l'arrivée ou la non-arrivée de navires attendus pour un certain jour. Gertrude se leva et offrit à Christian de lui montrer la pendule curieuse qu'il avait désiré voir, — la pendule où un marteau d'argent frappait les heures sur des coupes de porcelaines. C'était presque la première fois que Gertrude eut volontairement rompu en compagnie le modeste silence d'une Hollandaise, à plus forte raison ne l'avait-on jamais vu interrompre les autres quand ils parlaient ; aussi Christian la regarda-t-il avec étonnement.

— Mon pauvre enfant, s'écria Aalbert, je vous demande pardon ; je n'avais d'autre dessein que de vous amuser, et je crains de vous avoir blessé.

— Oh! parce que je ne puis ni chasser, ni patiner, ni nager? Cela ne me blesse pas, je vous jure, autrement je serais bien malheureux ; il n'y a pas de jour que je n'entende parler de quelque chose que je ne pourrai jamais faire.

— Christian, reprit Gertrude, aime à entendre parler des plaisirs des autres, qu'il puisse ou non s'y livrer lui-même ; mais sa position physique ne l'empêcherait pas de faire des paris, et il pourrait en être d'autant plus facilement tenté, qu'il a moins de distractions que vous, M. Vischer.

— Et vous n'approuvez pas les paris, ma sévère dame?

— C'est Dieu qui dirige les vents et qui ouvre dans les eaux profondes un sentier aux navires, et je crois qu'il ne nous convient pas de faire un jeu de l'incertitude, par laquelle il lui plaît d'éprouver notre foi. Nous ne devons point, il me semble, établir des paris sur ses volontés secrètes.

Le pasteur s'étendit sur l'impiété de pareilles spéculations; Vanderput dit que toute espèce de jeux de hasard lui paraissait condamnable; Heinz démontra à Christian que dans son cas particulier le jeu serait d'autant plus atroce, que, ne pouvant espérer de gagner jamais d'argent par lui-même, ses spéculations n'auraient lieu que sur celui des autres. Christian admit volontiers la vérité de tout cela, mais il n'en fut pas moins empressé à demander de nouvelles histoires à l'aimable courtier de change, dès que le pasteur eut fini de rendre ses longues actions de grâces après le dîner. Il n'y eut plus d'histoires de paris, et il n'en était pas besoin, tant était nombreux le répertoire des joyeux contes d'Aalbert. La figure du pasteur se rembrunissait à chaque instant, en voyant l'avidité avec laquelle les enfants écoutaient, l'indolente satisfaction avec laquelle Vanderput laissait ses hôtes s'amuser ainsi, et l'intérêt que Gertrude elle-même semblait y prendre presque à son insu. Heinz remarqua aussi cet intérêt, et pensa qu'il était temps de faire ses efforts pour le contre-balancer; il prit avantage de toutes les bouffées de tabac dont se régalait son adversaire, pour attirer l'attention sur ses propres gentillesses. Pour chaque histoire de canards sauvages, il avait une histoire de tulipes; pour chaque chasse de bécasses, il avait une pêche merveilleuse de harengs. Si Aalbert avait fait un singulier

marché à la dernière foire de Rotterdam, il en avait lui fait un remarquablement adroit. Si le courtier avait pris un bain involontaire dans le lac d'Harlem, il avait, lui, été à deux doigts de se noyer dans le Zuyder-Zee. Leur fortune avait donc été singulièrement parallèle, ainsi que le pouvait voir Gertrude. Celle-ci ne remarqua qu'une chose, c'est que la conversation était devenue très-insipide, depuis que Heins s'en était emparé; aussi ne fut-elle pas fâchée quand les bateliers envoyèrent dire qu'il était temps d'embarquer, si l'on voulait arriver à Amsterdam avant la fermeture des portes.

La compagnie se hâta de partir; il était vrai qu'en payant un stiver par tête on pouvait entrer une heure après la première fermeture des portes; mais à quoi bon dépenser un stiver, si on pouvait l'éviter?

Comme il eût été mauvais pour la toux de Christian de se trouver le soir sur l'eau, on le laissa à Saardam, pour y jouir encore une fois de la promenade dans les chantiers, et de la chance de causer encore peut-être avec son nouvel ami maître Pierre. Il savait bien qu'il perdait quelque chose à ne pas voir cette forêt de mâts noirs sortir d'un brouillard d'argent, et à ne pas sentir le plaisir mêlé de crainte de se trouver au milieu des dangers, que l'obscurité pouvait renfermer. Il se rappelait quelque chose des cris des mariniers, alternant pendant la nuit avec le bruit de leurs rames, quand ils approchaient du havre encombré, et il n'aurait pas été fâché de les entendre de nouveau; mais il avait la Gertrude pour faire avec lui la prière du soir, et pour lui chanter jusqu'à ce qu'il s'endormît toutes les hymnes qu'il voudrait.

— Ma douleur n'est pas venue aujourd'hui, ni hier, ni avant-hier, dit-il en se couchant; je ne crois pa

qu'elle doive encore venir. Oh! Gertrude, si elle ne venait plus jamais!

— Eh bien! si elle ne venait plus jamais, répéta Gertrude avec un sourire plein de pitié.

— Oh! alors, il me semble que j'aimerais à vivre mille ans comme l'homme dont nous parlions l'autre jour. Mais peut-être que je demanderais ensuite à pouvoir marcher, et puis à ne plus tousser, car ma toux me fatigue beaucoup quelquefois. Ainsi, tout considéré, je crois qu'il vaut mieux...

— Il vaut toujours mieux, mon cher enfant, nous trouver heureux du sort qu'il plaît à Dieu de nous faire, et c'est une sagesse que vous avez, je crois, pour un garçon si jeune que vous êtes.

Comme elle se baissait pour l'embrasser, Christian lui dit tout bas que bien souvent elle l'aidait à se trouver heureux; mais, ajouta-t-il, vous pensez que ma douleur ne manquera pas de revenir?

— Je ne sais, répondit Gertrude; le mieux est d'y songer le moins possible. Si vous pensez à Dieu et aux promesses de son évangile, vous serez toujours heureux et mieux préparé, si votre douleur doit revenir.

— Toutes les fois que je pense à Jésus-Christ, je ne puis m'empêcher de regretter de n'avoir pas vécu quand il vivait. S'il m'avait guéri comme il en a guéri tant d'autres, jamais je ne l'aurais renié, ou je ne serais parti sans l'avoir remercié. Est-ce que vous croyez réellement qu'il y en a qui l'aient fait?

Gertrude dit que cela n'était que trop vrai, mais elle lui suggéra quelques circonstances atténuantes, et dit qu'il nous restait toujours des moyens de nous montrer les fidèles disciples de Jésus-Christ, même aujourd'hui qu'il n'était plus présent que dans son évangile.

Christian s'étant endormi sur cette vérité, rêva qu'il rencontrait Jésus-Christ sur un rivage qui aurait pu être celui du Zuyder-Zee s'il n'avait été semé de montagnes, que Jésus lui commandait de marcher, et que non-seulement il marchait, mais qu'il volait au sommet de la plus haute montagne. Là il trouva Gertrude à laquelle il raconta ce qui s'était passé. Elle lui chanta son hymne favorite, et bien qu'ils parussent seuls, beaucoup de voix chantèrent avec eux de tous les côtés.

CHAPITRE III.

ARRANGEMENTS DE FAMILLE.

Toutes les circonstances semblèrent favoriser le désir de Heins d'essayer comment il pourrait surpasser les succès commerciaux de son père. Son associé — qui faisait l'échec le plus fâcheux à ses entreprises — fut choisi, cette année, pour l'un des quatre bourgmestres régnants, et il était impossible que Vanderput donnât autant d'attention à ses affaires privées, occupé qu'il allait être des affaires publiques. Il fut aussi bientôt débarrassé de la présence de sa mère, présence qui ne laissait pas que de lui imposer certain degré de contrainte dans ses projets, bien que madame Snoek ne songeât pas plus que les autres femmes d'Amsterdam à se mêler des affaires commerciales dont on les supposait des juges incompétents.

Cette dame prudente pensa que sa fortune était tellement altérée par la mort de son mari, qu'il était

convenable d'apporter une différence correspondante dans sa manière de vivre, quoiqu'on ne pût pas dire que ce changement fût devenu nécessaire. Il ne lui suffisait pas qu'elle et ses jeunes enfants possédassent des capitaux considérables, partie en immeubles ruraux et partie dans la banque d'Amsterdam, outre l'intérêt qu'ils conservaient dans la maison de commerce. Le revenu ne devait plus s'accroître par les efforts du chef de la famille : elle crut donc devoir réduire dans la même proportion les dépenses, et surveiller avec plus de soin que jamais les ressources qui lui restaient. Elle se décida à aller avec ses jeunes enfants se fixer dans une campagne qu'elle possédait dans un pays très-bon marché, du côté du nord, où elle pourrait s'occuper par elle-même de la direction des laiteries qui avaient été d'un bon rapport entre les mains de ses fermiers, et qui pourraient produire plus encore quand elle s'en occuperait elle-même. Heins sourit en lui-même de cet excès de prudence chez une veuve assez riche pour se donner l'existence la plus facile qu'elle aurait voulu ; mais il était trop charmé de se trouver absolument son maître pour faire la moindre objection à l'émigration de la famille dans le voisinage de Winkel. Il décrivit à Roselyn tous les agréments des vertes prairies, et à Luc ceux des rives du Zee. Il se montra fort empressé à faire toutes les démarches pour la location de la maison et l'envoi du mobilier nécessaire pour la Gaillotte. La taxe foncière étant de 2 1/2 p. 0/0 de la valeur de la maison, qu'elle fût habitée ou non, il ne fallait pas songer à la laisser vide si on le pouvait éviter ; mais la taxe sur les domestiques était aussi très-élevée, et cette dépense devait continuer à courir jusqu'à ce que la famille partît pour Winkel, à moins que, comme Heins le craignait, sa mère ne renvoyât

une partie de ses serviteurs, tandis que tout Amsterdam avait encore les yeux ouverts sur elle. Mme Snoek ayant l'intention de renvoyer tous ses domestiques de ville à l'exception de Kaatje, et le but de son fils étant d'empêcher que leurs connaissances ne fussent témoins de cette mesure d'économie, tous deux avaient hâte de louer la maison et de terminer leurs arrangements. Ce fut donc une circonstance très-heureuse pour toutes les parties, qu'appelé à une nouvelle dignité, Vanderput éprouvât le besoin de plus de représentation, le besoin de quitter son humble demeure qui appartenait à sa sœur, de tenir maison à Amsterdam et de faire du Cottage de Saardam sa maison de campagne. Il convint avec son associé que Keiser's Graft convenait très-bien pour la résidence d'un bourgmestre régnant, et passa immédiatement marché pour la location de la maison de Mme Snoek. Rien ne s'opposait donc plus à l'exécution des plans de la famille. Heins, après avoir conduit sa mère au bateau, placé soigneusement Christian sur des coussins à côté d'elle, et pris congé d'un air solennel de Luc et de Roselyn, se retira chez lui la tête pleine, le cœur léger, et dans le sentiment très-satisfaisant de sa propre importance comme le seul représentant à Amsterdam de l'opulente maison Snoek.

Heins possédait dans la perfection l'art heureux de s'attirer à lui-même de l'importance de tout ce qui en donnait à ceux avec lesquels il était lié. Personne n'eut l'air plus orgueilleusement grave que lui le jour où son associé vint en grand costume prêter serment, et examiner le trésor de la banque, en vertu de ses hautes fonctions. Heins se fraya un chemin à travers la foule qui entourait le Stadt-Housse, et se montra tour à tour aux sept portiques qui répondaient aux sept provinces, cherchant des yeux quelque connaissance à

laquelle il pût faire un léger salut, ou dont il pût recevoir les félicitations sur l'honneur que recevait sa raison commerciale. Les félicitations furent aussi respectueuses qu'il le pouvait désirer; elles ne pouvaient être plus explicites, à moins qu'il ne dût les recevoir pour son compte personnel, s'il devait jamais être élu bourgmestre régnant. La fumée se déroulait en colonnes autour de sa personne énorgueillie, tandis qu'une douzaine de pipes changeaient de place à son approche. De quelque côté qu'il tournât ses pas, il s'y élevait un bruit confus de voix au-dessus même du carillon des cloches. Plusieurs, qui jusque là s'étaient querellés pour qu'on laissât un espace suffisant à leur ample haut-de-chausses, comme les dames anglaises de l'époque pour leurs jupons à paniers, se réduisirent dans le plus petit volume possible, afin de permettre au jeune associé de Vanderput de poursuivre sa marche triomphale. Il semblait que Heins dût jouer le principal rôle dans cette cérémonie, jusqu'au moment où le bruit rare et strident des pas des chevaux annoncerait l'approche des magistrats. Mais il arriva une circonstance bien mortifiante, et qui troubla singulièrement le bonheur du petit grand homme.

Il se sentit frapper sur l'épaule par une main pesante, et fut étonné, en se retournant, de voir dans le costume d'un simple matelot, celui qui s'était permis de l'accoster ainsi. Il se dégagea avec dédain, et aurait bien voulu poursuivre sa route si maître Pierre eût été homme à le tenir quitte à si bon compte. Il désirait s'informer de son petit ami Christian, et se plaindre de ce que Gertrude eût fixé son domicile si loin de l'endroit où maître Pierre et ses compagnons se reposaient de leurs travaux, ou s'y animaient en contemplant sa gracieuse figure. Maître Pierre parut plutôt

s'amuser que s'offenser des efforts de Heins pour se débarrasser de lui, et trouva, je ne sais comment, moyen d'intéresser les témoins de cette scène, en sorte qu'il n'eût pas été prudent de le traiter avec un mépris direct.

— Je suis venu ce matin de Saardam, monsieur Snoek, pour assister à cette honorable cérémonie.

— On voit bien que vous êtes étranger, répondit Heins; nos ouvriers hollandais ne quittent pas leurs occupations pour aller voir des cérémonies — même aussi importantes que celle-ci. Il serait possible que votre maître ne fût pas absolument disposé à vous redonner de l'ouvrage, si vous le quittez ainsi pour vos plaisirs.

Maître Pierre sourit comme quelqu'un qui n'aurait pas eu beaucoup d'inquiétude à cet égard, et remarqua qu'un vrai Hollandais devrait être fier de l'intérêt que prenaient les étrangers à ce déploiement des honneurs civiques. Heins répondit que cela dépendait beaucoup du rang et du mérite des étrangers en question.

—C'est vrai, répondit maître Pierre; mais, après tout, je ne peux pas voir ici ce que je désirerais. Il y a bien des parties de ce magnifique bâtiment que les Hollandais ne demandent pas mieux que de montrer.

—Oh ! ce bâtiment doit paraître, sans doute, magnifique à des étrangers, dit Heins d'un air modestement orgueilleux, mais il faudra plus tard que nous ayons quelque chose de mieux que cela.

— Quelque chose de mieux que ce noble Stadt-Housse! s'écria maître Pierre. Où trouverez-vous un meilleur architecte que Van-Campen? et quand est-ce que la Hollande sera plus prospère qu'à l'époque de Van-Campen? La Hollande n'est déjà plus ce qu'elle était; un jour viendra qu'elle se rappellera avec un

triste orgueil le siècle où le Stadt-Housse fut élevé à Amsterdam !

— Vous faites grand cas de ce palais, parce que vous n'avez rien vu de semblable, je suppose. Vous avez vu Moscou peut-être?

— Oui, j'y suis allé une fois, bien qu'il soit étonnant pour un simple matelot d'avoir visité une ville si profondément dans l'intérieur.

— Fort bien; commencez par y bâtir un palais comme celui-là, si vous pouvez persuader à votre empereur d'entreprendre quelque chose d'aussi grand, et puis alors nous vous montrerons, nous, ce qu'on peut faire de mieux.

— Peut-être notre empereur vous prendra-t-il au mot, M. Snoek, tandis qu'il est en train de bâtir sa nouvelle capitale. Nous avons déjà le Kremlin à Moscou, mais il faut que notre nouvelle cité s'embellisse d'un palais comme celui-ci. Me conseillez-vous de mettre votre projet dans la tête du czar?

Heins fit un petit signe de tête à la fois affirmatif et dédaigneux. Maître Pierre continua :

— Mais il faut que j'emporte un récit complet; il faut que je pénètre à travers ces portes de fer du rez-de-chaussée qu'on dirait avoir été construites pour contenir une légion de démons. Il n'y a pas une écluse sur toute votre côte qui ne puisse être enlevée plus aisément que ces portes, si elles sont réellement aussi fortes qu'elles le paraissent.

— Elles le sont en effet. Et quelle défense pourrait être trop forte pour les quarante millions de guilders qui sont amoncelés dans la banque d'Amsterdam?

Maître Pierre se dit à lui-même qu'il fallait qu'il vît ce trésor avant de quitter la Hollande, observation que Heins entendit et qu'il traita avec le ridicule qu'elle

méritait, faisant remarquer à l'étranger que jamais aucun pied n'avait franchi le seuil des chambres-trésors, que ceux des bourgmestres régnants, qui étaient les administrateurs de la banque.

— Vous dites qu'il y a quarante millions de guilders dans ces chambres? reprit maître Pierre. J'aurais pensé qu'il y en aurait davantage, considérant les affaires énormes que fait votre banque avec tous les négociants qui pavent vos quais.

— Je ne veux pas dire que la banque ne fasse que pour ces quarante millions d'affaires; il n'est pas nécessaire de garder des espèces métalliques pour parer à la présentation de tous les billets de banque; il suffit que tous les billets en circulation soient conversibles à volonté, et 40 millions de guilders me paraissent suffisants et au-delà, pour parer à toutes les demandes possibles de remboursement.

— Ne perdez pas de vue, M. Snoek, que cette banque n'est pas comme les autres banques où les négociants peuvent avoir ou n'avoir pas un compte, suivant qu'il leur convient. Votre loi qui porte que tout effet tiré sur Amsterdam, ou qui s'y négocie, d'une valeur de 600 guilders, doit être payé en billets de banque, oblige tous les négociants qui font des affaires dans le pays, à avoir un compte ouvert à la banque, en sorte que la masse d'espèces monnayées renfermées dans ces chambres-trésors, est un guide assez sûr pour apprécier l'étendue de votre commerce.

— Cette loi était nécessaire; avant qu'elle ne fût rendue, le titre variable des espèces métalliques en circulation à Amsterdam, rendait la valeur des lettres de change d'une incertitude qui préjudiciait matériellement aux opérations commerciales. Dans un pays où affluent les espèces métalliques de tous les coins du

monde, il doit nécessairement y en avoir dans la circulation d'usées et de bas aloi. Tant que ces mauvaises espèces étaient en circulation, toutes celles que l'hôtel des monnaies produisait neuves et bonnes disparaissaient aussitôt, et quelque activité qu'on mît à leur émission, les négociants avaient peine à se procurer la quantité de bonnes espèces nécessaire pour le paiement de leurs billets. Dans ces circonstances l'institution du papier de banque a été très-utile au crédit et au commerce du pays. La loi qui a forcé à payer en billets de banque tous les effets de 600 guilders et au-dessus, est une nouvelle preuve de la sagesse des Hollandais et de la fertilité de leur génie. La preuve que cette expérience avait parfaitement réussi, c'est que tous les négociants respectables s'empressaient de donner une prime pour les valeurs de la banque, bien que la différence entre la bonne monnaie et la mauvaise, qui inondait la Hollande au moment de l'établissement de la banque, ne fût que de 9 pour cent, les négociants s'étaient empressés dès le commencement d'accorder aux valeurs de la banque un *agio* beaucoup plus considérable.

— Et ils ont eu raison, puisque les sommes déposées sont assurées contre le vol, le feu et d'autres accidents, et que la ville entière d'Amsterdam les garantit.

— La ville, et non pas les négociants dépositaires, a manqué perdre une quantité de ces richesses par le feu, dit Heins, montrant du doigt une partie du Stadt-Housse qui paraissait plus neuve que le reste. Voyez comme les flammes ont dû approcher des chambres-trésors. On dit que des guilders enfumés, noircissaient les mains de ceux qui les recevaient, quand il y a vingt ans à peine, la banque fut obligée de faire une

grande émission d'argent, parce que les Français s'étaient avancés jusqu'à Utreck.

— Cela prouve, ou qu'on a une confiance extraordinaire dans la banque, ou qu'elle garde une réserve considérable d'espèces métalliques. Il faut qu'on n'ait pas eu grand besoin de ces espèces, pour qu'elles soient restées enfumées, soixante ans après un incendie. Du reste, vos négociants font prudemment de laisser leur argent là où il est en sûreté.

— Notre crédit à la banque nous est tout aussi commode que des espèces. Si nous retirions nos fonds, chaque bon ducat ne vaudrait pas mieux que les mauvais jetés sur la place par les étrangers. Nous trouvons plus d'avantage à vendre à prime le droit de retirer nos dépôts, que de les prendre en nature, et c'est ainsi que les ressources de la banque ne sortent jamais de son sein.

— Non-seulement elles n'en sortent pas, mais la ville tire un beau revenu de cette banque. Il y a des droits de dépôt, des droits de transfert, des amendes pour négliger de balancer son compte deux fois par an; de gros bénéfices à vendre les monnaies étrangères plus cher qu'on ne les a payées; enfin, il y a la prime sur les valeurs de la banque : tout cela doit constituer des revenus considérables bien supérieurs aux frais de l'établissement.

Heins sentit son respect involontaire s'accroître pour ce marin étranger qui semblait comprendre les affaires commerciales aussi bien qu'un Hollandais; il était également frappé du ton d'assurance avec lequel l'étranger parlait des améliorations que son pays emprunterait aux autres. Il était surprenant de l'entendre en ce moment se prononcer sur une banque nationale comme sur l'une des institutions nécessaires

dans la nouvelle ville du czar. Aucun commerce, disait-il, ne peut avoir lieu dans des termes égaux entre un pays qui a des banques stables et celui qui n'en a pas. L'avantage d'une banque comme *medium* dans la transaction des affaires, comme rendez-vous pour le balancement des lettres de change et surtout comme garantie pour l'escompte, contre toutes les inégalités dangereuses dans la distribution des espèces monétaires : tous ces avantages étaient trop grands pour être comparés à rien autre de ce qu'on avait inventé pour favoriser le commerce. Comme bâtiment, on pouvait rivaliser avec le Stadt-Housse; mais à moins qu'on n'adoptât sa noble institution de banque, l'imitation ne commanderait jamais le même respect que l'original. Il fallait donc que le czar établît une banque, ou bien la grande cité sur la Newa ne serait jamais la rivale de celle sur l'Amstel, à quelque point de grandeur que dût arriver la marine dont il s'occupait.

Ce discours avait tellement changé les dispositions de Heins, qu'il eût consenti à laisser se tirer immédiatement derrière lui quand le cortége passerait, si tel avait été le bon plaisir de maître Pierre; mais la curiosité de celui-ci était trop active pour lui permettre de se tenir comme une statue, ainsi qu'on l'y engagea dès que le cortége inaccoutumé de cavalerie fut en vue. Il rit sans la moindre cérémonie de la figure majestueuse des bourgmestres posés comme des paquets sur leur selle, et paraissant en grande crainte de tomber. Les selles étaient surmontées devant et derrière de deux pommeaux très-élevés, et les amples vêtements des cavaliers formaient encore un coussin de défense; en sorte que la question semblait bien plutôt être de savoir comment ils descendraient, que de savoir s'il y avait aucun danger dans leur position actuelle. Quand ceux

qui les avaient précédés en fonctions, parurent à l'un des portiques pour recevoir les nouveaux potentats, alors commença le travail du pied à terre facilité par les soins graves et empressés d'une foule de personnages inférieurs. Ce fut le moment que choisit maître Pierre pour traverser l'espace vide dont la multitude avait été éloignée, et se frayer un chemin tout droit dans l'intérieur du palais. Cent mains se levèrent pour l'arrêter et cent voix se recrièrent sur son insolence ; mais ces obstacles ne firent qu'exciter sa colère, il parut quelques instants dans une fureur effroyable, mais au lieu de se livrer à aucun acte de violence personnelle, il promena les yeux autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un qui dût exécuter ses vengeances. Ne voyant aucun ami, il se calma tout à coup, prononça quelques mots mystérieux dans l'oreille de l'un des principaux magistrats qui, sans un moment d'hésitation, ouvrit un chemin à l'étranger jusque dans la cour où la cérémonie allait se passer, privilége que jusques-là on n'avait jamais vu accorder qu'aux premiers officiers de la banque.

Aussitôt que Heins fut revenu de son étonnement, il pensa que ce qu'on venait d'accorder à un simple matelot, il n'était pas croyable qu'on dût le refuser à l'associé d'un grand dignitaire, et là-dessus, lui aussi se porta en avant de la foule, et essaya de se diriger vers le portique. Cette fois, les gens semblaient ne savoir que faire, les cent mains ne se levèrent qu'à moitié, et les cent voix ne produisirent qu'un murmure. Toutefois les hommes de police firent leur devoir. Sur un signe du magistrat qui avait admis maître Pierre, ils interposèrent leur bâton, et deux d'entre eux, saisissant par le bras le négociant humilié, le reconduisirent au milieu de la foule, suivi d'un froncement de sourcil de

Vanderput, et accueilli par les poignantes plaisanteries de ses voisins moins entreprenants. Là, on le laissa murmurer de son mécontentement, tandis que le dédaigné maître Pierre assistait à la curieuse cérémonie du dépôt de la banque d'Amsterdam, fait par les membres d'une magistrature entre les mains de ceux qui allaient lui succéder. Ce fut une mortification pour Heins de recueillir ensuite de la bouche de maître Pierre les détails de la cérémonie ; d'apprendre comment les quatre grosses chandelles de cire avaient été apportées en grave procession, et remises, avec les livres de la banque, entre les mains de ses nouveaux administrateurs ; comment les verroux massifs des chambres-trésors avaient été tirés au milieu d'un profond silence, comment ils s'étaient refermés après l'entrée des magistrats ; comment le temps avait paru bien long pendant lequel ils avaient comparé le trésor avec les livres de la banque ; avec quelle anxiété on avait écouté leur déclaration au retour, que tout était en règle, et comment ils avaient prêté le serment solennel de s'acquitter fidèlement de leur office, et de garder scrupuleusement le trésor public. Quant à l'aspect des lourdes clés, chacun pourrait en juger par soi-même, puisque chacun des nouveaux magistrats, quand il reparut, en portait un trousseau à sa ceinture, et trouvait probablement que c'était là la pénitence la plus lourde de la journée.

Heins s'en retournait au logis moins content de son importance personnelle qu'il ne l'était quelques heures auparavant, quand il avait fait le même chemin, lorsque, par hasard, il rencontra Slyk.

— Ah ! ah ! je vous croyais à cinquante milles d'ici, dit Heins. On m'avait dit que vous vous étiez fixé dans le nord.

— La nouvelle peut être vraie ou n'être pas vraie,

répondit Slyk mystérieusement. J'ai à vous en dire plus long là-desus. Il faut que vous veniez me voir — après la bourse. Après la bourse, rappelez-vous. Fransje nous donnera un bon souper si vous voulez. Vous souperez avec nous, mon ami Snoek!

Francesca s'empressa de se joindre à l'invitation que Heins accepta, après avoir promené les yeux au ciel d'abord, puis sur la muraille, comme pour y chercher la liste de ses engagements. —Slyk crut rendre l'invitation plus pressante en indiquant que leur conversation de la soirée pourrait avoir quelques rapports à la respectable mère de Heins.

— Combien il est intéressant M. Snoek, dit Francesca à son père, tout en jetant un dernier coup d'œil sur Heins; comme il avait l'air triste au moment où nous l'avons rencontré! Jamais il ne prendra le dessus de la mort de son père.

— Pauvre jeune homme, les soins du monde tombent trop tôt sur lui, répondit M. Slyk; il faut que nous le guidions dans la disposition de ses affaires, que nous lui rendions du courage et de la gaîté, Fransje.

Francesca n'avait pas besoin de cette recommandation pour rendre un si agréable service à un jeune et riche négociant, qui pouvait parvenir jusqu'à la dignité de bourgmestre régnant, s'il savait porter jusque là son ambition. — Elle n'en aurait pas désespéré, si elle avait vu la différence de sa physionomie avant et après qu'il l'eut rencontrée. Il gagna son logis, consolé par cette pensée que si le monde en général n'avait pas encore conscience de son mérite, il y avait cependant un personnage de quelque importance, avec une fille belle et enjouée, qui le jugeait digne d'être invité à souper.

CHAPITRE IV.

LES HOMMES CAPABLES A SOUPER.

Dans un pays tel que la Hollande, à l'époque de cette histoire, ce qu'il y avait de plus intéressant pour les personnes dans le commerce, c'était l'état du change. Non-seulement ces personnes y trouvaient une règle pour leurs propres affaires, mais encore des indices précieux sur la condition générale du négoce intérieur et étranger. C'est le change qui sert à balancer les dettes d'individus résidant loin de leurs créanciers, sans déplacement d'espèces; le taux du change indique donc clairement dans quel pays il s'est fait le plus d'achats, et dans quel pays il s'est fait le plus de ventes. Le change donne le montant total des achats et des ventes, parce que quand ces deux éléments se balancent presque également entre différents pays, le change garde à peu près un niveau, ou le pair, pour employer un terme technique. Mais le montant relatif est infailliblement indiqué par cette circonstance, que le change sur une place se trouve au-dessus ou au-dessous du pair, et c'est là ce qui guide les individus dans la conduite de leurs affaires.

Au lieu d'acquitter leurs dettes envers des étrangers, de la manière que Christian avait d'abord cru la seule possible, c'est-à-dire en leur envoyant des espèces, comme ils l'auraient fait pour régler leurs comptes avec l'épicier ou le marchand de vin dans la rue voisine, les importeurs et les exporteurs furent de bonne heure

contraints par les règlements absurdes contre l'exportation des espèces à trouver quelqu'autre expédient pour se payer mutuellement, sans déplacer ni or ni argent. Rien ne fut d'abord plus naturel que de balancer ce qu'on s'était acheté et vendu réciproquement, en sorte qu'il n'y eût plus à payer que la différence. Quand il n'arriva pas que la même maison d'un pays eût acheté de la même maison étrangère, à laquelle elle avait vendu, il s'agissait de trouver dans le pays une autre maison qui eût acheté sur la même place à l'étranger, et d'échanger les reconnaissances de dettes jusqu'au montant de la plus faible, et ces reconnaissances de dettes servaient d'argent monnayé, comme aujourd'hui les billets de banque. En 1190, époque la plus reculée où l'on connaisse le système de l'échange des dettes, si un marchand anglais vendait pour 100 liv. sterl. de cidre en Hollande, et que son correspondant hollandais eût vendu à un autre marchand de Londres pour 90 livres de bétail gras, le moyen le plus simple pour le Hollandais de payer la plus forte partie de sa dette, était d'adresser son vendeur de cidre à son voisin l'importeur de bétail, pour qu'il en reçût 90 livres, et 10 restaient encore dues. Et comme il n'était pas permis d'exporter de Hollande de l'or ou de l'argent, il cherchait quelqu'un de ses confrères auquel il fût dû 10 livres en Angleterre, et il lui disait : Je vous paierai ces 10 livres, si vous voulez ordonner à votre débiteur de les compter là bas à mon correspondant. Par cet échange mutuel de services on évite les frais et les risques qu'il y aurait à faire voyager de grosses sommes. On ne paie que les droits de timbre et de poste, dont les gouvernements ont chargé ces transactions, et l'on simplifie singulièrement la vente et l'achat.

Les avantages de cette manière d'opérer étant de

plus en plus appréciés, on la perfectionna jusqu'à ce qu'enfin un marché s'établit où les négociants pourraient se rencontrer et faire leurs échanges, sans perdre du temps à courir l'un après l'autre à la recherche du papier dont chacun d'eux avait besoin. Le second point fut d'instituer une classe de personne dont l'occupation expresse serait de s'occuper de ses sortes de transactions. Ces personnes, les agents-de-change, peuvent dire jusqu'à quel point les dettes de différentes nations se balancent les unes les autres; ce sont elles qui achètent d'abord ces reconnaissances de dettes pour les vendre ensuite aux négociants, et c'est ainsi qu'elles circulent au lieu d'espèces. Ces reconnaissances négociables, appelées lettres de change, ne sont que dans une proportion très-minime avec la masse des affaires entre deux pays commerçants, parce que quand les affaires réciproques sont considérables, les ventes d'une nation balancent généralement à peu près ses achats. Le plus ou le moins qu'il s'en faut que cette balance ne soit parfaite, est ce qui détermine le prix de celles des lettres de change qui restent à vendre, ou qu'on a besoin d'acquérir. Quand les lettres de change sont rares et que les marchands ont de la peine à se procurer ce moyen si facile de payer leurs dettes, ils ont intérêt à les acheter à prime pour éviter l'inconvénient des transports d'espèces. Il s'ensuit une concurrence, et l'on sait généralement que le pays où les lettres de change sont rares, a plus acheté qu'il n'a vendu; qu'il doit plus d'argent qu'il n'en a à recevoir, que, pour employer une expression technique, le change est défavorable à ce pays. C'est l'inverse quand on sait qu'il y a surabondance de lettres de change sur une place. En sorte que les négociants d'un pays de grand commerce suivent assidûment la bourse, non-seulement

pour régler leurs propres affaires, mais pour apprendre des nouvelles de la situation générale du commerce.

Afin d'apprécier immédiatement toute altération dans le cours du change, il fallait avoir un point fixe auquel on pût rapporter toutes les variations. Ce point fixe est ce qu'on appelle le pair, et dénotait, quand il a été institué, une égalité parfaite de change, aussi bien de marchandises que d'argent, entre deux nations commerçantes. Le change entre la Hollande et la Grande-Bretagne était au pair quand les deux nations s'envoyaient l'une à l'autre exactement la même masse de richesses. Supposons que dix guilders vaillent une liv. st., le change était au pair quand on exportait en Angleterre pour 1,000 guilders de marchandises, et qu'on en importait d'Angleterre pour 100 liv. st.; en sorte que tant que 10 guilders valent une liv. st., que la Hollande et l'Angleterre échangent la même quantité de marchandises, le change ne variera pas réellement ou en apparence du point fixe pris pour base. Il n'y a qu'une seule circonstance qui peut rendre réellement plus grande la somme due par un pays à l'autre, c'est quand ce dernier a exporté plus de marchandises. Mais, de ce que 10 guilders n'ont pas toujours équivalu à une livre sterling, quelquefois un pays a paru devoir plus à l'autre, même quand la quantité des choses exportées était égale, calculée en toute autre chose qu'en ces espèces altérées. Quand la livre sterling passe pour 11 guilders, tandis que le pair nominal est toujours de 10, la Hollande paraîtra devoir plus d'argent à l'Angleterre pour la même quantité de marchandises. En conséquence, tandis que l'état réel du commerce sera exactement le même qu'auparavant, on déclarera à la bourse que le change est contre la Hollande, c'est-à-dire que la Hollande doit plus d'argent à l'Angleterre

qu'elle n'en a à recevoir. Toutefois, les négociants, qui ont intérêt à suivre le cours de la bourse, distinguent facilement une variation réelle d'avec une variation nominale, et savent dans leurs calculs tenir compte de l'altération dans la valeur des monnaies. Ils comprennent ainsi ce qu'ils ont intérêt de savoir de l'état général du commerce au milieu de ce qui serait une déception pour une personne inexpérimentée. Un négociant, que quelque circonstance extraordinaire a empêché de se rendre à la bourse, n'a besoin de s'enquérir que de la variation nominale du pair, et de la comparer avec ce qu'il sait de l'abondance ou de la rareté des espèces dans tel ou tel pays, pour savoir où il doit faire ses importations ou ses exportations.

La première question qu'un négociant hollandais adressait à un autre du temps de Heins, avait ordinairement rapport au cours de la bourse. Ce fut donc en lui parlant du change, que le vieux Jacob accueillit ce soir-là son jeune ami, quand, ponctuel à l'heure dite, il entra dans l'appartement où Francesca et le souper l'attendaient. — Heins vit au premier coup d'œil qu'on avait préparé un repas plus splendide que ceux que ses riches parents eussent jamais cru convenable de lui servir. Ç'avait été leur coutume de s'entourer de tout ce qui était essentiel au comfort, et de tout ce qui pouvait devenir un bon emploi, un bon placement de leur argent; mais, dans les articles de pure consommation, ils poussaient la frugalité à un point que Slyk et sa sœur semblaient peu disposés à imiter. Tandis que les caves de Snoek étaient pleines des premiers vins et des meilleures eaux-de-vie de France, ils ne buvaient que de la bière. Tandis qu'ils préparaient les beurres et les fromages les plus fins que leurs gras pâturages pouvaient fournir, les domestiques et les en-

fants devaient se contenter de fromages inférieurs et de beurres salés, produits de l'importation. Ce n'était point d'après ces principes que la belle-fille de Jacob alimentait sa table, et ce soir elle avait l'air tout à fait engageante. Elle était placée entre les fenêtres, de manière que les convives jouissaient du plaisir de voir les passants sans que ceux-ci pussent la voir du dehors, source de distinction qui plaît toujours à un Hollandais. Elle était couverte en abondance de fruits odoriférants et étrangers, de flacons dont l'aspect ne pouvait être méconnu, et des produits plus substantiels des pâturages et des basses-cours du pays. Tout ce luxe était réfléchi par des glaces fixées dans tous les coins de l'appartement, et placées de manière à répéter tout ce qui se trouvait en vue, depuis la foule des promeneurs qui traversait le pont à l'extrémité de la rue, et la lente galiotte qui s'avançait dans une direction opposée, jusqu'aux pots de porcelaine ornés de tulipes dans les angles correspondants de l'appartement. Ce qui rendait le lieu séduisant surtout pour Heins, c'est qu'il y voyait quatre Francesca différentes l'une de l'autre, suivant la direction dans laquelle il regardait. Ici, le profil de ce joli visage, et le joli bras orné de joyaux, étaient mieux en évidence ; là, le corsage grâcieusement juste, et les cheveux retenus par derrière par une épingle d'argent. D'un autre côté, deux jolis yeux brillaient entre les deux mèches de cheveux qui encadraient invariablement le front de toutes les Hollandaises; et puis comment ne pas remarquer ces petites pantoufles jaunes, qui se reposaient sur un chauffe-pieds dont l'usage constant doit infailliblement gâter la forme du plus beau pied qui ait jamais effleuré les quais d'Amsterdam? A l'extrémité de cet appartement se tenait demi-couché le vieux Jacob, prêt à discou-

rir sur les nouvelles de la bourse. Au milieu était assise Francesca, qui ne regardait pas comme un affront que les affaires commerciales fussent considérées comme les premières et les plus importantes, même en sa présence. Entre euxétait Heins, négociant *con amore* un moment, et gauchement galant celui d'ensuite, jusqu'à ce que la familiarité du repas du soir le mît à même de rendre plus compatibles entre elles, qu'il ne l'avait cru possible d'abord, les attentions qu'il payait au père et à la fille.

— Ils ont beau dire que notre commerce décline, s'écria Slyk, il n'y a pas encore de nation comme les Hollandais, après tout. Nos ministres réfugiés nous prêchent ici avec plus de succès qu'ils ne le faisaient en France sur la sagesse de Salomon dans son trafic avec Hiram, roi de Tyr, et toutes les richesses qu'il y gagna. Nous sommes un peuple obéissant à la parole divine, M. Heins, et il a plu au ciel de faire prospérer notre industrie en dépit de tous les obstacles. On n'a pas inculpé la sagesse de Salomon pour s'être procuré du cèdre et d'autres bois de construction, nonobstant les prohibitions du roi Hiram. Nous avons fait quelque chose d'aussi remarquable quand nous avons tourné en notre faveur le change avec l'Angleterre, en dépit des jalouses mesures qu'elle avait prises.

Francesca était d'opinion que la Hollande se trouvait dans ce moment spécialement bénie par la Providence, pour avoir accueilli et choyé les Huguenots chassés de France. Heins pensait que cette opinion était confirmée par ce fait : qu'une partie considérable de la prospérité des Etats provenait du l'industrie de ces réfugiés français ; cependant l'Angleterre était aussi ouverte aux Huguenots, et c'était contre l'Angleterre que le change avait tourné.

— Il n'est pas difficile de répondre à cette difficulté, dit le vieux Jacob. L'Angleterre est punie pour sa jalousie, pour sa conduite envers les États ses voisins. — A propos, Heins, ne pensez-vous pas qu'une vaste importation d'eau-de-vie, de velours et de bijouterie a eu lieu récemment en Angleterre par vaisseaux hollandais?

— Certainement, quand nous ne pouvons faire que deux ou trois au plus pour cent de notre capital chez nous, il faut bien que nous en cherchions l'emploi à l'étranger, même en courant quelques risques, et c'est ce qui s'est fait en Angleterre sur une si large échelle, que son gouvernement doit être un peu étonné du taux actuel du change. Visscher n'a pas dû gagner beaucop de commissions aujourd'hui, car il y a une telle abondance de papier sur l'Angleterre, et si peu de preneurs, que ce genre d'affaires a beaucoup langui à la bourse d'aujourd'hui.

— Ce sera bientôt fini, répliqua Slyk, il vient de s'absorber un déluge de ce genre de valeurs. Ce n'est pas comme notre or ou notre monnaie de la banque qui restent à la disposition d'une seule nation, au lieu de deux.

— La monnaie de la banque est comme la balle lancée par un seul joueur, qui peut revenir ou se perdre suivant l'habileté ou l'inhabileté de ce joueur, tandis que les valeurs de change sont un volant que deux nations se renvoient, et qui doit aller de l'une à l'autre, tant que toutes les deux ont intérêt à continuer le jeu.

Ce trait d'imagination, cette figure de rhétorique plus française que hollandaise, augmenta l'admiration de Francesca pour l'esprit et les talents du jeune négociant. Elle ne savait pas cependant que des lettres de change pouvaient être dans toute la rigueur du mot

appelées de l'argent; elle savait que dans un sens on pouvait les regarder comme telles, puisqu'elles servent à l'acquittement des dettes; mais les dettes se payent aussi par des trocs, dans lesquels il ne figure aucune espèce d'argent.

Heins lui expliqua que les lettres de change sont positivement de l'argent, que ce sont des valeurs temporaires de leur nature, comme les billets de banque, mais possédant toutes les qualités requises dans un *medium* des changes.

— J'en ai employé un ce matin même comme argent comptant. Vous saurez — je n'hésite pas à parler ouvertement devant des amis, que j'ai essayé comme les autres une petite expédition en Angleterre. Je ne m'occupe pas ordinairement d'exportation, mais j'ai embarqué une certaine partie de velours, que de grands personnages portent peut-être maintenant en présence même du roi d'Angleterre. J'ai été payé en une lettre de change tirée sur un marchand de bois de construction de cette place, et à usance — vous savez ce que cela veut dire?

Tout familier qu'était ce terme, Francesca n'en connaissait pas exactement la valeur. Heins lui expliqua que les lettres de change étaient payables tantôt à vue, tantôt à une époque spécifiée après date, ou encore à une époque fixée par la coutume ou la loi, de la place sur laquelle on les tirait, époque qu'on appelait l'usance de la place. A Amsterdam cette usance était un mois après date. Heins continua :

— Dans ce moment je désirais acheter de la poudre et des balles, pour lesquelles j'avais un emploi avantageux. J'offris donc cette lettre de change — non pas au détenteur de la poudre, qui devait quitter Amsterdam avant son échéance, et qui m'eût fait payer tout

ce qu'il lui en aurait coûté pour la changer contre des espèces — mais à mon ami Visscher, l'agent de change qui me vendit du papier sur Copenhague, lequel faisait parfaitement l'affaire de mon vendeur de poudre. Ainsi Visscher a mis un petit bénéfice dans sa poche, et moi j'ai évité la nécessité de retirer de la banque une partie de mon argent. Vous voyez donc que cette lettre de change était de l'argent comptant dans mes mains; qu'elle est maintenant de l'argent comptant dans celles de Visscher, et qu'elle le sera dans cent autres peut-être avant que le mois ne soit révolu.

— Le commerce, ajouta Slyk, serait extrêmement gêné si les effets n'étaient pas négociables et transférables, aussi bien qu'un moyen de payer les dettes. Si les négociants ne pouvaient compter dans leurs entreprises que sur les sommes qu'ils possèdent individuellement en espèces, il se trouveraient arrêtés au début des plus belles spéculations, tandis qu'au contraire, l'accès au crédit de banque leur étant ouvert, ils peuvent échanger leur crédit pour de l'argent, par le sacrifice d'une légère prime. Il en découle de grandes facilités pour le commerce, et une égalisation de demandes qui procure un emploi favorable et très-étendu du capital. C'est un avantage que les lettres de change portent une date, au lieu d'être toujours payables à vue. Plus la date est longue, plus elles représentent d'espèces, parce qu'elles passent par plus de mains. En raison directe du temps, elles ont une existence séparée de l'argent dont elles sont le signe.

— Je suppose donc, dit Francesca, que votre nouvelle entreprise doit se faire au moyen de cette sorte de valeurs, mais peut-être les lettres de change ne circulent-elles pas aussi facilement dans les provinces de l'intérieur.

— Eh bien, répondit son père, je n'ai qu'à la changer contre des valeurs de ces mêmes provinces, ou contre des espèces. Le papier étranger est en surabondance à la bourse. Qu'en pensez-vous, Snoek? est-ce qu'une partie des capitaux en excès dans la circulation, ne pourrait pas m'être prêtée pour une grande et lucrative entreprise que j'ai quelque part à la campagne?

— Je n'ai que peu ou point d'argent dont je puisse disposer en ce moment, répliqua Heins, car l'état actuel du change est précisément celui qui doit nous exciter à importer le plus possible. Je dois acheter des produits anglais autant que je le pourrai, tant que le papier sur l'Angleterre est à bon marché; mais il y a beaucoup de nos exporteurs qui ralentissent leurs affaires jusqu'à ce que le taux du change prenne une autre direction. Ils ne demanderont pas mieux que de vous prêter de l'argent à l'intérêt ordinaire, ou pour une bagatelle au-dessus. Qu'est-ce que vous avez dessein de faire?

— Je vous ai dit que je pourrais vous donner ce soir des nouvelles de votre mère; je l'ai vue hier matin, ainsi que tous les enfants, et je serai à même de la voir une fois ou deux par semaine, si je puis donner suite à mon entreprise. Dans ce cas, je me fixerai très-près d'elle.

— Et vous, Fransje, demanda Heins, regardant avec anxiété la belle demoiselle — est-ce que vous nous quitterez aussi?

— Je serai charmée de vivre si près de votre mère et de ses chers enfants, répondit Fransje; je pourrai m'asseoir près du lit de Christian, depuis le matin jusqu'au soir; il est si intéressant! cela fait tant de bien

pour un bon cœur, de pouvoir adoucir les souffrances d'un malheureux comme lui !

Heins savait que la présence de Fransje n'égayait pas ordinairement Christian ; bien au contraire il se rappelait, de plus, que Fransje n'avait jamais pu rester plus d'une demi-heure de suite auprès du jeune malade, à moins qu'il n'y eût là quelqu'un pour admirer son assiduité ; tandis que Gertrude, qui ne disait rien du plaisir qu'elle y trouvait, avait tenu le petit garçon pendant des heures entières, durant son agonie, et était demeurée seule avec Christian, pendant des longues journées d'été, tandis qu'il avait peine à garder sa patience dans la compagnie de tout autre individu. Cependant Heins sourit vaguement aux protestations de Fransje, et quand la conversation fut reprise sur les affaires de commerce, celle-ci se mit à rêver au jour où elle pourrait jouer le rôle d'une belle sœur affectionnée, en retour de l'établissement désirable qu'elle aurait obtenu comme femme du riche et heureux négociant Heins Snoek.

— Vous vous rappelez, dit Jacob, cette belle veine de tourbe qui va de l'écluse de Winkel jusqu'au lac, à vingt milles dans l'intérieur ; je me suis souvent dit, comme beaucoup d'autres se le sont dit sans doute, que c'était une honte que cette veine ne fût pas exploitée.

Heins avait entendu dire qu'il était très-douteux que cette veine valût la peine de faire des excavations tant que la main d'œuvre ne serait pas meilleur marché dans le nord, et que l'accroissement de la population ne nécessiterait pas un accroissement correspondant dans la masse des combustibles ; mais Slyk avait réponse à toutes les objections.

— S'il ne s'agissait de creuser que pour extraire un

simple chargement, je conviens avec vous que ce ne serait pas la peine de transporter au nord des mineurs du midi; mais mon plan est d'une très-grande étendue. D'abord, la veine n'est qu'à deux pieds de la surface du sol, et elle en a sept de profondeur. Il se passera du temps avant que nous n'ayions épuisé une pareille veine sur une étendue de vingt milles. Je vous assure que les rompures sont peu de chose, et qu'elles ne sont posées que par les canaux intersecteurs. Nous n'avons qu'à sauter par-dessus, et à recommencer à quelques pieds de distance. — La permission! pouvez-vous supposer qu'on nous refusera la permission d'améliorer le terrain au grand avantage des propriétaires? Oui, à leur grand avantage, ainsi que vous le verrez quand vous connaîtrez tous les détails de mon projet. Nous ne ferons pas un marécage de notre excavation, non, non. Nous laisserons à nos maîtres l'honneur d'avoir ouvert des lacs intérieurs; je ne m'étonne pas que vous vous effrayiez à l'idée d'un nouveau lac de vingt milles de long. Au lieu d'un lac, je veux faire une grasse prairie, qui s'étendra depuis Winkel jusqu'auprès de la côte opposée.

Heins demanda si l'eau ne sortait pas toujours de tous les endroits où l'on enlevait de la tourbe, si les propriétaires ne pourraient pas faire une objection, et dire qu'aucune part dans le combustible ne les indemniserait jamais de la perte de leur terrain converti en un bourbier? Slyk l'assura que rien n'était plus loin de sa pensée que de se défaire de la tourbe si près du lieu d'exploitation. Il lui rappela qu'à Winkel, il y avait une grève épaulée, sur une ligne de collines de sable où s'étaient accumulés les coquillages apportés par un million de marées. Sur ces collines, on devait élever une suite de fourneaux pour

convertir les coquilles en chaux, dont on se servirait pour amender le sol humide, en remplissant les espaces d'où la tourbe aurait été extraite. De cette grève, les combustibles devaient être embarqués pour se vendre dans toutes les villes et villages du Zuyder-Zee, et sur toutes les côtes correspondantes. Ce qu'il y aurait à faire ensuite, ce serait d'importer de Danemark des bestiaux maigres, pour les engraisser sur les prairies enrichies par le produit des fours à chaux.

Aussitôt se présentèrent à l'esprit de Heins des visions de masses incommensurables de beurre, de multitudes innombrables de fromages, de fermes et de laiteries, s'élèvant sur la grève de tous les canaux; de vaisseaux entrant dans tous les hâvres, dans toutes les baies de la côte. Slyk avait réussi à captiver son imagination mercantile, beaucoup plus que Francesca son imagination amoureuse. Tant qu'il ne s'était agi que de tourbe, Heins avait douté et calculé comme on pouvait l'attendre d'un Hollandais; mais quand, sur la tourbe, il y eut des prairies; sur les prairies, des bestiaux, des fermes et des laiteries; sur le premier plan, des fours à chaux à quelque distance, et des vaisseaux dans le fond, il se laissa emporter au véhément désir d'avoir une part dans l'entreprise totale, et d'être en partie le maître de cette nouvelle création. Il ne se doutait guère sur quel terrain fangeux toutes ces belles espérances étaient bâties.

Slyk réunissait plusieurs des conditions voulues pour un spéculateur; il était entreprenant, il avait de l'expérience, il n'avait pas de conscience qui le gênât, et, de plus, il n'avait pas d'argent, ou, du moins, il n'avait pas ce qu'en Hollande, à cette époque, on appelait de l'argent. Il possédait en maisons, meubles, vêtements et joyaux, ce qui, vendu, aurait suffi pour faire

vivre confortablement sa fille et lui, mais c'était là de la pauvreté aux yeux des négociants hollandais en l'an 1696. N'avoir pas de fonds disponibles, c'était une position dont le plus simple paysan eût été alarmé; c'était un cas si extraordinaire, que tous les efforts de Slyk tendaient à le tenir secret, et à s'en retirer le plus tôt qu'il le pourrait. Il changeait si souvent les objets de son commerce, qu'il n'était pas aisé de le suivre dans ses opérations, et sa manière de les traiter avait ce je ne sais quoi d'imposant qui fait supposer la conscience d'une grande fortune; en sorte que Heins était excusable de supposer, avec tout Amsterdam, que le vieux Jacob Slyk était fort riche. Cette supposition s'éleva ce soir-là, dans son idée, si rapidement à l'état de conviction, qu'il se prit à regretter d'avoir destiné une si forte partie de son capital disponible à l'acquisition de produits étrangers, et à se demander combien il en pourrait détacher pour le verser dans la spéculation de Slyk.

— Vous avez l'intention de diriger toute l'affaire vous-même? demanda-t-il, vous parlez de vous fixer sur les lieux?

— Certainement; et il faut que vous visitiez fréquemment votre mère, pour voir comment iront les travaux. Vous viendrez demain avec nous, si vous avez réellement l'intention d'y prendre une part. Nous irons ensemble sur les lieux.

Heins songea aux affaires qui exigeaient sa présence chez lui; aux cargaisons à faire décharger; aux lettres étrangères à lire dans l'état actuel de la bourse; aux affaires commerciales qu'il lui fallait suivre, et dont il était à craindre que son associé ne pût s'occuper dans les premiers jours de sa nouvelle magistrature. Il craignait donc de ne pouvoir faire ce petit voyage.

Francesca fit comprendre qu'elle accompagnerait

son père, et parla des charmes de cette réunion de famille à Winkel. Heins hésitait et témoignait la crainte d'être obligé de différer. Slyk laissa tomber dans la conversation que Gertrude devait profiter du même bateau pour faire à madame Snock la visite qu'elle lui avait promise. En sorte qu'après beaucoup d'hésitations et de difficultés, Heins trouva enfin qu'il pouvait s'absenter quelques jours. Il y eut quelques signes de vexation sur la figure de Francesca, mais son père trouva moyen de les dérober à l'attention de Heins, en la fixant sur lui-même. Il s'étendit sur son propre mérite, pour être placé à la tête d'une pareille entreprise, de l'expérience qu'il avait de toutes les affaires possibles, et à en juger par ses récits, il devait être l'homme le plus riche de la Hollande, car il énumérait tous ses bénéfices, et ne parlait d'aucune de ses pertes.

— Rapportez-vous-en à moi du soin de conduire les ouvriers; jamais ils ne me donneront autant de mal que j'en ai eu avec mes quatorze bateliers, un certain jour, à l'ouverture de la pêche du hareng. Fransje, vous vous rappelez cette tempête du 24 juin?

— Oui, certes; la mer frappait les digues comme si nous eussions été au milieu de l'hiver, et les pêcheurs allèrent à l'église. Leurs femmes les suivaient en tremblant et disaient que c'était un blasphème que de demander la bénédiction du ciel sur cette pêche, si leurs maris tentaient la providence en sortant par une pareille tempête. Vers le minuit, la plupart des hommes partagèrent aussi cette opinion et se tinrent sur la digue, laissant passer le moment de l'embarquement, l'équipage de chaque bateau regardant ceux des autres comme pour voir ce qu'ils feraient. Je me rappelle les éclairs qui montraient les bancs ballottés des navires vides.

— Pas tout à fait vides, reprit Slyk ; je payai d'exemple, et moins de dix minutes après minuit, mon dernier matelot était embarqué. J'eus cependant cet avantage qu'ils étaient tous catholiques ; il n'y avait qu'un seul calviniste, et il fut au moment de me gâter tous les autres. Je l'entrepris sur le sujet de la prédestination. Dès ce moment, il se tint assez calme, et mes catholiques balancèrent si bien l'influence d'un saint contre celle d'un autre, que nous eûmes l'avantage des probabilités pour rentrer sains et saufs chez nous.

Heins sourit, quoiqu'avec effort, s'étonnant qu'un homme pieux comme Jacob prît tout à coup le rôle d'un aventurier impie, puis il demanda si les bateaux étaient effectivement revenus sains et saufs.

— Sains et saufs! oui, et mieux que cela! Nous courûmes à Brill et nous eûmes le bonheur d'y arriver les premiers, ce qui était de toute justice, puisque nous étions aussi partis les premiers, — précisément cinq minutes après le temps fixé par la loi. Nous rapportâmes un beau chargement, et nous vendîmes chaque poisson un ducat, ce qui fut également agréable aux catholiques et aux calvinistes.

— Et qu'étiez-vous ?

— Oh ! nous étions tous de la même religion ce jour-là, — nous étions persuadés que les premiers harengs de la saison sont un présent spécial de la providence pour les Hollandais de tous les cultes. J'aurais voulu que vous vissiez comme on s'est jeté sur notre chargement ; tous les malades de la ville, toutes leurs gardes venaient chercher un hareng frais comme un remède infaillible ; les gens en bonne santé n'étaient pas moins empressés. Vous jugez bien que nous ne voulions pas contester le mérite d'une médication qui faisait tomber dans notre poche les ducats (12 francs)

aussi vite que si c'eût été des stivers (5 centimes 1/2).

— Vous vous faisiez un point d'honneur d'avoir un hareng frais le premier jour de la saison, remarqua Francesca, jetant un regard douteux à son père qu'elle n'avait jamais entendu mettre en question la vérité de la croyance populaire sur l'efficacité souveraine des premiers harengs pêchés.

— Oui, et j'y tiendrai toujours tant que j'aurai un ducat pour acheter un de ces harengs. Je voulais seulement montrer quel avantage il a été pour moi et pour mes matelots d'avoir à leur tête quelqu'un qui sût comment les gouverner. Un quart-d'heure plus tard, et la Brill eût été approvisionnée par un autre bateau. Ce n'est pas la seule fois, Heins, que j'ai fait une petite fortune à la mer en un seul voyage. Il y a quelques années de cela maintenant,—mais je me le rappelle comme si c'était hier, — je fis une singulière petite expédition en temps de guerre. A coup sûr, elle présentait assez de dangers, et elle était assez délicate pour que je me la rappelle parfaitement. En vérité, si vous ne m'aviez pas dit le cours du change aujourd'hui, je pourrais croire que les Français sont encore devant nos ports. Pauvres diables! il arrivait à deux ou trois de leurs capitaines quelque chose de tout à fait désagréable. Sans moi, ils allaient être obligés de refuser la bataille, et de s'en retourner chez eux comme ils pourraient. Ils me doivent une partie de leurs lauriers.

— Les Français vous doivent une partie de leurs lauriers! s'écria Heins étonné; comment cela, et pourquoi?

— J'ai, de mon naturel, — je devrais dire, je dois à la Providence un haut sentiment de justice, repliqua Slyk gravement, Je n'ai jamais pu supporter de voir l'une des deux parties, fût-ce mon propre pays, rem-

porter un avantage quand il n'y avait pas une chance égale dans la lutte, et je n'ai jamais pu considérer une bataille comme livrée à chances égales, quand il y a abondance de munitions d'un côté et qu'il ne s'en trouve que peu ou point de l'autre. C'était le cas dans l'affaire dont je veux parler.

— Ainsi vous avez volé aux vaisseaux français leurs munitions, pour donner chance égale aux Hollandais. Le fait est que les Français, qui sont braves, ne se seraient pas beaucoup souciés de lauriers conquis sur un ennemi sans défense.

— Vous vous trompez complétement. L'action dont vous parlez eût été patriotique, sans doute, mais la mienne le fut bien davantage et bien autrement raffinée. C'étaient les Français qui manquaient de poudre et de balles. Mais je n'ai pas volé les Hollandais. J'allai à la rencontre d'un vaisseau qui revenait de la Baltique chargé de balles; je fis force de voiles, de manière à joindre les Français juste à temps pour leur fournir les moyens de continuer la bataille.

— Mais la poudre? Le vaisseau venant de la Baltique ne vous a pas fourni la poudre aussi, je suppose?

— Oh! la poudre, je fus obligé de me la procurer moins avantageusement pour moi. Le commandant hollandais ne demandait pas mieux que de me livrer, sur son superflu, la quantité dont j'avais besoin; mais il insista pour me la vendre à un prix qui me laissait bien peu de bénéfice. Je lui dis que ça ne valait guère la peine de risquer ma vie au milieu d la fumée et des boulets, et de gagner les derrières de l'ennemi pour la petite part de bénéfice qu'il me laissait; mais entre nous, nous tirâmes des Français une somme d'argent assez ronde pour consoler notre commandant d'avoir été battu et me compenser moi de ma peine et de mes

risques. C'était une rude et hardie besogne que d'apporter du côté du vaisseau français les munitions que de l'autre il devait vomir sur les Hollandais. Mais les deux partis m'ont dû cet avantage d'avoir lutté à armes égales.

La vénération de Heins pour le génie hollandais devint plus grande que jamais. Il se demanda si aucun autre pays eût pu jamais fournir une preuve égale d'intelligence commerciale; mais il lui restait bien d'autres merveilles à écouter, — bien des récits d'expéditions en amont et en aval du Rhin; expéditions dans lesquelles on avait vendu du sucre, du café avec des bénéfices inouïs dans chaque village qu'on trouvait sur la route; des récits de radeaux énormes de bois de construction jetés au retour sur le fleuve, et qui avaient ramené le triomphant Jacob dans un pays dont Heins commençait à le regarder comme l'un des principaux ornements. Combien de pays n'avait-il pas fourni de faïences et de poteries? ses exploits dans les pipes auraient suffi pour immortaliser son génie commercial. L'affaire de Winkel ne paraissait plus qu'une entreprise très-modérée et tout à fait rationnelle. Heins fut le premier à dire qu'il conviendrait de l'agrandir en ajoutant une manufacture de pipes à leur établissement, si, comme on avait lieu de s'y attendre, on trouvait de la terre convenable en abondance sur quelque point de leurs vingt milles de tourbières.

— Vous serez prêt à partir demain de bonne heure avec nous pour aller voir votre mère, dit Francesca se levant de table pour songer à ses préparatifs.

— Et pour voir les lieux, ajouta son père.

Heins se leva en disant que, pour le pouvoir faire, il fallait qu'il se hâtât de retourner chez lui se consulter avec son associé sur l'entreprise, et prendre certains

arrangements qui lui permissent de détourner d'autres emplois, une partie de ses capitaux, pour les jeter dans cette nouvelle spéculation. Il ne demandait que quelques heures pour voir ce qu'il pourrait faire. Slyk l'assura qu'il n'avait pas besoin de se presser pour l'avance des capitaux, parce qu'on en avait en abondance de tout prêts. Qu'il ferait mieux de voir les lieux avant de rien décider ou de fatiguer son illustre associé, si occupé, dans ce moment, d'une affaire peu importante, et dont il ne pourrait peut-être pas bien encore saisir tous les détails. Heins tomba d'accord qu'il vaudrait mieux ne pas importuner, quant à présent, son associé, autrement que par un billet d'excuses, dans lequel il le préviendrait qu'il se rendait à Winkel pour quelques jours.

Slyk avait dit la vérité qu'il avait actuellement des capitaux en abondance pour commencer l'entreprise. Il ne s'ensuivait pas le moins du monde que ces capitaux lui appartinssent. A qui ils appartenaient, c'est ce qui dépendait des circonstances contingentes, non-seulement du résultat favorable ou défavorable de l'entreprise, mais encore du temps qu'elle pourrait durer.

Le plan de Slyk était un de ceux les plus communs aux aventuriers. C'était de faire de l'argent en tirant et retirant des lettres de change à l'intérieur de compte à demi avec deux hommes d'un génie aussi élevé que le sien. Les banques hollandaises n'étaient pas toutes comme la grande banque d'Amsterdam ; il y en avait quelques-unes dans toutes les villes considérables des états, exposées, comme toutes les banques en général, à se laisser piller par des chevaliers d'industrie, et c'était dans les coffres de deux ou trois de ces banques que les amis de Slyk avaient trouvé moyen de puiser le capital nécessaire à son entreprise, acceptant la

chance où le succès serait assez beau pour leur permettre de rendre ce qu'ils empruntaient maintenant sous de faux prétextes.

Slyk tira sur l'honnête Hugo Cats, d'Harlem, à deux mois de date, non pas que Cats dût quoique ce fût à Slyk, mais il permit la supposition d'une dette, à condition de contre-tirer pour le capital, les intérêts et la commission. Pour éviter le soupçon, la contre-lettre était tirée sur un tiers. Cats tirait, avant l'expiration des deux mois, sur Geysbuck, de Rotterdam, qui, à son tour, devait tirer sur Slyk avant l'expiration d'autres deux mois. Naturellement la lettre de change, en revenant à Slyk, devait être singulièrement chargée d'intérêts et de commission, mais il s'en fiait à la réussite de son projet pour payer le tout; son but immédiat était atteint, dès que l'or des banquiers lui permettait de faire les premiers paiements aux ouvriers et aux propriétaires de la tourbière dont il attendait tant de richesses. L'intérêt était bas, en ce moment, signe certain que les profits du commerce étaient peu considérables aussi; mais Slyk prétendait que ses profits ne ressembleraient en rien à ceux de tout autre emploi du capital, et que le résultat justifierait son plan de battre monnaie en jetant du papier dans la circulation.

Les banquiers furent peu soupçonneux, non-seulemen à cause du nombre, comparativement très-petit, de spéculations frauduleuses, à une époque et dans un pays où un négociant nécessiteux était presque un phénomène inouï, mais encore par suite de la manière dont les effets étaient endossés. Plusieurs noms se lisaient sur le dos de chacun d'eux, ce qui, joint à la courte durée de l'usance, donnait une apparence de sécurité à l'affaire entière. Il était peu vraisemblable que toutes les parties dussent faillir avant l'expiration

des deux mois, quand bien même le tireur et l'accepteur eussent été regardés comme gens d'un crédit douteux; mais il n'y avait aucune raison de soupçonner rien de semblable. Les contre-lettres étaient toujours tirées à temps, pour empêcher que l'attention ne se fixât sur les premiers effets. La première avance d'argent s'obtint si facilement, que les confédérés résolurent de renouveler l'expérience, s'ils échouaient dans leur dessein d'obtenir à moins de frais les fonds dont ils avaient besoin, de Heins ou de quelque autre négociant assez jeune et assez indépendant pour devenir leur dupe. En attendant, les spéculateurs s'amusaient entre eux à contempler la sécurité entière de tous ceux dont ils s'étaient fait des instruments, — des banquiers dans les coffres desquels ils avaient puisé les capitaux, et de ceux des endosseurs qui n'avaient rien à se reprocher que leur trop de confiance, et qui, par conséquent, ne songeaient guère à la nécessité où ils pourraient se trouver de payer à défaut du tireur et de l'accepteur. S'ils se plaignaient de ce qu'il y avait de pénible pour chaque endosseur, de pouvoir être forcé à payer un effet protesté, c'est-à-dire un effet non soldé par l'accepteur, on leur répondait qu'ils auraient dû s'enquérir davantage de la solidité d'un crédit qu'ils avaient étayé du leur.

Il y avait peu de responsabilité de ce genre à encourir par rapport aux lettres de change venant de l'étranger, parce que les négociants hollandais, à cette époque, étaient très-prudents et très-expérimentés dans leurs affaires avec les étrangers; mais dans le commerce intérieur, le soupçon s'était pour ainsi dire endormi dans un état de choses qui fournissait de rares occasions à l'esprit d'aventure et à la tentation de fraude. L'argent étant devenu si abondant que l'intérêt

était tombé on ne peut plus bas, et que tous les négociants, pour ainsi dire, étaient riches, les capitaux étaient peu courus et ne coûtaient guères que la peine de les demander. Slyk eut l'art de tourner à son propre avantage cette sécurité générale, et d'obtenir des capitaux à un intérêt certainement plus élevé qu'il ne l'eût fait, s'il avait pu prouver qu'il était digne de confiance, mais sans être obligé d'administrer cette preuve. Il préféra payer à la fin des intérêts et des droits de commission plus lourds, plutôt que d'appeler l'attention sur son honneur et sa fortune réelle. Ses confédérés partagèrent entièrement sa manière de voir à cet égard.

CHAPITRE V.

UN VOYAGE DANS LE NORD.

La traversée d'Amsterdam à Winkel se fit trop rapidement pour le désir de quelques-uns des voyageurs, tandis que d'autres la trouvèrent très-fatigante. Toutefois ce qui les impatientait, n'était pas ce qui eût produit le même effet sur un voyageur anglais : — la marche lourde et lente de la galiotte, les interruptions fréquentes à chaque pont que l'on rencontrait sur le canal, enfin les pipes qui ne cessèrent pas d'être allumées à bord, tous ces inconvénients étaient affaire d'habitude pour un voyageur hollandais. Gertrude, qui ne s'attendait pas à la société de Heins, en fut plus ennuyée que d'aucunes circonstances prévues de son voyage, et la vieille domestique qui l'accompagnait fut

plus contrariée de la rivalité manifeste de Francesca Slyk, que des odeurs de tabac et d'ail que pouvaient exhaler tous les voyageurs en masse. Heins de son côté tira le meilleur parti possible de cette occasion prolongée pour faire sa cour à Gertrude, sachant bien qu'une fois à terre, son privilège cesserait. La voyant assise à coudre dans la chambre d'arrière, il prit place auprès d'elle, et l'importuna de sa conversation, en dépit des efforts de Francesca, qui ne cessait de l'appeler pour lui faire remarquer les bateaux de plaisance qui sillonnaient le canal, les navires chargés qu'on hâlait le long de la côte, et les jardins coquets des maisons de campagne.

Quand Gertrude s'occupait d'autre chose que de lui, il était toujours là pour lui annoncer quelque pont contrariant qu'ils feraient mieux de traverser à pied, ou bien c'était l'heure du dîner, et il avait choisi un morceau de gazon où ils pourraient se reposer à l'abri de la fumée de tabac et des exhalaisons d'une végétation putride ; et puis il ne tarissait plus sur la délicatesse du dîner qu'il avait fait préparer et sur le goût avec lequel il avait choisi l'endroit où ils le devaient prendre. Il ne se fatiguait jamais de lui faire remarquer combien le gazon, à l'endroit où ils étaient assis, était plus vert que partout ailleurs, quel ombrage agréable les saules donnaient, enfin avec quelle habileté il avait choisi cet endroit pour bien voir la voile grisâtre glisser lentement entre le rivage tourbier et les jolis jardins. Il se donnait un mal terrible à apprendre le nom de tous les villages dont les maisons se trouvaient comprises entre les différents canaux, et se piquait d'apprécier exactement à l'œil les champs oblongs formés par leurs intersections ; il décidait savamment des couches de tourbe ou de glaise qui se trouvaient alternativement

sous ce qui, pour un œil moins expérimenté, ne présentait qu'une brillante verdure; et puis, quand il avait épuisé ce sujet, il lui prenait un accès de poésie romantique sur les beautés sans égales d'une lune d'été en Hollande. Il y avait longtemps que Gertrude admirait en silence ce qu'il lui gâtait maintenant par ses éloges — ce paysage où les plus vertes prairies soulageaient l'œil fatigué de voir de l'eau de tous côtés, — de l'eau dans les canaux dormants; — de l'eau stagnante dans les bas-fonds; — de l'eau à l'extrémité du moindre brin d'herbe; — enfin de l'eau suspendue en l'air sous forme d'un brouillard argentin. Toutefois dès que Heins se prit à être romantique, Gertrude cessa de contempler cette belle nature et revint avec un nouveau plaisir à son pâté d'anguilles et à son verre de cidre.

Si seulement Heins eût consenti à hâler le bateau qui portait sa bien-aimée, celle-ci n'eût pas demandé mieux que de recevoir ses services à la dînée sur le rivage; mais de l'avoir derrière l'épaule dans la galiotte et à ses pieds sur le gazon, c'en était aussi par trop. Aussitôt qu'elle pouvait avec quelque décence quitter la compagnie, elle s'éloignait avec sa fidèle domestique, comptant bien que Francesca profiterait de ce moment pour retenir Heins à ses côtés.

Sans s'éloigner assez pour ne plus entendre la cloche de la galiotte, Gertrude comprit qu'elle pouvait changer de scène et de société. Étant montée sur la jetée, elle aperçut dans le bas une blanchisserie et se hâta de descendre échanger quelques mots avec les enfants qui se tenaient assis en cercle pour garder la toile, tout en teillant du chanvre. On ne pouvait arriver à cette blanchisserie que par un petit pont jeté sur le fossé, et sur ce pont se tenait une vieille femme, avec ses ju-

pons relevés d'une façon tout à fait extrrordinaire, un chapeau grand comme un parapluie, évidemment préparée à supporter la chaleur et la fatigue.

— Vous êtes fatiguée, ma bonne mère, dit Gertrude, puisque vous paraissez vous reposer; mais en vérité vous vous reposeriez mieux à l'ombre.

La vieille femme répondit qu'elle attendait le signal du bateau, parce qu'elle le hâlait à son tour quand il passait devant cet endroit. Elle ajouta que c'était un ouvrage bien fatigant par un midi d'été, et qu'elle se reposait avant et après.

— Et que devient le cheval? demanda la domestique de Gertrude; nous en avons pris un il n'y a qu'un instant.

— Mon petit fils monte dessus et le conduit à travers les champs jusqu'au point où le chemin devient assez large pour lui, et puis il me reconduit à la maison quand le bateau a repris sa marche ordinaire.

— Vous parlez de vous reposer, dit Gertrude, de prendre du plaisir; est-ce un plaisir que de s'appuyer contre ce pont en plein midi?

— C'est un plaisir, ma jeune dame, que de jeter les yeux autour de soi et de voir comment la Providence a béni notre pays plus que tout autre. Quelquefois je me hasarde à dire quelque chose à notre pasteur en échange de tout ce qu'il nous dit. Je lui dis, moi, que s'il a perdu son pays pour sa religion, il en a gagné un meilleur, sans parler de la récompense qui l'attend dans le Ciel. Notre pasteur est venu de France par suite de persécutions religieuses.

— Et préfère-t-il ce pays-ci à la France?

— Et sans aucun doute. En France, si je suis bien informée, il est mort durant l'été dernier plus d'une vache par suite de la sécheresse, tandis que Dieu,

dans sa bonté, a accordé à la Hollande assez d'eau pour subvenir aux besoins de toute l'Europe si une partie n'en avait pas été putride. Dans certaines parties de la France on ne sait pas ce que c'est qu'une anguille, il y règne une fausse religion, ce qui montre bien que la malédiction de Dieu est sur ce pays. Les enfants mêmes n'y sont pas du tout semblables aux enfants hollandais; ils dansent, ils jouent sous les châtaigniers et rient de manière à être entendus au loin, au lieu de donner leurs cœurs à Dieu et d'employer leurs bras au service de leurs parents, comme ces braves petits enfants qui sont là à travailler si tranquillement dans cette blanchisserie.

— Et, dit Gertrude, vous faites comprendre à vos enfants les bienfaits de la Providence dont vous êtes vous-même si pénétrée?

— Le pasteur leur enseigne à remercier Dieu pour son saint Évangile, et moi, je les mène dehors pour leur montrer les présents qui suivent la grâce de Dieu. Je leur montre les eaux qui nous amènent du blé, qui nourrissent pour nous du poisson, et les pâturages où se repaissent nos vaches. Je leur fais remarquer le sable que la mer amoncelle pour soutenir nos digues, et je leur dis d'être reconnaissants de ce que nous avons dans le voisinage des fours à chaux, sans lesquels la fièvre nous emporterait tous par un bel automne.

— La fièvre règne donc dans ce pays?

— Nous y avons perdu deux de nos enfants, mais il a plu à la Providence de se servir de notre pasteur, pour nous montrer comment échapper à ce danger. Vous voyez ce moulin nouvellement couvert en chaume, eh bien, c'est notre pasteur qui a pensé que nous pouvions avoir un moulin aussi bien que dans les autres villages. Ce moulin enlève la fange et entretient

venaient s'y récréer. Christian occupait presque en totalité la fenêtre qu'on appelait la fenêtre de l'eau ; son frère et sa sœur se disputaient celle de la digue, d'où Luc descendit bien vite pour faire connaissance avec le cheval de hâlage. Madame Snoek attendait ses hôtes sur la porte, et Katerina avança la tête par la fenêtre de derrière, d'où l'on n'apercevait que les vaches domestiques et la bergerie dans le fond. Sa ligne suspendue et les yeux si attentivement fixés sur Gertrude qu'il n'entendit même pas les compliments de Francesca, Christian attendait patiemment sa part de caresses que son frère et sa sœur, plus ingambes, dérobaient à leur amie commune. Il en fut récompensé à à l'ordinaire : Gertrude vint s'asseoir à côté de lui dans une position où il pouvait lui prendre la main et suivre toutes les impressions de sa physionomie. Dès qu'elle put le faire sans être remarquée, elle se pencha a son oreille et lui demanda s'il avait été calme et patient en l'absence du pasteur; s'il avait été fort de cœur comme il l'avait promis à cause de sa mère. Christian baissa les yeux comme honteux de lui-même, et enfin répondit que sa douleur avait été pire que jamais, et cela précisément au moment où Gertrude n'était pas près de lui pour lui prodiguer ses soins.

— Et comment l'avez-vous supportée?

— Demandez à ma mère, répondit l'enfant avec l'un de ces sourires qui déjà cependant n'avaient presque plus rien du charmant éclat d'un sourire d'enfant. Puis il raconta comment sa mère ne l'avait presque pas quitté; comment elle avait le temps maintenant de le soigner autant qu'elle le faisait avant que son père ne fût malade ; comment il lui avait raconté son secret pour supporter sa douleur; comment elle lui avait répondu que c'était une excellente méthode, qu'elle était

charmée d'apprendre pourquoi sa physionomie prenait une expression particulière quand la douleur semblait devoir venir, et pourquoi il parlait lentement et doucement quand son insomnie avait duré plus longtemps qu'à l'ordinaire. Sa mère pensait qu'il avait raison de s'essayer à devenir aussi patient que Jésus-Christ, et croyait qu'il le deviendrait de plus en plus avec le temps.

Gertrude fut charmée de tout ce récit, comme aussi de voir que la renoncule, dont il avait pris toutes sortes de soins pour la lui offrir, était maintenant dans tout l'éclat de sa beauté. Il lui dit encore qu'ils descendraient ensemble dans la basse-cour, le premier jour où il n'y aurait pas de brouillard, parce que Christian avait à lui montrer deux ou trois espèces de poules d'eau fort rares. Mais tous ces sujets de conversation furent aisément abandonnés pour parler de maître Pierre. Gertrude lui apprit que celui-ci s'était souvent informé de lui, sans cependant témoigner le dessein de venir à Winkel. Christian le retrouverait quelque jour à Saardam.

Gertrude et Christian avaient maintenant tous deux besoin de patience. Gertrude était à moitié étouffée par l'amitié démonstrative de Roselyn, puis délivrée par Heins au prix des larmes qu'il arrachait à la petite fille grondée; Christian n'était pas moins fatigué des sermons de Slyk et des caresses de Francesca. Il ne perdit cependant pas sa bonne humeur, et se trouva trop heureux avec le reste de la société pour désirer quitter le pavillon avant que le soleil se fût couché rouge derrière la digue à l'Occident, et que le brouillard du soir commençât à tomber.

venaient s'y récréer. Christian occupait presque en totalité la fenêtre qu'on appelait la fenêtre de l'eau ; son frère et sa sœur se disputaient celle de la digue, d'où Luc descendit bien vite pour faire connaissance avec le cheval de hâlage. Madame Snoek attendait ses hôtes sur la porte, et Katerina avança la tête par la fenêtre de derrière, d'où l'on n'apercevait que les vaches domestiques et la bergerie dans le fond. Sa ligne suspendue et les yeux si attentivement fixés sur Gertrude qu'il n'entendit même pas les compliments de Francesca, Christian attendait patiemment sa part de caresses que son frère et sa sœur, plus ingambes, dérobaient à leur amie commune. Il en fut récompensé à l'ordinaire : Gertrude vint s'asseoir à côté de lui dans une position où il pouvait lui prendre la main et suivre toutes les impressions de sa physionomie. Dès qu'elle put le faire sans être remarquée, elle se pencha a son oreille et lui demanda s'il avait été calme et patient en l'absence du pasteur; s'il avait été fort de cœur comme il l'avait promis à cause de sa mère. Christian baissa les yeux comme honteux de lui-même, et enfin répondit que sa douleur avait été pire que jamais, et cela précisément au moment où Gertrude n'était pas près de lui pour lui prodiguer ses soins.

— Et comment l'avez-vous supportée?

— Demandez à ma mère, répondit l'enfant avec l'un de ces sourires qui déjà cependant n'avaient presque plus rien du charmant éclat d'un sourire d'enfant. Puis il raconta comment sa mère ne l'avait presque pas quitté; comment elle avait le temps maintenant de le soigner autant qu'elle le faisait avant que son père ne fût malade; comment il lui avait raconté son secret pour supporter sa douleur; comment elle lui avait répondu que c'était une excellente méthode, qu'elle était

charmée d'apprendre pourquoi sa physionomie prenait une expression particulière quand la douleur semblait devoir venir, et pourquoi il parlait lentement et doucement quand son insomnie avait duré plus longtemps qu'à l'ordinaire. Sa mère pensait qu'il avait raison de s'essayer à devenir aussi patient que Jésus-Christ, et croyait qu'il le deviendrait de plus en plus avec le temps.

Gertrude fut charmée de tout ce récit, comme aussi de voir que la renoncule, dont il avait pris toutes sortes de soins pour la lui offrir, était maintenant dans tout l'éclat de sa beauté. Il lui dit encore qu'ils descendraient ensemble dans la basse-cour, le premier jour où il n'y aurait pas de brouillard, parce que Christian avait à lui montrer deux ou trois espèces de poules d'eau fort rares. Mais tous ces sujets de conversation furent aisément abandonnés pour parler de maître Pierre. Gertrude lui apprit que celui-ci s'était souvent informé de lui, sans cependant témoigner le dessein de venir à Winkel. Christian le retrouverait quelque jour à Saardam.

Gertrude et Christian avaient maintenant tous deux besoin de patience. Gertrude était à moitié étouffée par l'amitié démonstrative de Roselyn, puis délivrée par Heins au prix des larmes qu'il arrachait à la petite fille grondée; Christian n'était pas moins fatigué des sermons de Slyk et des caresses de Francesca. Il ne perdit cependant pas sa bonne humeur, et se trouva trop heureux avec le reste de la société pour désirer quitter le pavillon avant que le soleil se fût couché rouge derrière la digue à l'Occident, et que le brouillard du soir commençât à tomber.

CHAPITRE VI.

DES NOUVELLES.

Slyk et Heins avaient également hâte de ne pas perdre de temps pour visiter les lieux de leur exploitation projetée. Le premier, parce qu'il lui tardait de se mettre en possession de l'argent du jeune négociant ; le second, parce qu'il brûlait de se signaler par quelques succès éclatants. Ils partirent donc le lendemain matin pour se rendre à la maison du paysan qui s'était chargé de loger les ouvriers pendant qu'ils travailleraient dans le voisinage. Toute la famille les accompagna, excepté Christian et son inséparable amie Gertrude, qui préféra rester pour jouir de plaisirs qui fatigueraient moins le jeune malade. Ils visitèrent la basse-cour et le jardin où les fleurs les plus rares étaient alignées en plates-bandes comme par la baguette de quelque magicien. Christian, tandis qu'on le portait à la grille, fit remarquer à sa compagne la devise qu'il y avait fait inscrire : « Mon jardin est un jardin de paix. »

— Maintenant, Katje, vous pouvez vous en aller en me laissant le sifflet d'argent. Allez travailler dans le pavillon, et je vous appellerai si j'ai besoin d'être porté ailleurs. Aimez-vous cet endroit-ci, Gertrude?

Gertrude répondit que c'était le plus agréable de tout le jardin. On aimait à trouver de l'ombre, par cette chaleur; c'était quelque chose de joli que de voir les hérons passer à gué dans le ruisseau, et le bateau attaché en dehors, derrière le pavillon, comme si un

peintre l'y eût mis exprès pour compléter le tableau. Christian dit qu'il espérait qu'ils pourraient se servir du bateau, maintenant que Heins était avec eux. On y entrait rarement, et il ne servait guère que comme ressource pour s'échapper, en cas qu'il survînt une inondation. Chaque maison, dans le voisinage, avait son bateau, car la mer était très-grosse par moments, et dans le dernier hiver, la rivière avait monté de quatre pouces plus haut qu'elle ne l'avait fait depuis bien des années, en sorte qu'on s'était décidé à exhausser la digue avant que le danger ne se représentât, ce qui n'empêchait pas que chaque maison n'eût son bateau par précaution.

— Je suis sûre que vous pensez quelquefois à ce bateau, dit Gertrude; quand votre toux vous empêche de dormir, et que vous entendez le fracas des vents et des flots, avez-vous peur alors?

— Non, je ne pense pas que Dieu voudrait nous laisser périr ainsi; il a permis que les cigognes bâtissent leur nid sur le pavillon, quoique nous ne puissions pas réussir à les fixer sur la maison. Voyez, nous leur avons mis un cadre pour y construire, et elles ne veulent pas venir; mais nous avons déjà deux nids sur le toît du pavillon.

— Qu'en inférez-vous? demanda Gertrude, qui n'était pas, tant s'en fallait, exempte des superstitions hollandaises, par rapport à la cigogne qu'on regardait comme un oiseau sacré.

— Je pense que, s'il arrivait une inondation, nous devrions nous sauver dans le pavillon le plus vite qu'il nous serait possible, y rester jusqu'à ce que les cigognes s'envolassent, et alors il nous faudrait descendre dans notre bateau.

— Et que feriez-vous dans le bateau en attendant

que les eaux diminuassent? Si, au contraire, elles continuaient à monter, et que personne ne vînt à votre secours, ne seriez-vous pas effrayé?

— Non, pourvu que M. Aymond fût là pour prier avec nous, ou si Dieu voulait placer un arc-en-ciel dans les nuages, ce nous serait un souvenir que Dieu a sauvé son peuple d'un déluge bien plus redoutable. Savez-vous que j'appelle ce bateau notre arche; mais il n'y aurait pas assez de place pour la moitié des créatures que nous voudrions sauver. Le chien de Luc pourrait y entrer ainsi que le perroquet de Roselyn; peut-être même le veau de Kaatje pourrait-il y trouver un coin; mais nos pauvres vaches seraient toutes noyées. J'espère qu'il n'y aura jamais un second déluge.

Ils allaient peut-être se livrer à de nouvelles suppositions, quand ils furent interrompus par un messager spécial venant d'Amsterdam avec des lettres du magistrat Vanderput, pour sa sœur et son associé. Gertrude, quand elle se fut assurée qu'il n'était arrivé aucun malheur, lut sa dépêche sans observations, et puis elle renseigna le messager pour qu'il pût rattraper M. Snoek, et lui remettre sa lettre sans retard.

Cependant M. Snoek était dans le ravissement de tout ce qu'il voyait et entendait. Comme on ne lui avait pas dit que les travaux fussent même commencés, il fut surpris de trouver un lac là où il s'attendait à fouler le sol tremblant d'un humide pâturage. Comment il se faisait que c'était de l'eau au lieu du sol couvert de chaux que Slyk lui avait annoncé, c'est ce que celui-ci se mit en devoir de lui expliquer, depuis le moment où ils mirent le pied dans ce canton jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la porte du paysan. La vérité était que lui-même se trouvait frappé de sur-

prise et de crainte que quelqu'un de ses plans n'eût manqué, qu'il n'y eût pas eu assez d'argent pour faire fonctionner les fours à chaux, et pour payer les soudeurs. Or, comme les ouvriers hollandais ne savent guère ce que c'est que de travailler autrement que pour argent comptant, il était probable alors qu'ils avaient abandonné l'entreprise ; mais ils devaient être encore dans le voisinage, occupés à quelques travaux : il serait facile de les retrouver et de les faire revenir dès qu'on aurait de quoi les payer espèces sonnantes.

— Je crois bien qu'ils ne demanderont pas mieux que de revenir, répondit le paysan. Ma femme et moi, nous les traitions comme autant de bourgmestres, leur salaire était assez élevé pour les indemniser d'être venus de si loin. Mais, M. Slyk, si vous ne les employez pas immédiatement, si vous ne les engagez pas avant qu'ils n'aient fini leur besogne actuelle, il vous faudra changer vos conditions.

— N'ayez pas peur, répondit Slyk, si le misérable qui aurait dû vous faire une remise il y a quinze jours ne se hâte pas, je le rendrai responsable, pour avoir fait manquer les plus beaux travaux qui aient jamais été entrepris dans ce pays.

— Il ne saurait y avoir de difficultés à trouver de l'argent pour marcher, dit Heins; c'est là une absurde raison d'interrompre les travaux.

— Très-absurde en effet, répondit Slyk ; ni vous ni moi, mon cher monsieur, ne leur donnerons, j'en suis sûr, le prétexte d'alléguer une pareille excuse ; nous aimerions mieux tous deux vider nos poches. Les ouvriers seront rappelés aujourd'hui même, si nous pouvons faire montre de nos ressources, — vous verrez la veine, — nous vous ferons voir ; — mais d'abord,

Jan, faites-nous voir votre maison ; où logez-vous vos ouvriers?

Jan le conduisit dans sa maison, qui était distribuée et meublée comme celles des paysans les plus riches de cette époque. Une rangée de rateliers pour les bestiaux s'étendait, à droite et à gauche, le long de l'unique pièce qu'elle contenait. A l'extrémité supérieure, il y avait une estrade en bois, pour le logement de la famille. Là on voyait l'immense foyer où brûlait la tourbe ; ici, les lits pratiqués dans l'enfoncement du mur, et les buffets sur lesquels reluisaient tous les objets de ménage et de cuisine. Dans la circonstance actuelle, les vaches avaient émigré sous un toit provisoire, à quelque distance de la maison, et leurs étables avaient été couvertes de lits pour les ouvriers, en sorte que la fumée de tabac s'exhalait dernièrement de ces retraites d'où sortaient autrefois la bienfaisante haleine des vaches. Les couvertures que portaient les vaches dans le temps humide, appendaient encore aux partitions des étables, indiquant ainsi leur destination première.

— Vous ne savez pas, papa, dit Francesca, qui avait causé quelque temps avec la femme de Jan, ce n'est, après tout, qu'à cause de l'eau-de-vie que les ouvriers s'en sont allés ; ils n'étaient pas si pressés de leur argent, ils auraient bien attendu qu'il en vînt ; mais, pour de l'eau-de-vie, ils n'ont pas voulu attendre.

— Et le moyen? dit Jan, travaillant, comme ils le faisaient, dans l'eau jusqu'aux genoux sept ou huit heures par jour ; comment vouliez-vous qu'ils existassent sans eau-de-vie?

Chacun convint que les spiritueux étaient la seule sauve-garde contre les dangers de l'eau bourbeuse, et que huit heures d'un pareil travail étaient une rude journée. Bien peu d'ouvriers consentaient à en faire

plus de six; mais pourquoi l'eau-de-vie avait-elle manqué? demanda Slyk assez en colère; on pouvait s'en procurer en abondance à Winkel, et Jan aurait pu avoir l'obligeance d'en acheter, sachant bien que ses avances lui auraient été immédiatement remboursées. Jan ouvrit son armoire, afin de démontrer la vérité de son assertion, qu'il n'avait pas en ce moment d'argent disponible. On aperçut dans cette armoire quelques tableaux richement encadrés et soigneusement enveloppés, prêts à être vendus à la prochaine foire de Rotterdam. La femme de Jan se piquait de se connaître en peinture, et son mari s'était précédemment bien trouvé de s'en être fié à elle du soin de faire valoir un argent qui autrement fût resté oisif, sans utilité ni profit. Lui et d'autres paysans hollandais gagnaient de l'argent en revendant ce que, de temps à autre, ils avaient occasion d'acheter bon marché. Ceux qui n'osaient pas s'aventurer dans les tableaux, faisaient de petites spéculations sur les chaînes d'or et autres menus bijoux, tandis qu'une classe plus humble encore trafiquait sur les livres et sur d'autres objets de moindre valeur. Tout se vendait à la foire de Rotterdam, et il n'y avait pas un Hollandais à qui l'on ne pût s'en fier du soin de faire de bonnes spéculations.

Après avoir prouvé que son capital n'existait pas sous une forme qui lui permît de la changer immédiatement pour de l'eau-de-vie, Jan fit comprendre aux deux négociants qu'il avait quelque chose à leur montrer dehors et à leur dire en particulier. Comme ils sortaient, Heins déclara l'intention d'envoyer de ses magasins d'Amsterdam une provision considérable de spiritueux qu'il avait destinés à l'Angleterre, mais qu'il ne se sentait pas pressé d'y envoyer, tant que le change serait dans le même état. A présent qu'il se trouvait en

faveur de la Hollande, les négociants anglais étaient enclins à exporter autant qu'ils pouvaient, et ne recevaient aucuns produits des ports hollandais, ouvertement ou clandestinement, jusqu'à ce qu'ils eussent payé leurs dettes au moyen de l'exportation. Slyk insinua légèrement que ce serait là pour Heins un moyen commode d'avancer le concours qu'il avait proposé, et on tomba aussitôt d'accord d'un approvisionnement d'eau-de-vie, de viande et de beurre salé.

Ce que Jan avait à montrer ne laissait pas que d'être de quelque importance. Personne ne sait mieux qu'un Hollandais que l'eau n'est jamais oisive alors même qu'elle paraît complétement stagnante. Les étangs qui s'étaient déclarés sur le terrain d'où l'on avait enlevé la surface, étaient si calmes que les oiseaux eussent pu s'y regarder comme dans un miroir; cependant ces eaux n'en travaillaient pas moins, comme Jan le démontra en menant ses hôtes vers un point de la digue intérieure où le sol semblait céder faiblement. Sur cette côte orageuse, comme dans d'autres parties de la Hollande, les digues de mer n'étaient pas toujours une protection suffisante pour les pâturages qui se trouvaient au-dessous de leur niveau. Elles suffisaient bien dans les temps et les saisons ordinaires, mais dans le cas d'une légère irruption ou de tout autre accident survenu aux moulins dans les canaux voisins, il était a désirer d'avoir un chenal tout prêt pour emmener cette irruption passagère. On se le procurait en érigeant une digue de terre intérieurement à celle de la mer, laissant l'espace intermédiaire pour servir de passage aux eaux surabondantes. Toute la série de digues de mer, aux environs de Winkel, était dans le meilleur état de conservation. Aucune digue en Hollande n'était plantée de roseaux plus rapprochés pour arrêter et endurcir

le sable que la vague y jetait. Son sommet était assez large pour que deux voitures pussent y passer aisément de front, et son talus intérieur était d'un sol si dur que rien n'y pouvait venir que le gazon tressé. La digue intérieure était à peine consolidée, mais les travaux avançaient par la plantation d'arbres sur une grande étendue. Le jeune bois réussissait, et promettait de lier bientôt la totalité du sol dans un filet de racines. Le seul point douteux était celui que montrait Jan en ce moment. L'eau du marais s'était répandue au pied de ce môle, et, dans cet endroit, les racines d'un jeune saule semblaient soulevées. C'était tout, mais, pour l'œil d'un Hollandais ce signe était gros de conséquences. Slyk donna des ordres positifs pour la construction immédiate d'un moulin qui devait aider au dessèchement, et défendit qu'on creusât d'avantage, jusqu'à ce qu'on eût en abondance de la chaux préparée pour combler le champ desséché, et qu'on se fût assuré que les rives étaient dans un bon état de solidité. Il fit remarquer à Heins qu'il y avait très-peu d'eau entre les digues, et qu'il n'était pas probable qu'il dût y en avoir davantage jusqu'à ce que tout fût en sûreté. Jan se prépara à aller à la recherche des ouvriers, autorisé à les ramener, même en leur offrant des conditions plus avantageuses qu'auparavant, s'ils insistaient pour les obtenir.

Les maîtres qui emploient des ouvriers dans les autres pays, dit Heins, sont plus heureux que vous et moi. En Angleterre, les ouvriers viennent demander de l'ouvrage aux maîtres, qui, par conséquent, peuvent choisir et exercer une certaine autorité. En Hollande, ce sont les maîtres qui vont chercher les ouvriers, et qui, par conséquent, se trouvent à leur merci toutes les fois qu'il n'y a pas disette absolue d'ou-

vrage. Même dans ce moment, que par suite de l'abondance des capitaux il est difficile de leur trouver un emploi en Hollande, et que, par conséquent, il y a plus de bras disponibles que dans des temps de pauvreté comparative, les classes ouvrières sont à même de nous imposer des conditions à cause de l'aisance dans laquelle ils vivent. Une des grandes difficultés qui se présentent au commencement de toute entreprise, c'est d'accorder les exigences des ouvriers avec les intérêts du maître.

— Une autre difficulté, répondit Slyk, c'est le peu d'encouragement que trouvent dans ce pays les entreprises libéralement conçues. Nos banques amèneront une détresse générale, si elles ne changent pas de système, si elles continuent à être aussi timides et aussi peu bienveillantes qu'elles le sont aujourd'hui pour escompter les effets, ou prêter de l'argent aux hommes entreprenants qui s'efforcent d'enrichir leur pays. Ce devrait être un de leurs devoirs d'aider ceux qui veulent enrichir ou embellir la face du pays ; mais on a plus de peine à faire escompter quelques petits effets que n'en paieraient la plupart des entreprises.

Avant qu'il n'eût fini sa doléance, le messager d'Amsterdam arriva, et remit la lettre de Vanderput entre les mains de Heins. Pendant que celui-ci la lisait, il fit un froncement de sourcils, et prit un air d'abattement qui portèrent Jacob à reprendre, aussitôt qu'il se crut écouté, la conversation au point où ils l'avaient laissée. Il s'étendit de nouveau sur l'avarice et la couardise des banques qui refusaient d'aider même une entreprise comme celle qu'ils avaient maintenant sous les yeux. Heins ne le voudrait par croire, mais il n'y avait pas huit jours que la banque de Leyde avait refusé d'es-

compter des lettres de change tirées par Cats de Harlem sur Geysbuk, de Rotterdam.

Heins répondit qu'il le croyait facilement. Les refus de la banque provenaient probablement des mêmes causes qui allaient, il le craignait, l'empêcher de faire les avances promises pour l'entreprise qu'il avait devant les yeux. Il apprenait que la situation du change avait donné une telle impulsion à l'importation, que, malheureusement, il avait moins d'argent de disponible qu'il n'en aurait eu en toute autre circonstance. — Mais il avait promis, lui rappela Slyk, il avait promis de l'eau-de-vie, du beurre, de la viande immédiatement, et de l'argent jusqu'à un montant considérable.

— Sauf le consentement de mon associé, répondit Heins, et mon associé m'écrit que nos capitaux sont complétement employés.

— Mais, indépedamment de votre part dans la maison, vous avez des capitaux qui vous appartiennent en propre, vous et votre mère. Je vous demande pardon, mon cher ami, de paraître me mêler ainsi de vos affaires, mais je ne puis voir tranquillement un jeune homme récemment devenu son maître, laisser perdre une si bonne occasion de tirer 30 pour cent du superflu de ses capitaux. J'ai aussi beaucoup d'estime pour madame votre mère, mon très-cher ami, et je serais heureux que la perte de son mari ne diminuât pas sa fortune. Si elle était ici avec 3,000 guilders (6330 fr.) dans la main droite, je lui dirais : « Voici notre terrain, voilà la mer; » et je laisserais le reste à son excellent jugement.

Heins regarda quelque temps de côté et d'autre avant de faire aucune réponse, puis il exprima le regret que le sol ne fût pas déjà propre au pâturage, parce que certains bestiaux maigres allaient arriver d'Alle-

magne et de Danemarck, et que c'eût été un moyen de faciliter l'entreprise que de les mettre à s'engraisser sur ce terrain. Jacob lui expliqua qu'il y avait une ferme à peu de distance, et déclara qu'elle lui appartenait à lui-même ; il n'avait donc qu'un mot à dire, c'est que les avances que Heins pourrait lui faire, il s'en couvrirait s'il le voulait par la nourriture de ces bestiaux, et se rendrait par conséquent indépendant de tous risques qu'on voudrait prévoir pour l'entreprise générale.

Heins se promena longtemps de long en large sur la digue, calculant ses ressources et réfléchissant à la lettre de son associé, laquelle était conçue en ces termes :

« Je suis fâché que votre absence, quelque courte » quelle doive être, tombe en ce moment, car chaque » jour amène dans le taux du change une différence si » importante, qu'elle peut matériellement affecter nos » intérêts commerciaux. Combien de temps le change » pourra-t-il rester dans l'état où il est, c'est ce qu'on ne » saurait dire, car un bruit court qu'on veut soumettre à la » dîme la culture de la garance dans la Grande-Breta- » gne, et cela avancerait sur la place la garance d'un » pays presbytérien comme le nôtre qui ne paie pas de » dîme. C'est un avantage qui pourrait induire à en ex- » porter par grandes quantités ceux de nos négociants » qui en importent aujourd'hui davantage. Si en outre » certains adoucissements au monopole dont on parle » avaient lieu à l'avantage du commerce hollandais, nos » exportations dans la Grande-Bretagne deviendraient » immédiatement assez abondantes pour changer du » tout au tout le cours du change. Il est donc de notre » intérêt, tandis que nous pouvons avoir du papier à bon » marché, d'étendre nos affaires jusqu'aux limites de » notre capitale, afin que nous ayions moins de dettes à

» payer en Angleterre quand le papier sera demandé, » ce qui nécessairement ne manquera pas d'arriver » après l'abondance actuelle. J'ai fait des affaires ce soir » avec Visscher, puisque vous n'étiez pas là pour vous » en occuper à ma place. Il est trop pressé de faire sa » fortune sur les variations du change pour avoir le » temps de dire un mot à ses plus vieux amis avant la » la clôture de la bourse. Je crois que le papier anglais » tombé si bas ici, rapporte un joli bénéfice au cour- » tier, quand il l'a envoyé à Paris où le change est » grandement en faveur de l'Angleterre. Visscher doit » gagner beaucoup plus à cet état de choses qu'il n'a » perdu il y a quelque temps par suite de la déprécia- » tion de l'argent à Paris. Il avait en portefeuille beau- » coup d'effets qui le soir étaient à prime, et dont le » lendemain matin il eût été ravi de se défaire à perte. » Visscher n'a jamais pardonné l'émission excessive de » papier qui a été cause de ce revirement, mais il se ré- » pare bien maintenant. Son tant pour cent et ses com- » missions doivent rapporter des bénéfices considéra- » bles dans un moment où les affaires sont si actives. » Quand le change se retrouvera au pair, il me promet » de nous donner une journée à Saardam pour parler » d'une petite spéculation dans laquelle, il me semble, » nous pourrions entrer avec avantage.

» Un bruit court en bourse aujourd'hui qu'une cer- » taine banque de province a conçu des soupçons sur » les moyens à l'aide desquels quelqu'un qui est main- » tenant près de vous, a entamé une certaine entreprise » dont il parle sans cesse comme devant donner des ré- » sultats prodigieux. On dit qu'une confédération » d'hommes nécessiteux ont essayé le tour, aujourd'hui » presque inouï, de tirer les uns sur les autres et réci- » proquement, faisant ainsi pour commencer leur entre-

» prise un argent qu'ils paieront ou ne paieront pas, » suivant l'événement. La banque en question s'attache » depuis quelque temps à se tirer du piége, non pas en » forçant les individus à faillir, mais en se montrant » chaque jour de plus en plus difficile à escompter » leur papier. Les autres banques que ces messieurs » avaient favorisées de leur clientelle, commencent, » dit-on, à prendre l'éveil et à examiner l'affaire de » de près. Dans ce cas, nous ne tarderons pas à savoir » la vérité. En attendant, si quelque spéculateur se je- » tait dans votre chemin, prenez garde à lui; particuliè- » rement s'il parle de la misère du pays et s'il l'attribue » à la timidité des banques. Le pays est prospère et les » banques savent ce qu'elles font au moins autant que le » spéculateur en question. En vous disant prenez garde » à lui, j'ai dit ce qui me paraît assez important pour » vous envoyer cette lettre par un messager spécial. Il ne » me reste plus à ajouter rien, si ce n'est que je serai » bien aise de vous voir de retour, et que si votre mère » a quelques bons pâturages qui ne soient pas affermés, » notre bétail danois peut être débarqué dans son voi- » sinage et engraissé dans ses prairies, aussi bien que » dans celles d'un étranger. Arrangez cela comme vous » voudrez..... »

Dans les temps où des changements considérables avaient lieu fréquemment dans les monnaies des nations commerçantes, elles devaient beaucoup à l'intervention d'hommes comme Visscher. Les agents de change avaient le pouvoir d'égaliser le change ou d'empêcher que ses variations ne dépassassent certaines limites. Les variations du change réel ne peuvent jamais, il est vrai, dépasser la limite fixée par le coût du transport des métaux, car aussitôt que la prime que le négociant a à payer pour le papier qu'il désire acheter, dépasse

ce qu'il lui en coûterait pour envoyer de l'or ou de l'argent, il préférera payer en espèces. D'autres dans la même position prendront le même parti, le papier sera moins demandé et la prime baissera. Mais cette tendance qu'a le change à se corriger lui-même est singulièrement favorisée par les opérations des courtiers, qui, trafiquant du papier de plusieurs pays, le transportent d'une place où il est surabondant, sur une autre où il est demandé. Comme tous les autres négociants, ils cherchent à acheter là ou la marchandise est à bon marché, et à vendre là où elle est chère, et cette circonstance diminue naturellement la cherté ou le bon marché du papier sur toutes les places du monde. A l'époque dont nous parlons, le papier sur l'Angleterre était bon marché à Amsterdam et cher à Livourne. Visscher et d'autres courtiers achetant du papier sur l'Angleterre et l'envoyant à Livourne, aidaient à égaliser les demandes de la Hollande et de l'Angleterre, et aussi celles de Livourne et de l'Angleterre l'une sur l'autre ; et ainsi ils contribuaient à ramener le pair du change.

Mais quand la circulation de l'argent est altérée dans un pays, il n'y a pas d'opérations des courtiers de banque ou de qui que ce soit, qui puisse empêcher le change de *paraître* éprouver aussi une grande variation, quoique ceux qui comprennent bien les circonstances, et qui ne se laissent pas alarmer par de vains mots, sachent bien qu'en pareil cas, si le change est réellement au pair, il ne peut pas y être nominalement, et qu'en conséquence, ils ne s'émeuvent pas de cette différence apparente. La variation nominale n'affecte pas le commerce, parce que l'avilissement dans le prix des marchandises à exporter répond à l'escompte que le négociant exportant subit sur le papier étranger. C'est-à-dire, par exemple, que si un négociant

anglais tire sur Amsterdam pour 1,000 guilders en retour de 90 livres sterling de marchandises, l'escompte auquel l'Anglais vend son papier répond exactement au bénéfice qu'il a fait sur le prix de la marchandise exportée, prix avili par suite de la dépréciation de l'argent anglais; tandis que la prime que le même papier obtiendrait à Paris, correspond au surplus apparent des 1,000 guilders. Les porteurs d'effets tirés avant que ces variations dans la valeur de l'argent n'aient eu lieu, en sont affectés, et ces chances de perte ou de gain sont bien des inconvénients inhérents aux fluctuations des signes représentatifs; mais la somme des exportations et des importations, c'est-à-dire le change réel, n'est aucunement affecté par les fluctuations des valeurs employées pour les représenter.

Si l'on suit avec anxiété le cours du change, ce devrait être quant à ses variations nominales, et non pour ses variations réelles. Comme moyen de connaître l'état de la circulation dans un pays, ses déviations ne sauraient être observées d'assez près par ceux à qui il appartient d'augmenter ou de restreindre cette circulation; mais on devrait laisser les variations réelles à elles-mêmes, quand bien même les agents de change n'interviendraient pas pour les égaliser d'une manière certaine. Ces variations ne peuvent jamais aller au-delà de ce dont le coût de la transmission des espèces dépasse la prime nécessaire pour payer en papier. Cette prime ne peut jamais être excessivement élevée, quand il y a une classe de personnes comme les agents de change et les courtiers de banque, qui achètent le papier là où il est bon marché, pour le revendre là où il est cher, et qui, par cet arbitrage de change sur les différentes places, tendent à l'égaliser partout. Et comme cette égalisation contribue à la sécurité de la propriété, le

commerce est grandement redevable à cette classe d'industriels.

Si l'on pouvait trouver quelque moyen pour que la hausse et la baisse de l'argent eussent lieu à la fois et également dans tout le monde commerçant, il n'y aurait plus de variations nominales du change, et le commerce serait débarrassé de l'un de ses arcanes. Mais cela ne saurait se faire tant que la production est plus abondante dans un pays que dans un autre, et que le coût du transport des marchandises s'accroît en proportion de la distance. Mme Snock vivait à meilleur marché à Winkel qu'à Amsterdam, c'est-à-dire que les articles principaux de sa consommation étaient des denrées produites dans le voisinage, et n'étaient point chargés de frais de transport. Par contre, la valeur des espèces métalliques était plus grande à Winkel qu'à Amsterdam, ce qui faisait que les exporteurs de cette ville, qui lui achetaient son beurre et son fromage, aimaient mieux la payer en marchandise bon marché pour eux et chère pour elle, — c'est-à-dire en argent. En retour des produits de la ferme, embarqués dans son voisinage, l'argent venait sans cesse d'Amsterdam à Winkel, et continuerait d'y venir, jusqu'à ce que, les espèces devenant trop abondantes à Winkel, il serait de l'avantage des deux parties que madame Snock reçût son paiement en quelqu'autre marchandise. Si celles qu'elle recevrait et celles qu'elle enverraient se balançaient en valeur, de façon à montrer que l'argent était dans la même proportion sur les deux places, il n'y aurait pas lieu à transporter des espèces; mais si, à la fin, l'argent devenait plus abondant à Winkel qu'à Amsterdam, madame Snock, à son tour, aurait avantage à acheter les marchandises des exporteurs avec celle qui se trouverait bon marché pour elle

et chère pour eux, — c'est-à-dire avec des espèces. De telles inégalités doivent exister entre les différentes places d'un même pays, et, à plus forte raison, entre les places de pays différents ; tant que ces inégalités existent, les espèces monétaires des différents pays changeront de valeur relative, et il y aura des variations nominales du change tout à fait indépendantes de la somme des ventes et achats entre les différents pays.

Dans ce moment, comme à toutes les époques antérieures, l'argent était plus cher à Winkel qu'à Amsterdam ; madame Snoek livrait les produits de sa ferme pour être embarqués à la digue, près de chez elle, et était payée en espèces venant d'Amsterdam. Comme cet état de choses cadrait avec ses vues d'économie, elle résolut de rester à Winkel tant qu'il y ferait meilleur marché vivre qu'à Amsterdam. Slyk en fut charmé, puisqu'il était probable qu'il aurait ainsi une foule d'occasions d'exciter l'esprit enthousiaste de Heins, et de s'emparer de sa bourse ; et aussi parce que cette circonstance amènerait dans les pâturages de Winkel une plus grande quantité des animaux maigres de MM. Vanderput et Snoek. La mère de celui-ci n'avait que peu de pâturages à louer, ayant elle-même de fort beaux troupeaux, et les marais desséchés de Jacob se loueraient dès que le sol y aurait pris assez de consistance pour porter le poids des bestiaux affamés de la riche verdure qui couvre ordinairement des terrains de cette nature. Cette affaire fut conclue chemin faisant pour retourner au logis, Heins ne voyant rien dans un pareil arrangement qui ne se pût accorder avec la prudence que lui recommandait son associé, et madame Snoek pensant qu'il valait autant que son fils obtînt quelque chose de Jacob en retour de ses avances faites ou à faire : non pas que Heins lui eût demandé son opinion,

comme homme d'affaires il se souciait peu de l'opinion de quelque femme que ce fût, toutefois il ne parut pas fâché de son approbation.

On laissa à Jan l'ordre de ramener les ouvriers sans délai, et quand le soir Heins prit congé, Gertrude fut contrariée de lui entendre dire qu'il espérait revenir dans bien peu de temps visiter sa famille et ses chers amis les Slyk. Elle ne voulut pas remarquer un coup d'œil qui semblait dire que sa famille et les Slyk ne seraient pas les seuls objets de son retour. Toutefois, elle espérait que les bestiaux danois pouvaient être pour autant qu'elle dans l'expression de ce coup d'œil.

CHAPITRE VII.

UNE NUIT D'ÉPREUVES.

— Pourquoi faut-il donc que Gertrude parte sitôt? demanda Christan à sa mère, un beau soir au moment du souper; — à coup sûr quand elle est arrivée, elle n'avait pas dessein de partir si vite. Personne ne désire qu'elle s'en aille.

— Je voudrais qu'elle restât, répondit Mme Snoek, et Gertrude n'en doute pas; en sorte qu'elle resterait, je pense, si cela lui était possible. Du reste, demandez-le lui vous-même.

Gertrude était obligée de partir le lendemain matin, quoiqu'elle aimât autant la campagne et qu'elle fût aussi fâchée de quitter ses petits amis que Christian pût le désirer. Elle avait donné ordre à sa servante de tout préparer pour son petit voyage, et...

— Je vais lui dire de n'en rien faire, s'écrièrent à la fois les deux plus jeunes enfants, chacun d'eux s'efforçant de descendre plus vite que l'autre de son grand tabouret et de courir vers la porte. Leur mère les rappela et les réprimanda pour avoir quitté leur place avant les grâces. Christian lui-même fut d'avis qu'il fallait laisser Gertrude libre d'agir ainsi qu'il lui plairait.

— Mais, ajouta-t-il, le pasteur vient avec Heins demain ou après-demain, et vous pourriez vous en retourner avec eux, au lieu de n'avoir que votre vieille domestique à qui parler dans le bateau.

— Le pasteur parlera avec vous au lieu de parler avec moi, répondit Gertrude en souriant, et cela vous vaudra mieux que de vous séparer de trois amis à la fois.

— Mais vous n'avez jamais vu planter les joncs! s'écria Luc. Nous sommes tous arrivés trop tard pour le plantage du printemps, et maintenant voilà que vous vous en allez avant celui de l'automne. Je ne sais pas si on m'en laissera planter quelques-uns cette année, mais l'an passé, ils n'ont voulu permettre à aucun enfant d'approcher plus près que le sommet de la digue, comme si nous étions dans le cas d'aller arracher les joncs.

L'imputation d'arracher des joncs à une digue était repoussée avec indignation par tous les Hollandais, hommes, femmes ou enfants à cette époque, comme celle du vol de mouton le serait en Angleterre aujourd'hui. Cet acte emportait la peine de mort dans l'ancienne loi hollandaise, et la nation tout entière était élevée à le regarder avec horreur et dégoût.

Christian raconta comment on l'avait porté au sommet de la digue; comment il avait vu des troupes d'hommes et de femmes travaillant sur le talus et plan-

tant les joncs dont on hérissait la rive afin de retenir le sable amené par la vague, tellement qu'il s'endurcît et formât comme un môle extérieur. Si Gertrude voulait rester, peut-être Heins les conduirait-il tous dans un bateau pour voir de la baie les gens à l'ouvrage tout le long de la digue et les pieds dans la mer. — Mme Snoek pensa qu'une meilleure raison que Gertrude aurait pour rester, c'est qu'Amsterdam était à cette époque dans son moment le moins salubre. Elle trouverait les canaux bien pestilentiels, après avoir été accoutumée récemment à l'air de la pleine mer. Dans un mois, ils seraient nettoyés, et il n'y aurait plus de danger jusqu'aux chaleurs de l'été suivant. Katerina qui servait, — c'est-à-dire qui était assise à travailler devant la fenêtre en attendant qu'on eût besoin de ses services, — ajouta que jamais les eaux n'avaient été plus fraîches autour de Winkel. Les dernières grandes marées avaient rempli le chenal entre la digue intérieure et la digue de mer, et les moulins avaient tous été en grande activité depuis quelques jours. L'apothicaire était d'opinion qu'il y aurait moins de fièvres à Winkel cet automne, qu'il n'y en avait eu depuis plusieurs années. En disant cela, Katerina mit la tête à la fenêtre pour voir si tous les moulins étaient en activité.

Elle ne retira pas la tête immédiatement, et Luc se serait hâté de courir voir ce qui fixait ainsi son attention, n'était cette circonstance que les grâces n'avaient pas été dites.

— Kaatje, qu'est-ce qu'il y a ? s'écria sa maîtresse, voyant qu'elle avait laissé tomber son ouvrage de ses mains.

— Christ, ayez pitié de nous! La digue est rompue, s'écria Katerina, le flot s'avance ! — Miséricorde, avec qu'elle violence il s'étend sur la tourbière !

— La tourbière! en ce cas nous sommes perdus, s'écria Gertrude, où....

— Ma mère, dit Christian, dites les grâces, et partons.

Pas un seul mot des longues actions de grâces ne fut omis, ou précipité, ou prononcé d'une voix moins ferme qu'à l'ordinaire. Quand elles furent dites, Mme Snoek donna ses ordres.

— Dans les chambres du haut, mes enfants. Christian, nous allons vous porter tout au haut de la maison. Katerina, sonnez la grosse cloche, on pourra l'entendre du village voisin. Mais d'abord, fermez toutes les portes et les volets du bas, cela nous fera une petite défense; et puis, Gertrude, il faut mettre un drapeau sur le toit.

— Si nous allions dans le pavillon, dit Christian, le bateau y est.

— C'est juste, nous allons aller dans le pavillon, s'il en est encore temps.

Il en était encore temps; le pavillon était sur une hauteur, et l'eau n'avait pas encore gagné les parties les plus basses du jardin. Les domestiques et les enfants coururent comme l'on court quand il s'agit de la vie. Mme Snoek et Gertrude qui portaient à elles deux le petit fauteuil de Christian, marchèrent plus lentement et s'arrêtèrent à mi-chemin sur un banc. Là, elles regardèrent autour d'elles et virent que leur maison et ses dépendances formaient un petit îlot au milieu de l'inondation qui s'avançait de tous côtés, comme pour les enfermer. Les vagues agitées se pressaient les unes les autres sur les champs verdoyants, balayant tout ce qu'elles rencontraient. Les bestiaux terrifiés couraient pour la plupart vers la ferme sur la digue, espérant y trouver leur salut. D'autres, en petit

nombre, s'efforçaient d'assurer leurs pieds au milieu de l'eau, et fouettaient de leur queue les vagues qui venaient les assaillir. Le jardin coquet, avec ses plates-bandes grâcieuses brillait au soleil couchant d'un air aussi tranquille que si ses petites haies eussent dû former un rempart suffisant contre l'inondation. Le ciel était pur et serein, et formait un singulier contraste avec la surface des eaux agitées comme dans une tempête. Au loin, le village voisin s'apercevait sur la digue la plus élevée qui bordait le canal. Ses saules blanchissants paraissaient aussi fermes sur leurs racines et les maisons aussi tranquilles, aussi propres, que lorsque personne ne songeait qu'un accident les menaçait. C'est de ce côté que Gertrude tourna immédiatement les yeux.

— Grâce à Dieu, s'écria-t-elle, tout le pays environnant n'est pas au-dessous du niveau de l'eau ; il n'y a que la partie qui s'étend du canal du nord à Winkel. Grâces à Dieu, il n'y a que peu d'hommes en danger.

Christian put voir qu'on se rassemblait sur la digue du canal du nord, et que là aussi bien qu'à Winkel on ne regardait que le pays intermédiaire ; pas une figure n'était tournée d'un autre côté.

— Un cheval ! s'écria Christian. Ne voyez-vous pas un cheval sur l'arête de la digue. Le magistrat sort et l'on va commencer à faire quelque chose pour nous.

Que le magistrat fût monté à cheval pour prendre le commandement, — chose qui ne se faisait que dans des circonstances rares et importantes, — c'était effectivement un signe favorable ; mais Mme Snoek leur en fit en silence remarquer un autre qui abattit toute la confiance de Christian. La digue qui avait cédé, — la même que les travaux de Slyk avaient endommagée, — tombait maintenant toise par toise avec une rapidité

qui défiait toute tentative de réparation, — l'ouverture s'élargissait à chaque instant et il semblait que la marée dans le chenal extérieur montât en proportion de l'issue qu'elle s'était frayée. Les premières gouttes au-dessus de l'arête de la digue parurent à distance plus rapprochée, tandis que le flux au centre devint plus abondant, à mesure que les eaux dans le bas s'élevaient pour les rencontrer.

— Ecoutez, ma mère, dit Christian à voix basse, comme les eaux battent et mugissent.

Mme Snoek s'aperçut que l'écume de mer commençait à s'amonceler à la porte du jardin ; déjà plusieurs des pauvres bestiaux avaient perdu pied soutenus quelques instants par les couvertures qui bientôt devaient contribuer à les noyer. Elle fit signe à Gertrude de reprendre sa part de leur précieux fardeau, et elles se dirigèrent vers le pavillon. — On renvoya les domestiques chercher les provisions qu'elles auraient dû apporter avec elles, et quand elles furent revenues avec tout ce qu'elles avaient pu prendre, les appartements d'en bas étant déjà inondés, leur maîtresse donna ordre de fermer et de claquemurer la porte du pavillon. Christian demanda à être auparavant porté dehors un instant. Il désirait regarder le toit. Une cigogne y était perchée et battait des ailes. Christian fut satisfait. Il restait à mener le bateau immédiatement sous la fenêtre, et à l'amarrer solidement au pavillon pour qu'il ne fût pas enlevé au loin par les flots.

— Je voudrais que le pasteur fût ici, dit Christian, qui, comme le reste de la compagnie, n'avait pas beaucoup de crainte d'un danger personnel, tant que la soirée serait séreine et l'étendue de la dévastation limitée ; je voudrais que le pasteur fût ici maintenant pour nous dire ce que nous avons à faire.

— Nous n'avons besoin de la voix d'aucun homme, répondit Gertrude ; n'entendez-vous pas celle des flots qui s'appellent l'un l'autre ?

Le petit garçon regarda, émerveillé, les yeux alternativement fixés sur la mer bleuâtre où les navires glissaient sous la brise légère et sur les flots marécageux qui l'entouraient, qui déjà étaient chargés de débris et prenaient à chaque instant un aspect plus menaçant. La voix de sa mère en prières fut la première chose qui le tira de sa contemplation. Avant qu'elle eût cessé de se faire entendre, le jardin était traversé par une multitude de ruisseaux, et on ne voyait plus çà et là que quelques fleurs rouges et jaunes, là où naguère tout était si brillant et si propre. Bientôt l'eau vint battre les murs du pavillon, et l'écume entra par la fenêtre d'où Roselyn se retira dans une muette terreur. Avant que de fermer le volet, sa mère jeta un coup d'œil inquiet sur le village et sur la ferme.

— Le berger et sa femme, dit-elle, ont un bateau et de bons bras, nous pouvons les considérer comme en sûreté. Kaatje, vous êtes de force à ramer ; Gertrude et moi nous pouvons tenir une rame. Les gens du village ne paraissent pas disposés à s'occuper de nous.

Katerina, alarmée, ainsi que le reste de la famille, des paroles et de l'accent de sa maîtresse, déclara que jamais elle n'avait trempé une rame dans de l'eau agitée; c'était tout au plus ce qu'elle pouvait faire dans un canal tranquille. De plus, le soleil avait disparu, et que pourraient-elles essayer dans l'obscurité ? A coup sûr sa maîtresse penserait qu'il valait mieux rester où elles se trouvaient jusqu'à ce qu'il vînt du secours, même quand il n'en viendrait pas jusqu'au matin. — Certainement, répondit sa maîtresse, cela vaudra mieux si

cela est possible, d'où Gertrude conclut que Mme Snoek ne regardait pas le pavillon comme très-sûr. Il était élevé sur pilotis comme la meilleure partie d'Amsterdam, et ses fondations étaient plus solides que celles de la maison d'habitation. Cependant le pavillon commençait à remuer sensiblement, et il était probable qu'il pourrait tomber bientôt si les eaux continuaient à gagner.

Le crépuscule disparut, l'obscurité complète lui succéda, et cependant on n'entendait à distance aucuns cris annoncant du secours, — rien que le bruit des eaux que la pauvre famille continuait d'écouter en silence, Christian, les yeux fixés sur le bateau qui se balançait en bas, et qui pouvait à peine discerner Gertrude cherchant la lune dans le ciel avec autant d'anxiété que si leur salut eût dépendu de son premier rayon. Elle parut enfin, se réfléchissant sur la surface des eaux et éclairant le sommet des arbres qu'on voyait çà et là comme autant de petits îlots, là où la digue intérieure avait existé.

On s'aperçut que l'inondation s'élevait jusqu'au niveau du plancher, et les domestiques, presque contentes d'avoir quelque chose à faire, se mirent à descendre les provisions dans le bateau. Tout à coup on entendit un craquement considérable; la glace dans laquelle se réfléchissaient les rayons brisés de la lune, ne parut plus appendue perpendiculairement, et un autre signe plus effrayant encore, la cigogne voltigea d'abord çà et là et puis elle s'enfuit tout à coup.

— Voyez-vous, ma mère? dit Christian; regardez, il est temps de partir.

— Vous n'avez pas peur, mon cher enfant? Nous irons en avant Katerina et moi, et Gertrude vous des-

cendra tandis que nous tiendrons le bateau tranquille. Vous n'avez pas peur, Christian?

— Je voudrais que Luc ne fût pas si effrayé, répondit le jeune malade, qui en effet paraissait plutôt animé qu'alarmé. « Luc, l'esprit règne aussi sur la surface de ces eaux. »

Roselyn, épuisé, s'était laissée tomber endormie sur le sein de sa mère; ce fut un rude reveil au milieu des vagues écumeuses et du froid perçant de la nuit. Aussi fit-elle entendre des cris plus retentissants que ceux que sa famille eût pu pousser pour appeler au secours. Rien de tout ce qui était arrivé jusque là, n'avait autant alarmé cette petite famille que les cris de cette enfant renouvelés à chaque mouvement du bateau, lequel, bien que fort et assez grand pour présenter deux cabines, était enlevé sur la surface des flots comme la plus légère chaloupe. Christian ne put supporter les lamentations de Roselyn qui produisirent en cette occasion sur lui leur effet habituel, celui d'augmenter sa toux d'une manière effrayante et de le priver de toute gaîté et de tout courage. Quand il put recouvrer la voix, il commença à se plaindre de plusieurs choses auxquelles personne ne pouvait porter remède, et plus il faisait d'efforts pour s'exprimer, plus violente sa toux revenait.

— Silence, lui dit doucement Gertrude; nous ne saurions nous aider les uns les autres, il n'y a que Dieu qui puisse nous secourir, et nous devons attendre pour connaître sa volonté.

—Merci, pour avoir rappelé mes pensées de ce côté, répondit l'enfant avec joie. Oh! Gertrude, je me demande quelle sera cette volonté! croyez vous que nous devions plonger profondément, très-profondément dans ces eaux froides? je trouve que l'apôtre Pierre a

eu bien du courage de marcher hors du bateau. Il n'y a pas de Christ pour venir maintenant à la surface de ces eaux tumultueuses pour nous dire de n'avoir pas peur. Oh! si le Christ était là....

— Nous devons nous efforcer de n'avoir pas peur, comme s'il y était en effet, répondit Gertrude; soyons calmes, de peur que nous ne soyons tentés de nous plaindre de notre sort.

Christian ne parla plus et s'efforça de comprimer sa cruelle toux; sa mère comprenait quelle douleur il lui en coûtait et voulait qu'on le descendît dans la cabine, disant que le sort du pauvre enfant était fixé, qu'ils atteignissent la terre ou non. Jamais il ne reviendrait du mal que lui faisait l'exposition au grand air, par cette fatale nuit. Christian ne s'y opposa pas; mais Gertrude fit remarquer que le bateau courait lui-même quelques dangers par le contact des débris qu'il rencontrait, et que, la seule chance de salut, en cas de quelque choc, c'était de se trouver du côté où il aurait lieu, en sorte qu'on laissât Christian se nourrir comme il le pourrait des impressions que produisait sur lui cette scène terrible.

La rame de Katerina avait été enlevée aussitôt qu'elle avait essayé d'en faire usage; la seconde ne pouvait servir qu'à une chose, à repousser tous les débris que la vague pouvait jeter contre le bateau. On reconnut tous ces objets les uns après les autres : — cette planche, par sa couleur, devait avoir appartenu à la ferme. — ce coffre était dans la maison d'habitation qui n'existait donc plus dans ce moment. Quelques chances de salut qui restassent à sa famille, Mme Snoek comprenait que le fruit de tant de travail et de soins était perdu pour toujours.

Une crise effrayante se déclare enfin, tandis que la

famille suivait de l'œil, à peu de distance, un objet noir, qui avait l'air d'un bateau. Ce pouvait être tout autre chose, mais cela avait plus l'air d'un bateau que rien de ce qu'ils eussent vu cette nuit. Tandis qu'elle le regardait, quelque chose vint en flottant frapper la figure de Gertrude, et la fit tressaillir. Ce quelque chose, c'était le drapeau qu'on avait fixé sur la boule dorée, au sommet du pavillon. Tous tournèrent les yeux de ce côté; ils virent le bâtiment entier s'entr'ouvrir et disparaître au milieu d'un nuage de poussière qui vint leur voler à la face, et l'on ne trouvait rien de solide où l'on pût se servir utilement de la seule rame qui restât, pour empêcher le bateau de s'engloutir dans le tourbillon. Toutefois, l'on était sur un terrain solide, à en juger par les coups de talon que donnait le bateau, chocs qui menaçaient de le fendre.

— Dieu ait pitié de nous! s'écria madame Snoek; si nous devons périr, voilà le moment arrivé.

Les enfants et les domestiques poussèrent un cri; chez Christian ce ne fut qu'un gémissement, mais, quelque bas qu'il fût, il frappa les oreilles et le cœur de sa mère; elle vit que, de ses mains crispées, il cherchait à se retenir aux côtés du bateau.

— Mon enfant, vous ressentez votre douleur.

— N'importe, dit l'enfant d'une voix qui indiquait autant de patience que d'agonie, que mon père me reçoive dans ses bras. Sauvez Luc, sauvez Roselyn.

Le bateau avait été entr'ouvert par le dernier choc, et sombrait rapidement. Toutefois, le secours était proche: l'objet noir était réellement un bateau, et les cris dont nous avons parlé l'avaient aidé à se diriger dans la bonne voie. Il arriva à temps pour retirer chacun des membres de la famille, non pas avant qu'ils ne fussent mouillés, mais avant qu'ils ne fussent enlevés par les

flots. Christian manqua être englouti avec la carcasse du bateau, tant il s'était fortement attaché à ses chevrons; mais sa mère employa ce qui lui restait de force à l'enlever, et puis à le tenir sur ses genoux pendant la lutte terrible contre l'élément ennemi qu'il eût cependant remercié de l'avoir noyé.

Les villageois qui montaient le bateau sauveur, respectèrent la misère d'une mère qui leur semblait donner ses soins à un enfant moribond. Ils ne parlèrent que pour dire que le passage au village serait long et périlleux; qu'il valait mieux débarquer au point le plus proche de la digue de mer, d'où l'on pourrait faire venir des secours, s'il ne s'y trouvait pas de maison.

Avant que la lune ne se fût couchée au sein de la plaine liquide, la petite famille était reçue dans la maison d'un pêcheur hospitalier, lequel, ainsi que sa femme, firent tout ce qu'ils purent pour assurer leur vie et leur comfort, jusqu'à ce qu'ils pussent être transportés chez quelque ami à Winkel, ou, comme Gertrude le suggéra, dans la maison de campagne de son frère, à Saardam. Elle pensait que l'effort que nécessiterait ce déplacement était ce qu'il y avait de mieux pour raviver le courage de madame Snoek et la santé de Christian, qui ne serait point insensible aux soins que lui prodigueraient ceux qu'il aimait le mieux, dans un pays qui lui était familier, loin d'une scène de désolation que ses yeux ne pourraient éviter de rencontrer, de quelque côté qu'il les tournât, tant qu'il resterait à Winkel.

Madame Snoek consentit d'autant plus volontiers à cet arrangement, qu'il était plus probable que la fièvre allait régner dans le pays inondé. Elle avait trop souffert de l'inondation, pour penser à braver la peste qui allait en être la suite. Quand son fermier et sa

femme vinrent faire leur compliment de condoléance, et lui raconter la part des dangers qu'il avaient courus dans la nuit précédente, elle leur donna ses instructions pour sauver les débris de la propriété, et faire tout ce qu'ils pourraient pour préparer la reconstruction du domaine.

Ces braves gens étaient pleins d'indignation qu'on les eût laissés avec la famille de leur maîtresse échapper à l'inondation comme ils le pourraient, tandis que ceux qui avaient bien mieux mérité un pareil sort, avaient pris bons soins de leur propre sécurité. Le hasard avait voulu que Jan et ceux de sa maison passassent dans leur bateau les deux ou trois nuits précédentes, après s'être donné un mal extraordinaire pendant le jour. Slyk et sa fille avaient aussi très-heureusement accepté l'invitation qui leur avait été faite de passer quelques jours chez un ami qui demeurait à quelque distance de cette scène de désastre. Ils vinrent pour exprimer leur sympathie aux Snoek : le vieux Jacob glorifiant la Providence pour l'avoir si merveilleusement sauvé avec Fransje ; celle-ci, très-inquiète de savoir si Heins viendrait prêter son secours pour réparer le terrain si horriblement dévasté où devait avoir lieu la grande entreprise.

Heins vint accompagné du pasteur. — Il vint pour voir ses bestiaux danois flotter sans vie au milieu d'un lac fangeux, — pour chercher avec incertitude le lieu où avait existé la délicieuse maison de campagne de sa mère, — pour se demander s'il pourrait cacher à son associé l'étendue du dommage et de ses engagements, — ce que Gertrude avait appris, et ce qu'elle penserait de l'issue de cette première grande entreprise.

Quand le pasteur arriva, la première parole de madame Snoek fut pour témoigner l'espérance qu'elle ne

devait pas considérer cette calamité comme un jugement de Dieu, la punissant de son attachement à ses intérêts mondains. Le pasteur lui avait souvent répété qu'il n'y fallait pas attacher trop d'importance, et elle croyait avoir profité de ses avis; à moins qu'elle ne se trompât étrangement, il lui semblait qu'elle n'avait fait que ce qu'elle devait faire comme mère et comme la veuve d'un homme honorable. Il était de son devoir de tâcher d'améliorer la fortune de ses enfants, et de justifier l'honnête ambition de leur père à leur égard. Le pasteur décida que la meilleure manière de prouver la pureté de ses vues, serait de se soumettre avec joie à ses pertes actuelles.

Dans des temps plus modernes, une Hollandaise eût trouvé facile de s'habituer à de pareilles pertes, en considérant la masse de richesses qui lui seraient restées; mais, dans les temps de la plus haute prospérité de la Hollande, le désir croissait avec l'acquisition, et ce n'était pas assez d'être riche s'il était possible de l'être davantage, si d'autres l'étaient ou si soi-même on l'avait été précédemment. Encore donc, qu'elle et ses enfants eussent plus de richesses qu'ils n'en pouvaient consommer, la veuve trouva qu'il lui fallait toute sa résignation pour s'habituer à la perte de ce qu'elle et ses enfants n'auraient jamais pu dépenser.

— Vous me disiez souvent, dit Christian au pasteur, de prendre garde de n'aimer trop ni les personnes ni les choses, parce que probablement je serais bientôt obligé de les quitter; mais vous voyez, c'est moi qui en ai été quitté. — Oh! je ne parle pas de ma mère, de Gertrude, de Luc et de Roselyn, mais j'ai perdu mon joli petit veau, mon héron apprivoisé s'est sauvé, et mes tulipes, — mes belles tulipes! il n'y avait pas dans tout le canton un *Byblocmen* aussi beau que les

miens. Quand je lui ai dit adieu, pour cette année, et que, pour la dernière fois, j'ai regardé son calice avec un fond blanc si joliment mêlé de cerise, je ne pensais pas qu'il dût si tôt pourrir sous les eaux. Je n'ai jamais vu un calice aussi beau que celui de cette fleur et jamais je n'en verrai.

Le pasteur secoua la tête, et Christian, prenant ce signe pour de la sympathie à ses petits chagrins, continua :

— Et mon petit veau, qui avait appris à me connaître et me laissait faire tout ce que je voulais de lui. Il se tenait tranquille hier encore pour que je lui misse sa couverture quand le froid du soir est venu. Je suis bien aise de ne l'avoir pas vu mourir, s'il a dû souffrir dans l'eau comme une pauvre vache que j'ai vue. Je ne veux plus m'attacher à aucun veau à l'avenir; — je vois bien pourquoi vous secouez la tête, vous pensez que si tout ce que j'aimais ne m'avait pas quitté, j'aurais été bientôt obligé de les quitter moi-même. Peut-être ne me porterai-je jamais mieux qu'aujourd'hui, et aujourd'hui, vous le voyez, je ne puis pas me tenir sur mon séant; mais, dites moi une chose que je voudrais savoir, croyez-vous que les animaux aient une autre vie ? il me paraîtrait bien dur que mon veau soit mort si tôt s'il ne doit plus vivre du tout, et moi si je dois mourir bientôt aussi.

— Vous aimeriez à retrouver tout ce qui vous était cher, dit le pasteur, finissant sa phrase pour lui. Je pense que Dieu vous donnera des êtres à aimer quelque part que vous soyez, Christian, parce que je pense que vous ne sauriez vivre sans aimer, et je suis sûr que quelque part que vous soyez il y aura quelqu'un qui vous aimera.

Christian sourit et dit qu'on l'aimait maintenant par

sympathie, parce qu'on était fâché de le voir souffrir, et parce qu'il ne pouvait pas faire tout ce que faisaient les autres enfants. Et moi, dit-il, je vous aime, parce que vous êtes assez bons pour ne pas tenir compte de tout le mal que je vous donne. Je suis sûr que vous ne m'oublierez pas quand j'aurai cessé d'être à charge à qui que ce soit, et peut-être pourrai-je quelque chose pour vous, quand le terme de toutes les douleurs sera arrivé et que peut-être je serai aussi fort que l'ange qui se tenait entre le Ciel et la Terre, et qui criait d'une voix si puissante que le tonnerre lui répondait. Cela me rappelle de vous dire que je sais maintenant à quoi ressemblent les voix qui partent de dessous le trône de Dieu. La nuit dernière, j'ai appris quel était le son de masses d'eau s'entrechoquant; au moment où ma douleur est venue, j'ai cru que ces voix m'appelaient.

L'enfant parut désappointé qu'il n'en eût pas été ainsi. Le pasteur lui dit qu'il fallait laisser à Dieu le soin de l'appeler doucement ou au milieu des éclats du tonnerre, et que son seul souci devait être de se tenir prêt à partir.

CHAPITRE VIII.

LE RETOUR.

Heins consentit, sur les instances de son ami Jacob, à rester quelques jours à Winkel pour y surveiller les travaux devenus nécessaires, au lieu de s'en retourner

avec sa mère et le reste de sa famille. Jacob partit à la recherche d'ouvriers et d'argent pour les payer. Son absence fut jugée convenable, parce qu'un soupçon s'était répandu qu'il était jusqu'à un certain point la cause du malheur arrivé. La justice marchait lentement en Hollande à cette époque, ce qui généralement était sans importance, parce que les Hollandais allaient aussi lentement qu'elle. Maïs, soit que les rapports de Jacob avec les Français lui eussent donné de la vivacité ou qu'il en eût appris les avantages dans ses entreprises sur mer, il n'agit pas le moins du monde comme un Hollandais dans cette occasion. Tandis que le magistrat souffrait encore de sa fatigue pour avoir été obligé de monter à cheval, et que ses conseillers pesaient la masse de soupçons qui s'élevaient contre Slyk, Slyk était parti — pour revenir presque aussitôt, naturellement il reviendrait immédiatement, puisqu'il l'avait dit, puisque son ami Heins le disait, et puisque sa fille et sa servante restaient là dans une sécurité parfaite.

Heins le crut et travailla patiemment pendant quelques jours. Dans l'intervalle de ses occupations, Francesca lui faisait fidèle compagnie et lui prodiguait toutes sortes d'attentions, le tout à cause de son père, à ce qu'elle disait. Ce pauvre père! il était si affligé du désastre dans lequel il avait jeté Heins, que le moins qu'il pût faire pour se consoler, c'était de le rendre par la suite aussi riche qu'il le pouvait désirer. Cependant Jacob ne revint pas, et quand une fois il fut bel et bon en pleine mer, Jan eut la conscience de déclarer à Heins que le vieux coquin s'était embarqué dans la baie la nuit même de son départ; qu'il allait suivre le recouvrement de sommes qui lui étaient dues à l'étranger, et qu'avec le produit de ses recouvrements, il

reparaîtrait après avoir laissé s'apaiser l'orage qui semblait prêt à éclater contre lui en Hollande. Heins, en fureur, s'embarqua pour Amsterdam sans un moment de retard, accompagné de Francesca et de sa duègne, reconnaissant avec celle-ci que la place de Francesca était dans la maison de son père.

A leur arrivée, sa surprise apparente fut aussi grande que la consternation réelle de Heins, de voir que la maison de Slyk était fermée du haut en bas, qu'elle était dégarnie de meubles, et qu'aucun arrangement n'avait été pris pour la résidence de sa fille. Francesca trouva bien vite une raison à tout cela, et se hâta de la communiquer à Heins: son père avait pensé sans doute que, comme femme de M. Snoek, elle n'aurait pas besoin d'autre résidence que la sienne. C'eût été une grande folie que de laisser une belle maison et de beaux meubles aux soins de domestiques, tandis que leur maître voyageait à l'étranger. Heins ne goûtait pas cette interprétation, mais il était impossible de laisser la dame et sa duègne au milieu des rues d'Amsterdam. Il la conduisit dans la maison de son associé afin de les recommander aux soins de Gertrude. Celle-ci était à Saardam, mais son frère offrit de l'envoyer chercher, proposition qui parut fort agréable à Visscher qui fumait sa pipe avec Vanderput au moment où ils étaient entrés.

Heins y consentit et demanda, dans le cas où son associé pourrait se passer de lui, à se charger lui-même le lendemain matin de ce message pour Saardam. Il pensait, en lui-même, qu'en compensation de ses civilités forcées pour une dame dont il ne se souciait pas, c'était bien le moins qu'on lui permît d'être le cavalier de celle à laquelle il désirait plaire par-dessus tout. Toutefois Visscher s'irrita de l'idée que

quelqu'un voulût usurper ce qu'il regardait comme ses fonctions, et Vanderput l'appuya, insinuant à son associé que son futur beau-frère était la personne qui le plus convenablement devait être chargée d'escorter sa sœur.

Francesca prit sur elle de dire combien M. Snock et elle-même approuvaient l'alliance projetée. Pas plus tard que la veille, tous deux étaient convenus de l'absurdité de l'opinion soutenue que M. Aymond dût être le vainqueur uniquement parce que Gertrude avait une tournure d'esprit très-religieuse. M. Snock était facilement tombé d'accord avec elle, que quiconque comprenait bien le cœur de Gertrude, aurait pu voir depuis longtemps qu'elle pensait à une toute autre personne que le pasteur.

Heins fut frappé de mortification et de fureur à cette nouvelle. Si son attachement pour Gertrude avait été réel et digne d'elle, on aurait pu voir avec quelque respect les marques qu'il aurait données de son désappointement, mais tel qu'était cet attachement, ce qu'il put faire de mieux, ce fut de saisir une pipe et de s'entourer des nuages d'une fumée si épaisse, qu'il chassa Francesca elle-même de l'appartement.

Le sentiment de cette mortification fut un peu émoussé par d'autres. Visscher commença une histoire dont Heins ne comprit pas d'abord la portée : l'histoire d'une expédition qu'il avait faite une fois à Rotterdam pendant l'hiver. Il était allé de Leyde à Rotterdam en patinant, sans autre but que de revenir de Leyde à Rotterdam en patinant, et quand il était revenu il avait trouvé que le monde n'était pas resté immobile dans son absence, mais que des nouvelles de pertes et de gains et bien des changements l'attendaient.

— Absolument, continua-t-il, comme notre ami Heins, il s'est en allé par eau, il a couvert d'eau le pays, et il se figure, en revenant, qu'il trouve toutes choses comme il les a laissées.

— Et n'en est-il pas ainsi? Qu'est-il donc arrivé?

— Rien, qu'une variation dans le taux du change avec l'Angleterre, qui vous effraiera si vous n'êtes pas plus habile que les directeurs de notre banque. Je voudrais que vous vissiez la figure qu'ils font à la bourse...

Vanderput mit fin à cette manière d'expliquer l'état actuel du commerce; il ne lui convenait pas qu'on parlât d'une manière irrespectueuse en sa présence du corps dont il était membre; il appartenait aux bourgmestres régnants de vérifier chaque jour le cours du change; ils y voyaient plus loin que leur nez, aussi loin au moins qu'aucun agent de change, et laissaient les femmes et les radoteurs trembler à l'idée que le change était devenu défavorable à la Hollande.

—Que deviennent alors nos profits? demanda Heins; devons-nous les laisser absorber par la prime que le papier anglais va, je suppose, obtenir sur la place?

— Vos profits extraordinaires seulement. Vous ne vous enrichirez pas aussi vite que vous l'aviez rêvé, mais vous ne vous appauvrirez pas non plus.

— Par la variation du change, au moins, ajouta gr-vement Vanderput. Si M. Snoek doit être appauvri, ce sera par d'autres accidens.

Avant que Heins n'eût le temps de demander une explication, M. Visscher continua:

— Je voudrais que vous vissiez le mouvement que se donnent sur le quai nos exporteurs; il y a la maison Tol et compagnie, qui pendant si longtemps suivait

d'un œil jaloux l'activité de vos opérations, vous vous le rappelez, M. Snoek, leur temps est venu maintenant. Vous et vos confrères, vous importiez tellement que vous avez rendu le papier anglais rare sur la place, naturellement Toll et compagnie ont reçu une telle prime pour celui qu'ils possédaient, qu'ils ont pu embarquer beaucoup plus de marchandises qu'ils n'auraient osé le faire quand ils l'escomptaient à perte. Ils ont frété navires sur navires, et vous pourrez maintenant vous donner le plaisir de les voir mettre à la voile, car je ne me figure pas que vous ayez dessein de pousser vos importations comme vous le faisiez dernièrement.

— A coup sûr non, dit Vanderput. Nos profits sur beaucoup d'articles ne sont pas assez forts pour payer la prime que cette rareté de papier occasionne. Il nous faut, quant à présent, limiter nos affaires à l'exportation des articles qui nous laisseront notre profit ordinaire, la prime payée.

Heins soupira profondément à l'idée de voir ses grands projets suspendus au moment même où il croyait frapper Amsterdam entier de la grandeur de ses importations. Le froid et prudent Vanderput blâma ce soupir.

— Vous deviez savoir, dit-il, que les choses prendraient cette tournure. S'il nous était avantageux d'importer grandement quand le papier était bon marché, cela a dû l'être également à nos confrères, et la masse d'importations qui s'en est suivie a dû faire retourner la balance. Maintenant, pour payer nos dettes à l'étranger, il faut ou que nous envoyions des espèces métalliques, ou que nous nous procurions du papier à l'enchère les uns des autres. Soyez certain que labalance

tournera dans notre sens, quand ces exporteurs empressés auront ramené le papier à perte sur la place.

— Entendez-vous, vous qui êtes à la tête du gouvernement, et qui tremblez sur vos trônes quand la balance n'est pas égale, s'écria Visscher, entendez-vous, vous tous, depuis le czar de Russie jusqu'aux honorables bourgmestres d'Amsterdam !

— Ni le czar dont vous parlez, ni nos bourgmestres, n'éprouvent l'horreur que vous leur supposez, observa Vanderput ; ils laissent les législateurs d'Angleterre, de France et d'Espagne craindre que l'un ou l'autre plateau d'une balance qui se rectifie d'elle-même, puisse briser le fléau. Ils laissent les enfants de leur propre pays être on ne peut plus heureux quand les exportations de leurs négociants dépassent les importations. — Heureux parce qu'ils supposent que l'argent qui se trouve ainsi dû au pays est autant de richesses nouvelles, autant de gain net. Le czar de Russie sait trop bien quelle masse de main d'œuvre et d'avances ses sujets mettent dans la préparation de leurs suifs et de leurs fourrures, pour croire que l'argent dont on les paie à l'étranger soit autre chose qu'un équitable échange. Il connaît trop bien les besoins de son peuple, pour ne pas sentir que les marchandises qu'on lui apporte des pays étrangers sont bien plus de prix pour eux que toutes les espèces qui aient jamais été frappées : c'est la raison qui lui fait tant désirer d'améliorer le commerce de son empire, pour que les habitants reçoivent plus de richesses de l'étranger, et il ne favorise l'exportation que comme un moyen d'amener des importations en retour.

Heins fut quelque peu surpris de l'aplomb avec lequel son associé parlait des vues du puissant maître d'un empire lointain. Avant qu'il ne pût lui demander

qui l'avait si bien instruit, Vanderput se tourna vers lui, et lui dit qu'il aurait souhaité de tout son cœur que sa fortune ne reçût pas d'autres échecs que ceux occasionnés par le ralentissement du commerce. C'était pitié qu'il eût joué avec ses fonds particuliers au point d'endosser les lettres de change que Slyk, Geysbuk et Cats avaient tirées les uns sur les autres. Slyk était en fuite, Geysbuk en faillite; quant à Cats, c'était un homme de paille. Deux ou trois endosseurs imprudents, outre Heins, se trouvaient responsables du montant des effets, et les banques qui les avaient reçus avaient aussi un peu souffert; mais les plus gros de ces effets avaient pour premier endosseur Heins, qui allait payer bien cher sa crédulité et son imprudence.

Vanderput était probablement d'opinion que les mauvaises nouvelles se supportent plus aisément quand elles viennent toutes à la fois, car il ajouta qu'il lui était impossible à lui, l'un des principaux négociants d'Amsterdam, de rester l'associé d'un homme qui, emporté par l'esprit de spéculations aventureuses, s'était rendu la dupe d'un chevalier d'industrie. Il fallait donc que la société Vanderput et Snoek fût dissoute dans le plus court délai possible. Il ajouta que le manque de confiance dont Heins s'était rendu coupable en entreprenant des spéculations si importantes sans lui en dire un mot, à lui, l'associé de son père, l'ami éprouvé de toute sa famille, eût été une raison suffisante de dissoudre la société, quand bien même l'entreprise aurait eu un succès complet.

Heins affecta d'abord de prendre la chose légèrement et de prouver combien il serait riche encore, quand bien même il serait forcé de rembourser tous les effets de Slyk; mais quand il vit que Vanderput ne dis-

cutait pas le chiffre de sa richesse et se contentait de dire que ce n'était pas là la question, il devint furieux et tempêta plutôt comme un Italien que comme un Hollandais, à ce que déclara Visscher, qui avait longtemps voyagé. Toutefois, lorsque Heins s'aperçut que ses menaces tombaient impuissantes sur l'imperturbable Vanderput, il prit un air plus imposant, et avant de quitter l'appartement où il annonçait ne devoir jamais rentrer, il jeta quelques mots en avant sur les grandes choses qu'il allait exécuter, débarrassé maintenant des liens d'un association qui n'avait jamais cadré non plus avec son goût particulier qu'avec ses principes commerciaux.

CHAPITRE VI.

FIN D'UNE COURTE HISTOIRE.

Il y avait longtemps que Gertrude avait dit à Christian, qu'il fallait qu'ils allassent un de ces jours à Saardam et qu'ils y revissent maître Pierre. Christian n'était pas d'humeur à oublier la promesse de Gertrude, et il la lui rappelait sans cesse; elle lui renouvelait bien l'invitation de venir à Saardam, mais elle ne lui répondait plus qu'il dût y voir maître Pierre. Elle ne lui disait pas qu'il fût parti, mais elle ne s'engageait plus à le lui faire voir, et sa réserve, à ce sujet, tourmentait singulièrement son petit ami. Il vit que pour éclaircir cette affaire, il lui fallait attendre de se retrouver à Saardam si ce jour-là devait jamais venir.

— Ce jour vint, et le pauvre enfant, languissant, épuisé, après beaucoup de fatigues et bien du repos sur la route, se trouva encore une fois jouir de la vue qu'il aimait tant. Les rayons du soleil couchant brillaient sur la surface agitée du détroit, et les docks étaient marqués de longues ombres des piles de bois de construction et des vaisseaux à demi bâtis. La vue, et cette circonstance contribuait à l'embellir, s'étendait sur une certaine portion de la digue avec son affluence de voyageurs, allant dans un sens et dans un autre, et tout ce bourdonnement d'un port de mer qui paraissait à Luc et à Roselyn bien plus digne d'attention que les travaux réguliers du chantier. Christian jeta un regard de ce côté, dans la soirée du jour qui suivit son arrivée avec Gertrude, tandis que les enfants étaient allés se promener. Il y avait déjà quelques jours que ceux-ci étaient fixés à Saardam, mais Gertrude et Christian ne venaient que d'y arriver, parce qu'ils s'étaient arrêtés chez la bonne femme qui leur avait offert l'hospitalité dans le cas où le jeune malade reviendrait dans le pays. Cette brave femme avait inspiré au pauvre enfant une résignation plus grande encore aux volontés de la Providence, en sorte qu'il se montrait plus patient à mesure qu'il avait plus besoin de l'être, c'est-à-dire à mesure qu'il sentait ses forces décliner.

Le pasteur était en ce moment auprès de lui, lui parlant peu et tenant les yeux fixés du côté de la mer.

— Regardez, regardez! dit Christian appelant son attention du côté de la route. Un, deux, quatre attelages de chiens et les charriots chargés aussi haut qu'ils le peuvent être. Il faut qu'ils aillent à la foire. Oh! que je suis fatigué, ajouta-t-il d'un air languissant; me voilà étendu ici, tandis que des flots de peuple passent et repassent, — tous affairés, tous attendant quelque

chose et ne pensant qu'à être toujours ainsi occupés.

— Vous n'êtes pas le seul, Christian, qui éprouviez ce sentiment, dit le pasteur. Quelques-uns qui sont aussi forts que les plus forts de ces hommes de trafic et de plaisir, sentent comme vous que la main de Dieu est sur eux pour les fixer en un point à part, tandis que le monde passe devant eux. Ce n'est pas vous seul qui éprouvez cela, mon enfant.

— Je sais ce que vous voulez dire, dit Christian à voix basse. Christ s'est tenu sur la montagne et sur le rivage et il a vu les gens qui allaient à la fête.

— Oui, répondit le pasteur, qui parlait de manière à convaincre Christian qui n'avait pas saisi d'abord ce que voulait dire son ami.

— Auriez-vous été plus occupé en France que vous ne l'êtes ici, demanda-t-il, si le Roi de France ne vous avait pas chassé?

— Peut-être bien, mais c'est Dieu qui désigne leur poste à ses serviteurs et je suis content. Oui, je suis content d'être le ministre de sa grâce et je le bénis d'éclairer le cœur des autres. Il me donnera la force de supporter le fardeau du mien.

Après quelques moments de réflexions sur ce qu'il y avait d'extraordinairement triste dans l'accent du pasteur, Christian passa le bras sur l'épaule de son ami et dit à voix basse :

— Moi aussi, j'aime beaucoup Gertrude et j'avais toujours pensé, — j'ai été si étonné quand elle m'a dit que....

— Pas un mot de plus là-dessus, mon enfant; parlez-moi plutôt de mon pays, de mes proches ou de quoi que ce soit autre de ce que j'ai perdu.

— Je ne peux pas parler du tout, dit l'enfant, dont les larmes coulaient abondantes sur le pasteur, quoi-

qu'il y eût quelque temps qu'il n'en eût versé sur lui-même, et il demeura tranquillement couché, écoutant les consolations d'Aymond, jusqu'à ce que sa mère parut pour lui dire que maître Pierre venait pour le voir. Il était évident qu'elle eût voulu ajouter quelque chose, si maître Pierre ne fût entré immédiatement sur ses talons. Le pasteur se hâta de se dégager des bras de Christian pour se lever et faire un profond salut. Christian, qui n'avait jamais vu son ami s'incliner aussi bas, surtout devant un charpentier dans son costume de travail, partit d'un grand éclat de rire. Mme Snoek, alarmée de cette gaîté inopportune, dit alors tout d'un coup ce qu'elle voulait dire tout à l'heure avec plus de préparation, — à savoir que maître Pierre était un homme bien différent de ce qu'on l'avait cru, — qu'il n'était autre que Pierre le Czar de toutes les Russies.

Tandis que Christian regardait fixement Pierre au visage pour voir si cela était vrai, l'empereur le soulevant doucement de dessus son lit, le prit dans ses bras comme le premier jour de leur connaissance, et lui dit que, comme il ne voulait pas permettre à ses compagnons de travail de le traiter différemment maintenant qu'ils savaient quel il était, il serait très-fâché que Christian eût peur de lui. Tout en parlant ainsi, il tourna les yeux en souriant vers l'autre coin de l'appartement, où Luc se cachait derrière un meuble et Roselyn regardait abritée derrière les larges jupons de sa mère.

— Luc a l'air d'avoir peur de vous, et je pourrais en avoir peur aussi, si j'étais à sa place ; mais, Sire, je vais maintenant là, où un grand Czar n'est pas plus qu'un pasteur et même pas tant, j'ose le dire. Si je vous y vois bientôt, vous ne serez plus Czar, et je n'aurai pas

plus peur de vous que lorsque vous n'étiez que maître Pierre.

— Bientôt, Christian? J'espère que nous ne nous y trouverons pas bientôt.

— Oh! oui, demandez au pasteur, dit l'enfant avec enthousiasme, il vous dira que je m'en vais vite, bien vite.

— Le pasteur confirma cette réponse sans hésiter, mais il ajouta qu'il espérait que le Czar avait encore une longue tâche à accomplir, avant que d'être appelé en présence du Roi des Rois.

— Oh! oui, dit Christian, comme vous allez tous être occupés, et vous, maître Pierre, plus que tous les autres. Vous apprenez à bâtir des flottes et des villes, — du moins, c'est ce que j'ai entendu dire du Czar, — et vous cherchez des hommes habiles pour vous enseigner tout ce qu'ils savent ; moi, je vais dans un lieu où il n'y a plus ni sciences ni idées.

Le pasteur insinua que probablement il n'avait voulu parler que de l'endroit où reposerait son corps. Ce mot suffit pour que l'enfant accablât l'empereur d'un torrent de questions embarrassantes sur ce qu'il pensait que dût devenir son âme. La réponse qui se présenta la première à l'esprit du Czar, la plus facile et en même temps la plus vraie, ce fut que Christian était complétement épuisé et qu'il ne devait pas parler davantage en ce moment. Pierre reviendrait le voir après sa journée finie, et lui parlerait de la flotte qu'il avait intention de construire et de lancer dans les ports de sa nouvelle ville. En attendant, il l'engageait à ne pas penser qu'il dût mourir si tôt; cela n'était pas du tout vraisemblable. Il allait envoyer chercher son premier médecin en Russie, il lui ordonnerait de rendre Christian à la santé, en sorte que l'enfant viendrait un

jour ou un autre le visiter dans sa nouvelle capitale, quand sa toux serait passée et sa douleur mystérieuse guérie, et qu'alors la vie serait pour Christian une chose toute différente de ce qu'elle avait été jusqu'ici.

Le pasteur consciencieux ne put laisser passer en silence des phrases de cette nature. Il rappela au Czar que bien que la main de la Providence lui eût donné un empire absolu sur des millions d'hommes, sur leur vie et leur fortune, — il n'était pas dans le sens le plus élevé Seigneur de la vie, non plus que le moindre de ses chefs. Il ne lui appartenait pas de dire que le vase ne serait pas brisé ou la corde métallique rompue, quand ni l'une ni l'autre n'avait été confiée à ses mains.

Le mal, ou ce que le pasteur considérait comme le mal, — était fait. Quand Pierre eut quitté l'appartement, Christian se mit à parler tant qu'il le put et à rêver quand il ne pouvait plus parler de ce qu'il verrait, entendrait, apprendrait et ferait s'il recouvrait assez de santé pour visiter la nouvelle capitale de toutes les Russies. De temps à autre, il disait cependant qu'il n'y avait aucune chance que cela dût arriver. Il n'était pas probable que sa douleur dût jamais le quitter entièrement ou que Pierre se souvînt de lui, quand il serait redevenu un grand Czar. Cependant, comme ses forces s'en allaient de minute en minute, sa conviction qu'il ne mourrait pas bientôt prenait une nouvelle vigueur. Voyant qu'il ne pouvait achever quelque chose qu'il voulait dire, sa mère lui demanda si sa douleur ne le prenait pas.

— Non, non, et je ne crois pas qu'elle vienne, non, non; plus de douleur, et cependant sa face exprimait la terreur du paroxisme qui approchait.

— Je voudrais que le Czar ne fût pas venu ou qu'il

n'eût pas parlé présomptueusement comme les potentats de ce monde le font toujours, dit Gertrude, témoignant plus de déplaisir qu'il n'était dans sa nature de le faire.

— Et le Czar le voudrait aussi, dit Pierre, qui était rentré doucement dans la chambre et qui avait vu d'un coup d'œil que vraisemblablement la courte journée de la vie de Christian se terminerait aussitôt que la journée de travail, à la fin de laquelle il avait promis d'amuser l'enfant d'histoires qui ne pouvaient avoir de charme pour l'oreille d'un mourant. — Mon pauvre enfant, je vous ai trompé, j'ai gâté vos dernières heures, pouvez-vous me pardonner?

La figure raidie de Christian s'amollit alors dans ce rayonnant sourire qui était le gage le plus élevé de sa foi. Ce mouvement, soit du corps, soit de l'âme, rappelle sa douleur, mais à peine en ressentait-il la première atteinte que tout était fini. Il laissa derrière lui le plus grand des potentats de ce monde, content qu'un faible enfant lui eût pardonné, et s'étonnant comme d'une idée neuve que celui qui avait droit de vie et de mort sur tant de millions de ses semblables, n'eût pas plus de pouvoir qu'un autre auprès du Seigneur de la vie.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

LA FABRIQUE ET LA CONTREBANDE.

Première partie.

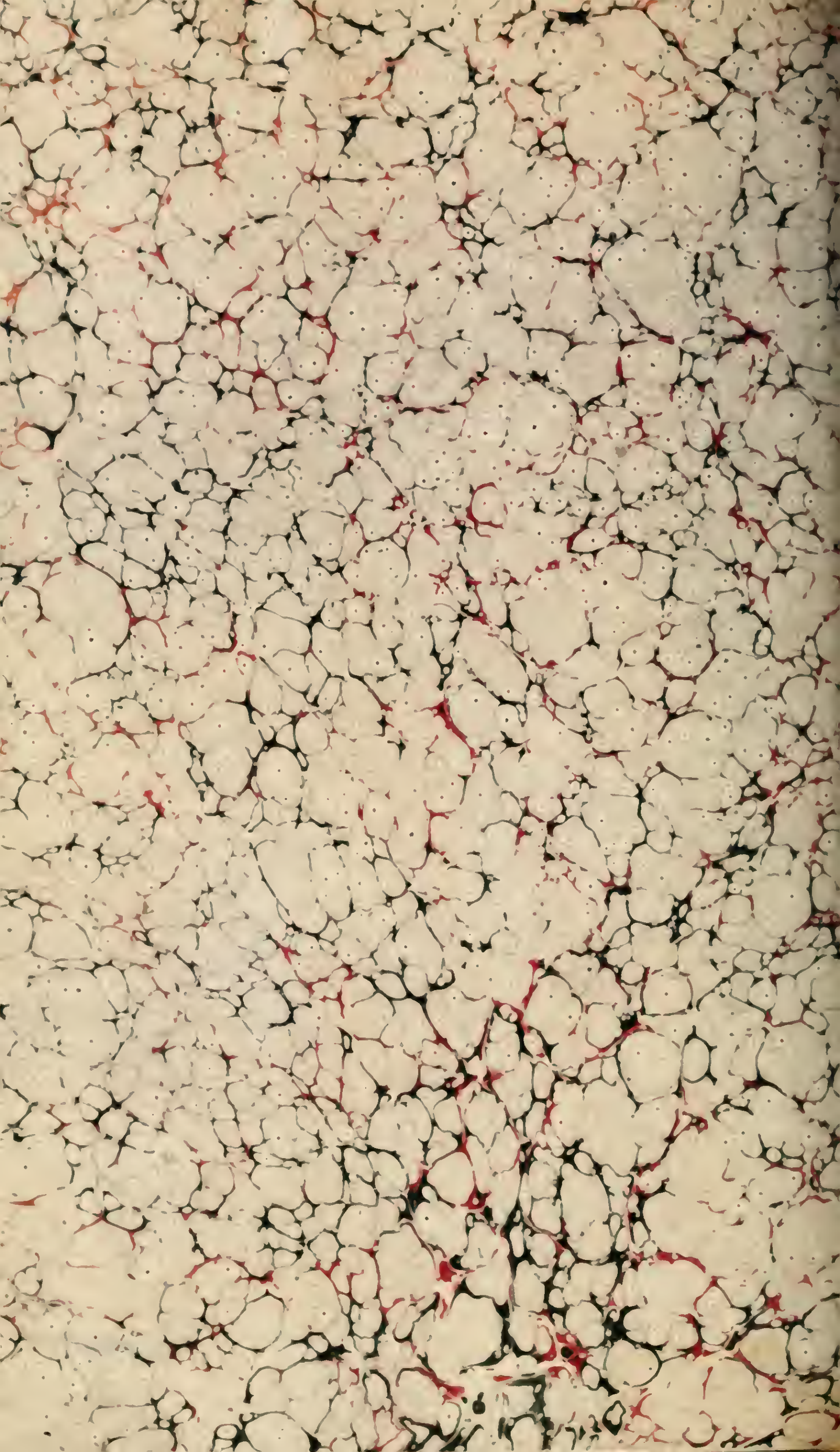
LA FABRIQUE ET LA CONTREBANDE.

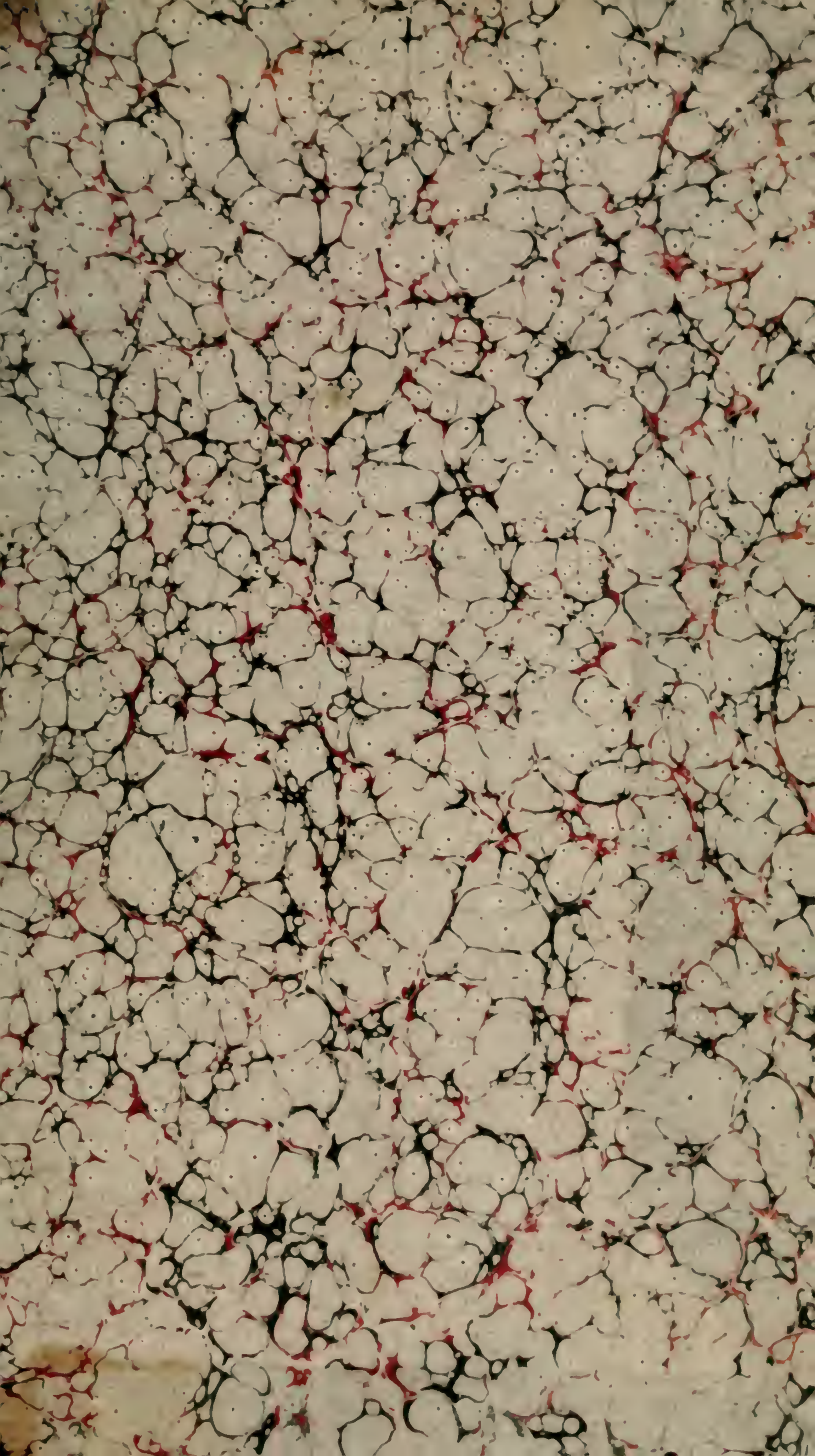
Deuxième partie.

MM. VANDERPUT ET SNOEK.

Troisième partie.

FIN DE LA TABLE.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 051354626